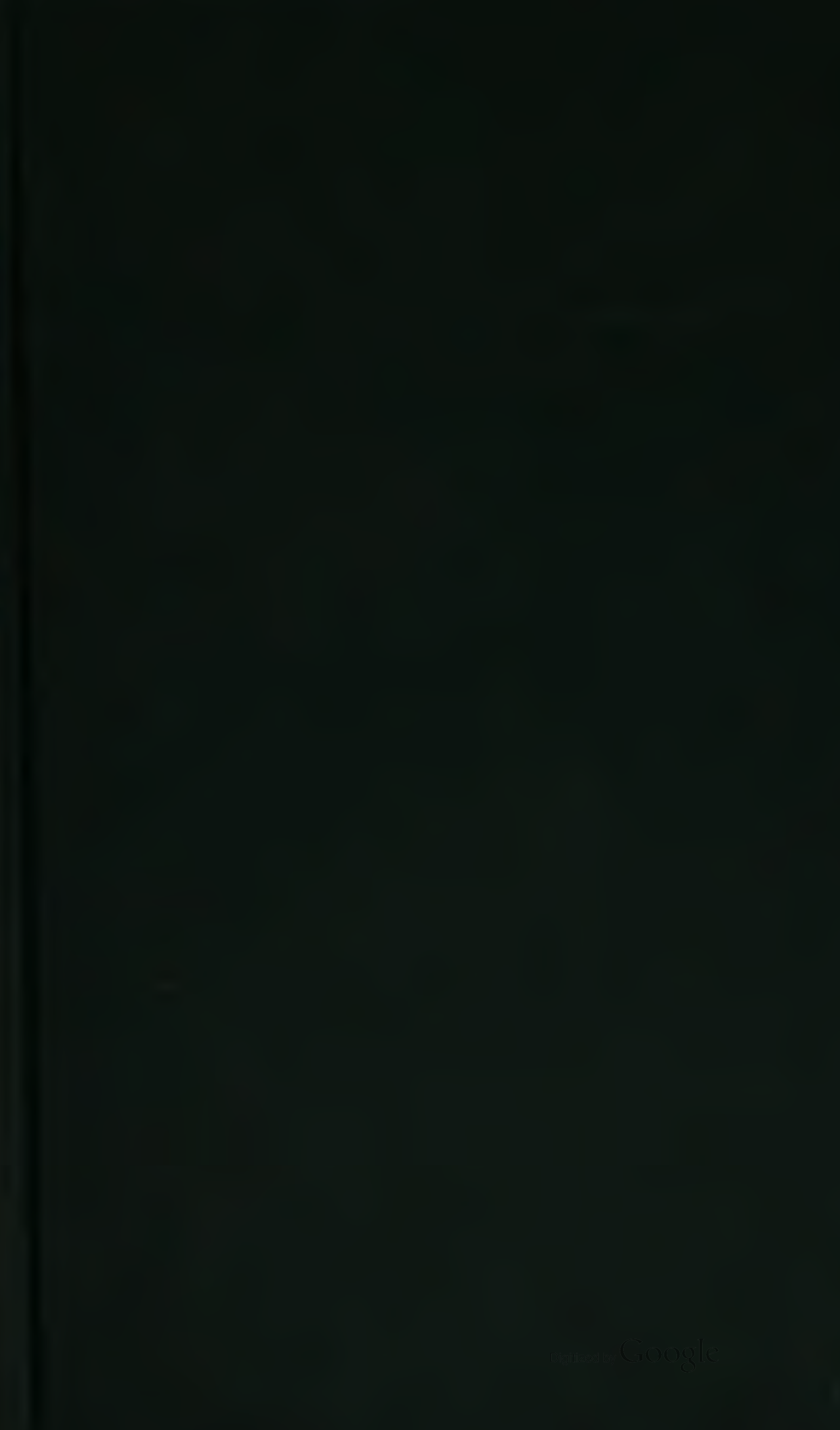


MÉMOIRES
DE TOUS.

Collection

DE

SOUVENIRS CONTEMPORAINS

TENDANT A ÉTABLIR LA VÉRITÉ DANS L'HISTOIRE.

TOME CINQUIÈME.

MŒURS DE LA COUR ET DES PEUPLES
DES DEUX-SICILES,
PAR MICHEL PALMIERI DE MICCICHÉ.

PARIS.
PUBLIÉ PAR ALPHONSE LEVAVASSEUR ET Cie, LIBRAIRES,
PLACE VENDÔME, 16.

1837

MÉMOIRES DE TOUS.

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
Rue d'Erfurth, 1.

6

MÉMOIRES

DE TOUS.

Collection

DE

SOUVENIRS CONTEMPORAINS

TENDANT A ÉTABLIR LA VÉRITÉ DANS L'HISTOIRE.

TOME CINQUIÈME.

MŒURS DE LA COUR ET DES PEUPLES
DES DEUX-SICILES;
PAR MICHEL PALMIERI DE MICCICHÉ.

PARIS.
PUBLIÉ PAR ALPHONSE LEVAVASSEUR ET Cie, LIBRAIRES,
PLACE VENDÔME, 16.

1837

Il y a trop de prétention dans le titre qui décore cet ouvrage : les habits dorés de l'élégant courtisan jurent avec l'allure sans façon d'un modeste bourgeois. Je l'avais nommé, quant à moi (le livre s'entend), *Pot-Pourri sicilien* : c'est dans cette pensée que je l'ai écrit; mais on m'a fait observer qu'il fallait l'appeler autrement; que le public ressemble à ces personnes pour qui un

beau nom est tout, et que si je ne baptisais pas autrement mon enfant, personne ne voudrait de lui. Je cède donc à l'impérieuse nécessité, à l'*auri sacra fames*, si vous l'aimez mieux, en déclarant cependant, *coram Deo et populo*, que ce livre n'est autre qu'un *pot-pourri sicilien*, que c'est là son véritable titre, celui qui lui convient, celui que je lui donne *in petto*. Puissent cet aveu et le sincère repentir pour mon affreux mensonge m'obtenir grâce dans le ciel et sur la terre !

Il y avait de mon temps à Palerme un certain chevalier Natale, à moitié fou, soi-disant poëte, improvisant de la manière la plus baroque, entassant *spropositi* sur *spropositi*, et accouplant des sujets, des personnes et des époques fort étonnés de se trouver ensemble. Il commençait un jour ainsi à chanter :

« *Mæcenas Atavis* diceva Orazio
Quando a san Cosimo canto il prefazio. »

Littéralement : *Mæcenas Atavis*, disait Horace en chantant pour saint Côme la préface.

Eh bien ! le croira-t-on ? ce nouveau genre de pot-pourri, l'improvisation de cet original, toute

grotesque et incohérente qu'elle fût, m'amusait au dernier point ; je pouffais de rire, et je passais quelquefois des heures à écouter ces extravagances.

Jugez donc de ma prédilection pour le bon, pour le véritable pot-pourri! le pot-pourri littéraire! le pot-pourri tel que Voltaire en a fait! Aller, sauter, reculer, à droite et à gauche, en avant ou en arrière ; passer, en l'effleurant, d'un propos à un autre ; entamer un sujet sans l'approfondir ; en changer à tout moment et à volonté ; changer de style comme on change de sujet, en suivant ainsi les inspirations de son humeur, qui n'est ni toujours sombre, ni toujours couleur de rose, mais tantôt l'une et tantôt l'autre ; causer enfin, discourir, babiller, comme on dit en italien, *saltando di palo in pertica* : ah ! quel bonheur ! Parlez-moi de ce pot-pourri-là : c'est mon élément ; c'est là que je réussis, si je réussis en quoi que ce soit ; je raffole de ce pot-pourri ; je l'aime avec passion et enthousiasme, à la ville et à la campagne, en voyageant ou en repos, sur la place publique aussi bien que près de la ruelle de mon lit, bouche close et en gesticulant à la manière d'un sourd-muet, ou les bras croisés, en gazouillant comme

un sansonnet ; à Palerme, à Naples, à Rome, à Londres, à Paris, partout.

J'ai oublié, pour ce pot-pourri, la faim et la soif, le boire et le manger, mes affaires les plus importantes et mes maîtresses...... du temps où j'en avais, bien entendu.

Fi de ces discussions interminables où l'on ne trouve que le doute et le néant, en voulant découvrir le fond des choses ! Fi des discussions sérieuses, ou ennuyeuses, pour mieux dire, où l'on est creux au lieu d'être profond, et insupportable au lieu d'être intéressant !

J'ai une haine si prononcée pour ces sortes de discussions, que je me sens horriblement contrarié lorsqu'on me parle raison. La raison ayant aussi ses attraits pour moi, je suis obligé à mon tour, et presque malgré moi, de répondre d'une manière raisonnable ; et alors raison d'un côté, raison de l'autre, mon interlocuteur et moi ayant réciproquement, parfaitement, admirablement raison, et la question dans ce cas-là se prolongeant d'une manière indéfinie, je tombe enfin comme mort d'ennui, d'épuisement et de raisonnement.

Donnez-moi en revanche un homme dans le

genre de mon chevalier Natale, à l'extravagance près; mais un chevalier Natale qui ait beaucoup voyagé, beaucoup vu et beaucoup appris, et qui, ainsi que moi, ait été acteur ou témoin dans mille aventures, soit burlesques ou plaisantes, soit sentimentales ou tragiques, et toutes intéressantes; un chevalier Natale, causeur intarissable, entamant dix sujets à la fois, revenant du premier au second et du dixième au septième, et sautillant, pour ainsi dire, d'un événement à un autre, comme un rossignol sur les branches d'un acacia..... Eh! mon Dieu, n'est-ce pas sans m'en douter la manière du divin Arioste que je viens d'esquisser, du conteur et du poëte le plus original, le plus attachant, le plus varié, le plus gracieux et le plus admirable des conteurs et des poëtes passés, présents et futurs du monde entier! l'Arioste qui vous pénètre de volupté et d'amour avec Angelica et Medoro; qui vous arrache des larmes avec Zerbino et Isabella; et qui, plantant là Isabella, Zerbino, Angelica, Medoro, vous-même son lecteur, excite votre sympathie et votre surprise en vous racontant les folies de Roland.

Vous connaissez, n'est-ce pas, l'épisode de sa jument? C'est égal; permettez-moi de vous le

rappeler, afin de vous parler plus longuement de ce maniaque héros.

Tout nu, le malheureux! déracinant d'une main les arbres qu'il rencontre sur son chemin; traînant de l'autre, par une jambe, sa monture, qu'il veut vendre aux passants, il ne comprend rien, le pauvre fou qu'il est! aux refus de ceux-ci, il s'étonne même de leur peu d'empressement pour l'acquisition d'une aussi superbe bête! Superbe bête en effet, qui n'avait qu'un défaut, celui d'être morte!

Mais la folie de Roland est funeste au camp des chrétiens qui, privés du bras vigoureux de ce vaillant paladin, sont vivement pressés par les Sarrasins.

Heureusement dans cet instant critique, Astolphe, monté sur son hippogryphe, revient de la lune, emportant avec lui, dans une ampoule, le bon sens de Roland.—L'entendez-vous, lecteur? c'est dans ce pays-là, dans la lune, qu'est le bon sens de tous ceux qui l'ont perdu; le vôtre et le mien peut-être.

Astolphe ferme hermétiquement au préalable les yeux, la bouche et les oreilles de son ami (le bon sens de Roland pourrait s'échapper par ces

issues), et puis, comme s'il s'agissait d'une bouteille remplie de gaz ou d'éther, il ouvre avec précaution la précieuse ampoule, et, plus vite que la pensée, il l'applique sous le nez du malade.

Roland aspire, Roland recouvre sa raison, Roland redevient ce qu'il avait toujours été, le preux des preux et l'espoir de l'armée de Charlemagne.

Les affaires changent bientôt de face. Les infidèles, partout vainqueurs, sont battus par terre et par mer. Le fier Agramante et Sobrino, rois des Africains, blasphèment de désespoir la terre et le ciel et le Dieu des Chrétiens, lorsque le Sarrasin Gradasso, roi de Sericana, ami de ceux-ci, et le guerrier le plus redoutable de l'armée païenne, en se recueillant un instant, s'écrie, ainsi qu'Archimède autrefois, pour une tout autre cause et dans une tout autre circonstance : « Je l'ai trouvé! » Il pensait avoir trouvé le moyen de se défaire d'Orlando d'abord, et en même temps de deux autres fameux paladins dont le bras avait été le plus fatal à ses amis et aux siens. « Nous trois, dit-il, les plus vaillants des Mahométans, nous défierons à un combat à outrance Roland et deux autres de ces chiens de chrétiens : trois

contre trois; ceux-là tués, nous aurons bon marché du reste. » Un héraut d'armes est expédié porteur du cartel; le défi est accepté avec joie. Roland, assisté d'Olivier et de Brandimarte, s'est déjà mis en route; il est déjà arrivé au lieu du rendez-vous, et bientôt la grande querelle va se décider.....

Écoutez.

N'est-ce pas le son de la trompette guerrière qui a frappé mes oreilles? Voyez-vous ces armes étincelantes briller au soleil comme l'éclair dans la nuit?..... Oh! la lutte acharnée et terrible a commencé! Voyez-vous ces lances cerclées de fer, se briser comme du verre et voler en éclats jusqu'aux nues?... Entendez-vous le cliquetis des armes et le choc des lourdes épées des combattants? Le marteau du Cyclope frappant sur l'enclume est moins rapide... Ciel! que de sang! Ici, le glaive d'un chevalier laboure les entrailles d'un Sarrasin! là, un mécréant fend le crâne d'un preux chrétien! Plus loin deux nobles coursiers sont étendus sur l'arène!... Père éternel! Roland est blessé! Roland est mort! son cheval l'entraîne malgré lui loin du combat..... Non, il n'était qu'étourdi par le coup!..... il revient à la charge,

il abat son rival... La tête d'un autre ennemi est par lui séparée du tronc!..... Salut, Roland! salut, nouvel Horace! Il a mis fin à l'affreux combat en faisant mordre la poussière à ses trois adversaires.

Mais, hélas! combien cette victoire est chèrement achetéep arle vainqueur! Les compagnons de ses dangers gisent à terre, l'un baigné dans son sang, l'autre prêt à quitter la vie. Celui-ci est le vertueux Brandimarte dont le nom exprime la vaillance (*Brando di Marte*, glaive de Mars), Brandimarte, frère d'armes de Roland, son meilleur ami et son ami dans l'adversité; Brandimarte, le modèle des maris et le mari le plus tendre et le plus aimé de la noble et belle Fiordiligi (Fleur-de-lis). Roland court à lui, délace son elmet, et le voyant la tête mi-partie et au moment d'expirer, il se frappe le front et il verse un torrent de larmes. Brandimarte lui dit :

. . . . . . Orlando fa che ti ricordi
Di me nelle orazion tue grate a Dio;
Ne men ti raccomando la mia Fiordi...
Ma dir non pote *ligi* e qui finio.

Voici la traduction littérale de ces vers : « Sou-

viens-toi, Roland, je t'en supplie, de moi dans tes prières si agréables à Dieu. Je ne te recommande pas moins ma bonne Fiordi..... ; mais il ne put achever et prononcer *ligi*. La mort avait tronqué le mot avec la vie. »

Dans quelque langue que ce soit, et dans le même nombre de vers, tâchez, si vous pouvez, de traduire cette moitié d'une octave, en conservant dans votre traduction le charme, l'élégance, ce qu'il y a de poignant et de sublime dans l'original.

Oh! voilà le pot-pourri dont je parle! Oh! donne-moi un conteur comme l'Arioste! un homme ainsi fait ne me fatigue jamais; les heures alors deviennent des minutes pour moi ; je ris, je m'émeus, je pleure tour à tour avec lui ; avec lui je passerais ma vie, et avec lui j'oublie les malheurs et les adversités de l'existence.

Va-t'en donc, va, discussion savante, assoupissante et assommante, va, comme autrefois au Prytanée, t'installer sur les bancs de la Sorbonne; va faire bâiller toutes les bouches, va roidir d'ennui tous les bras, va fermer de sommeil les yeux des mille malheureux condamnés à te subir ; va à la Sorbonne, discussion; restes-y, et que je n'entende plus parler de toi.

C'est en Sicile, grenier autrefois de l'empire romain, contrée de nos jours presque inconnue, sans commerce et sans industrie; c'est dans l'ancienne patrie d'Archimède, et alors d'une population fabuleuse; aujourd'hui la mienne et celle d'un million et demi d'habitants tout aussi obscurs que moi ; c'est en Sicile que s'est passée la plus grande partie des événements ou des futilités que j'ai à raconter. Pays unique s'il en fut! puisqu'en dépit de siècles d'une administration absurde et perverse tout à la fois, en dépit des moines qui la rongent en même temps qu'ils travaillent sans relâche à son complet abrutissement, on appelle encore ce pays *un pays*, et non pas une contrée sauvage.

Allez, au coucher du soleil et à la mi-mai, de Palerme à Mont-Réal, excursion d'une lieue de longueur au plus, bien que tout en montant; et lorsque vous êtes au sommet de la première de ces rampes qui vous rapprochent de la dernière de ces villes, jetez un regard à gauche au-dessous de vous.

Là se déroule devant vos yeux une plaine immense, bornée d'un côté par les montagnes et de l'autre par la mer, toute plantée d'orangers et de citronniers de la plus belle venue.

L'œil est ébloui de cette prodigieuse quantité de fruits d'or et d'argent : l'odorat n'est pas moins agréablement affecté. L'atmosphère qui vous environne est tellement embaumée par l'odeur de ces fruits et de ces arbres, que vous êtes comme enivré de plaisir : vous vous croyez transporté dans les airs, vous pensez habiter les cieux. C'est éblouissant, ravissant, céleste ! O ma plaine de Mont-Réal ! ô mes amis et ma patrie ! qui vous rendra jamais à moi ?

Je n'ai quitté définitivement ce pays-là qu'à l'âge de quarante ans. J'étais alors aussi jeune qu'à vingt ; le plaisir avait encore tous ses attraits pour moi, je voyais tout couleur de rose, et j'ignorais d'ailleurs à cette époque les agréments attachés à la proscription.

C'est donc probablement à ces réminiscences de jeunesse qu'il faut attribuer en partie les regrets qui viennent de s'échapper, comme à mon insu, de ma plume, aussi bien que le besoin irrésistible que j'éprouve de rentrer chez moi. Qui sait ? ce vœu accompli, je serai peut-être obligé de beaucoup retrancher sur la dose de bonheur que je me promets en revoyant mes foyers : je n'ai plus vingt ans, et la teinte rosée a disparu de devant mes yeux.

Mais comment, après tout, oublier le pays habité par vos véritables amis, ceux de l'enfance! Comment ne pas regretter les lieux où se sont écoulées vos premières années!

C'est dans ces lieux que je faisais partie intégrante d'une société dont le moule est brisé et dont les mœurs et les manières modernes ne donneront jamais l'équivalent; c'est là que j'ai senti, là que j'ai aimé.

J'aimais dans ce temps-là à chaque heure et à chaque minute de la journée; et cet amour qui parcourait toutes mes fibres, et dont le trop plein se résolvait en larmes ou en querelles, en duels ou en bonnes actions, causait mes insomnies ou des rêves presque aussi délicieux que le bonheur réel. Un soupçon parfois, ou le souvenir d'un regard infidèle que je pensais avoir surpris, m'entraînait de dépit au tapis-vert, ou bien, au beau milieu de la nuit, me faisait bondir hors de mon lit; et c'était pour lui, pour cet amour mon compagnon inséparable de tous les instants, que, seul, sous les balcons de ma maîtresse, je veillais en plein air, souvent par un beau clair de lune, et souvent aussi assailli par les vents, ballotté par la tempête, battu par une pluie d'orage qui me pénétrait jusqu'aux os; tandis que les éclairs et

le tonnerre, en sillonnant l'atmosphère dans tous les sens, sifflaient et grondaient tour à tour sur ma tête.

Mais pourquoi....? dira-t-on......

Halte à vos pourquoi, s'il vous plaît; je les comprends tous depuis le premier jusqu'au dernier, et pas un ne demeurera sans réponse.

Je vous ai d'abord parlé de moi, parce que je l'ai voulu; j'ai un faible prononcé pour ce genre d'exercice, je suis ici le plus fort, et je fais à ma volonté; prenez-en votre parti, car je suis inexorable sur ce chapitre. J'ai ensuite porté aux nues le pot-pourri dans l'intention toute naturelle de faire l'éloge de mon livre, craignant que personne ne voulût se charger de cette besogne... A la bonne heure! mais pourquoi ces descriptions? pourquoi cette espèce de pot-pourri que vous venez de nous donner? Pourquoi?... Eh, mon Dieu! ne fallait-il pas vous tracer une esquisse du pays dont je vais parler? ne fallait-il pas vous présenter un échantillon de l'ouvrage dont vous allez faire l'emplette? C'est agir en honnête débitant; cela vous convient-il maintenant? Et puis, ne fallait-il pas écrire une

Préface?

P. S. Encore un mot, s'il vous plaît. Ne vous en tenez pas strictement, je vous prie, au titre de Pot-Pourri sicilien. Quant au pot-pourri, d'accord ; je vous donnerai du pot-pourri à satiété; mais quant au mot sicilien, probablement je n'en tiendrai pas grand compte; je suis d'une révoltante indélicatesse à cet égard. Voyageur depuis vingt ans, il est possible que je me permette des excursions en France, en Espagne, en Suisse, voire même en Angleterre, en Belgique, en Allemagne : aussi j'ai commencé par la préface, certain d'avance qu'il était impossible, avec un fonds pareil, que le livre ne se fît pas. En avant donc, et à la grâce de Dieu, comme dirait un des hommes d'État du *Charivari*.

DES MOEURS

DE LA COUR ET DES PEUPLES

Des Deux-Siciles.

CHAPITRE PREMIER.

De la Sicile, de Palerme plus particulièrement, et d'un événement arrivé dans cette capitale en 1799. — De lord Nelson et de lady Hamilton.

ARTICLE PREMIER.

Hélas! hélas! comme je viens de le faire pressentir dans ma Préface, tout n'est pas Plaine de Mont-Réal en Sicile *, et vous n'avez qu'à pénétrer un peu dans l'intérieur de l'île pour constater les effets de

* Ne voulant pas répéter ce que j'ai dit sur le même sujet dans mon premier ouvrage, les *Pensées et Souvenirs*, le lecteur rencontrera souvent dans le cours de celui-ci cette même étoile : elle indique que je m'en rapporte sur la matière en question à l'ouvrage déjà cité.

la longue et stupide perversité administrative qui a pesé et qui pèse toujours sur cette malheureuse contrée. Vous marcherez quelquefois trente à quarante milles sans y rencontrer ni un village, ni un hameau, ni un seul homme. Quelques beaux bois et de superbes forêts de temps à autre, mais plus souvent des plaines et des montagnes par où la main de l'agriculteur n'a jamais passé ; et puis parfois des arbres isolés d'une grosseur et d'une élévation prodigieuse, que la fertilité du sol a poussés jusqu'aux nues comme par enchantement. Partout, en un mot, en Sicile, la nature la plus vigoureuse contraste avec la négligence humaine, ou, pour parler plus exactement, avec l'absence des bras de l'homme.

Je vais vous apprendre la manière dont on administrait ce pays au temps où j'y étais, et je prendrai le commerce pour exemple, département qui est attaché chez nous au ministère des finances.

C'est le marquis Ferreri qui avait entre ses mains ces deux portefeuilles, le marquis Ferreri, propriétaire en même temps d'une grande étendue de terres, toutes plantées en oliviers, et conséquemment d'une quantité d'huile proportionnée.

Or voici à ce propos la manière d'agir de M. le ministre du commerce.

Aussitôt le mois d'octobre arrivé, il faisait pro-

mulguer une ordonnance qui défendait, sous les peines les plus sévères, l'exportation des huiles; prohibition qui, en faisant surabonder dans le pays cette marchandise, la dépréciait naturellement. Et en attendant, M. le marquis, qui avait augmenté la masse de ses produits en y ajoutant ceux qu'il achetait à vil prix des personnes pressées de vendre, exportait à lui tout seul ses huiles à l'étranger, et il les vendait à un taux d'autant plus élevé qu'il n'avait point à craindre la concurrence. Cette opération achevée, la prohibition cessait, pour ne recommencer qu'à la nouvelle année. Jugez du reste.

Mais voici un exemple d'un genre tout différent, qui donnera une esquisse plus générale du génie qui continuait à présider au gouvernement des Deux-Siciles cinq ans après mon départ de ce pays.

En 1825, mon ami et compatriote le comte de S., qui avait fixé sa demeure en Angleterre, revint à Naples avec deux projets dans sa poche, de l'importance desquels je vous fais juges. Le premier, signé par les plus riches maisons de Londres pour un capital de deux cent mille liv. st. (5,000,000 de fr.), avait pour objet la culture du mûrier et l'exploitation des vers à soie en Sicile: et notez que la Lombardie, qui n'avait exporté en 1825 que pour vingt millions de soie, en a exporté soixante-deux millions en 1835

(je ne parle que par approximation); bref, en dix ans, l'exportation de la soie a reçu dans ce pays-là un accroissement plus que triple. Or calculez, si vous pouvez, ce qu'aurait produit avec le temps la mise en œuvre de ce projet en Sicile, avec le sol et le climat de cette contrée! calculez aussi les résultats de ces cinq millions mis en circulation dans un pays qui manque de tout, et de numéraire plus que de toute autre chose! Que de bras mis en mouvement! Que de misères soulagées! Le second de ces projets, signé par tous les sociétaires de l'éclairage par le gaz dans la Grande-Bretagne, à la tête desquels figurait sir Wm Congrève, ami intime du comte, avait pour but l'application de ce même système d'éclairage à Naples, à Palerme, et à quelques autres villes du royaume des Deux-Siciles. Le comte, dont le père avait été un des amis du roi Ferdinand, fort de son crédit à la cour et de celui de ses amis, eut beau obséder le gouvernement afin d'obtenir la permission de réaliser ces projets, on fut inflexible à son égard, il fut constamment refusé, *parce que les sociétés sont pernicieuses à un État, elles éclairent le peuple, et, avec le temps, elles lui communiquent des idées de liberté!* Ce n'est pas du temps de Charles d'Anjou ou des princes aragonais que je vous parle ici : encore une fois ce fait se passait en 1825, sous le règne de François Ier, père du

roi actuel, et l'individu qui donnait de pareils refus et de pareilles raisons était le fameux chevalier de Médicis, le ministre par excellence, et le plus éclairé des ministres du royaume des Deux-Siciles (1).

La conduite du chevalier de Médicis en cette occasion me rappelle l'opiniâtre incrédulité d'un certain baron *dello Zarbo*, opiniâtreté basée également sur le préjugé et l'ignorance, quoique exempte des funestes effets de l'absurde obstination du ministre napolitain. Cette historiette est bien vieille ; il s'agit de 1787, ou 88. Le gentilhomme en question, quoique ingambe et rempli de vigueur, était âgé de quatre-vingt-douze ans ; je touchais à peine à ma huitième année, mais le fait est tellement singulier qu'il n'est jamais sorti de ma tête ; écoutez.

Le célèbre Léonardi, un des plus intrépides aéronautes que j'aie vus, vint à Palerme pour y donner un spectacle jusque-là inconnu dans cette capitale, une ascension en ballon. Les Palermitains accoururent en foule ; chacun voulait voir, examiner, toucher de ses

(1) Ferdinand, père de François Ier, ne mourut pas, ainsi que je l'ai dit ailleurs par erreur, le 4 janvier 1826, mais le 4 janvier de l'année précédente. Je profite de cette rectification pour ajouter, à propos de ce qui a été dit plus haut, que le fils de ce dernier souverain, Ferdinand II, roi régnant des Deux-Siciles, n'a pas été jaloux de suivre les aberrations administratives du chevalier Médicis ; il a déjà autorisé quelques sociétés dans son royaume, en mettant de sages limites à leur durée.



mains l'incomparable, le merveilleux appareil : on aurait dit d'une partie de mes compatriotes des sauvages de l'Amérique à la première apparition d'un vaisseau européen. Quelques-uns voyaient dans l'aérostat une espèce de baleine aérienne, un monstre couvert d'écailles destiné aux voyages dans la lune de ce nouvel Astolphe; quelques femmes et même quelques hommes du peuple allaient jusqu'à dire, mais tout bas, que Léonardi avait fait un pacte avec l'esprit malin, caché sous les formes d'un chien noir qui ne le perdait jamais de vue ; et dans le fait, le célèbre aéronaute était constamment suivi d'un chien de cette couleur qu'il menait avec lui dans ses excursions dans l'espace. Cependant, malgré ces sots propos, dont on riait en général, personne ne révoquait en doute l'ascension en ballon ; car la renommée, d'accord avec les journaux, assurait que ce même Léonardi s'était déjà élevé dans les airs dans plusieurs autres villes de l'Italie. Quant au baron *dello Zarbo*, qui faisait fi des anges et des diables, il se raillait également avec un imperturbable aplomb de tous ceux qui lui parlaient de l'aérostat, de l'aéronaute, et du phénomène qui allait s'accomplir ; il ne voyait en tout cela qu'un grand complot ourdi dans le but de le mystifier. J'ai encore devant les yeux le sourire sardonique de ce vieillard en ces occasions ; il semblait vouloir dire : « Vous pensez, braves gens, vous

moquer d'un homme de mon âge : allez, enfants, je suis plus malin que vous, vous ne me ferez point avaler de telles balivernes. » Bref, de peur de passer pour dupe, jamais il ne voulut se donner la peine d'aller constater la vérité par ses yeux. Ce n'est rien encore,

Le jour si impatiemment attendu arriva. L'enceinte de la *villa Filippina* regorgeait d'un monde payant qui trépignait d'anxiété ; une foule innombrable couvrait la place extérieure de cette *villa*, aux balcons, aux fenêtres, sur les toits, sur les arbres. Nous entrions dans la seconde moitié d'avril, le temps était magnifique, le ciel pur, et le soleil resplendissant de la Sicile inondait l'horizon de lumière : le ballon, chargé de gaz, semblait par ses bonds vouloir briser le lien qui l'attachait malgré lui à la terre, et le doux souffle d'un zéphir parfumé lui communiquait, en le caressant, ce mouvement oscillatoire de haut en bas, précurseur du départ. Tout à coup un murmure universel, suivi d'un long silence, se fait entendre. Léonardi s'était envolé vers les astres presque perpendiculairement, et avec une rapidité que je n'ai jamais vue depuis. Nous l'aperçûmes bien pendant quelques minutes agitant ses banderoles et faisant pleuvoir sur nous le lest de son navire ; on distinguait même parfaitement le museau noir de son chien comme mis à la fenêtre sur le bord de sa nacelle ; mais ces objets cessèrent bientôt

d'être sensibles à la vue, et l'aérostat ne se présenta plus à l'œil nu que sous la forme d'un gros melon ou d'un de ces petits ballons d'essai, indicateurs du vent; bientôt aussi il s'éleva à la hauteur de deux à trois mille pas, et parfois il fallait bien fixer ses regards et longtemps chercher pour le découvrir; de manière qu'on aurait pu l'apercevoir des points les plus reculés de la Sicile, n'était l'insuffisance des organes visuels. Léonardi demeura huit heures suspendu dans les airs; il s'éleva à une heure de l'après-midi, et il alla descendre à neuf heures du soir dans la mer, *à Capo di Zafferano*, à deux ou trois milles du lieu de départ, tant la brise qui le poussait était légère.

Que faisait-il en attendant, M. le baron *dello Zarbo*? Cloué dans son fauteuil, il se raillait à son ordinaire de ses parents et amis, qui, tout en jouissant du haut de ses balcons de cet admirable spectacle, s'épuisaient en vains efforts afin de le décider à y prendre part; il mystifiait, selon lui, ses mystificateurs. Mais ce qui passe toute croyance, un de ses petits-fils, un enfant de dix ans le sollicitait à son tour : « Venez, mon grand-papa, lui disait-il, venez voir si ce que nous vous disons est mensonge; » point, l'obstiné vieillard ne bougea pas de sa bergère. Tout le monde était d'accord; l'enfant aussi conspirait, et le baron mourut, persuadé que Léonardi, le ballon et son ascension n'étaient que

des fables inventées à dessein pour lui faire pièce.

Voici maintenant une autre petite histoire dans le même genre, qui m'éloignera moins de mon sujet, ou qui, pour mieux dire, m'y ramènera insensiblement.

En 1822 ou 23, le prince de Butera, celui-là même que vous avez vu dernièrement ambassadeur de la cour des Deux-Siciles à Paris (1), ayant formé le projet d'établir des bateaux à vapeur allant de Palerme à Naples, et *vice versa*, fit part de ce projet, afin d'obtenir la permission de le mettre à effet, à ce même Ferdinand de Bourbon dont il a été déjà question; prince qui, ainsi que vous le verrez tout à l'heure, ne manquait point d'esprit naturel. Saint projet! qui établissait des communications sûres et suivies entre deux pays, où, quoiqu'ils fussent très-proches et sous la domination d'un même souverain, il n'en existait que de très-rares et de fort incertaines (2).

(1) Il ne faut pas confondre ce prince de Butera avec celui des *Pensées et Souvenirs*, qui n'est plus. Celui dont il s'agit ici est un Allemand du pays d'Hanovre, qui, ayant épousé l'aînée des filles de ce seigneur, porte, par le fait de sa femme, le titre de prince de Butera. Cette dame, qui, elle aussi, a cessé d'exister, avait épousé en premières noces le prince de Leonforte, et elle était, ainsi que je l'ai dit autre part, la plus belle des femmes qui ont paru sur la terre.

(2) Ce projet vient d'être réalisé sous le gouvernement de Ferdinand II de Bourbon; il y a actuellement deux bateaux à vapeur faisant régulièrement le service entre Palerme et Naples.

Quant au roi, animé d'un amour paternel pour M. de Butera, il fit son possible pour le détourner de son funeste projet. *Butera, si pazzo!* lui disait-il, *u fuoco e ll' acqua nzemma! tu vo fa i ll' acqua e u fuoco nzemma!* (Butera, es-tu fou! le feu et l'eau ensemble! tu veux faire aller l'eau avec le feu!) M. de Butera avait beau lui répondre avec les exemples de l'Amérique, de l'Angleterre et de la France, Ferdinand ne sortait point de là : *U fuoco e ll' acqua nzemma! si pazzo!* Il lui permit enfin de réaliser son entreprise, mais en lui déclarant que c'était à ses risques et périls, et en protestant contre l'extravagance d'accoupler l'eau avec le feu.

Il faut tout dire cependant : les officiers de la marine napolitaine, soit par jalousie de métier, soit craignant que la nouvelle invention des bateaux à vapeur n'allât à les faire remercier de leurs services, avaient pour le moins beaucoup contribué à entretenir les préjugés de ce souverain à cet égard, et malheureusement un essai tenté en 1815 contribua à son tour à donner de la valeur aux insinuations intéressées de ces messieurs : je m'explique.

Une société française était arrivée à Naples à cette époque, dans le but d'établir cette même communication par la vapeur entre les deux capitales du royaume des Deux-Siciles, et le *steambot* destiné à cette traver-

sée avait été construit; mais, que ce fût par l'impéritie des constructeurs ou par l'imperfection du moteur, ce bateau ne marchait qu'à pas de tortue; et, pour comble de malheur, il ne fut en état de prendre la mer que le 8 septembre, jour de la fête de Piédigrotta à Naples : vous allez comprendre pourquoi je dis *et pour comble de malheur*.

Dans l'après-dîner de ce jour-là, depuis deux heures post-méridiennes jusqu'à l'entrée de la nuit, les vaisseaux de guerre siciliens, peints, repeints, mis à neuf, pavoisés, toutes voiles au vent, aussi beaux et aussi fringants que possible, viennent s'escrimer en cinglant dans le golfe, en face de *Chiaja*, vis-à-vis d'un peuple immense, sous les yeux du roi. Le *steambot*, nouvel autruche dans ce peuple volatile, se sentit animé à son tour d'une noble émulation; il voulut paraître dans la mêlée, jeta le gant à ses adversaires, et il se fit inscrire comme tenant sûr, disait-il, de remporter le prix.

L'impatience pour le sort de ce combat ne peut se décrire; les souhaits étaient partagés et les avis différents. On aurait dit de cette foule à Chiaja un camp de Guelfes et de Gibelins mêlés ensemble, dont une partie tenait pour le pape, l'autre pour l'empereur; ici les uns étaient pour l'ancienne, les autres pour la nouvelle méthode. Tous les regards étaient tournés vers l'endroit d'où devaient déboucher les athlètes, et ce

peuple, ordinairement si bruyant, demeurait cette fois tranquille et gardait le silence. Enfin l'heure de l'épreuve sonna : le signal fut donné, et les champions se précipitèrent dans la lice.

Mais quel ne fut point le désappointement des partisans de la vapeur! Les briks, les corvettes et les frégates siciliens allaient, volaient, revenaient sur leurs pas; ils parcouraient en un clin-d'œil la diagonale du château de l'Œuf à *Baja* et de *Baja* au château de l'Œuf, glissaient à droite et à gauche, passaient à côté, tournaient comme en se jouant autour du *steambot,* le dépassaient mille fois, tandis que lui, l'infortuné! presque immobile, et de joûteur devenu simple spectateur, avait l'air d'applaudir à ces belles évolutions, et prêtait à rire à tout le monde. Imaginez alors les chants de victoire des marins napolitains et les éclats d'hilarité de S. M. sicilienne. Comme on devait s'y attendre, ce fâcheux préalable fortifia l'aversion de Ferdinand pour l'alliance de l'eau avec le feu : aussi cette aversion était assez naturelle jusque-là; mais dans la suite elle résista à l'évidence des faits, et c'est alors qu'elle devint une inconcevable obstination : voyez plutôt.

M. de Butera ayant obtenu, ainsi que je l'ai dit plus haut, la permission du roi, malgré les paternels avertissements de son souverain, et sans être découragé

par le triste essai dont je viens de parler, établit effectivement, six à sept années plus tard, une communication par la vapeur entre Naples et Palerme ; mais le nouveau bateau (1), différent en tout de son malencontreux prédécesseur, sa machine fonctionnant très-bien, et sa construction étant parfaite, ne mettait que dix-sept à dix-huit heures pour le trajet entre les deux capitales, tandis que le courrier ordinaire, devant traverser les Calabres et toute la côte nord de la Sicile, demeurait trois à quatre jours en chemin, et parfois, en hiver, toute une semaine. Ce bénéfice de temps n'ébranla point la tenace obstination du roi ; il ne voulut jamais permettre que l'on confiât au *steambot* de M. de Butera la correspondance entre Naples et Palerme, *parce que le mariage de l'eau avec le feu était paradoxal.*

Vous qui avez vu des villes éclairées par le gaz, des ballons voler et des bateaux à vapeur parcourir vite de grandes distances, vous haussez les épaules, vous souriez de pitié, ou vous riez d'un rire fou au récit de ces aberrations de l'esprit humain ! elles ne sont cependant que son histoire.

Certes, je ne veux pas dire par là que tous les

(1) Ce bateau, destiné d'abord à la traversée entre Palerme et Naples, est un de ceux qui vont aujourd'hui de Naples à Marseille ; ce doit être ou le *Francesco-Primo* ou le *Real-Ferdinando.*

hommes aient la même façon de penser du chevalier de Médicis relativement aux sociétés; mais s'ils n'ont pas ce préjugé-là, ils en ont d'autres qui le valent bien. Je ne prétends pas dire non plus que, dans les mêmes circonstances, ils pousseraient tous l'obstination aussi loin que mon vieux gentilhomme ou le monarque napolitain; mais changez de thèse : au lieu d'un fait accompli, dont vos sens vous ont prouvé l'existence, qu'on vous parle d'un simple projet, d'une idée, si vous voulez, qui, elle aussi, se changera en fait avec le temps, et vous ricanerez ainsi que le baron *dello Zarbo*, et vous vous épanouirez la rate aussi bien que Ferdinand de Bourbon, et au besoin vous citerez les plus mauvaises raisons, un essai maladroitement tenté par exemple, pour prouver l'extravagance de l'idée en question; tant l'animal à deux pieds et sans plumes a de répugnance à s'écarter de l'ornière où il se traîne! tant les hommes supérieurs ont de peine à faire adopter leurs fortes pensées! Mais revenons à mon sujet, ou à l'administration de la Sicile, pour mieux dire... dans un quart d'heure, s'il vous plaît.

ARTICLE II.

En Sicile il n'y a pas plus de routes que de commerce; et, sous ce point de vue, la France, à l'exemple de M. de Grammont qui présentait à Louis XIV un courtisan plus laid que lui, peut s'écrier à bon droit : « J'ai de très-grandes obligations à la Sicile. » Mes bons, mes excellents Français, passez cette boutade, je vous prie, à un homme qui s'est brisé les côtes sur vos grands chemins, car je ne pense pas qu'il existe au monde une contrée où les routes soient plus détestables que dans le pays le plus civilisé de l'Europe, si ce n'est en Sicile, et cela par la raison que je viens de citer, l'absence absolue de ces routes dans ma patrie.

Je me trompe cependant : l'on m'assure que le grand chemin entre Palerme et Catania, celui-là même que, commencé il y a quarante ans, je laissai incomplet à mon départ, est tout à fait achevé aujourd'hui. A quoi bon! y en eût-il dix fois davantage, la Sicile entière fût-elle sillonnée de grands chemins et de canaux, on les laisserait se détériorer, se dégrader, et les loups et les sangliers les traverseraient exclusivement.

Les routes et les canaux sans la population, le com-

merce et l'industrie, ne sont pas l'habit sans la doublure, mais la doublure sans l'habit ; ils ne sont pas les causes de toutes ces choses, mais leur conséquence.

Si vous me demandez le pourquoi de cette absence de moyens de communication, je répondrai d'abord avec les généralités citées plus haut, la stupide perversité du gouvernement, le manque d'industrie et de commerce, le défaut de bras et de civilisation ; à quoi j'ajouterai ensuite une raison que vous trouverez concluante, j'espère : c'est que Marie-Caroline et Ferdinand de Bourbon, pour me servir du mot de Démosthène à propos des libertés de la Grèce, *avalaient*, au fur et à mesure qu'on les prélevait, les fonds destinés à la construction des routes en Sicile. Sganarelle aurait appelé cela *vivre de ménage*.

Au surplus, afin que vous ayez une idée de ce que pensaient en fait de grands chemins, il y a quarante ans, les plus huppés de mon pays, je vais vous parler de mon père, homme qui ne manquait point d'esprit, de plus très-instruit, et possédant à fond son Homère et son Thucydide.

Il criait comme un aigle lorsqu'on lui parlait de construire des routes, et comme un possédé quand il s'agissait d'en payer les contributions. « A quoi bon des routes? disait-il sans cesse ; les sentiers tracés suffisent et au delà à notre commerce intérieur, et puisque

nos pères s'en sont contentés, pourquoi les changer? Tout à dos de mulet, tout à dos de mulet. Ces routes, ajoutait-il, ne profiteraient qu'aux voleurs, qui, en franchissant par là de plus grandes distances, se soustrairaient plus facilement aux poursuites des gendarmes, et exploiteraient en même temps plusieurs endroits dans la même journée. »

Telle était la force des raisonnements de mon père à ce sujet.

Voici un fait qui, en vous disant à quel excès il portait la sainte horreur des grands chemins, prouvera aussi combien cette aversion se trouvait parfois en opposition avec quelques points de son amour-propre.

La grande route allant de Palerme à Catania, celle précisément dont j'ai parlé plus haut, en passant par Vallelunga, bourg situé dans un fossé, sans air et sans eau, touche presque aux terres de mon père limitrophes de ce bourg ; deux ou trois portées de fusil au plus séparent cette route, du point où elle suit sa course, jusqu'aux limites des deux territoires, limites indiquées à leur tour par une toute petite gorge de quelques pieds de hauteur, où deux chevaux passent difficilement de front, et que quelques coups de pioche élargiraient au besoin en un clin d'œil, tant la terre en est douce et friable. C'est au milieu de ces terres,

appelées Micciché (1), qu'est situé le bourg nommé Villalba, propriété de ma famille, où l'air est excellent et l'eau abondante et délicieuse. Une fois arrivé à *ces colonnes d'Hercule*, vous vous trouverez en plein dans le territoire possédé actuellement par mon frère aîné : franchissez alors cette petite gorge, une large chaussée, d'une pente assez rapide, et de trois quarts de mille au plus, vous conduira à une jolie vallée, sillonnée dans sa largeur par un gros ruisseau ; traversez ensuite une douce montée d'une demi-lieue, et vous voilà à Villalba ; quant au château, enfin, placé sur une colline qui domine le bourg, c'est l'affaire de dix minutes.

Ces détails préliminaires ne sont pas un hors-d'œuvre.

Il aurait donc été tout simple, attendu la proximité du grand chemin, d'espacer d'abord la petite gorge, et de construire ensuite une bonne route de moins d'une lieue, qui, en traversant le village, aurait atteint le château. Cette opération, qui n'aurait coûté que quelques milliers de francs, le chemin étant en partie tracé, en partie très-aisé à construire, aurait facilité les communications, contribué au bien-être des maîtres et de la population, et aurait pu, en même temps,

(1) Prononcez *Michiqué*.

en établissant une hôtellerie à Villalba, devenir l'objet d'une spéculation lucrative; les voyageurs, afin d'avoir de l'eau et de respirer un bon air, n'auraient pas mieux demandé qu'à se détourner de quelques pas, et à s'arrêter ici de préférence à Vallelunga.

Toutes ces raisons, on les répéta à satiété à mon père, mais il tenait apparemment à prouver la connexité de sa conduite avec ses principes; jamais, tant qu'il vécut, il ne voulut se décider à faire construire ce petit bout de chemin.

Lorsque seul, ou accompagné de sa famille, il se rendait dans ses terres, il allait d'abord en voiture jusqu'à Vallelunga, où il trouvait ses chevaux, ses litières, ses *campieri* * et ses mulets; il montait ensuite à cheval, et arrivait jusqu'à son château, escorté par les explosions de pétards et de fusées, par les coups de fusil, les gaies banderoles et la sauvage musique de ses féaux.

Cependant, malgré ses anathèmes et ses diatribes contre les grandes routes, mon père était intérieurement tourmenté de l'envie de faire en voiture son entrée triomphale à Villalba; envie heureusement bien facile à contenter, car il ne s'agissait, encore une fois, que de ces mêmes coups de pioche qui auraient élargi la petite gorge: celle-là franchie, il serait arrivé chez lui sans encombre, le chemin, tel qu'il était, permet-

tant à sa voiture de le traverser dans toute sa longueur. Mais non; ses principes s'opposaient à ces quelques coups de pioche; il voulait, au contraire, par son exemple, en prouver l'inutilité; les sentiers tracés, tels qu'ils étaient, suffisaient à tout en Sicile, même à livrer passage aux voitures dans les endroits où elles ne pouvaient pas passer. Et un beau jour enfin, probablement plus stimulé que d'ordinaire du désir de cette entrée triomphale, il fait atteler à sa voiture un vigoureux mulet, flanqué de deux beaux chevaux; et, en route!

Tout alla bien jusqu'à la gorge; mais, arrivé à ces fourches-caudines, le cocher, en se retournant vers mon père, lui dit: « Monsieur, impossible de passer par là; la gorge n'est pas assez large. — Imbécile, repartit mon père, fouette vivement tes chevaux, et passe au grand galop; l'élan qu'ils communiqueront à la voiture la fera passer, je t'en réponds. » Le cocher n'obéit que trop aux ordres de son maître; il recule de quelques pas, fouette jusqu'au sang, et, arrivé à l'endroit fatal, tout y est pris et abîmé.

Sans parler de leur peau en lambeaux et de leurs côtes enfoncées, les chevaux moururent étouffés sur-le-champ; quant au mulet, le brancard auquel il était attaché s'étant brisé, lui entra dans les flancs et le tua; la voiture vola en éclats, mon père et le cocher furent blessés, le premier légèrement, grâce à Dieu. On

amena un cheval, mon père monta dessus, et, pour la première et seule fois de sa vie, il traversa le village aussi modestement qu'un capucin; et quant à nous enfin, deux jours après ce tragi-comique événement, nous vîmes revenir chez nous, à Palerme, la voiture en morceaux, portée sur une charrette.

Cette leçon, cependant, ne corrigea pas mon père; il ne cessa de répéter jusqu'à sa mort : *Les sentiers tracés suffisent et au delà, etc., etc.* Voilà dans quel état j'ai laissé la Sicile il y a seize ans (1).

Il fut un temps, de bien peu de durée, hélas! de 1799 à 1814, où, à de courtes interruptions près, et par des circonstances fortuites et tout à fait indépendantes du mauvais régime que je viens de signaler, une grande partie de ces maux cessa d'affliger la Sicile.

Pendant la durée de ces treize ou quatorze années, la guerre presque continuelle de l'Europe entière contre la France d'un côté; de l'autre, la cour de Naples, avec sa garde et son armée, refoulée à deux reprises, par les armées de la république et de l'empire, dans ses possessions au delà du détroit, avaient fait refluer dans ce royaume, non-seulement le brillant corps diplomatique attaché à cette cour, les Elliot, les Estherazy, les Pouskin, etc.; non-seulement les familles aisées aimant

(1) Voyez la note (*a*) à la fin du volume.

à voyager ou à changer d'air, Russes, Allemands, Anglais ou Espagnols (pour qui ce pays était alors la seule issue, la seule contrée à visiter); mais aussi les guerriers et les diplomates de cette Europe, chargés de nouer des intrigues, de tramer des complots avec Marie-Caroline, âme et centre de toutes les conspirations contre la France, empire ou république; et l'affluence d'un tel monde, à son tour, avait animé le commerce, activé le travail, détruit la mendicité; le numéraire abondait, tout prospérait en un mot en Sicile. Mais Palerme surtout, Palerme la belle était, dans les premières années de cette époque, ce que jamais grande ville en Europe n'a été et ne sera probablement: je dis *probablement*, car, pour que cela fût, il faudrait, non-seulement le concours de ces circonstances politiques, mais encore la situation topographique de la métropole de la Sicile. Je m'explique.

Au mouvement inconcevable de cette capitale, à l'immensité des beaux équipages qui la sillonnaient alors dans tous les sens et à toutes les heures, à la variété infinie de costumes et d'uniformes qu'on rencontrait à chaque pas, soit dans les rues, soit dans les sociétés et aux théâtres, il faut ajouter le spectacle imposant d'une flotte, ou, pour parler plus exactement, de six flottes (la petite flotte sicilienne d'abord, puis celles des Anglais, des Russes, des Espagnols, des Por-

tugais, et celle de l'Empire Ottoman), ancrées, stationnées là, en face de Palerme, vis-à-vis de la grande promenade de la Marine, sous les yeux de la ville.

Qu'on s'imagine la superbe rade de cette cité, depuis le Môle jusqu'à la Bagaria (huit milles de diamètre), pionnée régulièrement d'un bout à l'autre, comme un échiquier, par vingt à trente vaisseaux de haut-bord, et cela sans compter les frégates, les bâtiments de troisième et quatrième ordre, qui, glissant entre les espaces de ces vaisseaux, et allant se placer en avant ou en arrière, ressemblaient à des nains folâtrant avec des géants, ou à de petits corps de troupes légères détachés du grand corps d'armée : spectacle unique, que je n'ai vu que cette fois. Ce spectacle, il est vrai, la présence de ces flottes, ne rappelaient que trop, de temps à autre, les scènes atroces qui se passaient de l'autre côté du Phare; cette pensée assombrissait le ciel des Siciliens, et leur arrachait parfois d'amères malédictions contre les souteneurs de ces sanglantes saturnales; mais ces myriades de jolies yoles et d'élégantes embarcations cinglant devant nos yeux, ce bien-être universel auquel on n'était point accoutumé, avaient bientôt dissipé nos noirs soucis; on s'étourdissait, on était heureux (1).

(1) Qu'on se souvienne qu'il s'agit ici de 1799. Tout le monde connaît les sanglantes réactions qui eurent lieu à Naples à cette époque :



Ce fut pourtant à cette même époque, et au milieu de cette prospérité générale, qu'eut lieu, à Palerme, un événement sanglant, qui rappelle identiquement, quoique dans des proportions plus bornées, les anciennes Vêpres siciliennes, chose surprenante ! dont aucun écrivain de nos jours ne fait la plus petite mention.

Dans les Vêpres siciliennes, il est vrai, les Siciliens jouèrent un rôle hostile à l'Eglise et au pape, protecteurs de la maison d'Anjou, tandis qu'ici ils se montrèrent en quelque sorte animés d'un fanatisme religieux ; ajoutons encore, afin qu'on saisisse mieux les nuances de ces deux événements, que dans le grand drame le dénoûment avait été longuement et habile-

comme il se rencontre cependant des hommes qui, ainsi que moi, ont le malheur de tout oublier, je les rappellerai en deux mots.

Macdonald, ayant été contraint par les victoires de Souwarow d'accourir dans la haute Italie, et d'abandonner la nouvelle république Parthénopéenne (Naples), le cardinal Ruffo, avec ses bandes d'assassins, grossies de quelques corps anglais, russes et turcs, et au nom de la légitimité qu'il représentait, livra assaut à la ville de Naples. Mais les républicains se battant en désespérés, et le cardinal n'en pouvant venir à bout, les deux parties signèrent une capitulation dont le second article commençait par ces mots : « Liberté entière » pour les patriotes de rester dans le royaume ou de se rendre en France » sur des bâtiments neutres, etc. » Les patriotes, connaissant à fond la foi punique de la cour qui redevenait souveraine de leur pays, se hâtèrent de profiter de la dernière clause de cet article et s'embarquèrent; quelques-uns même étaient déjà loin et hors de toute portée, mais le plus grand nombre attendaient avec anxiété dans la rade qu'un

ment calculé (1), et que dans celui dont je parle, au contraire, il fut tout à fait spontané. Mais, dans l'un comme dans l'autre, ce furent principalement l'insolence de l'étranger et l'honneur des Siciliens blessé dans ce qu'il y a de plus cher aux hommes, qui amenèrent la catastrophe ; et, enfin, par un rapprochement fort singulier, ce fut sur les mêmes lieux, et dans un jour de fête, à *Mezzomorreale*, quoique dans des jours différents de l'année, que se jouèrent les premiers actes de ces deux tragédies. Vous ne l'ignorez pas, les Vêpres siciliennes eurent lieu le 30 mars 1282, le troisième jour après Pâques, jour dans lequel le peuple sicilien avait l'habitude de se rendre à *Mezzomorreale ;* aujourd'hui la foule ne visite plus ces lieux que le 8 septembre, jour de l'événement dont il s'agit... Je vous le conterai tout à l'heure.

vent favorable les mît à l'abri de tout événement sinistre, lorsque Nelson parut, et avec lui l'ordre d'annuler cette capitulation. On courut alors sus à ces bâtiments neutres; on en retira tous les compromis politiques, et les atroces réactions commencèrent. C'est donc pour porter au besoin des secours en tout genre au cardinal Ruffo, c'est pour assister leur alliée Marie-Caroline dans ses tisiphoniques vengeances, que ces Anglais, ces Russes et ces Turcs stationnaient dans la rade de Palerme.

(1) Voyez la note (*b*) à la fin du volume.

ARTICLE III.

Permettez-moi, avant d'entrer en matière, de réclamer votre indulgence pour les endroits *épineux* qui pourraient se rencontrer dans le cours de ce récit. C'est un fait intéressant, ai-je dit, et digne d'être transmis à la postérité, un fait dont je suis, non-seulement le témoin oculaire, mais le seul historien. Il faut alors que je fasse taire mes scrupules, que je raconte tout, que je redise tous les détails, quelque scabreux qu'ils soient, quelle que soit d'ailleurs ma répugnance à les faire connaître, afin que le lecteur puisse se former une idée précise et circonstanciée de l'ensemble de l'événement. Ecoutez un peu Niccoló Speciale, auteur contemporain, et voyez de quelle nature sont les particularités minutieuses qu'il donne sur les Vêpres siciliennes. *Quamquam si velimus operi verum ab effectu nomen imponere, non fuerit hæc simpliciter censuenda rebellio, quin immo intolerabilium injuriarum repulsio, acerbæ mortis effugium, et expiatio flagellorum. Nam die tertia resurrectionis Dominicæ, cum Panormitanæ mulieres basilicam Sancti-Spiritus extra urbem cum viris earum suo more antico reviserent, huc delata Gallorum insania, portitores armorum*

quærere simulabat. Sub quo prætextu, quidam plus aliis furore vitiosæ libidinis forsitan excæcatus, in unam ex mulieribus illis temerarius manus injecit, atque asserens eam pugionem viri sui sub vestibus abscondisse, temerarius illam in utero titillavit. Non tulit alterius, etc., etc.

Ce n'est pas sans raison que j'ai nommé la flotte ottomane la dernière, car ce sont ces malheureux Turcs qui devinrent les victimes de ce drame terrible, où, comme je viens de le dire, le fanatisme joua un rôle.

L'éloignement de mes compatriotes pour les sectateurs de Mahomet était tel à cette époque, que la dernière de nos femmes, celle qui, couverte de haillons, demande l'aumône au coin d'un carrefour, ou cette autre qui, la nuit, en hiver, vous accoste dans la rue, sa chaufferette de terre cuite entre les mains, n'aurait pas consenti à se laisser approcher par un seul d'entre eux, la couvrît-il d'or, la fît-il princesse.

Qu'on se fasse une idée, d'un autre côté, de ces pauvres habitants du Bosphore dans cette longue station devant Palerme, presque tous beaux hommes et bien constitués, sans femmes, sans harem, sans aucun moyen de calmer la fièvre brûlante qui les dévorait; *fièvre brûlante* n'est pas assez énergique, j'aurais dû dire qu'ils avaient le diable au corps : cette expression,

toute triviale qu'elle soit, rendrait mieux ma pensée : jugez plutôt.

A chaque instant on n'entendait parler à Palerme que de Turcs attaquant des femmes isolées ou accompagnées, ce leur était égal, quel que fût leur rang, et sans acception d'heure ni de lieu ; aller à pied, c'était se livrer aux violences des Musulmans, au point que les femmes de qualité n'osaient plus sortir qu'en voiture.

Une après-dînée, à la *Marina*, à *Porta-Felice*, au beau milieu de la grande promenade publique, et tandis que mille voitures circulaient près de là, deux de ces fiévreux, après s'être emparés d'une femme qui poussait des cris déchirants, tâchaient de l'entraîner à deux pas de là jusqu'au rivage, où un canot les attendait. On délivra la victime, et les deux circoncis s'embarquèrent, l'un des deux avec un bon coup de poignard, qu'il rapporta chez lui en place de la femme qu'il convoitait.

Parfois ces forcenés entraient brusquement et en plein jour dans une boutique, allaient droit aux femmes, aux filles ou aux sœurs du maître, les prenaient à bras le corps et tâchaient de les emmener avec eux. Des luttes sanglantes étaient presque toujours la suite de ces voies de fait ; le peuple jouait du stylet, les infidèles, de leur côté, faisaient usage du cimeterre et du

pistolet; et si, par hasard, un ou deux de ces hommes à turban étaient assez téméraires pour s'éloigner de la ville, on pouvait compter les rencontrer le lendemain gisant par terre percés de mille coups.

La fermentation, en un mot, était telle en ce moment à Palerme, que l'on ne pouvait pas parler à un homme du peuple de ces étranges alliés de son gouvernement, sans le voir changer de couleur, ou sans qu'il grinçât des dents; et l'on aurait pu dire alors des Siciliens qu'ils n'étaient pas moins Turcs que les Turcs.

Des femmes, ai-je dit? et si je parlais des hommes!

Un seul fait, et puis je me servirai du genre féminin pour désigner l'objet de ces infâmes poursuites, quel que soit d'ailleurs son sexe. Continuer sur ce ton, ce serait révoltant pour le lecteur aussi bien que pour l'écrivain.

Celui qui écrit ces pages, descendant une après-dînée, vers la brune, le *Cassaromorto*, dans l'intention de déboucher à la Marine, principal champ de bataille des exploits des Osmanlis, vit de ses propres yeux le prince della Sciara, seigneur sicilien et ami particulier de la famille du rédacteur de ces faits, poursuivi par deux marins musulmans, se sauvant à toutes jambes dans le corps-de-garde voisin; et ces misérables n'en voulaient ni à sa bourse ni à sa vie. J'accourus à son secours; mais à mon arrivée il était déjà en sûreté, bien qu'en-

core pâle comme la mort et tremblant de frayeur.

Un dernier épisode enfin servira de clôture au long préambule de ce drame. Ce fait s'est passé chez moi, au milieu des miens, et aussi sous mes yeux. J'étais presque un enfant à cette époque ; je venais de me lancer dans le monde, et ces souvenirs-là ne s'oublient pas ; ils ont encore pour moi toute la fraîcheur de la jeunesse.

Nous avions été, vers la fin du mois d'août de l'an 1799, mon père, ma famille et moi, visiter le vaisseau commandant de la flotte ottomane. On avait été poli envers nous : l'amiral nous fit servir du sorbet et du moka, et il nous fut même permis d'assister à la prière du soir. Ces politesses exigeaient un échange, et mon père se crut obligé d'inviter à dîner, pour le 7 septembre suivant, cet amiral, son vice-amiral avec quelques autres officiers.

Le jour arrivé, ces messieurs se rendirent chez nous, brillants d'or, de broderies et de pierreries : on ne voyait sur eux que des perles, des châles et des armes superbes ; c'était éblouissant.

Les détails de ce luxe asiatique n'ont à la vérité aucun rapport avec mon histoire ; mais ils ont été donnés, qu'ils passent.

Le dîner servi, on se rendit dans la salle à manger, en traversant au préalable, et toujours en tournant

(l'hôtel communiquant de tous côtés), quatre ou cinq grandes pièces, le vestibule compris, et laissant dans une chambre à coucher une jeune personne de la famille, qui, à cause d'une légère indisposition, ne pouvait pas assister à ce repas de cérémonie.

Je répète que toutes ces pièces communiquaient avec le vestibule, et conséquemment avec la porte d'entrée, de manière à pouvoir se rendre dans cette chambre à coucher sans être aperçu de ceux qui étaient dans la salle à manger. N'oubliez pas, je vous prie, ni cette circonstance ni les détails topographiques que je viens de donner.

On était, ai-je dit, depuis quelque temps à table, et on y chantait les uns des airs turcs, les autres des *brindisi* en vers italiens, à la durée, apparemment, de la sainte alliance de la Porte-Ottomane avec les princes siciliens (il y avait à ce dîner d'autres barbares que les Musulmans), lorsque la jeune personne demeurée seule dans sa chambre vit *apparaître* au bout d'une de ces pièces un Mahométan de la suite de l'amiral, qui, après avoir laissé ses babouches à la porte, et en faisant de profonds salamalecs, s'avançait toujours vers le lit où gisait la malade.

Celle-ci avait beau crier, dans cette espèce de langue romane comprise par les habitants du Bosphore : *Chi vulira ? chi vulira ?* (que voulez-vous? que demandez-

vous?) l'autre, sans souffler mot, s'avançait toujours et toujours saluait jusqu'à terre. Arrivé enfin à portée, il s'élance d'un bond sur la jeune personne, l'étreint dans ses bras; une lutte corps à corps s'ensuit, et bientôt les cris perçants de la victime ont fait accourir maîtres, valets, convives, tout le monde.

On débouchait des deux côtés de l'appartement, et le scélérat, qui se cachait d'abord, qui voulait ensuite se sauver, fut pris entre deux et arrêté. On lui fit donner la bastonnade sur la plante des pieds dans la cour même de l'hôtel, et l'on se sépara un peu froidement.

Mais la vengeance du Ciel avait sonné !

Le lendemain, vers une heure de l'après-midi et sur le chemin de Morréale, deux Ismaélites, leur cimeterre à la main, entrent à l'improviste dans la boutique d'un cordonnier, menaçant de tuer les ouvriers en cas de résistance, tandis que deux autres, après s'être saisis de leur proie (la maîtresse de la maison), l'entraînent avec eux, et ils lui mettent en même temps un mouchoir sur la bouche pour l'empêcher de crier. Les ouvriers ne se le tinrent pas pour dit : ils jouaient du tranchet, et faisaient voler les formes de leurs souliers à la tête des mécréants, lorsque tout Palerme se leva comme un seul individu.

Chaque homme, même les femmes, s'emparent alors du premier objet qui leur tombe sous la main ;

on court sur les Turcs comme sur des bêtes féroces, et on les égorge sans pitié, isolés ou réunis, et qu'ils présentent ou non de la résistance.

Parfois quelques-uns de ces malheureux, poursuivis par leurs meurtriers, tombaient à genoux, et, levant les mains vers le ciel, suppliaient les personnes placées sur les balcons de leur ouvrir leurs maisons afin de s'y mettre en sûreté : on leur répondait en se barricadant plus fort et en leur lançant à la tête des meubles et des pots de fleurs. Plusieurs périrent ainsi.

La pitié, en un mot, n'avait plus d'oreilles.

Dans les traits abattus de ceux-ci, on lisait la frayeur causée par l'attente d'une mort inévitable; les yeux de ceux-là vibraient la fureur la plus animée et le désir exalté de la vengeance. On n'entendait qu'explosions d'armes à feu; le sang ruisselait dans les rues; les cloches des mille églises de la capitale sonnaient en attendant à toutes volées; Palerme était sens dessus dessous, et le tumulte à son comble; et, au milieu de cet affreux carnage et de cet épouvantable désordre, les cris des mourants, les gémissements des victimes et le râle de la mort se mariaient avéc une effroyable harmonie au tocsin de ces instruments sacrés, au bruit des coups de fusil, à la fumée de la poudre à canon et aux trépignements de la victoire.

En deux heures de temps, tout était consommé, le

massacre fut complet : les trois à quatre cents Osmanlis descendus à terre gisaient sans vie sur le sol ; un petit nombre seulement réussit à se sauver, les uns à la nage, les autres en sautant sur leurs embarcations, amarrées à la *Garite*, près *Porta-Felice*.

Événement atroce, d'accord, mais excusable pourtant.

Eh quoi ! il est si difficile d'obtenir d'un individu offensé qu'il maîtrise sa colère, et l'on prétendrait rencontrer la pratique de cette vertu dans un peuple cruellement et journellement offensé dans ses affections et dans ses mœurs ! et au moment encore où il prend sur le fait ses insolents provocateurs ! dans un peuple dont la passion s'exalte, dont la vengeance s'anime par le contact et par les cris, aussi bien que par le récit mille fois répété des insultes reçues, que cette passion grossit et exagère !

Que l'on se souvienne encore que ce fait se passait en 1799, au moment où Marie-Caroline, assistée par les Anglais, les Russes et les Turcs, étouffait dans le sang, de l'autre côté du Phare, la jeune liberté de la république parthénopéenne. Les Musulmans, il est vrai, ainsi que les Français en 1282, n'étaient ni conquérants, ni dominateurs, mais leur qualité de satellites de Marie-Caroline les rendait tout aussi odieux que des dominateurs étrangers.

« Pourquoi, dira-t-on, ne pas égorger alors et en même temps les Anglais et les Russes? — Ç'aurait été trop de besogne, dirai-je d'abord; et puis, sans m'arrêter à d'autres considérations, je répondrai : c'est que les Anglais ni les Russes ne s'abandonnaient aux excès révoltants que je viens de signaler.

Je n'ai pas tout dit, pour atténuer l'horreur de cette catastrophe.

Que l'on songe enfin que les Anglais, tout-puissants à cette époque en Sicile, moralement aussi bien que par la force numérique de leurs vaisseaux, au lieu d'exhorter le peuple à la modération, ne firent que l'encourager par le geste et la voix à pousser sa vengeance jusqu'au bout.

Ceci est incontestable, mais on ne doit pas, je pense, l'attribuer à la politique.

Aucun grief de cette nature, que je sache, n'existait alors entre le cabinet de Saint-James et celui de la Porte-Ottomane; et tout ce qu'il y a à dire là-dessus, c'est que quelques marins anglais, officiers ou simples matelots, individuellement révoltés des brutalités qui avaient lieu sous leurs yeux, crurent faire une œuvre méritoire en excitant les Siciliens au massacre.

J'ignore, d'un autre côté, si la cour des Deux-Siciles eut jamais l'intention de venir au secours de ses alliés musulmans : mais l'eût-elle cette intention, sa

mise à exécution eût été presque impossible, tant le mouvement fut rapide, instantané.

Pour son bonheur, l'amiral ottoman se trouvait à bord au moment de la catastrophe. Le même jour, aussitôt qu'il en fut instruit, il tourna ses vaisseaux vers Palerme, et pointa ses canons ; mais Nelson, à son tour, se mit immédiatement en bataille avec sa flotte, et il lui fit dire, « qu'à sa première bordée contre la ville, il le coulerait à fond. » Le commandant mahométan se le tint pour dit, et il reprit son ancrage.

Il ne faut pas, du reste, se méprendre sur cette action de lord Nelson. Ce ne furent ni sa sympathie pour les Siciliens, ni son amour pour la ville de Palerme qui le décidèrent à agir ainsi, mais sa passion pour lady Hamilton, et conséquemment pour la cour dont cette femme était l'âme damnée, et en même temps le génie protecteur, quoique mauvais génie. Sa chère Emma-Liona était là ; la chère amie de cette amie, Marie-Caroline, était là aussi, et Palerme fut sauvée de la canonnade.

Ainsi cette cour, qui, sans en avoir la moindre envie, et par des circonstances tout à fait indépendantes de sa volonté, avait apporté avec elle aux Siciliens la richesse et le bien-être, les préservait de plus cette fois d'un grand désastre, presque à son insu et par le fait seul de sa présence.

APPENDICE.

Quelques anecdotes de peu d'importance ici en forme de calmants. Elles neutraliseront, j'espère, le sentiment qui vous oppresse à la suite de la lecture que vous venez de faire ; elles rafraîchiront votre sang, et feront reparaître le sourire sur vos lèvres. C'était d'ailleurs l'usage chez les Grecs de jouer la petite pièce après la grande, et Aristophane après Sophocle : imitons les Grecs.

J'ai appelé lady Hamilton le mauvais génie de Marie-Caroline, mais je ne lui ai pas prodigué, ainsi qu'il est d'habitude, les épithètes de *prostituée*, de *Messaline*, de *femme méprisable*, etc. ; car je ne sache pas qu'on ait tenu un pareil langage ni à l'égard de mesdames de Chevreuse, de Montespan et de Maintenon, ni, de nos jours, à propos des mille amies et confidentes de princesses (telles que cette même Marie-Caroline et sa belle-sœur d'Espagne), qui, dans des situations analogues à celle de cette trop célèbre Anglaise, ont tenu à peu près la même conduite.

Les femmes, quoi qu'elles en aient, ne peuvent s'empêcher, en s'occupant de politique, *d'y mettre un peu du cœur*.

En me servant de cette étrange phrase, je n'entends pas parler de leur excessive sensibilité, très-grave inconvénient d'ailleurs dans ces sortes d'affaires, encore moins de grandeur d'âme et de loyauté, bases principales, selon moi, de la véritable et bonne politique : j'ai voulu désigner par là les affections domestiques, les liaisons de coteries, le cœur de M. Boufflers, si l'on veut. La faute était ici à lord Nelson qui puisait ses instructions dans le cœur de sa maîtresse.

Quant à lady Hamilton, personne ne m'ôtera de la tête qu'elle ne crût sa conduite envers Marie-Caroline un modèle de la plus tendre amitié; c'est de ce côté-là seulement qu'elle envisageait ses actions; les autres côtés elle ne les voyait pas, ou elle ne se souciait pas de les voir, et je ne doute pas qu'aux temps de ses prospérités, il ne se trouvât beaucoup de personnes qui lui fissent l'éloge de son héroïque dévouement. Je suis parfaitement convaincu en outre, qu'étendue mourante sur son lit de paille, elle était moins affectée de sa misère et de sa fin prochaine que du délaissement et de l'ingratitude des hommes pour une femme accomplie. Je crois la voir rendant son dernier soupir, désenchantée de la vie, et faisant d'amères réflexions sur l'inutilité des bonnes actions dans ce bas monde.

J'ai également connu lord Nelson, et j'ai dîné avec lui à l'*Acqua-Santa*, chez le prince de Ventimiglia, en

1803 ou 1804, une année ou deux, en un mot, avant la bataille de Trafalgar. A ce dîner, assistait aussi le plus brillant de ses antagonistes dans cette fameuse affaire, l'amiral Gravina; le premier remplissant déjà le monde de son immense renommée; le second, d'un mérite beaucoup au-dessous, mais exempt des souillures politiques qui tachaient la réputation du héros britannique.

Quoique ennemis, ces deux guerriers s'estimaient; et là, devant moi, je les ai vus, la dame de la maison leur servant d'interprète, donner mutuellement leur parole d'honneur, en se serrant la main, de tâcher d'éviter, en cas de combat, d'en venir aux mains vaisseau contre vaisseau : la bataille de Trafalgar eut lieu quelque temps après; lord Nelson et l'amiral Gravina y perdirent la vie, mais ils tinrent religieusement leur parole.

Lord Nelson était un homme plutôt petit que grand, avare de paroles, portant en écharpe la manche du bras qui lui manquait, tout couvert de blessures, une énorme cicatrice au front entre autres, et ayant un œil de moins, si mes souvenirs ne m'abusent; mais décelant, par la vivacité de celui qui lui restait, sa hardiesse, son sang-froid et son héroïque intrépidité. Je regarde, du reste, lord Nelson comme le résumé de ce qu'il y a de plus noble et de plus déplorable dans

l'homme, exécutant d'un côté les actions les plus sublimes, et se rendant coupable, d'un autre, par sa faiblesse en amour, des actes les plus condamnables; ce que ne confirme que trop l'exécution de l'amiral Caracciolo pendu à la vergue du vaisseau amiral anglais.

Supposons un instant une flotte française entrant dans le golfe de Naples, et s'emparant de lord Nelson et de son navire au moment où il venait de commettre ce meurtre; nul doute que le héros d'Aboukir ne se trouvât le lendemain figurant à son tour au haut du mât de l'amiral français, et l'amiral français aurait été plus près de la justice que l'amiral anglais.

Mais je veux vous faire mieux connaître par des faits et lord Nelson et sa dangereuse maîtresse.

Lady Hamilton, sa politique et ses galanteries à part, aimait le jeu avec fureur. J'ai encore sous les yeux cette superbe femme assise devant une table de trente et quarante, ses joues en feu, et pontant de l'or par poignées. Lord Nelson se tenait constamment assis derrière elle, son unique bras appuyé sur le dos de sa chaise, ne prenant aucune part au jeu, et ne disant mot à personne, excepté à lady Hamilton, à laquelle de temps à autre il parlait à voix basse et à l'oreille.

Une autre faiblesse de cette dame était de se passionner pour tous les bijoux qu'elle apercevait.

La personne qui tenait la banque de rouge et noire

s'appelait le duc S***, une espèce de Casanova, quoique appartenant à une famille distinguée, un de ces hommes spirituels et rusés en même temps, connu d'ailleurs par ses voyages en Europe, aussi bien que par ses duels, causés presque tous par son bonheur *extraordinaire* au jeu.

Le duc S***, comme on le pense bien, instruit de cet engouement de Milady, manquait rarement l'occasion de se présenter à sa besogne, sans une belle épingle à sa chemise, ou une jolie bague au doigt, que le mouvement des mains à la lumière faisait valoir encore davantage. Aussitôt que le bijou chatoyant frappait les yeux de la belle Anglaise, elle s'écriait : « Ah ! mon Dieu ! mon cher S***, quelle jolie bague vous avez là ! — Je pense que vous ne vous trompez pas, Milady, la princesse S*** l'a choisie pour moi entre deux milles, à Saint-Pétersbourg, chez le fameux Duval, bijoutier de la cour de Russie, et le premier de l'Europe. — Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! que ne donnerais-je pas pour qu'elle fût à moi ! » S*** (*en ôtant sa bague et la présentant à Milady*) : « Daignez l'accepter, Milady ; vous me donnerez par là une marque d'amitié, et la bague serait en des mains plus dignes de la porter. — Oh ! pour cela, non : je ne veux l'avoir qu'à condition que vous veuillez vous en défaire pour le prix qu'elle vous a coûté. » S*** (*en remettant sa bague*) : « Alors, Milady,

vous ne désirez pas l'avoir : elle m'a coûté dix fois plus qu'elle ne vaut, et, en conscience, je ne peux pas vous faire porter la charge de mes folies. » La conversation en restait là pour le moment ; mais lord Nelson, en attendant, avait tout vu et tout entendu.

Le lendemain, à sa première visite, il allait trouver le duc, et il lui parlait ainsi : « S***, vous êtes mon ami, et j'ai besoin que vous me rendiez un service. » S*** (*ayant déjà deviné quel était le service à rendre*) : « Milord, vous connaissez mon dévouement pour votre personne ; parlez, tout ce qui est en mon pouvoir... — Je désire que vous me cédiez votre bague d'hier au soir, à condition pourtant de me dire, sur votre honneur, le prix qu'elle vous a coûté. » S***, résigné à son *malheur*, baisse la tête, et va chercher la bague ; puis il revient et dit, en poussant un soupir : « La voilà, Milord, je ne comptais jamais m'en séparer (deuxième soupir) ; elle me coûte soixante livres sterling. » Milord paie le prix convenu (le bijou n'en valait pas la dixième partie), serre la main de son *loyal* ami, prend la bague et part. Le soir, Milady, parée de sa nouvelle emplette, la montrait à qui voulait la voir en disant : « C'est Milord qui m'en a fait cadeau. »

Ainsi que je vous l'ai dit, la farce après la tragédie.

CHAPITRE II.

Du peuple napolitain et de la cour des Deux-Siciles (1).

ARTICLE PREMIER.

Savez-vous ce que sont les peuples par rapport à leurs souverains (et j'emploie le mot *peuple* dans sa plus large acception)? ce que le bloc de marbre est sous la main du sculpteur : j'allais presque dire ce que sont la terre grise et le plâtre entre les doigts de Dantan : en vous faisant observer néanmoins qu'ici l'artiste

(1) Il ne s'agit dans ce chapitre que des gouvernements monarchiques absolus ou modérés, et en aucune manière des républicains.

prend ses modèles où il veut, dans la nature, dans l'antique, ou dans sa propre inspiration; tandis que là, le prince est lui-même le type de son ouvrage.

Certes, tout bloc n'est pas du granit; il ne provient pas toujours non plus des fouilles du Carrara; de même un peuple, soit à cause de la différence du climat, ou du régime qu'il a précédemment subi, soit par l'action simultanée de ces deux différences, sera plus ou moins prédisposé qu'un autre à recevoir les formes que son nouveau dominateur voudra lui imposer, ou qu'il lui donne à son insu par ce ciseau puissant quoique lent, l'exemple de sa conduite : mais quelle que soit la résistance des peuples, elle n'empêchera pas à la longue le souverain d'imprimer son cachet à la nation qu'il est appelé à gouverner. Je dis *à la longue*, parce que le travail de sculpter un peuple demande ordinairement plus de temps que n'en exige une statue : bien qu'encore ici, tel maître ou tel artiste, attendu sa paresse ou son inhabileté, prodiguera un demi-siècle à l'ébauche de son œuvre, tandis qu'un autre, pétri d'activité et de savoir-faire, aura en moins de deux lustres achevé ou presque achevé la sienne.

En général, cependant, la longue durée d'un règne est nécessaire pour que le ciseau du souverain soit conduit jusqu'aux dernières classes de la société; c'est dans ces lieux que les traits gravés par lui s'effacent

difficilement; quant aux premières, elles ont bientôt fait de se façonner aux manières du successeur : ainsi à Naples, par exemple, dix années suffirent à Murat et aux Français pour communiquer aux sommités sociales quelque peu d'esprit guerrier avec des manières qu'on pourrait qualifier de guindées, comparativement au naturel abandon de leur caractère; tandis que le peuple proprement dit demeura ce que Ferdinand Ier l'avait fait: et ce qu'il est, nous le verrons bientôt.

J'ajouterai, afin que la question soit envisagée sur toutes ses faces, que la ressemblance de la nation avec son modèle diminue en raison directe de la distance locale qui les sépare : ainsi encore, entre les Siciliens, les hommes qui se rapprochent le moins, moralement parlant, des Napolitains, sont d'un côté les Abruzzais, de l'autre les Calabrais et les habitants de la Sicile; de même dans les États du pape rien ne diffère plus d'un Romain qu'un bourgeois de Bologne ou de Faénza.

A ces modifications près, encore une fois, les peuples, par rapport à leurs souverains, sont ce que le bloc de marbre est sous la main du sculpteur.

Une idée nouvelle parfois, telle que l'étincelle électrique, parcourt la société et l'ébranle. La comparaison ici cesse; l'homme n'est plus un corps inerte, la partie la plus spirituelle de son être, ses nobles pas-

sions se réveillent ; et cet homme, marbre naguère, brisera alors les instruments destinés à le façonner. Ou, si vous voulez pousser à bout le parallèle, il faut dans ce cas, en procédant par les contrastes, assimiler cette idée à un grand choc, et dire que la même secousse qui, d'un côté, réduit le marbre en morceaux, vivifie de l'autre l'espèce humaine et la rend digne (supposé surtout que la pensée qui l'émeut est juste) d'être appelée l'image de Dieu.

Voyez, en 1799, ce peuple napolitain habitué depuis longtemps à porter le joug, ce peuple qu'on dit mou et sans courage. Un cri puissant parti de la France l'anime tout à coup. Il se renferme alors à Altamura avec ses femmes et ses enfants ; lui, ses femmes et ses enfants font alors arme de tout ; ils fondent, pour faire des balles, le plomb de leurs fenêtres et de leurs toits ; et lorsque le canon de leurs assassins (l'armée du cardinal Ruffo) fait crouler leurs remparts ; lorsque, les munitions épuisées et les armes brisées, il ne leur reste plus d'espoir de salut, ils résistent encore, et ils se laissent brûler, massacrer, hacher en pièces, hommes, femmes et enfants.

A quelques jours de là, une poignée de Calabrais, assiégée dans le petit fort de Villena par huit à dix mille bêtes féroces (ces mêmes bandes du cardinal), se défendait vaillamment et mourait à son poste sans

parler de se rendre, lorsque ces cannibales, en passant par la brèche, se ruent dans la place, achèvent les mourants, boivent leur sang et chantent victoire. Mais en cet instant le commandant de la petite garnison, le prêtre Antonio Toscano, qui, quoique blessé à mort, respirait encore, se traîne jusqu'à la poudrière, il y met le feu, et fait sauter en l'air les marbres et les cervelles des vaincus et des vainqueurs.

Ces hommes étaient des Napolitains.

Si, pour mieux prouver la force de cette étincelle électrique, je voulais, en restant toujours dans la même époque, rapporter des traits de courage que Brutus et Socrate n'auraient point désavoués, je n'aurais pas fini de sitôt.

Hector Carafa, duc d'Andria, conduit devant un tribunal de sang, et sûr d'avance d'être condamné à mort, faisait entendre ces paroles à ses juges : « Je méprise tout ce que vous respectez ; j'ai porté les armes contre vos idoles, et, si je le pouvais, je les reprendrais dès aujourd'hui. » Puis, au moment de mourir, il demandait qu'on le couchât sur le dos, afin de voir, disait-il, comment opérait la guillotine.

Le jeune Velasco est menacé par Speciale d'être envoyé à la mort : « Toi, m'envoyer à la mort ! » repartit-il ; et, en prononçant ces mots, il se précipite du haut d'une croisée, et se brise le crâne sur le pavé.

Cirillo, l'illustre et vertueux Cirillo, chargé d'années et riche de gloire, répondait à l'un des membres de ce tribunal, qui lui ordonnait de lui dire qui il était : « Un homme comme un autre dans la société, un héros par rapport à toi ; » et il refusait de demander grâce, bien qu'il fût certain de l'obtenir. Ceux-là aussi étaient Napolitains.

Il faut en convenir, cependant, ces secousses électriques sont ordinairement de courte durée, et leur effet passé, ce peuple, si la main du dernier maître réagit de nouveau sur lui, ainsi que ces statues qu'un hasard a mises en pièces et que restaure leur auteur, reprend bien vite ses traits distinctifs momentanément effacés, tant le principe minéralogique abonde dans l'espèce humaine.

Et ici, que je vous dise en passant ma façon d'envisager les commotions populaires : je sens depuis longtemps le besoin de me confesser là-dessus.

Bien qu'il soit impossible de nier les résultats heureux que produisent à la longue les révolutions politiques (et pour se convaincre de cette vérité, il n'est besoin que de comparer la France de nos jours à celle de 1789, ou bien la Grande-Bretagne sous la maison de Hanovre à l'Angleterre des Stuarts); quoique des esprits éclairés regardent ces bouleversements sociaux comme des remèdes souverains et peut-être uniques

pour les maladies mortelles des nations, je n'entends pas être compté au nombre des apologistes de cette panacée populaire : je constate ses effets salutaires, mais j'ai de la répugnance à m'en servir (1).

En y regardant même de plus près, il sera aisé de s'apercevoir que, dans les petits Etats, c'est presque toujours à l'imprévoyance, à l'incapacité, à l'impuissance des princes, à l'intervention directe ou indirecte d'une force étrangère ; que c'est, dis-je, à toutes ces causes, à la dernière surtout, qu'on est redevable de l'entier développement de cette idée électrique.

Sans la double intervention de la France, Naples ne se serait jamais appelée République Parthénopéenne, et la Belgique n'aurait peut-être pas définitivement triomphé de la Hollande.

Dans les grands Etats, dans ceux principalement où il n'y a pas de grandes provinces excentriques violemment usurpées (les peuples voisins demeurant en repos), c'est, sans exception aucune, à l'impéritie ou à

(1) Après une révolution, les sciences seront plus approfondies, les arts et les beaux-arts seront également en progrès, de nouvelles découvertes surgiront de toutes parts, et il y aura en même temps une aisance plus générale et une instruction plus étendue ; quant au caractère et à la morale du peuple chez qui cette révolution a lieu, c'est une question sur laquelle je reviendrai plus tard. On sent bien que c'est d'une révolution européenne qu'il s'agit ici ; car si elle avait lieu en Turquie ou en Perse, les résultats pourraient en être ou nuls ou autres.

la faiblesse des chefs qu'il faut attribuer la propagation de cette étincelle vivifiante. Dans les grands empires, les moyens surabondent toujours entre les mains d'un souverain habile, pour qu'il en arrête à temps l'explosion.

Je ne m'explique pas sur la nature de ces moyens, et je me sers des mots *souverain habile*, par la raison que telle est la phrase consacrée pour désigner un prince qui, exclusivement préoccupé de ses intérêts et jamais de ceux de son pays, réussit constamment à faire triompher les premiers, advienne que pourra des autres.

Il ne s'agit ici non plus du juste ou de l'injuste, ni des causes qui amènent ces sortes de catastrophes : je n'examine la question qu'au point où je la prends, et je fais part à mes lecteurs du résultat de cet examen.

Que si vous voulez que je raisonne autrement, ramenez-moi politiquement au temps de Guillaume-Tell, vengeur de la Suisse, ou à celui plus récent des princes d'Orange, libérateurs de la Hollande; religieusement, à l'époque des premiers chrétiens, ou tout au moins à celle de Luther.

Je ne sache pas d'ailleurs que les profondes vérités publiées sur de telles questions aient jamais rendu habile un roi débonnaire. C'est dans l'application de ces principes, et point dans leur connaissance, que gît la difficulté.

Quant aux princes adroits, ils les devinent au besoin et ils les mettent en pratique, qu'ils les aient appris ou non. Quatorze siècles séparaient Tibère de Machiavel, et le duc de Valentinois, le plus fourbe et le plus atroce des despotes, était en pleine activité d'empoisonnements et de meurtres, lorsque l'illustre Florentin écrivit son ouvrage.

Grâce, je vous prie, pour cette longue digression, sur laquelle toutefois je compte revenir. Je rentre dans mon sujet.

Ferdinand Ier, qui avait porté d'abord les noms de Ferdinand III de Sicile et IV de Naples, le grand-père, en un mot, du roi régnant, trouva, à son avénement au trône (1759), le peuple napolitain parfaitement prédisposé à recevoir les mœurs et le caractère qu'il était appelé à lui donner par le fait seul de son exemple, et pendant un règne qui ne devait pas durer moins (en y comptant l'interrègne de dix ans cité plus haut) de soixante-cinq à soixante-six ans.

Depuis Ferdinand le Catholique, qui en fit la conquête en 1529 sur Frédéric d'Aragon, et dans une suite non interrompue d'un peu moins de deux siècles et demi, ce malheureux royaume avait été constamment gouverné par le despotisme le plus sévère, par le gouvernement des vice-rois, régulièrement changés de trois en trois années; gouvernement de petits ty-

rans, quelques-uns supportables tout au plus, la plupart violents, avares, rapaces, abominables.

La sage et paternelle administration de Charles III, père de Ferdinand, la seule qui se fût interposée entre le règne de celui-ci et le régime dont je viens de parler, produisit certes d'heureux résultats sur le moral du peuple napolitain (je les constaterai tout à l'heure), et elle en aurait engendré de plus grands si Charles avait régné plus longtemps; mais elle fut de courte durée, et, pour le moment du moins, loin de retremper l'âme de ce peuple, elle ne contribua qu'à l'amollir davantage. Il respirait enfin, après tant de souffrances; sa situation pouvait alors se comparer à celle d'une personne longtemps malheureuse, qu'une nouvelle inattendue vient surprendre agréablement, et qui, heureuse tout à coup, se laisse aller facilement aux impressions qu'on veut lui donner.

Je le dirai en passant, et sans que cette réflexion s'applique en aucune manière à la nation napolitaine, la tâche de retremper l'âme d'un peuple démoralisé et sans courage civil demande beaucoup plus de temps qu'on ne pense, ou tout au moins un concours de circonstances favorables bien difficile à obtenir. Après Nerva, quatre vertueux empereurs régnèrent dans Rome sans interruption, pendant l'espace d'à peu près quatre-vingts ans. Les lois et la justice furent en hon-

heur, le monde fut heureux durant cette époque, et cependant le caractère national du peuple romain ne s'améliora que peu ou point : il avait déjà et depuis longtemps donné sa démission. Il suffit alors de l'apparition d'un mauvais prince, pour que ce peuple fût replongé à jamais dans sa turpitude.

Revenons à Charles III.

Ce fut sous lui et sous l'administration de son ami, le ministre Tanucci, que naquirent et se formèrent ces hommes éminents, tels que Luigi Serio, Genovese, Cirillo, Mario-Pagano, Filangeri, etc., etc., appartenant tous, le dernier excepté, aux classes moyennes.

Plus tard, Ferdinand Ier, guidé en partie par ses préjugés nobiliaires, en partie, comme on le verra bientôt, par l'éducation qu'il reçut, n'eut de contact qu'avec les nobles et le bas peuple, et en aucune manière avec les classes intermédiaires, qui, par cette circonstance, se trouvèrent en quelque sorte à l'abri de l'influence exercée par ce prince sur le reste de la nation : ainsi, le bien produit par le règne de Charles III ne fut point entièrement perdu pour elles, et le feu sacré de la science brille encore de quelque éclat dans leurs rangs : ainsi encore, tout ce que j'ai à prouver sur la force de cette influence ne les touche qu'imparfaitement et comme par ricochet : je n'ai en vue dans ce chapitre que les extrémités sociales de ce peuple.

C'est, disais-je, après le régime des vice-rois, immédiatement après l'administration de son père, et dans des circonstances telles que j'ai tâché de les esquisser, que Ferdinand Ier, âgé de sept à huit ans, hérita de son royaume.

Ah! mon Dieu, me voilà à mille lieues de ce que paraissait promettre ma Préface! Hélas! hélas! l'âge m'a rendu lourd, les contrariétés ont brisé mes ailes, la longueur de l'exil a relâché mes ressorts, et je me traîne, au lieu de voler! J'ai débuté par vous plonger jusqu'au cou dans des flots de sang musulman, et me voici maintenant à trancher du Machiavel et du Montesquieu. Pardon, mes amis, je vous l'ai d'ailleurs dit, nos dispositions morales ne sont pas toujours couleur de rose; des idées noires assiégeaient mon esprit lorsque j'écrivis le premier chapitre; et quant aux pensées creuses que je viens de vous débiter, Dieu sait où je les ai prises.

Sainte Légèreté! toi, ma compagne fidèle au printemps de ma vie; toi qui, en me faisant une égide de tes ailes, m'as fait franchir heureusement les pas les plus difficiles de mon orageuse existence, viens encore à mon secours au déclin de mes jours : que mes favoris grisonnants, que le défaut de mes dents ne t'effraient pas, sainte Légèreté, exauce mes vœux, cède à mes prières!

Prenez patience, mes lecteurs; lisez l'article suivant; je tâcherai d'être moins profond, c'est-à-dire moins assommant; pour le moment il faut que je me repose, je n'en puis plus.

ARTICLE II.

Un mot, avant d'aller plus loin, sur l'éducation de Ferdinand Ier. Elle fut de deux sortes.

Je ne rappellerai l'une qu'en forme d'accessoire. Cette éducation, n'ayant aucun rapport avec les qualités bonnes ou mauvaises que ce prince communiqua plus tard à son peuple, ne se rattache à ce chapitre que comme un renseignement de plus sur l'ensemble du caractère de ce souverain.

Ce fut son père, avant son départ pour aller occuper le trône d'Espagne, qui lui donna les premiers rudiments de cette instruction; elle n'eut pour but que de graver dans sa tête, et les droits imprescriptibles de la couronne, et le respect qu'on lui devait, aussi bien que l'observation rigoureuse de l'étiquette castillane; article sur lequel Charles III, tout excellent roi qu'il fût, était d'une extrême rigidité.

L'anecdote suivante, à propos de baise-main, expliquera ma pensée.

Ce monarque régnait dans les Deux-Siciles, lorsqu'il vint à Naples un duc ou un électeur de Saxe, qui, tout en désirant vivement d'être admis à voir de près une cour célèbre à cette époque, se réclamait en même temps de sa qualité de prince souverain pour se soustraire à l'humiliante formalité du *lecca-zampa*, ainsi que Casti l'appelle. Charles III, de son côté, exigeait qu'il s'y conformât strictement, avant de permettre qu'il lui fût présenté.

L'électeur, d'une part, multipliait ses démarches diplomatiques pour en venir à ses fins ; le roi, d'une autre, lui rendait refus sur refus, afin de l'obliger à plier le front devant l'inexorable loi. Débat risible aujourd'hui, mais qui avait une grande importance au temps dont je parle.

Un beau jour enfin, le noble voyageur, excédé de tant de contrariétés, prend une résolution d'homme de cœur, résolution extrême et digne de figurer dans le dénoûment d'un drame ; il se poste dans l'antichambre du roi, décidé, comme on dit, à briser la glace ; déterminé à attendre le monarque au passage, et à s'adresser à lui sans lui baiser la main ; bref, un vrai guet-apens.

Charles III, informé (je ne saurais dire comment)

des projets sinistres du Saxon, s'arrêta, de son côté, à un parti non moins hardi.

Il fourre d'abord ses mains dans un énorme manchon, comme pour montrer, à tout hasard, que si on ne les lui baisait pas, c'est qu'il ne voulait pas permettre qu'elles se refroidissent (et observez, s'il vous plaît, que c'était en été, et qu'un manchon, au milieu des plus fortes chaleurs, avait le même à-propos que des escarpins et des bas de soie pour la chasse à la bécasse ou à la poule d'eau); le roi se fit ensuite un rempart de courtisans, qui, ainsi que les conjurés dans *la Mort de César* à l'égard de l'augure, avaient reçu pour mot d'ordre de ne pas permettre que l'ultramontain s'approchât de leur maître. Ces précautions prises, Charles III arrive dans cette antichambre, et, sans regarder ni à droite ni à gauche, il la traverse au pas accéléré, régalant en même temps d'un courtois *Addio Sassonia* l'ennemi qui s'épuisait en efforts inutiles pour se frayer un passage : et en attendant, le monarque, toujours emmanchonné, exécutait habilement la marche avec son cortége, échappait aux poursuites de l'Allemand, franchissait en un clin d'œil l'escalier, s'élançait dans sa voiture, et disparaissait, en laissant le pauvre *Sassonia* comme changé en statue de sel. Le pauvre Sassonia retourna chez lui, comme dit le proverbe, ayant été à Rome sans voir le pape.

Un mot encore à ce sujet, ne vous en déplaise.

Débat risible de nos jours, ai-je dit, et j'ai eu raison de m'exprimer ainsi; cependant l'étiquette du baise-main existe dans toute sa rigueur, à l'heure qu'il est, à Naples et en Sicile, aussi bien qu'en Espagne; et afin que vous ne m'accusiez pas de faire un anachronisme, et de vous donner un conte des siècles passés, je vais préciser les dates, et vous parler, de qui pensez-vous? de moi-même, grand partisan, il y a vingt à trente ans, de cette ridicule et saugrenue formalité.

C'était au carnaval de 1809, époque du mariage de monseigneur le duc d'Orléans avec notre princesse Marie-Amélie, reine aujourd'hui des Français.

Je n'avais encore vu le prince qu'au spectacle; le lieu où j'eus l'honneur de le rencontrer la première fois, ce fut à un bal masqué, chez lady Hamerst, ambassadrice d'Angleterre en Sicile *; bal masqué fameux pour moi, où je cueillis de si nobles lauriers à propos de baise-main.

Si mes souvenirs ne m'abusent pas (je ne rappelle ces détails qu'en passant), les illustres nouveaux mariés avaient adopté un magnifique costume hongrois; quant à moi, je m'étais attaché des ailes aux pieds et à la tête; j'étais, de plus, porteur d'un beau caducée, et j'avais pris avec moi une bourse remplie d'argent, dans

la louable intention de payer exactement à Charon l'obole pour le passage des âmes aux sombres lieux; je m'étais, en un mot, déguisé en messager des dieux, bondissant et pirouettant comme Paul; un superbe Mercure, je vous le garantis.

Affublé de la sorte, j'entre dans le grand salon (la cour sicilienne, le roi excepté, assistait à ce bal), et, tout en multipliant mes pas de zéphir, je plie d'abord un genou, et je baise la main de la reine; puis, nouvelle génuflexion, et je baise la main du duc de Calabre; puis encore une autre génuflexion, et je baise la main du prince de Salerne, etc., etc.; et enfin, comme si je n'en eusse pas assez de ce continuel exercice de la moelle épinière, je m'adresse en dernier lieu au prince français, et je m'empare de sa main, décidé à la lui baiser aussi. Ce seigneur, je m'en souviens parfaitement, fit deux ou trois pas en arrière, et, profitant de mon étonnement, causé par une résistance à laquelle je ne m'attendais guère, réussit à se débarrasser de moi. Ce surcroît de baise-main manqué rendit mon bonheur incomplet ce soir-là.

Ce qu'il y a de plus singulier dans cette petite histoire, c'est que je ne me doutais nullement alors qu'il y eût pour moi quelque chose d'humiliant dans ces actes; je les voyais pratiquer à mes amis et aux miens, à ceux qui, dans ma pensée, valaient mieux que moi,

et je faisais comme eux; tant la réflexion et le raisonnement arrivent tard à notre secours, pour nous éclairer sur les usages et les habitudes du pays où l'on est né, pour nous montrer, sous leur vrai point de vue, les préjugés qu'on a sucés, pour ainsi dire, avec le lait. Mais vous, d'un autre côté, mon chef fiévreux politique, vous qui prenez constamment, comme dit le proverbe italien, des cheveux pour des poutres, *et vice versa*, ne frémissez-vous pas d'horreur en m'entendant faire de pareils aveux? Un homme, dites-vous, se dégrader à ce point-là! Quant à moi, qui vois d'une manière différente de la vôtre, et qui fais consister la liberté, bien moins dans l'abolition de quelques phrases de convenance, ou du baise-main, que dans l'observation de bonnes lois égales pour tous; quant à moi, tout en blâmant ces sottes vieilleries, je ne leur donne pas plus d'importance qu'elles ne méritent, et je les juge moins sévèrement que vous. Songez qu'en Angleterre, le pays le plus libre de l'Europe, le courtisan met quelquefois un genou à terre devant la personne du roi.

La parfaite égalité (problème d'ailleurs difficile à résoudre, selon moi) n'est, après tout, qu'une question d'amour-propre, c'est la liberté qui en est une d'humanité; et sachez-le bien, mon ami, la véritable liberté ne régnera dans un pays que lorsqu'on saura

apprécier chaque chose à sa juste valeur, et lorsqu'on aura substitué les choses aux mots et aux couleurs. Ainsi qu'une noble et belle dame aux passions fortes, à l'âme fière et à l'esprit élevé, la liberté n'accorde ses faveurs qu'aux personnes dignes d'elle. Le fat ne l'a jamais connue, l'égoïsme la révolte, et elle fixe des regards de mépris sur l'écervelé qui la confond avec la licence, aussi bien que sur le vil hypocrite qui l'invoque en lui plongeant le couteau dans le cœur.

C'est là, du reste, la seule observation de cette nature que je me permettrai à propos de ce récit, que je livre au public comme un renseignement sur les mœurs de ma patrie, comme un accessoire de cet ouvrage, comme un hors-d'œuvre, comme une longue et insupportable digression si l'on veut, mais en aucune manière comme un sujet politique. Revenons à ma thèse.

C'est sur des objets d'une importance égale à celle du baise-main, que roulait la première instruction de Ferdinand.

Au départ de Charles III, les personnes chargées par lui de surveiller l'enfance de son fils le consolidèrent dans ces principes, et Ferdinand les observa dans la suite avec une sévérité qui allait parfois jusqu'à la fureur, et qui contrastait singulièrement avec cette familiarité excessive qu'il montrait toujours à l'égard de ses lazzari. Un toupet mal poudré, des cheveux à

la Titus, des pantalons au lieu de culottes, le mettaient souvent hors de lui ; et je vous ai déjà raconté que, dans un bal à sa campagne de la *Favorita*, pour une chaise déplacée par un jeune courtisan, le marquis de Brancaccio, ce prince se mit à lui crier, avec une voix de Stentor : « C'est moi, monsieur, qui suis le maître ici ; entendez-vous, monsieur? je suis le maître. »

C'est encore à cette éducation qu'il faut rapporter l'exagération des idées nobiliaires de Ferdinand. Jamais marchand, banquier ou homme de robe ne fut admis dans sa familiarité, ni invité à ses parties de jeu ou de chasse *, et ce prince franc, gros rieur avec le peuple, lui-même, en un mot, aussi lazzaro que son interlocuteur (j'en dirai la raison plus bas), était constamment d'une glaçante sécheresse pour les simples bourgeois : et c'est à ces idées nobiliaires à leur tour combinées avec son bon sens naturel et la droiture de son cœur, qu'il faut attribuer l'antipathie prononcée de ce souverain pour les parvenus, et plus particulièrement pour les parvenus intrigants. Lui, le mari de Marie-Caroline, avait les intrigants en horreur !

Un fait qui se présente en ce moment à mon esprit et que je développerai exprès dans tous ses détails, vous donnera une idée de la tenace répugnance de ce souverain pour ces sortes d'individus.

Le fils d'un honnête fermier, appelé Dadone je crois,

c'est ainsi du moins qu'on le nommait à Termini, lieu de sa naissance et de la mienne, se mourait d'envie de passer pour noble, de hanter la haute société et la cour. Ainsi que le cardinal Zelada de la pièce *Il Conclave*, qui s'écrie : « *Vorrei sentirmi dire segretàrio di Stato, e poi morire*, » le jeune fermier aurait donné tout au monde pour s'entendre appeler comte ou ministre, pour aller à la cour et au baise-main. Ces idées l'empêchaient de dormir, et il mettait tout en œuvre pour les réaliser.

Et d'abord, trouvant apparemment le nom de Dadone un tant soit peu roturier, il le changea en celui de Salvo, qu'il corrobora plus tard de la particule aristocratique *de*; il faisait ensuite de très-beaux cadeaux aux personnages les plus marquants, et publiait des écrits où il les portait aux nues : et jusque-là il n'y avait pas grand mal : on peut à la rigueur, dans le but de se les rendre favorables, encenser ou régaler les puissants du jour ; et, d'un autre côté, Casanova, en prenant le nom de chevalier de Seingalt, a laissé un exemple qu'on peut suivre, si l'on veut.

Mais ce qui était moins innocent de sa part, afin d'intéresser la reine en sa faveur, le jeune Dadone lui faisait parvenir, par le tiers et le quart, les pensées et les discours de tel ou tel autre individu, de telle ou telle autre société : métier que Marie-Caroline rétri-

buait généreusement, et qu'elle honorait de sa protection spéciale.

Quant au roi, c'était différent; subjugué par sa femme, il lui laissait bien le champ libre d'agir à sa volonté, mais au fond de son cœur il abhorrait ces vils et secondaires instruments de sa politique.

Le fait le plus extraordinaire qu'on puisse citer de l'influence exercée sur un homme par un autre homme, ce sont les lettres sous la dictée de sa femme, écrites en 1799 par ce faible monarque aux assassins en chef de l'armée du cardinal Ruffo : « Qu'importe, lui disait-elle, qu'ils soient assassins ou voleurs, ils vous feront remonter sur le trône de Naples; il faut leur monter la tête en leur parlant de votre amitié : écrivez *Général et cher ami.* » Ferdinand s'exécutait alors, mais en grinçant des dents, et avec la même répugnance qu'un homme condamné à mourir par le poison avale sa coupe.

Ici, ce n'était plus la même chose; les services rendus par M. de Salvo à Marie-Caroline n'étant pas probablement, aux yeux de ce prince, de la même importance que ceux de ces braves gens, il ne se croyait plus obligé à des concessions qui lui répugnaient; aussi, toutes les fois que sa femme le sollicitait en faveur du jeune fermier, il lui tournait le dos, en lui disant, pour toute réponse : *Facchino impostore!* Jamais il ne

voulut consentir à l'anoblir, jamais le plus modeste des titres ne vint indemniser l'ambitieux Dadone de ses peu honorables travaux.

Enfin, dans le but de vaincre la pertinace hostilité du roi, le jeune fermier se décida à voyager et à tenter une action d'éclat, et la fortune parut sourire à son nouveau projet.

Arrivé à Venise, il y fit la rencontre d'une dame allemande mariée à un Anglais, madame Smith, belle-sœur de l'amiral de ce nom, prisonnière de l'armée française (c'est en 1808 ou 1809 que se passait cette affaire). Il réussit à la faire évader, et ils gagnèrent réunis les Etats autrichiens, d'où ils se rendirent en Sicile.

Cette fois, M. de Salvo se crut à peu près certain de voir réaliser ses rêves chéris. Cet exploit, selon lui, était de nature à détruire les préventions défavorables de Ferdinand à son égard, et à aplanir les voies de son élévation : et, il faut en tomber d'accord, son raisonnement ne manquait pas de justesse.

Il venait d'abord d'arracher des mains de Napoléon et de la France, que Marie-Caroline détestait, une prisonnière d'Etat; et cette prisonnière tenait ensuite, d'un côté à des familles distinguées de l'Allemagne, et de l'autre à des illustrations anglaises, peuples dont les cabinets étaient les fidèles alliés du gouvernement

sicilien; d'autre part, les relations de M. de Salvo avec la cour étaient cette fois et plus directes et plus sûres. Madame Smith, qu'animait la reconnaissance, madame Smith, que la reine voyait de très-bon œil, sollicitait personnellement, priait, obsédait cette princesse pour faire accorder à son libérateur le titre de marquis avec une place de chargé d'affaires dans une cour quelconque : aussi Marie-Caroline se remit à l'œuvre avec plus d'ardeur et avec l'espoir d'un meilleur succès; mais cette femme, qui exerça toujours un empire sans bornes sur Ferdinand, cette femme, qui venait de le décider à écrire *cher ami* à un chef d'assassins, et qui le forçait à la même époque, malgré ses protestations, de donner son consentement pour le mariage de la troisième de ses filles avec un homme (Charles-Félix de Savoie) * qui n'avait d'homme que le nom (1), devait rencontrer ici la même inflexible opposition; et un beau jour enfin où, revenant à la charge, elle tâchait de rehausser aux yeux de son mari l'importance des services rendus par M. de Salvo à madame Smith, le roi, impatienté au dernier point, lui repartit : *Bella ragione! e songh' io c' aggio a ricompenzà i servizii resi dal signor Salvo alla signora*

(1) On assure que Charles-Félix, en se mettant au lit avec sa femme, lui mettait voluptueusement un morceau de sucre dans la bouche : la sainte femme se résignait, tout en dégustant l'étrange indemnité.

Smith! Se il signor Salvo ci ha resi de' servizii, ch' essa lo ricompensi co' suoi mulini (belle raison! est-ce donc à moi qu'il appartient de récompenser les services rendus par M. Salvo à madame Smith! S'il lui a rendu des services, que madame Smith les récompense avec ses moulins). Je ne saurais dire de quels moulins parlait Ferdinand.

C'est à sir W. A'Court (lord Heytesbury) qu'était réservé l'honneur de triompher jusqu'à un certain point des répugnances de ce souverain pour cet individu.

M. de Salvo ayant capté la bienveillance de ce diplomate, probablement par des services dont j'ignore la nature et l'importance, et sir W. A'Court, de son côté, jouissant en 1814 de la plus grande influence à la cour de Naples, par le bon marché qu'il lui avait fait de la Charte sicilienne *, demanda et obtint du roi, pour son protégé, ainsi qu'il l'appelait, le titre de marquis; mais ce prince, et je tiens ces détails de la propre bouche de sir W. A'Court, ordinairement si complaisant pour lui, ne se rendit cette fois à ses sollicitations qu'à contre-cœur et de mauvaise grâce : il y a plus, et je suis à peu près certain du fait, Ferdinand, comme pour protester à la face du monde qu'il cédait à une force majeure, fit insérer dans les lettres patentes, *que c'était uniquement pour donner une preuve marquée de considération au ministre plénipotentiaire*

de son haut et puissant allié le roi de la Grande-Bretagne, qu'il accordait ce titre à M. de Salvo. Aussi le crédit de lord Heytesbury n'alla pas plus loin à cet égard; malgré sa protection, le roi ne voulut jamais consentir à voir le nouvel anobli.

ARTICLE III.

Vous croyez que c'est tout? non. En continuant de parler du même individu, je vais vous donner de plus fortes preuves de la puissance de cette première éducation, ou, pour parler plus exactement, des idées nobiliaires de ce prince (résultat de cette éducation) combinées avec son bon sens naturel et la droiture de son cœur; en un mot, ainsi que je l'ai dit, de son invincible répugnance pour les parvenus intrigants.

Sur ces entrefaites, le prince de Salerne, le puîné des fils de Ferdinand, désirant assister au congrès de Vienne, demanda à son père la permission de s'y rendre. Le roi la lui accorda; mais sachant en même temps que M. de Salvo s'était déjà rendu dans cette capitale, ainsi qu'un chien basset de bonne race qui devine, pour ainsi dire, toutes les pensées et les faux-

fuyants de sa proie, le roi n'avait pas perdu un instant de vue sa bête noire; il fit appeler M. de Saint-Clair, gouverneur du jeune prince, et lui donna des instructions : la suite vous apprendra de quelle nature elles étaient; et là-dessus on se mit en route.

M. de Salvo, en attendant, soit à l'aide de son nouveau titre, soit à cause des nombreuses relations de son héroïne, était admis dans les premiers cercles de la capitale des Etats autrichiens; on le choyait, on admirait son courage, on portait aux nues son romantique enlèvement, et on ajoutait : « Voilà ce que c'est que d'être bon gentilhomme! il n'y a qu'un homme de grande naissance capable d'une action aussi chevaleresque. » Mais le prince de Salerne étant arrivé, ces triomphes ne suffirent plus à M. de Salvo; il ambitionna de plus la réputation d'être bien à la cour de son pays; ainsi qu'il est d'usage pour les hommes de qualité, il voulait accompagner le prince à sa présentation chez l'empereur. Qu'aurait-on dit sans cela à Vienne? L'honneur, la noblesse de M. de Salvo auraient été compromis.

Animé de ces pensées, M. de Salvo alla trouver le prince et lui exposa sa pétition, et le prince, ignorant probablement les ordres de son père à cet égard, ou les connaissant peut-être, mais vaincu par l'excessive bonté de son cœur, car il est, ainsi que je l'ai dit plu-

sieurs fois, le meilleur des hommes que je connaisse, ne voulut pas refuser le solliciteur.

Le cœur de M. de Salvo respira cette fois à l'aise, et ses vœux se seraient accomplis, n'était la volonté de Ferdinand, qui, terrible, inexorable, ainsi qu'un magicien de roman acharné sur sa victime, était toujours là pour lui crier : « Non, tu n'iras pas. »

Le jour de la présentation ne tarda pas à arriver, et vous pouvez penser si M. de Salvo fut exact au rendez-vous. Couvert d'un bel habit de gala, chamarré d'or et l'épée au côté, il se présente chez le prince ; mais, pour son malheur, M. de Saint-Clair était cette fois présent.

Parfait honnête homme, M. de Saint-Clair abhorrait lui aussi ces secondaires instruments de la politique de sa royale maîtresse, et bien que Marie-Caroline ne fût déjà plus à cette époque, il les connaissait tous et de longue main, du premier au dernier (1).

Quoi qu'il en soit de ces observations, le fait est que M. de Saint-Clair s'acquitta de ses instructions avec toute la vivacité française. « Que venez-vous faire ici, monsieur? demanda-t-il au marquis; comment osez-vous mettre les pieds chez nous? » Bref, il lui lava la tête d'importance, le menaça, une autre fois, de

(1) Je crois qu'il est inutile de rappeler ici que M. de Saint-Clair fut l'amant en crédit de Marie-Caroline jusqu'à sa mort.

le faire sauter par la fenêtre, et il le fit mettre à la porte.

Là ne devaient pas s'arrêter les persécutions de Ferdinand : tant qu'il vécut, il ne cessa jamais un instant de harceler de sa haine cet infortuné.

De retour de Vienne dans le carnaval de 1815, et déjà admis dans la bonne société de Naples, M. de Salvo persuada à plusieurs jeunes gens des premières familles de cette capitale, de figurer dans un carrousel de sa composition, qu'on aurait exécuté devant les fenêtres de la cour, sur la place du palais. Le carrousel eut lieu, toute la cour parut aux balcons, le roi seul ne s'y montra pas : il savait que l'auteur de cette œuvre chorégraphique s'appelait M. de Salvo.

M. de Salvo cependant ne se rebutait pas facilement; et si Ferdinand était d'une tenacité sans égale pour le tenir éloigné de sa vue et de sa personne, l'autre ne lui cédait en rien dans la persévérance qu'il mettait à vaincre l'obstination de son seigneur et maître; il employait ruse sur ruse; la première ne réussissait-elle pas, il en inventait une seconde, une troisième, une centième, une millième : il aurait voulu, coûte que coûte, monter le bienheureux escalier de la cour, entrer dans ses salons, y respirer à son aise l'air parfumé de l'aristocratie, s'approcher du roi, lui dire un mot, en dût-il recevoir une réponse sèche et peu

agréable. On aurait dit de Ferdinand et de M. de Salvo, un de ces épisodes dont parle l'Arioste : Angélique haïssait Renaud autant et plus que Renaud l'adorait.

Il y avait, le jour de ce carrousel, bal costumé à la cour, et M. de Salvo, comme vous pouvez le penser, n'avait point reçu d'invitation : c'était pourtant dans le but d'y être admis qu'il avait imaginé ce divertissement. « Mes compagnons, s'était-il dit, étant tous invités de droit, on ne pourra pas s'empêcher de m'inviter, moi leur chef, moi le maître des ballets. » Mais le jour arrivé, le carrousel exécuté et applaudi, sans qu'un mot de la part de la cour vînt le consoler dans sa détresse; foudroyé, quoique point abattu, par l'absence de Ferdinand aux fenêtres du palais, M. de Salvo avisa à un nouvel expédient pour parvenir à ses fins : il persuada à ses jeunes compagnons de députer quelques-uns des leurs au roi pour qu'il permît à *tous* les membres du carrousel d'entrer au bal, et d'y exécuter *pedester* les mêmes évolutions qu'ils avaient exécutées à cheval dans la journée. Espérances mille fois déchues! M. de Salvo avait affaire à plus fin que lui, et Ferdinand avait déjà deviné et l'auteur et l'objet de cette proposition. Aussi répondit-il par les mots suivants : *Signori, quelli che per la loro nascità hanno il diritto di entrare in casa mia in queste tali occasioni, possono venirci nel costume che loro aggrada*

(Messieurs, ceux qui par leur naissance ont le droit d'entrer chez moi dans ces occasions, peuvent y venir costumés comme bon leur semble). M. le marquis de Riario-Sforza, attaché actuellement à l'ambassade sicilienne à Paris, était un des acteurs de ce carrousel, faisait partie de cette députation et entendit les mots que je viens de souligner.

Maintenant, que les braves gens jettent les hauts cris s'ils le veulent, en me voyant désigner par le titre de *parvenu intrigant* un homme reçu partout dans le monde : tout ceci est de l'histoire, et ayant assumé la tâche de montrer sous toutes ses faces le vrai caractère de Ferdinand, j'ai pensé qu'il ne m'était point permis de négliger l'instrument le plus apte à mon travail : je baisse donc la tête en bouchant mes oreilles, et je continue de m'avancer, sans m'embarrasser le moins du monde des interpellations des *pauperes spiritu*.

Mu cependant j'ignore par quel motif, probablement par la crainte des cancans, j'ai longtemps hésité, j'ai longtemps aussi tâché de rappeler mes souvenirs, dans le but de trouver un autre individu à substituer à celui-là : mais soit oubli de ma part, soit ignorance des faits, aucune des personnes présentes à mon esprit ne m'aurait aidé à peindre des mêmes couleurs cette tenacité de caractère réunie à tant de faiblesse dans le même souverain : alors j'ai fait comme César, j'ai passé le Rubicon.

J'aurais pu, je le sais, taire le nom, ou mettre une initiale à sa place : l'effet alors aurait été complétement manqué : le nom, c'est tout en cette circonstance.

M. de Salvo est d'ailleurs trop bas pour que des motifs personnels m'aient décidé à publier ces faits; et puis, je le demande, y a-t-il une grande moralité à ménager la réputation, tranchons le mot, d'un espion de l'espèce la plus secondaire (et j'appelle de ce nom un espion aux gages d'une personne secondaire aussi, le confesseur ou le précepteur du roi, par exemple)? je ne le pense pas; je crois au contraire qu'il est du devoir d'un honnête homme de faire connaître, de dénoncer au public des individus tels que M. de Salvo. J'ai un dernier mot à dire sur ce sujet.

L'essai tenté par M. de Salvo à Vienne avec le prince de Salerne a été renouvelé par lui, et toujours avec le même résultat, auprès de plusieurs ministres de la cour des Deux-Siciles, entre autres, il y a deux ans, avec le prince de Butera à Paris. M. de Salvo désirait aussi accompagner cet ambassadeur à sa présentation aux Tuileries, et, ainsi qu'à Vienne, il a été éconduit, avec des manières, il faut le dire, moins acerbes que celles de M. de Saint-Clair. Or, M. le prince de Butera (1), ou ces ministres, se seraient-ils refusés à accéder aux

(1) Voyez, à propos de cet ambassadeur, la note au commencement de ce volume, premier chapitre.

prétentions de M. de Salvo, si M. de Salvo, ainsi qu'il le dit, était un diplomate?

Du reste, les faits que je viens de rapporter, je les connais en partie personnellement, ils m'ont été racontés en partie par les acteurs de ces faits (j'en ai déjà nommé quelques-uns); en les relatant, ainsi qu'il est du devoir d'un historien, je l'ai fait avec vérité, sans rancune ni arrière-pensée : après cela, encore une fois, que l'on crie à l'aise si l'on veut. Revenons à la première éducation de Ferdinand.

Ses nouveaux Mentor, dont vous connaîtrez bientôt les noms, ne bornèrent pas leurs enseignements à confirmer leur royal élève dans les principes qu'il avait appris à l'école de son père, ils s'efforcèrent en même temps de graver dans sa tête qu'il était le maître absolu de tout chez lui, et que conséquemment il pouvait tout oser. S'il fut fidèle à ces préceptes, le fait suivant le dira.

Ferdinand Ier, accompagné de sept de ses courtisans, jouait un jour au ballon devant un public nombreux : il aimait, ainsi que Louis XIV, son trisaïeul, à se donner en spectacle, et il avait une passion décidée pour cet exercice, où, comme dans beaucoup d'autres, il déployait une remarquable adresse (1); lorsqu'en

(1) En laissant de côté les détails, je m'efforcerai de donner en peu de mots une idée du jeu du ballon en Italie, la plus belle des gymnastiques

suivant des yeux le vol de ce projectile, il voit, assis dans la loge où il alla frapper, un petit et gentil abbé, bien frisé, bien poudré et fort élégamment mis : cette vue excite sa gaieté, qu'il communique à ses amis en leur montrant l'ecclésiastique au doigt ; et bientôt les éclats de rire gagnant de proche en proche, le pauvre abbé devient l'objet de l'hilarité générale.

Ce n'est pas tout. On se parle un instant à l'oreille, et aussitôt les huit joueurs de ballon, transformés en alguazils, font irruption dans cette loge ; ils se saisissent de l'homme de Dieu, et ils le transportent au milieu de l'arène ; une pesante couverture de lit est apportée sur les lieux, on place la victime dessus, et

connues. Figurez-vous d'abord une enceinte fermée d'un côté par un bastion d'environ cent toises de long sur trente de hauteur, et de l'autre par un amphithéâtre circulaire, surmonté d'un rang de loges, aboutissant aux deux angles du bastion ; et au milieu de tout cela une esplanade unie comme une glace, de quarante à cinquante pieds de largeur; voilà pour l'arène. Le ballon, d'un cuir très-épais et de la grosseur d'un petit melon, contient une vessie vide, et, dans sa circonférence, une ouverture fermée par une soupape à ressort : on adapte dans cette ouverture un clysoir à vent, qui l'enfle et lui communique une élasticité telle qu'il dépasse souvent dans ses bonds la hauteur du bastion. L'avant-bras des joueurs est ensuite couvert d'une espèce de gant en bois ayant intérieurement une poignée, et muni tout en dehors de dents quadrangulaires, les unes touchant les autres par la base : c'est avec cette arme pesante qu'ils se renvoient le projectile. Il est beau alors de les voir sauter, courir, se jeter par terre, pour frapper le ballon ou pour esquiver ses atteintes : souvent même en bondissant ils le laissent passer entre leurs jambes, afin de le livrer au joueur placé derrière.

au même instant le roi tout le premier, avec les trois plus robustes de ses partenaires, en s'emparant des quatre coins de la pièce, fait voler en l'air pendant un quart d'heure le malheureux.

Il avait beau percer les nues de ses cris, implorer l'humanité de ses bourreaux, des éclats de rire bruyants répondaient seuls à sa détresse, qui n'eut une fin que lorsque l'épuisement eut mis les berneurs dans l'impuissance de continuer leur jeu. A ce point on laissa là le pauvre abbé, qui, moulu, les os brisés, couvert de honte et le désespoir dans le cœur, regagna son domicile comme il put.

Cet abbé était un Toscan, homme de mérite et de savoir, mais malheureusement j'ai oublié son nom.

Immédiatement après s'être fait guérir de ses contusions, il se rendit à Rome d'abord, et puis dans son pays natal, en criant vengeance, en demandant simultanément réparation au pape et au grand-duc de Toscane. N'ayant pu l'obtenir, quoi qu'il fît et quoi qu'il dît, il se renferma chez lui, où il mourut de chagrin peu de mois après.

Occupons-nous maintenant de la seconde de ces éducations, de celle qui se rattache directement à mon sujet : tout le monde la connaît, beaucoup d'auteurs en ont parlé, mais il faut absolument en dire un mot : il me servira comme d'échelon pour arriver aux faits

destinés à corroborer la démonstration que je me suis proposée. Dans un troisième article, s'il vous plaît, car, aussi épuisé que l'auguste berneur, je sens encore une fois le besoin de me reposer un instant.

ARTICLE IV.

Tanucci, que Charles III avait laissé à la tête du gouvernement pendant la minorité de son fils, s'intéressait fort peu à l'instruction du jeune prince; l'application aux lettres et aux sciences aurait probablement suscité en lui la volonté de connaître d'abord, et de diriger ensuite ses propres affaires; et l'ami de Charles III voulait exercer le pouvoir sans contrôle; il entraîna donc son pupille aux plaisirs, et sut ainsi lui inspirer le dégoût des choses sérieuses.

D'un autre côté, le prince de Santo-Nicandro, gouverneur du jeune monarque, paraissait taillé exprès pour seconder en tout les vues de l'ambitieux ministre. Homme nul dans toute la force du terme, il ne fit enseigner à son royal élève que ce qu'il avait appris lui-même, c'est-à-dire à bien tirer le gibier, à lancer adroitement le poisson, et à faire de bon beurre et

d'excellent fromage ; exercices dans lesquels Ferdinand fit bientôt des progrès tels, qu'ils excitaient l'enthousiasme de M. de Santo-Nicandro, et parfois le ravissaient en extase. Dans son adoration pour la royauté, il s'écria souvent, je pense, en parodiant la phrase : « J'ai fait la Divinité à mon image. »

Je me trompe, cependant ; Ferdinand Ier acquit, par sa propre intelligence et par son aptitude naturelle, des connaissances étendues, quoique pratiques, en agriculture ; et personne ne s'entendait mieux que lui au tracé et à l'entretien, soit d'un parc, soit d'une forêt ; mais voilà tout.

En un mot, les deux personnes désignées par Charles III pour diriger l'enfance de son fils, la première par calcul, la seconde par ignorance et incapacité, ne donnèrent des soins qu'au développement de sa robuste constitution ; quant aux facultés morales, telles qu'un esprit juste et une âme droite, que le ciel lui avait également accordées, on n'eut garde de les cultiver.

Ainsi, les véritables instituteurs de ce prince furent les individus de la plus basse classe, dont ses occupations journalières le rapprochaient continuellement ; et cette éducation, et ces occupations à leur tour, en faisant de lui l'homme le plus dissipé qui fût au monde, et partant le moins susceptible d'un attachement solide,

fût-ce à l'égard de ses enfants, le rendirent en même temps le roi le plus incapable, d'une insouciance et d'une faiblesse extrême dans les affaires : faiblesse qui, elle aussi, était la conséquence du premier de ces défauts ; car, en autorisant, par sa signature, l'injustice et souvent encore l'atrocité, ce n'est pas que Ferdinand fût naturellement injuste ou atroce, mais parce que l'attrait du plaisir l'emportait en lui sur toute autre considération.

Pour soutenir le droit ou l'humanité, il lui aurait fallu, dans le conseil, lutter des heures entières, soit contre sa femme, soit contre ses ministres ; et, en attendant, il se sentait tiraillé par le souvenir de sa partie de chasse, ou par la pensée d'aller consoler de son absence ses houris de Santo-Lencio.

Dans ces conflits de son esprit, le résultat n'était point douteux, c'est le devoir qui succombait, et il signait alors tout, et en aveugle. *Ne è finito? avimmo finito?* (Est-ce fini? avons-nous fini?) s'écriait-il sans cesse, comme atteint d'un paroxysme fiévreux, lorsque les séances de ce conseil se prolongeaient au delà de l'heure accoutumée.

L'anecdote suivante, réunie à toutes celles que j'ai citées ailleurs sur le même sujet*, donnera simultanément une idée, et de la force entraînante que le plaisir exerçait sur ce prince, et de son manque d'entrailles.

Charles IV, réfugié à Rome, après avoir perdu son royaume qui valait beaucoup, et sa femme qui valait bien peu, vint, en 1817 ou 1818, s'établir définitivement à Naples, où son frère cadet le reçut, comme on dit, à bras ouverts.

Il le fit loger dans son propre palais, et voulut qu'on lui rendît les mêmes honneurs qu'à sa personne; on dînait, on se promenait, on voyageait réunis; ce n'était, entre les deux frères, qu'un continuel échange de serrements de mains, de plaisanteries, parfois un peu grossières à la vérité, d'éclats de rire souvent trop bruyants, d'accord, mais qui par cela même témoignaient, avec retentissement, de la parfaite réciprocité de tendresse entre les deux monarques; les signes d'une vive amitié donnés à Charles IV par Ferdinand, étaient tels, en un mot, que les courtisans du monarque napolitain, comme pour reprocher leur mauvaise foi à ceux qu'ils appelaient ses détracteurs, leur disaient: « Eh bien! vous qui croyez que notre adoré souverain n'a point de cœur, que pensez-vous de la tendre sollicitude qu'il montre pour son auguste frère? Peut-on aimer davantage son propre fils ou sa mère? Notre gracieux maître a-t-il du cœur? notre bien-aimé Ferdinand a-t-il des entrailles? » On demeurait confondu devant de si amers sarcasmes; mais la revanche des prétendus détracteurs ne tarda pas à arriver.

Il faut dire, avant tout, que Charles IV était, dans toute l'acception du mot, un véritable bon homme; je veux désigner, par là, un individu incapable de faire le mal, ni même de le penser; un homme doux et d'un commerce facile, et soutenant très-bien la plaisanterie, en fît-il les frais; permettez-moi enfin une expression, sans doute triviale, surtout en l'appliquant à un roi détrôné, mais elle exprime parfaitement mon idée : on aurait pu l'appeler un bon coucheur de roi. Je crois donc que, de son côté, il savait infiniment gré à son frère des bontés qu'il avait pour lui, et qu'il l'aimait sincèrement; car, en admettant même, qu'ainsi que les autres Bourbons, il ne sût point ce que c'est que la reconnaissance, il faut se souvenir en même temps que le malheur est un grand maître, et qu'il dispose l'âme aux sentiments affectueux. Quant à l'autre de ces frères, nous allons voir.

On était au plus fort de ces démonstrations d'une amitié vive et mutuelle, et Ferdinand chassait à son bois de Persano, lorsque Charles IV tomba subitement et dangereusement malade. Sentant sa fin prochaine, il demandait à chaque instant à voir son cher frère, à l'embrasser une dernière fois, tandis que les ministres, les médecins de la cour et surtout la duchesse de Floridia, qui ne quittaient point le lit du mourant, expédiaient estafette sur estafette pour prier le roi de hâter son retour.

En recevant de si affligeantes nouvelles, le premier mouvement de Ferdinand fut de se mettre en colère contre Charles IV, de ce qu'il prenait si mal son temps pour être à la mort ; puis, se tournant vers ses courtisans : *Oh mmalora!* leur dit-il, *ú re di Spagna é gravemente ammalato!* (ô malheur! le roi d'Espagne est gravement malade!) Puis, se reprenant tout à coup, il ajouta : *Credo che cc' é dell' esagerazione in questi rapporti; cacciammo prima, e poi si vedrá* (je crois qu'il y a de l'exagération dans ces rapports; chassons d'abord, puis après nous verrons). Mais il n'avait pas encore prononcé ces mots, qu'un second et qu'un troisième courrier, arrivant coup sur coup, lui annoncent que Charles IV est à la dernière extrémité, et qu'il n'a pas un instant à perdre pour se mettre en route. A ce point-là, Ferdinand n'y tient plus; il ordonne de ne plus ouvrir les dépêches arrivant de Naples avant que la chasse soit terminée; puis, s'adressant de nouveau à ses courtisans, il leur parla à peu près dans ces termes : « Mon frère mourra ou bien il guérira; dans le premier cas, que lui importe que je me sois amusé ou non en chassant? dans le second, il sera enchanté, lui, si bon chasseur, de me voir revenir chargé de gibier pour fêter sa convalescence. » Argument *ad hominem*,

dilemme cornu, auquel il n'y avait pas un mot à répliquer. Il est vrai de dire qu'il y avait pour ce lendemain quantité de fameux sangliers à tuer, et que c'aurait été vraiment dommage d'ajourner une si belle partie pour l'insignifiant motif d'aller assister un frère à l'agonie.

Comme on le pense bien, on chassa le jour d'après, on se divertit de grand cœur, il y eut des monceaux de gibier tué, et l'on ouvrit enfin les dernières dépêches, qui annonçaient que Charles IV avait trépassé, le nom de son frère sur les lèvres.

Cette nouvelle reçue, Ferdinand s'arrêta encore trois ou quatre jours à Persano, en chassant de temps à autre (cela se conçoit; il fallait bien quelque peu de distraction pour mitiger une douleur si profondément sentie); après quoi il revint dans sa capitale, où il prit le grand deuil.

Cette éducation et ces occupations, combinées avec son esprit naturel, firent encore de Ferdinand Ier, non-seulement un partisan de la grosse plaisanterie, mais un ennemi juré des manières et des expressions recherchées ou affectées dont il se raillait sans aucune espèce de retenue, et avec des éclats de voix à ébranler les voûtes d'un temple; quant à son langage, il était parfaitement en rapport avec le volume de cette voix; quelquefois même ses plaisanteries portaient sur des

sujets où le cynisme de la pensée rivalisait avec la trivialité de l'expression. Ce prince enfin se raillait également, non pas précisément du courage, dont il faisait d'ailleurs peu ou point de cas, mais bien de ces élans d'un courage exagéré, qu'il qualifiait sans exception aucune de gasconnades. *Céuza*, s'écriait le souverain dans ces occasions ; *céuza*, s'écrie le lazzaro aussi bien que le grand seigneur de la façon de Ferdinand (1). Bon enfant du reste (passez-moi le mot), à condition cependant qu'on ne vînt pas troubler le cours de ses plaisirs, et pourvu qu'on ne manquât ni au respect qu'on lui devait, ni à l'étiquette établie. Franc, aimant le bien, quoique ne le pratiquant jamais ; doué de cette philosophie pratique qui consiste à jouir du présent sans s'occuper de l'avenir ; le type, en un mot, du peuple napolitain, depuis le prince jusqu'au vendeur de coquillages de mer, qui est franc aussi et fai-

(1) Malgré le serment que j'ai fait au commencement de cet ouvrage de ne point répéter ce qui a été écrit dans les *Pensées et Souvenirs*, je suis forcé de me parjurer, afin de donner à mes lecteurs l'explication du mot souligné. Le *Céuza* napolitain, mot favori du roi aussi bien que du peuple napolitain, équivaut à cette phrase : « Va te promener, imbécile. » Un jour un officier russe, étant à dîner chez ce prince, se lève tout à coup, tire à moitié son épée du fourreau, et s'écrie en parlant des Français : « Sire, je jure de ne jamais la poser avant que nous ne les ayons tous exterminés. » *Céuza*, répondit le roi. L'officier demeura interdit, ne comprenant rien à ce qu'on voulait lui dire ; les courtisans napolitains pouffaient de rire. (Voyez à ce sujet les *Pensées et Souvenirs*.)

ble de caractère, philosophe pratique, et passant cependant sans transition d'un extrême à un autre ; persifleur et bon vivant, gros rieur, facétieux, insouciant et plein, ainsi que son défunt souverain, de ce qu'on appelle esprit naturel ; voilà ce que fut Ferdinand Ier, et voilà les qualités qu'il puisa en partie chez les lazzari, et qu'il communiqua ensuite à toute la nation.

Dans les différentes anecdotes que j'ai à raconter, si je cachais le nom des personnes, on pourrait aisément se tromper, et attribuer au lazzaro ce qui ne revient qu'au roi ou au grand seigneur, *et vice versa;* tant il y avait de ressemblance entre leurs actions et leurs expressions.

Ceux qui, pour comparer Ferdinand Ier aux plus méchants princes de l'histoire, rappellent, tranchons le mot, entre les actes épouvantables de son règne, la condamnation de madame de San-Felice (*Voy.* la note (*c*) à la fin du volume), condamnation qui présente à la vérité les signes de l'atrocité la plus froidement calculée; ceux-là, ou n'ont jamais personnellement connu Ferdinand Ier, ou ils ignorent de quels actes de vigueur est capable cette faiblesse de caractère lorsqu'elle est subjuguée. C'est qu'on avait donné à entendre à ce souverain que les partisans même timides, même douteux, du gouvernement nouvellement établi à Naples, étaient tous ses ennemis jurés, qu'ils en vou-

laient à sa vie, et qu'il n'en fallait pas épargner un seul, s'il tenait à l'éxistence ; et nous verrons bientôt quel prix il y attachait : c'est encore qu'on lui avait fait jurer de toujours condamner et de ne jamais se laisser fléchir, sous peine de causer et sa perte, et celle de sa famille, et celle de son empire.

Pardonnez-moi cette petite digression, je reviens à mes récits.

Un jour le duc de Calabre (François I[er], fils de Ferdinand) alla se plaindre à son père des torts vrais ou supposés de sa femme, en ajoutant qu'il était décidé à se séparer d'elle. Savez-vous ce que lui répondit le roi, afin de le calmer et de le détourner de son projet ? Il partit d'abord d'un grand éclat de rire, et lui dit après : *Né Francé, si pazzo ! Ti vuoi dividere pe ste inezie ! Se sapessi quante me nn'ha fatte mammata à me ! Mi so diviso pe questo ?* (Es-tu fou, François ! tu veux divorcer pour de pareilles vétilles ! Si tu savais combien de fois j'ai eu à me plaindre de ta mère ! Me suis-je pour cela séparé d'elle ?) Le bon roi aurait pu ajouter en complétant sa phrase : « Fais comme moi, mon ami, paie ta femme avec usure en même monnaie, et vous voilà quittes. » La suite de cette petite histoire ne se rattache en rien à l'ensemble de ce chapitre ; la voici pourtant.

Le duc de Calabre ne se serait point contenté des

arguments paternels, tout concluants qu'ils fussent; il regardait sa femme comme son bien, et il respectait celle des autres; il était, en un mot, sous ce point de vue-là, ce qu'on appelle un modèle de vertu. Mais la duchesse de Floridia, présente à cet entretien (souvenez-vous que c'est de la seconde femme du roi Ferdinand qu'il s'agit), trouva moyen de le tranquilliser; elle lui persuada que ce qu'il nommait des torts, n'était que visions de son excessive jalousie, et de cette manière la pensée du divorce fut abandonnée.

Un autre jour, m'a-t-on assuré, le trop célèbre cardinal Ruffo, pensant, dans son âme et conscience, avoir rendu de très-grands services, non-seulement à son souverain, pensée jusque-là raisonnable, mais aussi à son pays et à ses compatriotes, se plaignait au roi de l'abandon des Napolitains à son égard : « Sire, lui disait-il, ils ne me saluent pas; lorsque je passe, ils gardent leurs chapeaux sur la tête. — *Ruffo mio*, lui répondit Ferdinand, *che vuoi che ti faccia? quanno io passo, issi* (les Napolitains) *si ficcano dinto a no portone, e fingono di piscià pe no me salutà.* » (Mon cher Ruffo, que veux-tu que je te fasse? lorsque je passe, moi le roi, afin de ne pas me saluer, ne se cachent-ils pas dans la première porte venue? ne se tournent-ils pas du côté de la muraille.....?) Vous allez peut-être inférer de ces paroles que ce prince avait enfin pris philosophi-

quement son parti sur le respect dû à sa personne? Ne le pensez pas, car il lui arriva encore plus d'une fois, après cette réponse, de faire arrêter des individus, soit à pied, soit en voiture, les uns pour ne s'être point découverts, les autres pour avoir continué leur chemin sans se lever au moment où il passait. Mettre chapeau bas jusqu'à terre, et avec cela, en voiture, arrêter court et se tenir debout comme une borne, telles étaient les sévères formalités à remplir lors de ce dangereux passage. Quant à la sèche réponse de Ferdinand, voici l'explication.

On avait desservi le cardinal dans son esprit, en lui insinuant qu'après avoir reconquis son royaume, Son Eminence était animée d'une telle ambition, qu'elle pourrait un moment songer à le détrôner. Je ne veux pas dire par là que Ferdinand fût en rien convaincu de ces insinuations, il avait trop d'esprit pour cela; mais c'était Marie-Caroline, c'était Acton qui les lui soufflaient, et alors il avait l'air d'y croire et agissait comme s'il en était persuadé, pour l'amour de sa tranquillité et de ses plaisirs.

Et maintenant, puisque c'est des mœurs des peuples des Deux-Siciles qu'il s'agit dans cet ouvrage, je veux rapporter un fait qui vous donnera une idée de la religieuse observance que nous mettions, de mon temps, à nous acquitter du salut royal dont je parlais tout à l'heure.

Nous avions quitté notre phaéton, qui stationnait près du quai sur lequel nous nous promenions, et nous causions et nous riions, bras dessus, bras dessous, le prince de San-Cataldo, le comte de Sant-A.... et moi.

C'est l'usage chez nous à la promenade de la *Marina*, on fait approcher tout contre sa voiture, on en descend, et l'on court se promener sur le quai : hommes et femmes ; on se croise, on se salue, on se serre la main, on se dit un mot en riant, et l'on passe outre. Les dames, qui n'aiment pas le mouvement à pied, attendent, tranquilles en apparence, que leur bien-aimé, le bout de ses souliers posé sur le quai, et la moitié du corps dans l'intérieur de leurs carrosses, vienne les entretenir des découvertes dans la lune. C'est là le lieu des rendez-vous et des aventures ; là les tendres œillades et les brûlants soupirs ; là les battements de cœur et les baisers de feu ; c'est là où l'on conte fleurette, et où l'amant passionné est certain de rencontrer la reine de ses pensées : que d'espérances accomplies et déchues dans une après-dînée ! que de serments de bonne foi et de protestations mensongères en une heure ! que de joies ou de larmes ! que d'enivrements ou de désespoirs amoureux ! que de conquêtes ou de défaites ! que de quiproquo ! que de reproches, que d'excuses, que de déclarations, que de *oui*, que de *non* dans ce lieu de délices ! O mon pays !

La dame qui veut bouder son amant donne ordre à son cocher de s'arrêter loin du quai ; que le déloyal aille jusqu'à ses pieds, s'il veut tâcher de la fléchir ; et dans ce cas, la belle entend prendre les passants en témoignage que c'est lui qui court à elle, et non pas elle qui va l'attendre là près du quai : parfois même une œillade courroucée, pareille à celle que Didon lança sur Énée en enfer, est l'aubaine méritée qu'obtient le traître pour ses infidélités ; et puis fouette cocher ! et le fat de demeurer ébahi.

Nous nous promenions, une après-dînée, à la Marina, disais-je, bras dessus, bras dessous, MM. de Sant-A..., de San-Cataldo et moi, lorsque nous fîmes la rencontre de Francesco Bimma, marchand de poissons en gros, *Rigattiere* dit chez nous, qui, un genou à terre et l'autre relevé, et rattachant avec ses mains sur son pied droit une lourde boucle d'argent, nous tournait le dos, et quel dos encore !

Le prince de San-Cataldo, placé au milieu de nous, n'y tint pas, il appuya vigoureusement à son tour le bout de son soulier sur la partie inférieure de cet énorme dos ; le corps de Bimma perdit l'équilibre, et la partie supérieure (le museau de Bimma), figurant en ce moment le plateau de la balance sur lequel on place tout à coup un fort poids, alla frapper avec force contre les larges dalles du quai.

Bimma se dressa sur ses pieds, les lèvres ensanglantées, sans dire un mot; il nous regarda un instant avec des yeux de feu, nous tourna le dos, descendit le quai, et il s'en alla du côté de *Porta de' Greci*. Nous de rire à gorge déployée : et nous avions tort, grand tort, doublement tort; d'abord à cause de l'action condamnable en elle-même; en second lieu parce que nous nous trompions de date. Le peuple sicilien de 1806, époque de cet épisode, n'était plus le peuple du siècle qui venait de s'écouler : il commençait à grandir; et cette mauvaise plaisanterie, qui n'aurait eu la plus petite conséquence huit ou dix années plus tôt, en eut de bien fâcheuses, pour moi du moins, comme vous l'allez voir.

Nous avions à peine parcouru la longueur du quai jusqu'à la hauteur de *Porta Felice*, et nous revenions sur nos pas, lorsque nous nous voyons assaillir par six vigoureux compères, ayant Bimma à leur tête, le bras nu et tendu, le poing fermé, et l'œil étincelant de rage. Pas de possibilité de parlementer, aussi le combat s'engagea dru et à l'instant. Notre Pâris, le prince de San-Cataldo, s'empara de la torche (*torcia a vento*) du domestique de la princesse Valdina, Sant-A... du fouet d'un cocher, et quant à moi j'avais ma canne : nous pensâmes que l'emploi des armes nous était permis, vu le nombre de nos ennemis.

La mêlée était chaude, les coups de poing ou de bâton pleuvaient comme grêle, et les milliers des promeneurs de la *Marina*, à pied, à cheval, en voiture, demeuraient immobiles, les yeux attachés sur nous, comme pour voir qui l'emporterait de l'aristocratie ou du peuple, lorsque des voix confuses autour de nous firent tinter ces mots à nos oreilles : Le roi, la cour. Vous nous auriez vus alors, ainsi que les dieux d'Homère relevant leurs armes et cessant de combattre à la voix de Jupiter, nous arrêter tout court, faire face, nous tenir droits comme des ifs, mettre bas, les uns leurs chapeaux, les autres leurs bonnets, nous acquitter, en un mot, du salut royal avec toutes les formes requises, pour recommencer à nous gourmer de plus belle au moment où la cour n'était plus à portée de nous voir.

Que je vous fasse maintenant connaître les résultats de cette mémorable journée.

Le champ de bataille demeura également aux deux partis, aucun des deux n'ayant reculé : il faut que j'avoue toutefois que les horions qui tombèrent sur nous étaient mieux conditionnés que ceux que nous rendions. Mes deux amis cependant, à quelques meurtrissures près, s'en tirèrent sains et saufs ; mais quant à moi, qui m'étais acharné à la poursuite d'un de nos antagonistes, à qui j'avais fait lâcher le pied, au mo-

ment où j'allais l'atteindre pour lui allonger un coup qui lui aurait, pensais-je, brisé le crâne, soit ruse ou destin, mon homme tombe de son long devant moi, et moi, lancé dans ma course, je rencontre son corps, je m'embarrasse les pieds, et je vais frapper de la tête contre le sol, comme le boulet d'un canon sur les remparts d'une place assiégée.

La peau de ma figure fut arrachée par cette chute, j'y perdis trois dents, et les autres furent ébranlées de manière qu'il s'en trouve toujours une qui de temps à autre prend congé de moi.... Eh ! mon Dieu ! il s'agit bien ici de regretter mes dents ! Cet insignifiant épisode était cependant un terrible avertissement du ciel pour moi. Trois jours plus tard l'être le plus accompli sur la terre, la plus belle et la plus spirituelle des femmes, ma meilleure amie, n'était déjà plus. Pardon : je ne puis continuer. . . . .

—

ARTICLE V.

Vous connaissez, n'est-ce pas, les détails de la retraite de Ferdinand Ier, de sa fuite, pour parler plus exactement, lors des événements de la basse Italie

à la fin de l'année 1798? Je la rappellerai en deux mots.

Soixante mille Napolitains, commandés par le général autrichien Mack, et encouragés par la présence de leur roi, s'avançaient triomphalement jusqu'à Rome, lorsque Championnet et Macdonald, en réunissant leurs faibles corps, fondent sur cette armée et la mettent en déroute.

Ferdinand se trouvait à Albano, lorsqu'il apprit cette foudroyante défaite. *Fuimmo, fuimmo*, se prit-il à crier, et il fuyait en effet; mais, avant que de monter en voiture : « Mon cher Ascoli, dit-il à son compagnon de voyage, tu sais combien il fourmille de Jacobins par le temps qui court : ces fils..... n'ont d'autre idée que de m'assassiner; faisons une chose, changeons d'habits; en voyage, tu seras le roi et moi le duc d'Ascoli : de cette manière il y aura moins de danger pour moi. » Ainsi dit, ainsi fait. Le généreux Ascoli souscrit avec joie à cette incroyable proposition; il s'empresse d'endosser l'uniforme du roi, et il lui donne le sien en échange; il prend la droite en voiture, et fouette cocher.

Nouveau Dandino, le duc joua son rôle en perfection dans leur course jusqu'à Naples, tandis que Ferdinand, à qui la peur donnait des inspirations, s'acquittait de celui du plus soumis des courtisans, de manière

à faire penser qu'il n'avait été autre chose toute sa vie. Vous savez tout cela, ai-je dit; voici cependant ce que vous ignorez probablement.

Le roi, à la vérité, sut toujours gré au duc d'Ascoli de ce trait peu ordinaire de dévouement monarchique, et tant qu'il vécut, il ne cessa jamais de lui donner des preuves éclatantes de sa faveur; mais, par une singularité que peut seulement expliquer le caractère de ce prince, il devait lui arriver de persifler le duc et son dévouement, en se raillant en même temps de sa propre poltronnerie.

J'étais un jour en tiers avec ce seigneur chez la duchesse de Floridia, au moment où le roi vint lui offrir le bras pour la mener dîner. Simple ami sans importance de la maîtresse des lieux, et me sentant trop honoré de la présence du nouvel arrivé, je marmottais entre mes dents le *Domine non sum dignus,* et je reculais même de quelques pas, lorsque la noble dame, tout en donnant un dernier regard à sa toilette, se prit à faire l'éloge de l'attachement du duc pour la personne de son royal époux. « Il est sans contredit, lui disait-elle, votre ami véritable, le meilleur et le plus dévoué de vos serviteurs; etc., etc. — *Né, Donna Lucia,* interrompit le roi (tel était le nom de baptême de la duchesse), *dimanda ad Ascoli chillo che cci aggio fatto quanno ce nne fuittimo d'Albano* » (Ma-

dame Lucie, questionne un peu Ascoli sur le fameux tour que je lui ai joué lors de notre fuite d'Albano); et puis il lui rendait compte du changement d'habits et de la manière dont ils s'étaient acquittés de leur rôle, et il ajoutait enfin, les larmes aux yeux et en riant de toute la force de ses poumons : *Era isso á re; se incontravamo i Giacobini, accidevano isso e me no* (C'était lui le roi; si nous avions rencontré les Jacobins, c'en était fait de lui; quant à moi, j'étais sauf). Bref, ses plaisanteries ne tarissaient pas sur un pareil sujet.

Tout est étrange dans cette histoire : étrange défaite, étrange fuite, étrange proposition, étranges plaisanteries, étrange révélation de ces faits devant un étranger, car tel j'étais pour la cour et surtout pour le roi, auquel je n'avais parlé qu'une fois ou deux : heureusement pour l'humanité, la chose la moins étrange, c'est le dévouement de l'honnête courtisan.

Qu'on s'imagine mon étonnement durant toute cette scène! moi, qui à cette époque ne me doutais seulement pas de cette anecdote! Je riais aussi, moi, ou, pour mieux dire, je souriais, mais je me serais bien gardé de donner l'explication de ce sourire.

Jetez maintenant les yeux sur le peuple napolitain, en vous souvenant que je comprends dans le mot *peuple* toute l'échelle sociale napolitaine, à un éche-

lon près, telle que Ferdinand l'avait faite; observez son caractère, écoutez ses plaisanteries et son langage, et même le timbre de sa voix, et dites-moi si tout cela n'est pas exactement calqué sur le modèle que je viens de vous mettre sous les yeux! Voici un exemple de la noble manière de s'exprimer des plus haut placés dans cette hiérarchie.

J'allai un jour, pour une affaire dont j'ai rendu compte ailleurs *, voir le prince de Ruoti, capitaine des gardes du corps, le meilleur homme, quoique le modèle des courtisans.

Ami intime de Ferdinand, il ne prononçait jamais son nom sans verser d'abondantes larmes de tendresse, et il assistait constamment à sa partie de reversi, où, par respect pour son auguste partenaire, il perdait son argent sans se permettre le moindre signe d'impatience, bien que partout ailleurs l'adversité au jeu lui arrachât de temps à autre des jurons passablement articulés. A sa mort enfin il légua toute sa fortune à son idole, en dépouillant ainsi ses nobles parents.

Que voulez-vous? c'était une passion, une frénésie, il adorait le roi, il ne voyait que le roi, il ne parlait que du roi, du roi son ami de cœur, son âme, son tout.

Ce n'est pas directement de ce gentilhomme qu'il s'agit ici, mais il faut avant tout que je vous esquisse

sa mise, afin que vous ayez une idée de la tenue de rigueur du noble napolitain au temps de Ferdinand : je reviendrai ensuite à l'anecdote en question.

Le prince de Ruoti, homme petit et maigre, et d'une soixantaine d'années lorsque je fis sa connaissance, portait un uniforme, bordé de tous côtés d'un large galon d'argent, qui lui touchait les talons ; et il était si artistement coupé cet uniforme, il lui allait si bien à la taille, qu'il ressemblait à une lourde couverture d'hiver pendue à un porte-manteau. La forme de son habit bourgeois, qu'il endossait parfois lorsqu'il voulait se donner des airs de mauvais sujet ou d'homme à bonnes fortunes, était identique à celle de son uniforme. Les énormes poches de cet immense habit contenaient (mais cette circonstance, toute particulière au prince de Ruoti, ne regardait en rien le courtisan napolitain en général, qui avait la permission de remplir ses poches comme il l'entendait), les poches de cet habit contenaient, *primo*, trois ou quatre boîtes en or, en argent, en pierres fines, remplies de tabac de toutes les parties du monde : tabac de la Havane, de Séville, de Paris, de Hollande, etc. ; *secundo*, un nombre de foulards naturellement proportionné à la provision sternutatoire, auxquels il faut ajouter un ou deux mouchoirs blancs, destinés ordinairement à essuyer, soit l'humidité de ses yeux, soit les abondantes larmes que

lui arrachait souvent l'excessive tendresse pour son maître ; subsidiairement à secourir une belle dame tombée par hasard en défaillance : dans ce cas, le prince déployait d'abord son mouchoir avec empressement ; il l'imprégnait ensuite de quelques essences odoriférantes dont il était toujours abondamment pourvu, et il l'appliquait enfin avec grâce sous le nez de la personne en souffrance ; *tertio*, et pêle-mêle, avec les tabatières, les foulards et le tabac, quoique soigneusement enveloppés dans du papier, deux ou trois livres d'exquis bonbons que le galant capitaine des gardes du corps distribuait à toutes les dames de la société : je m'empresse cependant de dire que M. de Ruoti passait à Naples pour un homme d'une propreté excessive ; *quarto*, ces prodigieuses poches renfermaient enfin, outre sa bourse constamment bien fournie, force rouleaux d'or qui lui servaient également à obliger ses amis (car il était généreux), et à alimenter sa passion pour le jeu..

Quant aux objets d'une moindre importance, tels que des pièces de cent sous et de la monnaie, des flacons d'eau de Cologne et du vinaigre des quatre-voleurs, son petit peigne à toupet, son étui à cure-dents, ses lunettes, sa boîte de diablotins et cent autres bagatelles pareilles, il les portait dans les poches de sa veste, petites, comparativement à celles de son habit : et,

quant à ces dernières, afin que vous ne m'accusiez pas d'exagération, écoutez-moi :

Vous concevez bien que l'or, par son poids, allait naturellement au fond ; et vous concevez aussi que, le cas échéant d'un malheur constant au jeu, au trente et quarante par exemple, après avoir épuisé les premières couches de ces rouleaux, il fallait aller chercher les dernières dans les plus profondes régions de cet abîme : or voici ce qui arrivait.

M. de Ruoti, dans ces occasions, ramassait d'abord d'une main le pan de son habit, et puis, en pliant horizontalement et de côté la partie supérieure de son corps, il enfonçait l'autre main jusqu'à l'épaule dans sa poche : c'est de cette manière seulement qu'il parvenait à extraire les derniers filons de sa mine.

Je le rencontrai un jour sur la promenade de la Marine à Palerme, par un vent impétueux qui lui avait enlevé son chapeau ; la poudre de ses cheveux voltigeait en l'air confondue avec les feuilles d'automne et les tourbillons de poussière ; son toupet avec ses boucles avait pris la forme d'une voile latine, tandis que sa longue queue se relevait par derrière en guise d'un mât ; il paraissait près de subir le sort de son chapeau ; mais ce qui surtout rendait sa situation périlleuse, c'était la cargaison de ses poches qui, ballottées, tantôt à droite et tantôt à gauche, lui retombaient de temps à

autre sur la tête, de manière à la lui écraser : encore ce n'est pas tout, car le vent, qui n'avait que peu de prise sur le corps grêle et léger de M. de Ruoti, en avait une considérable sur les larges réservoirs du précieux minerai, et, en les emportant, il aurait infailliblement enlevé l'homme en qualité d'accessoire. Le pauvre cher prince, en attendant, s'accrochait à tout, à un arbre, à une borne, à la première chose venue : je lui offris mon bras qu'il fut enchanté d'accepter, et, en désignant ses poches, je m'écriai : « Prince, débarrassons-nous du lest tout d'abord. » Je parvins pourtant à le sauver, lui et la cargaison : après des efforts inouïs, je réussis à les reconduire au port, à savoir à *Porta-Felice*, où ils furent à l'abri de tout danger.

Sans m'en douter, je viens de vous donner l'esquisse presque complète de l'accoutrement du courtisan napolitain : vous connaissez déjà son habit et ses poches, aussi bien que sa veste qui lui descendait jusqu'au-dessous des hanches; la poudre qui couvrait sa tête, son toupet à ailes de pigeon, sa longue queue et son chapeau galonné à la chauve-souris, vous ont passé également sous les yeux; il ne me reste plus maintenant qu'à couvrir les parties inférieures de son corps : ce sera bientôt fait.

Ajoutez à tout cela des culotes en soie, arrivant juste à la moitié du genou, et fermées par une boucle

attachée sur la rotule, large de deux pouces, longue de trois; des bas de soie blancs ou noirs, des souliers couverts jusqu'au coude-pied et surmontés aussi de boucles d'une dimension quadruple ou quintuple de celle des jarretières, et vous aurez une idée précise du costume de rigueur du noble napolitain d'alors... Ah! mon Dieu! j'oubliais de vous parler de ses deux montres à grosses chaînes et à breloques qui lui descendaient jusqu'aux genoux, et qui, s'agitant, se balançant, se croisant, produisaient, lorsqu'il marchait, l'effet le plus gracieux et le plus pittoresque.

Revenons à mon exemple maintenant.

J'allai, disais-je, un jour rendre visite au prince de Ruoti, à son hôtel à Chiaja. Parvenu à la seconde antichambre sans rencontrer personne, je vois enfin venir vers moi une figure si singulièrement affublée que je *crus* un instant que *c'était* le maître du logis : je me trompais cependant, j'avais devant les yeux le prince de Migliano, aussi grand seigneur que le premier et lieutenant des gardes du corps. Je m'approche, et le dialogue suivant s'établit entre nous :

Le prince, en me regardant sous le nez : « *Che bulite* (que voulez-vous)? — Je demande le prinee de Ruoti? — *U signó* (le seigneur)? — Je demande, monsieur, le prince de Ruoti, et non pas le seigneur. » Moment de silence: puis, s'approchant davantage, et en

me regardant encore plus sous le nez : « *Site roba siciliana* (êtes-vous de la marchandise sicilienne)? — Je suis, monsieur, un Sicilien, et point de la marchandise sicilienne, car, chez nous, un homme n'est pas un sac de marchandise. » Il paraît qu'il fut content de mes réponses, car, après m'avoir encore regardé une ou deux autres fois sous le nez, il alla avertir M. de Ruoti de ma présence.

Or, que dites-vous de ce langage? que dites-vous de cette noble manière de s'exprimer? Le dernier des lazzari ou le roi Ferdinand auraient-ils parlé autrement? Que vous semble-t-il de ce *u signó* de M. de Migliano pour désigner un individu son égal du côté de l'âge et de la naissance, quoique son supérieur d'un grade dans l'ordre militaire? Que pensez-vous surtout de ce fameux *roba siciliana?* Et ne croyez pas que ce pauvre homme se doutât de son insolence : point; il avait la vue basse, et il me regardait sous le nez; il ignorait le sens de ses mots, et il m'appelait *roba siciliana;* à un Anglais ou à un Français il aurait également demandé s'ils n'étaient pas de la robe anglaise ou française. Voilà dans ce langage choisi une des choses, comme je le disais tantôt, que le bas peuple communiqua a son élève, et que le souverain à son tour inocula à la totalité de la nation.

Parlons du peuple proprement dit maintenant, car, à moins de vouloir écrire un volume sur le même sujet,

il me serait impossible de m'étendre davantage sur une seule partie de ma trinité, le roi, la noblesse et le bas peuple; je vous ai déjà dit d'ailleurs que ce que j'écris de ce dernier peut s'adapter indifféremment aux autres, et *vice versa*. Le peuple est plus nombreux, le peuple est plus intéressant, occupons-nous du peuple.... A demain, s'il vous plaît. Que ceux qui prennent du goût au développement de ma pensée, aussi bien qu'à la continuation de ces anecdotes, lisent l'article qui suit; je leur promets instruction et plaisir.

—

ARTICLE VI.

Cette petite scène que j'ai mise dans un drame non représenté (*les Carbonari*), n'est pas de mon invention; elle est réelle, et j'en ai été témoin.

Il existe un usage tout à fait bizarre à Naples.

Lors de la fête de saint Antoine, tous les *Casa-e-d'uoglio* (1), avec des têtes, des pieds et des mains en

(1) Le *Casa-e-d'uoglio* napolitain n'est ni le charcutier ni l'épicier français, mais il tient beaucoup du premier et un peu du second, car il vend en même temps de la charcuterie, de l'huile et des fromages.

bois peint, composent d'abord des figures d'hommes auxquelles ils adaptent ensuite des frocs formés de jambons, de saucissons et de fromages (frocs si artistement arrangés qu'on les prendrait pour vivants). Ainsi affublées, ces têtes et ces mains vous représentent : *primo,* saint Antoine, saint de rigueur, et puis un autre saint quelconque qu'on place en dehors et vis-à-vis du premier aux deux angles de l'établi, dans la respectueuse intention apparemment de ne pas le laisser se morfondre tout seul aux yeux des curieux.

Le jour de cet anniversaire, vous voyez, devant les boutiques de ces marchands, des groupes nombreux de lazzari passer la journée entière à contempler avec ravissement et à convoiter ces délicieux comestibles.

Badaud moi-même, j'étais un jour à admirer l'adresse qui avait présidé à la confection de ces habits d'une nouvelle espèce, lorsque frappé par l'originalité du dialogue suivant, je lui donnai toute mon attention ; le voici mot à mot, en vous prévenant que les saints que j'avais sous les yeux étaient, l'un saint Antoine (c'est dit), l'autre sainte Claire.

1er LAZZARO.

Saint Antoine, puisque c'est aujourd'hui ta fête,

fais-moi cadeau de ce beau jambon qui figure la partie supérieure de ta manche.

2ᵉ LAZZARO.

Et moi je voudrais avoir ce saucisson qui est au bas de la robe de sa femme.

3ᵉ LAZZARO.

Pozz'essere acciso! (puisses-tu être occis)! Sainte Claire, la femme de saint Antoine! ce n'était que son amie.

2ᵉ LAZZARO.

Pozz'essere acciso toi-même! les saints n'ont point d'amies, ils ne pèchent pas.

Et tout cela accompagné de *mannaggia*, de *porzi*, de lazzis, de gestes et d'éclats de rire sans fin (1).

Un autre jour..... Mais que je vous parle d'une

(1) *Mannaggia* veut dire : Que tu aies du mal! ce qui équivaut à : Que le diable t'emporte. Quant au *porzi*, après de profondes et consciencieuses recherches, je suis parvenu à découvrir qu'il signifie *aussi*. Ce sont des mots qu'un Napolitain prononce de cent trente à cent quarante fois par jour.

autre coutume établie à Naples lorsque des pluies d'orage viennent changer les rues en rivières.

Les moyens de communication (de grosses pierres ou de méchants morceaux de planches) sont, dans ce cas-là, tellement éloignés les uns des autres, que le plus souvent vous êtes obligé d'avoir recours à un lazzaro, nu-pieds et nu-jambes, qui vous prend à bras-le-corps, vous soulève entre ses bras, et qui, ainsi suspendu, vous fait traverser le courant d'eau.

Un de ces jours-là, me promenant tranquillement dans Toledo, absorbé par mes pensées, et sans avoir la moindre envie de passer de l'autre côté du fleuve qui coulait près de moi, je me vois saisi tout à coup par un vigoureux lazzaro, soulevé et transporté à la rive opposée; et tout cela d'une manière si instantanée et inattendue, que ce n'est que replacé sur mes jambes, et au moment où mon ravisseur me demandait le prix de ses travaux (un sou), que, comme éveillé d'un rêve, je lui demandai pourquoi il m'avait porté là sans que je l'en eusse prié. *Signori, m'ha fatto zezza* (mon petit monsieur, tu m'as fait signe des yeux). Je le priai alors de me reporter là où il m'avait pris, et je lui payai deux sous : c'est ce qu'il voulait.

Ces petits faits, ces petits détails ne vous donnent-ils pas la mesure de l'esprit et du caractère de ce peuple? Lui aussi, ainsi que son roi, rit et veut jouir de

tout ; mais n'ayant à sa disposition ni bois de Persano, ni villages de Santo-Lencio, il se divertit en polissonnant, *al far niente*, à convoiter de la charcuterie, à respirer avec délices le bel air de son pays, à contempler avec extase le beau ciel et le spectacle enivrant que la nature a placé sous ses yeux : les quelques sous même nécessaires à son existence, il veut les gagner en se jouant. S'il a existé un être heureux au monde, c'est Ferdinand lorsqu'il chassait ; s'il en existe un, c'est un lazzaro qui a bien dîné.

C'était au commencement de l'année 1806, peu de temps après la bataille d'Austerlitz, dont une des conséquences fut la dissolution de l'armée coalisée campée à cette époque aux frontières napolitaines. Les Russes d'un côté retournaient chez eux, les Anglais de l'autre voguaient vers Messine, en même temps que Joseph Napoléon, nommé par son frère à la souveraineté de Naples, se disposait à faire son entrée dans son nouveau royaume, et tandis que la cour de Sicile, prête à s'embarquer sur sa petite flotte, allait se réfugier une seconde fois dans ses possessions au delà du Phare.

Quant à moi qui avais *prudemment* choisi cette occasion propice pour entrer au service de la Grande-Bretagne, ne me souciant en aucune manière de demeurer à Naples avec mon uniforme anglais, au moment de l'entrée des Français, je songeai sérieusement

à demander mon passage sur la frégate *la Minerve* commandée par M. de Préville : il me fut accordé ; mais quelques indiscrétions de jeunesse, dont il est inutile de parler ici, firent changer ma destination, et je m'embarquai définitivement sur une *bella Polacca salernitana*, j'allais dire sur l'arche de Noé.

Le prince héréditaire grand *Georgofilo*, grand amateur de *pastorizia* et de troupeaux, avait mis à bord de ce bâtiment ses juments et ses poulains, ses ânes et ses ânesses, ses vaches, ses brebis et ses cochons, des paons et des cygnes, des oies noires et blanches, des poules et des canards aux mille plumages, de toutes les espèces et de toutes les régions du monde, et avec cela enfin de nombreux palefreniers, des pâtres, des gardiens de ces milliers d'animaux, qui (les gardiens bien entendu) menaient avec eux en Sicile leurs femmes, leurs enfants, leurs familles.

La partie aristocratique de cette embarcation se composait : 1° de la famille de D. Ferdinando Bracco, cavalcadour de Sa Majesté ; 2° du premier violoniste de la reine, et de ses deux filles ; 3° d'un curé ; 4° de moi, pouvant me considérer, sans excès d'amour-propre, comme l'Énée de ces nouveaux Troyens.

Il était donc là ce peuple, je le voyais réuni sous mes yeux, j'en étais entouré, pressé ; je pouvais l'examiner à mon aise ; étudions-le ensemble.

A notre départ de la plage parthénopéenne, le ciel était pur et la mer calme; une brise légère venant du nord enflait nos voiles et ridait gracieusement la surface des eaux; mais le maintien de mes compagnons de voyage contrastait fortement avec ces auspices d'une heureuse traversée : la tristesse et l'abattement se dessinaient sur les traits de ces émigrants, et leur silence, entrecoupé de gros soupirs, exprimait plus éloquemment que la parole leur regret d'abandonner les lieux de leur naissance, les objets de toutes leurs affections.

Cette situation d'esprit ne dura cependant que peu de temps : à peine étions-nous près de sortir du golfe et de franchir l'île de Capri, que la douleur, jusque-là concentrée, commença à trouver une issue : de longues exclamations isolées, accompagnées de quelques larmes, se firent d'abord entendre; d'autres larmes et d'autres exclamations ne tardèrent pas à répondre aux premières : la douleur est épidémique, on le sait. *Addio, Napoli bello, Napoli bello, addio! Chiaja mio, Posillipo mio, chi sa se nce verimmo n'ata vota* (adieu, ma belle Naples, ma belle Naples, adieu, mon cher Chiaja, mon cher Pausilipe, Dieu sait si nous nous verrons encore une fois)! ne cessait-on de crier : et enfin cette manifestation de détresse devint si générale, si bruyante, si étourdissante, que ce fut comme une ex-

plosion, et que nos autres compagnons de voyage, les bêtes aux mille formes et aux mille couleurs, frappés probablement d'épouvante, ou probablement aussi saisis tout à coup d'une noble émulation, ou animés enfin tout simplement du désir de corroborer par leurs voix les agréables accords de ce délicieux concert, se mirent à qui mieux mieux, les uns à brailler, les autres à grogner, ceux-ci à hennir, ceux-là à beugler ; les paons criaient et les taureaux mugissaient, en même temps que les coqs chantaient et que les poules gloussaient : c'était, en un mot, une infernale musique; et je pense, quant à moi, qu'en ébranlant l'atmosphère par la violence de ses détonations, elle fut cause de la tempête que nous essuyâmes quelques heures plus tard.

Nous n'en étions pas encore là cependant ; la mer continuait d'être unie et le vent favorable, et nous eûmes bientôt perdu de vue le diorama enchanteur que nous avions eu jusque-là sous les yeux ; le golfe et Capri s'étaient aussi dissipés.

A ce point là l'étrange harmonie, qui avait graduellement baissé de ton, cessa tout à fait, et un changement remarquable s'opéra dans l'esprit de mes concitoyens ; les objets de leurs regrets ne frappant plus leurs regards, leur gaieté naturelle reprit ses droits ; des lazzis et des plaisanteries de toutes sortes succédèrent à l'abattement général, et petit à petit, la ta-

rantella avec ses castagnettes, les chansons les plus grotesques et la joie la plus folle remplacèrent les cris, la douleur et les pleurs.

A cette époque, je ne connaissais pas les Napolitains aussi bien que je les connais aujourd'hui, je les regardais immobile d'étonnement, et je me disais à part moi : « J'ai compris leur tristesse, j'ai aussi compris et je n'ai que trop entendu leurs larmes et leurs clameurs ; mais comment expliquer maintenant un tel excès de belle humeur ! que s'est-il donc passé de nouveau ! » Dans cette perplexité d'esprit, je me souvins de Ferdinand Ier en 1798, lors de sa première fuite en Sicile. Il venait de perdre son royaume, et un de ses enfants expirait à bord sous ses yeux et dans la traversée, la nuit avant d'aborder à Palerme ; et le lendemain, presque en débarquant, il chassait et il s'amusait déjà avec l'élite de ses courtisans à sa campagne *de' Colli*.

La morale est faite, mais l'histoire n'est pas finie, en voici la suite.

Ben ha di bronzo il cor chi dell' infida
Fede de' venti e di Nettun si fida (1).

Hélas ! hélas ! on ne chante pas et l'on ne danse pas

(1) Mauvais vers d'un bon poëte (Filicajà) : « Celui-là a un cœur d'airain qui se *fie* à la *foi infidèle* des vents et de Neptune. »

toujours dans ce bas-monde ! et les mauvais moments y sont plus longs que les bons !

L'infernale musique portait ses fruits ; le ciel s'était couvert d'épais nuages, l'air était devenu sombre et humide ; la fraîche brise du nord, changée en un vent impétueux du midi, semblait nous ordonner, par ses mugissements, de revenir sur nos pas ; et la mer, unie d'abord comme une glace, houleuse ensuite, bouillonnait maintenant d'une manière effrayante, et passait parfois sur le corps du navire ; et le navire et nous, balancés, tantôt sur la pointe d'une vague qui touchait aux nues, tantôt au fond d'un gouffre, nous étions menacés sans cesse d'être engloutis. Bref, nous essuyons une tempête, une terrible tempête, telle qu'on n'en vit jamais : c'est ainsi du moins que s'exprimaient nos matelots ; mais la tempête présente est toujours la plus épouvantable des épouvantables tempêtes ; transigeons, et appelons-la tout simplement une tempête comme une autre.

A ce point-là, les passions qui avaient agité mes compagnons de voyage, ainsi que le vent, changèrent de direction, et suivirent une marche diamétralement opposée ; on s'était élevé par degrés de la plus morne tristesse aux chants et à la tarantella ; on retomba cette fois de la joie la plus animée au découragement le plus complet.

C'est cette dernière situation que j'entreprends de décrire, avec votre permission, dans l'article qui suit.

—

ARTICLE VII.

CONCLUSION.

Je n'ai ici qu'à raconter deux petits épisodes de cette traversée, qui, quoique étrangers au sujet, me paraissent de nature à pouvoir égayer un instant le lecteur, et puis je me hâterai de conclure; mais qu'on ne tire de mes paroles aucune conséquence fâcheuse pour les Napolitains; question d'ailleurs que j'ai traitée dans les *Pensées et Souvenirs*, et sur laquelle je compte revenir ici. Qu'on se souvienne que les personnes avec lesquelles j'étais embarqué appartenaient presque toutes aux plus basses classes du peuple, qu'il y avait là beaucoup de femmes et beaucoup d'enfants, et que ces gens étaient de plus attachés à la cour, où, certes, on ne leur donnait pas des leçons de fermeté.

La bourrasque ayant éclaté, on fit appel à tous les saints du calendrier; la majorité des voix, cependant,

se prononçait en faveur de *santo Jennaro, santo Antonio, santa Maria Maddalena* et *santa Maria de' Camaldoli;* et bientôt ces invocations acquirent un tel degré d'intensité, qu'elles provoquèrent la répétition du concert dont je parlais tout à l'heure, ce qui, à son tour, je le dis en passant, redoubla les forces des éléments conjurés contre nous. Mais lorsque la tempête déploya toutes ses fureurs, une cruelle anxiété se peignit sur les traits de mes compagnons de voyage, et enfin, hommes, femmes et enfants, allèrent tous se blottir dans le petit coin qui leur était destiné ; le silence, cependant, ne régnait pas à bord cette fois.

Sans parler ni du craquement des mâts, ni de la mer en courroux, ni de tous les lieux communs qu'on débite en pareille occasion, les appels aux saints du paradis, quoique articulés maintenant de la voix d'un mourant qui récite ses dernières prières, allaient toujours leur train ; et, bien que l'infernale musique eût cessé de déchirer les nues, des gémissements prolongés, arrachés par la souffrance et les litanies avec leurs *ora pro nobis*, produisaient un bourdonnement tellement désagréable, qu'il augmentait le mal de mer dont chacun était atteint ; ajoutez à cela les prières dont j'étais personnellement obsédé.

La famille de don Ferdinando Bracco, les filles du violoniste, le violoniste lui-même, l'aristocratie du bâ-

timent en un mot, me répétait à tout moment : *Cavalié, dicite o ppatró di ritornare a Napoli* (chevalier, dites au patron de retourner à Naples), à quoi je répondais en faisant la sourde oreille; ajoutez encore que tout le monde demandait à se confesser: *U' confessó, u' confessó* (un confesseur, un confesseur), criait-on de toutes parts, et vous concevrez la confusion produite par l'explosion de la tempête; il y avait même des individus, qui, malgré les maux du moment, conservaient la force de se plaindre avec toute la puissance d'un œsophage napolitain.

Un jeune palefrenier, entre autres, assis tout à côté de ma cabine, avec une voix de Polyphème, et de manière à me donner des haut-le-cœur, ne cessait de hurler : *Mamma mia mo è fornita, mo mamma mia no te vijo cchiú* (maintenant c'est fini, ô ma mère, maintenant, ma mère, je ne te verrai plus).

Comptant sur l'influence que je pensais exercer sur l'embarcation, je me tournai vers lui et je lui dis, mais *sotto voce* : « Pourquoi criez-vous comme cela, mon ami? n'augmentez pas, par vos pleurs, la confusion qui règne en ce moment à bord, la manœuvre peut en souffrir. » Il me laissa achever, en me regardant cependant dans le blanc des yeux, et puis, après un moment de silence : « *E tu non chiagni, tu* (et toi, tu ne pleures pas, toi)! repartit-il avec cette voix que

vous connaissez déjà. — Et pourquoi voulez-vous que je pleure? je ne crois pas que le danger soit aussi grand que vous le pensez, et, à tout prendre, à quoi sert-il de pleurer? — *E tu u ssai perchè non chiagni* (et toi, le sais-tu pourquoi tu ne pleures pas)? — Non, pourquoi donc? — *Perchè si Turco* (parce que tu es un mécréant). »

Je l'avouerai, cette réponse, lancée au milieu de la société superstitieuse et ignorante dont j'étais environné; ce mot *Turco* surtout, que ce vigoureux et tendre fils de sa mère fit retentir comme un coup de canon, me glaça le sang. Que ce mot eût passé de bouche en bouche, et c'en était fait de moi; on m'aurait envoyé, ainsi que Jonas autrefois, chercher un asile dans le ventre d'une baleine hospitalière. Je jetai à la hâte un regard inquiet autour de moi, et voyant l'anéantissement physique de mes chers concitoyens, insensibles par là à quoi que ce fût, je respirai; puis, prenant un air de dignité outragée, je repartis au palefrenier: « Monsieur, vous êtes bien insolent de parler de la sorte; sachez, monsieur, que je suis meilleur catholique que vous. » Cela dit, je lui tournai le dos, et j'entrai dans la chambre de poupe.

Et, ici, j'assistai à un spectacle dont voici les détails.

Le violoniste, espèce de géant à gros ventre et à longue queue (il appartenait à la cour, et son accou-

trement vous est connu), était là, debout, faisant d'inutiles efforts pour cacher l'émotion que trahissait l'étrange mobilité de ses traits, et tâchait, en même temps, de se donner un faux air de fermeté, dans l'intention d'encourager ses deux filles, qui, éplorées, les cheveux en désordre, et roulant de grands yeux, articulaient ces deux mots, d'une voix éteinte et comme prêtes à rendre le dernier soupir : *Papà, l'assoluzione* (papa, donne-nous l'absolution). Le *papa* alors prend tout à coup une résolution énergique ; il monte sur le pont pour consulter le ciel, pour constater si le danger était aussi imminent qu'on le pensait, pour en imposer au vent et à la mer, que sais-je? il va et il revient plus vite qu'il n'était allé, et dans un état bien différent.

A peine avait-il passé sa tête hors de l'écoutille, qu'une insolente vague, en franchissant les bords du bâtiment, arrive, passe par cette ouverture, et inonde de la tête aux pieds l'Orphée infortuné; encore, ce n'est pas tout : l'escalier qui lui servait de perchoir fut inondé du même coup, et le violoniste, accueilli de cette manière, en s'empressant de descendre, glisse et tombe de toute la pesanteur de son gros corps.

Il tient encore bon cependant, il se relève, et il marche courageusement jusqu'à la chambre de poupe, son habit et sa veste transformés en fontaines, laissant partout derrière lui de larges traces de son passage;

quant à son toupet et aux boucles de ses cheveux, affaissés et pendants, ils ne présentaient plus qu'une masse informe ; et la poudre qui les recouvrait, détrempée dans l'eau de la mer, avait changé sa coiffure et sa queue en de petits ruisseaux dégouttant un liquide blanchâtre, qui colorait les lieux par où il passait.

C'est dans cette situation, et essayant toujours de montrer la même fermeté, que le pauvre inondé se présenta devant ses filles : *Nennelle mie*, leur dit-il avec une voix à la Lablache, *nn'avite paura; vengo de parlá co' ppatró, aggio parlato a i mmarinari, e tutti m' hanno ditto che paura non ce nn' è* (mes chères enfants, n'ayez pas peur, je viens de parler au patron, j'ai parlé aussi aux matelots, et tous s'accordent à dire qu'il n'y a point de danger). Pieux mensonge ! car, à moins que la vague qui l'avait *visité* ne lui eût confié toutes ces belles choses, personne ne pouvait les lui avoir apprises, il n'avait fait que monter et descendre, et j'avais suivi tous ses mouvements.

Après cette allocution, cependant, les efforts inouïs qu'il avait faits pour se montrer homme de cœur avaient mis un terme à son courage ; je voyais déjà de grosses larmes, confondues avec le liquide blanchâtre, ruisseler sur ses joues, et je me disais : « Il ne durera pas longtemps. » Effectivement, à peine avait-il achevé de parler, que, se retournant d'un autre côté, et ap-

puyant ses mains sur ses yeux, il commence à beugler : *Santo Jennaro mio! mo simmo muorti tutti quanti* (mon saint Janvier! maintenant nous sommes tous morts sans remède)! Voilà une nouvelle manière d'encourager ses enfants, que je lègue aux pères de famille qui pourraient se trouver dans une situation pareille.

Enfin le patron se laissa persuader, il rebroussa chemin, et, après trois jours d'absence, nous revînmes à Baia, et de là à Naples. Le drapeau tricolore flottait déjà sur le château Saint-Elme ; et, à mon arrivée, Joseph Napoléon, accompagné de son état-major, faisait son entrée dans Tolède.

Revenons une dernière fois à mon sujet ; résumons-nous et tâchons de conclure tout à fait (car, chemin faisant, j'ai assez posé de conclusions) ; il en est temps.

Je le redis. Cette entière ressemblance entre le peuple napolitain et son défunt roi, cette insouciance mêlée à cette gaieté et à cette disposition pour la grosse plaisanterie, ce goût pour la dissipation et ce dégoût pour les choses sérieuses, cette aptitude à passer sans transition d'un extrême à un autre, ces nobles s'exprimant avec la même *goffagine* que le dernier des lazzari, tout cela fut l'œuvre de Ferdinand Ier.

Ce peuple pouvait bien être insouciant du temps des vice-rois, l'insouciance et la taciturnité sont même des caractères distinctifs de l'esclavage (voyez les

Turcs et les Espagnols du temps de Philippe II); mais il ne riait et il ne chantait pas, il était trop malheureux pour cela. Il respira, il est vrai, sous Charles III; mais si ce monarque avait régné plus longtemps, il aurait rendu son peuple grave et digniteux comme lui, comme tout ce qui l'environnait. La comparaison de Ferdinand débarquant à Palerme, avec mes compagnons de voyage gais et tristes presque en même temps, vous explique assez cette partie de ma thèse; et quant au langage de la noblesse napolitaine enfin, Charles III se respectait trop et il était trop instruit pour permettre à ses courtisans d'employer des phrases et des termes qu'il n'aurait pas soufferts dans un de ses domestiques à livrée : tirez la conséquence.

Il existe en Toscane des villes, Sienne principalement, où le dernier homme du peuple s'exprime avec un choix des mots, avec une grâce et un atticisme qui ne sauraient être surpassés par les écrivains les plus élégants. *Chi picchia* (qui frappe)? demandait, en courant à sa fenêtre, une petite fille d'un savetier de cette ville. — *Son io, Bettina, apritemi* (c'est moi, Bettine, ouvrez-moi), répondait une pauvre femme. — *La venghi, la monti, giusto si desina* (venez, madame, montez, madame, justement on se met à table).

On attribue une telle pureté de langage au long régime du républicanisme le plus étendu dans ces

contrées, et conséquemment à la grande civilisation du peuple qui prenait directement part aux affaires les plus importantes du gouvernement. Ce serait à Naples un phénomène sans explication, que celui d'une noblesse parlant le langage des lazzari, si Ferdinand I[er] n'avait pas passé par là.

Il y a trente-deux à trente-trois ans, en allant à Naples, et en vous adressant au premier venu, lazzaro ou grand seigneur de ce pays, pourvu qu'il fût maigre, quoique robuste, nerveux, et d'une taille élancée, et qu'il eût les traits fortement prononcés et un long nez, vous auriez pu assurer sans mentir que vous veniez de voir le roi Ferdinand et de lui parler, tant il existait de ressemblance morale entre ce prince et ses sujets : je dis trente-deux à trente-trois ans, à cause de la domination française pendant dix ans, citée au commencement de ce chapitre. Si, flatté de cet espoir, vous entrepreniez aujourd'hui ce voyage, vous pourriez vous adresser à un Napolitain modelé sur le moule français, ou ayant adopté plus récemment des manières anglaises, et conséquemment n'ayant aucun rapport avec le type d'autrefois de ce peuple, le grand Nasone, le protagoniste de cet écrit : je vous en préviens, car je ne voudrais pas être responsable de votre mécompte.

Et ici je répète mon refrain. « Les peuples, relative-

ment à leurs souverains, sont ce que le bloc de marbre est sous la main du soulpteur. »

Si j'ai tort en raisonnant de la sorte, que l'on me dise si c'est par le hasard qu'il faut expliquer cette ressemblance morale qui existe, m'assure-t-on, entre les habitants de l'Autriche et François Ier, leur empereur pendant quarante-cinq années ? même bonhomie, même simplicité de mœurs, mêmes manières patriarcales, qualités de ce souverain, tout despote qu'il fût. Eh ! n'est-ce pas du temps de Pierre le Grand qu'apparut pour la première fois dans la sauvage Russie ce mélange de civilisation et de férocité, caractères distinctifs de ce monarque ? Plus tard, lors de la domination de Catherine II, femme éclairée et sensuelle, ne vit-on pas cette civilisation et la corruption des mœurs marcher d'un pas égal dans cet empire ? Les Prussiens aussi, esclaves et automates sous Frédéric-Guillaume Ier, ne devinrent-ils pas, au temps du grand Frédéric, spirituels et instruits, et en même temps les premiers soldats et les meilleurs tacticiens de l'Europe ? Eh ! n'est-ce pas encore depuis la révolution opérée par ce génie dans les hommes et les choses de sa patrie, qu'on appela Berlin le Paris de l'Allemagne ?

Je crois l'avoir déjà dit : des circonstances autres que l'exemple donné par le prince contribuent quelquefois et simultanément à l'éducation des peuples.

Dans la Péninsule occidentale, par exemple, l'inquisition, qui a pendant des siècles affligé cette malheureuse contrée, a beaucoup aidé sans doute à communiquer aux mœurs castillanes cette taciturnité défiante qui les caractérise; mais ce n'est qu'au temps de Philippe II (de Philippe II, l'incarnation de cet infâme tribunal) que Madrid devint la personnification d'un auto-da-fé. Et cette fameuse infanterie espagnole, appelée l'invincible, invincible toujours sous Charles V, qui lui donnait parfois l'exemple de l'intrépidité, qu'on m'apprenne à quelle époque elle cessa de mériter cette belle réputation? n'est-ce pas au temps de ce même Philippe II, de ce lâche tyran, qui, renfermé à l'Escurial, ordonnait à ses soldats d'égorger et de se laisser égorger? Que si je me trompe enfin, qu'on m'explique après tout comment il se fait que la nation française, dévorée, il n'y a pas encore longtemps, d'amour pour la gloire, et animée de cet esprit belliqueux qu'on a appelé le génie de la France, soit devenue tout à coup, sous un prince essentiellement pacifique, occupée d'intérêts positifs et d'une mansuétude exemplaire?

Comparez, si vous avez la bosse de la comparaison (là, au milieu, sur la sommité du front), la France de 1814 ou 1815, à la France de 1836.

On aurait pu comparer la première à un paladin tout bardé de fer, le casque en tête, la visière baissée,

la lance au poing et défiant les passants au combat; cette autre France en habit bourgeois, et en bonnet de coton, une branche d'olivier à la main et grimaçant la bonhomie, sourit à tout le monde, tout en cachant soigneusement ses écus.

Cette fantasmagorie exécutée comme par un coup de baguette en moins d'un quart de siècle, ce sont deux hommes de génie, d'accord, mais d'un génie un tant soit peu opposé, qui l'ont produite; et ces deux hommes s'appellent Napoléon et Louis-Philippe.

Son regard d'aigle à part, sous le point de vue où je traite la question, Napoléon, pour me servir de l'expression d'un grand écrivain, n'eut pas certes beaucoup de peine à se donner *pour faire de la France un soldat*, la France a toujours été soldat : c'est dans le changement du tout au tout opéré par Louis-Philippe qu'est le prodige; et cela en moins de six ans! Il est vrai que rien ne rend les peuples plus malléables que les continuelles commotions politiques qui s'opèrent dans leur sein : c'est ainsi que les Romains perdirent leur génie et leur courage.

Les commotions politiques, que j'appelais naguère *des remèdes souverains pour les maladies mortelles des nations*, sont par rapport à la moralité et au caractère des peuples, comme ces violents poisons employés par la Faculté dans les cas désespérés; pris en

petite quantité, ils rendent la vie au mourant; une forte dose, ou des doses trop souvent administrées le mènent plus vite au tombeau.

Aujourd'hui vainqueurs, vaincus demain, l'impérieuse nécessité oblige tour à tour tous les partis à baisser le front devant le pouvoir dominant du moment. De cette soumission forcée à des actes moins honorables, le pas est bientôt franchi : on a des intérêts personnels ou de famille à ménager; les uns font alors, ainsi qu'ils les appellent, des concessions de principes, les autres les abjurent tout à fait; et bientôt encore on en vient à des professions de foi mensongères qui font parfois douter si leur auteur est le même homme du jour précédent : et le pouvoir qui arrive, obligé à son tour de ménager tout le monde, se paie de cette fausse monnaie, s'entoure des individus qui la débitent, et, s'il est adroit, il finit par exploiter à son avantage un dévouement auquel il ne croit pas. Ce n'est pas tout.

Ces commotions politiques, en remuant la société jusqu'au fond, font jaillir, il est vrai, des hommes supérieurs, qui seraient demeurés ignorés sans elles, mais en même temps elles font surnager ce que cette société renferme de plus impur et de plus abject, des intrigants, des publicains, de vrais parvenus, qui, supposé que ces révolutions se prolongent ou se mul-

tiplient, demeurent à la surface comme si c'était là leur place : ces gens manqueront tout au moins de dignité et seront par là plus portés à donner les exemples que je viens de flétrir.

Tous les hommes cependant ne courbent pas la tête à la première ou à la seconde de ces secousses ; quelques beaux caractères demeurent debout, comme pour attester qu'il est encore de l'énergie et du noble orgueil dans la nation ; mais à la troisième ou à la quatrième qui ont lieu coup sur coup, on compte bien peu d'individus qui n'aient passé par ces bassesses : et ici il ne faut pas oublier qu'il existe dans le cœur des hommes une espèce de philosophie comparative que les écoles n'enseignent pas.

Sans s'informer d'où vient le mal, ni s'il y a possibilité pour un ordre meilleur, le peuple, voyant d'un côté ces gouvernements se succédant sans cesse et justement maudits tour à tour, voyant d'autre part ces êtres tarés riches, considérés et en place, tire naturellement la conséquence que tous les hommes et tous les régimes sont également mauvais, et qu'il n'y a de positif dans le monde que l'or ; alors il ne sera plus préoccupé que de ses profits et d'un désir immodéré de faire fortune ; tous les moyens pour atteindre ce but lui seront bons, et les plus expéditifs seront les meilleurs ; de là le manque de ses convictions en po-

litique, de là son indifférence sur la manière dont on le gouverne. Entendez-le, mes amis, qui vous étonnez de cette indifférence (1).

Y-a-t-il un remède, demandera-t-on, à un tel état de choses? Oui. Des chefs, exclusivement animés du bien de la patrie, en renvoyant cette vase aux lieux d'où elle est venue, en honorant les beaux caractères et la vertu, peuvent avec le temps retremper l'âme de ce peuple. L'Y-Wang-Ti, dit Diderot quelque part, le meilleur des empereurs chinois, celui-là même qui fit bâtir la grande muraille et qui donna à son peuple les plus sages lois, fit brûler un jour tous les livres, ceux d'agriculture, d'architecture et de médecine exceptés, « parce que, disait-il, dans un État où il y a des gens qu'on appelle des gens à talent, les gens de bien ne sont que les seconds. » Certes, je suis loin d'approuver, dans un sens aussi étendu du moins, cet auto-da-fé littéraire; mais il y a dans la pensée de ce brave empereur un fonds de sagesse et de philanthropie qui mérite d'être médité par nos modernes législateurs.

Aujourd'hui, dans certains États, ce sont les gens à argent qui ont le premier rang. « On ne saurait entourer d'assez de considérations la richesse, a-t-on dit,

(1) O mon pauvre Carrel! c'est à vous que j'adressais ces observations.

et l'observance de cette maxime est de nature à faire penser qu'on a voulu sous-entendre : « N'importe les moyens dont cette richesse est acquise. » Aussi voyons-nous les coryphées de la moderne société lancer le blâme et l'outrage sur les plus vertueux citoyens avec un aplomb à faire parfois douter si nos parents et nos précepteurs ne se sont pas par hasard moqués de nous en nous donnant l'idée du juste et de l'injuste. « Je remercie Dieu de ne pas être riche, disais-je un jour, dans une circonstance analogue, à un de ces honnêtes publicains ; si je le devenais, qui sait? à votre exemple, serais-je peut-être tenté de calomnier les gens qui valent mieux que moi. »

M. de Lamartine, dans son *Voyage en Orient*, ouvrage que je n'ai point pour le moment sous les yeux, s'exprime, je pense, à peu près en ces termes, en parlant des peuples de l'Italie qu'il vient de visiter : « Cependant, si en prenant au hasard un nombre égal de Français et de ces peuples qu'on dit esclaves, on me demandait de quel côté se trouve le plus de moralité, *je* frémirais de répondre ; » et il ajoute : « Qu'on n'arguë point de ces paroles que je sois l'ennemi de la liberté. » Je crois que l'observation du grand poëte est fort juste, mais M. de Lamartine se méprend, à mon avis, en attribuant à la liberté ou à l'esclavage la dose différente de moralité entre les deux peuples ; c'est à

la promulgation et à la mise en œuvre de maximes telles que celles que je viens de mentionner, c'est aux faits que j'ai signalés plus haut qu'il faut rapporter ce fait. En Italie, où les commotions politiques ont été moins fréquentes et surtout d'une moindre durée qu'en France, les mêmes symptômes politiques n'ont pu s'y manifester, et le peuple conséquemment n'a pu être à même de pratiquer la philosophie comparative dont je parlais tout à l'heure... Mais ne voilà-t-il pas qu'entraîné par la discussion, et presqu'à mon insu, j'ai perdu de vue mon sujet, et que je donne de nouveau dans le Machiavel et le Montesquieu ! Je m'étais cependant bien promis de ne jamais plus m'occuper de ces sortes de questions !

Revenons à ma thèse, que je regarde comme suffisamment prouvée.

Ce mot : *lorsqu'Auguste buvait, la Pologne était ivre,* peut s'appliquer à tous les peuples et à tous les souverains de la terre.

Je le sais, mes amis, d'après le titre de ce chapitre, je m'étais engagé à vous parler, et de Marie-Caroline, et du duc de Calabre (François Ier), de *tutti quanti* en un mot. Tout cela viendra à sa place, Dieu sait même si jamais j'en parlerai ; la disposition de mon esprit, mon humeur, mon caprice, si vous l'aimez mieux, en décidera.

COROLLAIRE.

J'ai dit au quatrième article de ce chapitre, en parlant du roi Ferdinand : « Quelquefois même ses plaisanteries portaient sur des sujets où le cynisme de la pensée rivalisait avec la trivialité de l'expression ; » et, bien qu'on ait pu prendre quelques-unes de mes anecdotes comme la preuve de cette assertion, il faut que je dise qu'en les écrivant je faisais allusion à un autre fait.

Un jour, le prince de Salerne ayant consulté son père sur un nouveau modèle d'uniforme destiné à l'armée napolitaine, Ferdinand, après l'avoir examiné un instant, répondit : *Figlio mio, vestili come voi, chissi se nne fuino sempre.*

Ce mot mérite d'être flétri plus que je ne l'ai fait, et il ne peut avoir été prononcé que par celui qui se faisait un jeu de sa propre poltronnerie.

Un prince est bien coupable de s'exprimer *de la* sorte à l'égard de son peuple ; et ce mot, dans la bouche du roi Ferdinand, est plus qu'une calomnie, il était en même temps une noire ingratitude.

Non, il n'est pas vrai que les Napolitains fuient toujours : ce prince aurait dû se souvenir que c'est au courage de ce peuple, courage atroce, exalté, fana-

tique, tout ce que vous voulez, qu'il dut en 1799 d'avoir recouvré son royaume; et si, en rappelant 1798, j'ai parlé d'Altamura et du fort de Villiena, que les Français de Championnet et de Macdonald disent d'un autre côté quelle fut la résistance que leur opposa ce peuple à leur entrée à Naples. Et encore, quelle cause inspirait cette résistance et ce courage? l'amour de son souverain, son type et son idole tout à la fois, l'attachement pour un homme qui devait le déshonorer.

Les Napolitains ne se sauvent pas davantage dans les combats d'homme à homme, et je ne pense pas qu'il existe un pays où l'on se batte plus souvent et plus adroitement qu'à Naples.

Ces vérités, c'est un Sicilien, ennemi-né, dit-on, des Napolitains, et celui qui a eu peut-être le plus maille-à-partir avec eux, qui les proclame.

J'ai dit le bien, je dirai le mal.

Le défaut dominant des Napolitains, de ceux principalement que, pour l'amour de la brièveté, j'appellerai de fabrique française, est un amour-propre excessif et une prévention exagérée en faveur de tout ce qui tient à leur pays.

S'agit-il d'adroits écuyers, nulle part on ne monte aussi bien à cheval qu'à Naples; et, je le dis à regret, les Napolitains ne sont pas de fameux cavaliers; enfin,

n'importe de quoi l'on discute, de la viande ou du poisson, de l'air ou du feu, tout est meilleur à Naples, et les Napolitains sont les premiers en tout. Certes, nous avons tous de l'amour-propre, mais il en est de deux sortes : l'un senti, mais modeste et retenu; l'autre également senti, mais naïf et expansif. Les Anglais possèdent le premier, il leur arrive rarement de parler de leur propre mérite; les Français, au contraire (je prends deux grandes nations pour modèle, afin de ne pas être obligé de faire le tour de l'Europe), les Français vous disent tout simplement la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes; et je conçois également ce second amour-propre, il s'appuie sur une civilisation si étendue, sur des faits si beaux et si récents, qu'il leur doit être bien permis de l'exprimer hautement; mais toute chose a sa limite.

Tout en s'entretenant dans une société du fameux procès de La Roncière, on s'étonnait de ce que cet homme n'eût pas du moins le courage de mettre fin à ses jours, lorsqu'un jeune littérateur, rempli de talent et de mérite, se prit à dire : « Mais vous ne savez donc pas, messieurs, c'est qu'il y a du sang égyptien dans les veines de M. de La Roncière; sa mère ou sa grand'mère était de ce pays-là. » Et je murmurais en attendant entre les dents : « Amour sacré de la patrie, quelle est donc la puissance magique de ta force! »

Une dame très-spirituelle mit fin à l'entretien en disant que c'était du sang d'une bayadère qui coulait dans les fibres de cet accusé.

Eh ! mon ami ! avec les invasions si fréquentes et réciproques, avec les continuels voyages qui ressemblent à des émigrations, et, avec cela, la galanterie qui va toujours son train, sauriez-vous me dire au juste combien il coule de sang français ou sicilien dans les veines de votre parent ou du mien? combien de sang allemand ou français dans tel prince germanique ou dans tel ministre de votre pays ? une supposition, comme dirait Brunet des Variétés; et notez, mon ami, que je pourrais ajouter des noms propres à ce que je vais dire.

Un Italien vient s'établir en France, où il se fait naturaliser; ses enfants, devenus citoyens français, sont admis dans vos armées de terre ou de mer; ils se font remarquer par leur intrépidité, et on les appelle de braves Français; que sont-ils cependant? peut-être les *fils* de ce qu'on appelle à Naples un *cacarone* (un homme qui a peur). Revenons aux Napolitains.

C'est la seconde catégorie de cet amour-propre, celui que je nomme l'amour-propre français, qui a des rapports avec celui des Napolitains, avec cette différence cependant qu'ici il manque un tant soit peu de base : le fait suivant vous dira à quel point il est exagéré.

Lors de mon séjour à Naples, j'entendais souvent porter jusqu'aux nues le mérite de l'amiral Caracciolo, celui-là même qu'immola si indignement la vengeance de Marie-Caroline. Jusque-là il n'y avait rien à dire; M. Caracciolo était un homme de mérite : mais on ajoutait que c'est par jalousie de métier que lord Nelson le fit exécuter à son bord.

Lord Nelson jaloux de M. Caracciolo! ceci devenait trop fort.

Cette hideuse action s'expliquait tout simplement par la passion aveugle de ce héros pour sa maîtresse, l'âme damnée de Marie-Caroline; mais non, et notez qu'on ne se contentait pas ainsi de rendre M. Caracciolo l'égal de l'amiral anglais, non, on voulait qu'il lui fût supérieur, qu'il fût meilleur et plus grand marin que lui : vous l'entendez, ce fut la jalousie; lord Nelson voulut à tout prix se débarrasser de cette *célébrité* guerrière qui l'importunait.

J'écoutais ces niaiseries en haussant les épaules; mais que devins-je en voyant les ouvrages napolitains qui traitent de cette époque, s'accorder tous à parler sérieusement de cette jalousie de marin! Voici, entre autres, les paroles de M. le général Colletta, moderne auteur d'une assez bonne histoire du royaume de Naples, *tomo secondo, libro quinto, capitolo primo, pag.* 152 : « L'amiral Caracciolo, livré par la trahison

d'un de ses domestiques aux mains du cardinal, fut réclamé par Nelson, qui ne le faisait, pensait-on, que dans l'intention de sauver un preux si souvent exposé aux dangers de la guerre et de la mer; et, dans cette supposition, en rappelant *la jalousie que les hauts talents du marin napolitain avaient parfois excitée dans le cœur de son rival*, on louait la noblesse de l'Anglais; mais Nelson, que sa mauvaise étoile et un amour aveugle avaient voué à la honte, ne voulut avoir *son rival* entre les mains *que pour se rassasier de vengeance.* » Qu'en dites-vous? quant à moi, je n'en reviens pas; un homme tout à fait obscur sous le point de vue militaire, mis en parallèle avec le plus grand marin qui ait peut-être existé, avec le vainqueur au cap Saint-Vincent, avec celui qui venait de gagner la bataille d'Aboukir! M. Colletta, et tous ceux qui débitent de pareilles lubies, ne rappellent que trop la fable du bœuf et la grenouille.

A ce défaut près, les Napolitains sont les meilleures gens du monde, et quant à leur courage, je viens de prouver qu'ils ont eu le bon esprit, ce qui est à mes yeux une espèce de phénomène, de ne point suivre l'exemple de leur pusillanime modèle.

Les Napolitains, je l'accorde, braves dans les combats singuliers, braves aussi lorsqu'ils se livrent sans ordre à la passion qui les anime, ne réussissent pas

également en bataille rangée; c'est que d'un côté ils n'ont pas l'habitude de la guerre, métier qu'il faut longtemps apprendre, et que, d'autre part, ils ne comprennent pas le plus souvent l'intérêt qu'ils ont à se battre. Enseignez à ces gens l'art de la guerre, instruisez-les, donnez-leur surtout une autre idole que Ferdinand Ier et saint Janvier... mais je me répète....

Traversons la mer, retournons en Sicile, le vent souffle de ce côté-là aujourd'hui; je veux vous parler de ce pays, et de quelques usages de mon temps.

CHAPITRE III.

Du droit d'aînesse (1).

Ce n'est pas du principe du droit d'aînesse qu'il s'agit dans cet écrit; discuté et approfondi depuis longtemps par de savants publicistes, ce principe est, depuis longtemps aussi, jugé et condamné en dernier ressort.

Il ne sera ici question que de quelques faits, à l'ap-

(1) La loi du *droit d'aînesse* ayant été abolie en Sicile en 1817, les faits rapportés dans cet article sont antérieurs à cette époque.

pui de cette condamnation, où mon père, mes parents et moi figurerons comme acteurs; faits qu'on pourrait appeler la pratique appliquée à la théorie, et le droit d'aînesse en action.

Mais j'ai hâte de le dire, qu'on ne lance pas l'anathème sur moi, qu'on ne m'accuse pas de manquer de respect pour la mémoire de mon père. L'événement qu'on va lire ne prouve rien individuellement contre lui, puisque tous les chefs des familles nobles de Sicile, à des nuances et à des exceptions près, se ressemblaient sous le point de vue de cette petite histoire.

Je dirai plus: j'affirmerai, malgré les réflexions qui sembleraient devoir résulter de ce récit, que ce père ne méritait pas qu'on l'appelât un mauvais père. Dur, à la vérité, et sévère à l'égard de nous autres cadets, il était d'une tendresse excessive pour l'aîné de la famille. C'est donc aux mauvaises institutions qui pervertissent les cœurs les mieux faits, et non à l'individu, qu'il faudra attribuer les résultats affligeants de cette catastrophe, si toutefois on peut donner ce nom à la fin de ces anecdotes.

Elles ne seront, pour les Français, que des souvenirs d'une époque qui n'est plus : c'est ainsi que se passaient les choses chez eux il y a un demi-siècle; mais les peuples chez qui le fléau du droit d'aînesse est encore en vigueur profiteront de ces enseignements, car

c'est à celui qui les publie que ces événements sont arrivés; et en disant *gare*, le moi est à coup sûr préférable à l'anonyme ou à un nom d'emprunt.

J'ai toujours pensé d'ailleurs que les récits de ricochet valent bien moins que le *quæque ipse vidi, et quorum pars magna fui* du poëte, pourvu cependant que le conteur ne soit suspect ni de partialité ni de mauvaise foi; et, pour me servir de la première comparaison venue (bien que je n'aie à parler ici ni de camps ni d'armées, et sans prétendre donner à ces anecdotes plus d'intérêt qu'elles ne méritent), le guerrier échappé, comme par miracle, aux désastres de la retraite de Moscou, fixera mieux l'attention de son auditoire que le tiers ou le quart, fût-il un Homère, racontant les mêmes événements que d'autres lui auraient appris.

Spécieux raisonnement, dira-t-on, voile transparent destiné à gazer l'intention de l'écrivain qui veut, à tout prix, se mettre en évidence. D'accord, répondrai-je, mais que conclure de ces observations? Pense-t-on, par hasard, qu'il n'y ait pas autant, et peut-être plus d'amour-propre dans le grave historien énumérant et assaisonnant de ses réflexions les faits et gestes des grands personnages des siècles passés, qu'en moi, modeste chroniqueur de ma plus modeste existence! Si ce grave historien ne dit pas : *J'ai fait*, ou *il m'est arrivé*, il entend que vous tombiez à genoux devant

l'étendue de son érudition et la profondeur de ses aperçus. Eh! mon Dieu! qui n'a pas d'amour-propre dans ce monde?

Heureux les peuples qui n'ont jamais connu l'inique loi (puisque loi on l'appelle) du droit d'aînesse! Et, qu'on le sache, c'est à dessein que je dis *peuples*, car cette loi, vraie peste sociale, n'épargne aucune classe, aucune condition, et elle étend ses ravages depuis la haute noblesse, qu'elle a affligée pendant des siècles, jusqu'aux derniers rangs, jusqu'aux plus petites existences de la nation qu'elle envahit.

Un cordonnier, un savetier amasse-t-il quelque fortune, sa première pensée, la pensée qui l'obsède nuit et jour, et qu'il se hâte de réaliser, est d'*établir* un majorat en faveur du premier né de sa *noble* souche.

Que dis-je (et c'est là un des caractères distinctifs de ce fléau)! la manie de favoriser l'aîné au détriment des cadets s'empare de ceux-là mêmes qui ont été ses plus infortunées victimes. Un exemple entre mille.

Mon oncle, le puîné de mon père, connu à Palerme sous le nom de l'abbé Micciché, n'avait eu en partage, à la mort de mon aïeul, qu'une très-modeste rente viagère d'environ trois mille francs, tandis que son aîné (il n'y avait que deux enfants mâles) s'était emparé, *par droit de naissance*, de tout le bien de la famille, d'une fortune de cent mille livres de rente.

Vous pensez peut-être que mon père dut se trouver satisfait de ce partage? nullement; il souffrait au contraire de voir son revenu écorné, il désirait l'arrondir; l'imperceptible légitime qu'il payait à l'abbé lui paraissait trop onéreuse; il voulut l'en dépouiller et se l'approprier; bref, il lui intenta un procès, et quel procès, grands dieux! procès de vingt ans de durée, procès qui, bien que l'injustice ne fût que d'un côté, anima les plaideurs d'une rage égale; les deux frères en vinrent à s'abhorrer, à se détester mutuellement; ils étaient ensemble, comme on dit, à couteaux tirés.

Mon frère aîné, comprenant très-bien que les intérêts de notre père étaient, au fond, les siens propres, partageait son acharnement dans ce procès; il courait à droite et à gauche, excitant le zèle des avocats, sollicitant les présidents et les juges. Quant à nous autres cadets, sachant, en revanche, que c'était nous que frappaient indirectement les coups de ce procès, nous aurions voulu tout au moins demeurer neutres, nous abstenir d'y prendre part; mais, le pouvions-nous? il nous fallait également aller solliciter les juges contre ce *scélérat* d'abbé, assez dénaturé pour garder son énorme rente viagère de trois mille francs; nous étions forcés de nous montrer aussi animés que notre frère aîné; si grande était la terreur que nous inspirait notre père! Trembler en sa présence, telle était la seule

preuve de tendresse qu'il exigeât de ses fils cadets!

Ces menées, cependant, et cette feinte colère contre notre oncle, ne nous empêchaient point de l'aller voir en cachette; nous l'aimions, nous tâchions de lui rendre, sous main, tous les petits services à notre portée, et il était parfaitement instruit de nos intentions véritables, aussi bien que des sentiments hostiles de notre frère à son égard.

Les choses en étaient là, et ce procès durait encore, lorsque les deux frères moururent presque en même temps.

Mon père, comme de raison, légua toute sa fortune à notre frère aîné, en y comprenant notre légitime, et en nous laissant ainsi, pour tout héritage, le soin de réclamer ce qui nous revenait de droit, par la voie des tribunaux. Quant à ce cher oncle, qui avait amassé un capital d'environ quatre-vingt mille francs, que pensez-vous qu'il fit? qui croyez-vous qu'il choisit pour son héritier universel?..... ce même neveu qui l'avait poursuivi pendant vingt ans! il lui légua tout, absolument tout, sans oublier ses habits, ses draps de lit et ses pantouffles.

Mon frère Vincent aurait pu cependant annuler par le fait ces iniques dispositions.

Personne, excepté lui et les domestiques de mon oncle, n'assistait le malade à ses derniers moments.

Vu l'anéantissement complet de ses forces morales, Vincent était regardé comme maître absolu dans la maison; il dirigeait tout, on lui obéissait aveuglément; et notez qu'un ami officieux l'avait instruit des dispositions testamentaires de l'abbé, et il savait de plus que toute la fortune de notre oncle était là, chez lui, enfermée dans ses caisses, à savoir, sous sa main.

Encore, ce n'est rien.

Au moment où ce brave homme eut rendu le dernier soupir, donna Antonina, sa femme de charge, accourt vers mon frère, les larmes aux yeux, et poussant des cris de détresse, lui offrir une à une les clefs du petit trésor : « Monsieur, voilà la clef de l'argent, voilà celle de la vaisselle, voilà celle du linge; prenez tout, monsieur, vous êtes maintenant maître de tout. »

Il y avait, dans ces circonstances réunies, dans ces paroles surtout, de quoi tenter un ange, à plus forte raison un cadet de famille, dont la bourse est toujours à sec. Quoi! quatre-vingt mille francs tout d'un coup! une somme que Vincent n'avait jamais ni possédée ni vue! Il aurait pu l'enlever, et partager cette rosée vivifiante avec ses pauvres frères, cadets comme lui; il aurait compensé ainsi, bien que d'une manière imperceptible, l'énorme disproportion entre la fortune de notre frère aîné et la nôtre; et, une fois l'argent partagé et dépensé, pourrais-je ajouter (car il disparaissait

ordinairement au même instant que nous y touchions), notre frère aîné aurait eu de la peine à nous faire rendre gorge.

Mais Vincent préféra à celle-là, et il fit bien, une conduite plus honorable. Il commence par refuser les clefs que lui offrait l'honnête donna Antonina, et puis il fait demander Cosimo.

Cosimo était un petit et ancien domestique de mon oncle, identiquement affublé comme le courtisan napolitain du temps de Ferdinand, sauf les souliers cependant, qui, au lieu d'avoir le bout rond et de lui monter jusqu'au coude-pied, étaient excessivement pointus, et ne lui couvraient que l'orteil, de manière que ses épaisses boucles d'argent, posant juste sur le gros ongle, débordaient des deux côtés de son soulier, touchaient à terre, et, lorsqu'il marchait sur le pavé, rendaient un son pareil à celui d'un cheval ferré allant au pas.

« Cosimo, lui dit-il, allez vite annoncer à mon frère aîné ce déplorable événement; dites-lui de ma part qu'il s'empresse de venir, et qu'en attendant, je suis ici pour tout surveiller. » Mon frère aîné arriva peu de temps après, fit rafle de tout, et il ne donna pas un denier à son frère cadet; il ne lui dit seulement pas : « Merci, frère. »

Cela vous surprend; eh! mon Dieu, vous avez tort;

songez donc à l'éducation qu'avait reçue mon frère aîné; mon frère est loin d'être un méchant homme: il pensait que son frère n'avait rien fait de plus que s'acquitter d'un devoir, de celui du serf envers son seigneur.

Heureux, trois fois heureux, vous, Français, qui avez les premiers, en 1789, broyé, mis au néant, avec les mille barbaries de la féodalité, cette loi monstrueuse si chère à mon père et à mon oncle l'abbé, ce joug écrasant et flétrissant tout à la fois, imposé par les pères à leurs enfants, un seul excepté!

Cette exception, ou ce fils par excellence, était la divinité qu'il fallait que chacun respectât et adorât. Prenait-il la parole à table ou dans le salon, le père l'écoutait avec attention et intérêt, et il répondait même par un sourire de satisfaction, comme pour dire: « Que ce garçon a d'esprit! » à une impertinence de ce fils, qu'il eût sévèrement punie dans un autre de ses enfants. Encore ici un exemple.

Ce sont peut-être des riens que je raconte, mais ils font beaucoup à mon sujet; passez-les-moi, je vous prie.

Accessible aux caprices, comme le sont en général les gens fortunés, mon père se prit un jour d'une belle passion pour les meubles en cristal; il en achetait partout et à toutes mains; on ne voyait chez nous que

lustres, flambeaux, bougeoirs, tables, pendules tout en cristal; cristal ici, cristal plus loin, cristal à droite, cristal à gauche, cristal en bas, cristal au plafond; c'étaient une profusion, un clinquant et une répercussion de lumière à faire mal au cœur et à blesser les yeux; on aurait dit, des vastes salons de notre hôtel, qu'ils venaient d'être transformés en un grand bazar ne renfermant que des cristaux.

Assurés de ne pas être remarqués (je ne rappelle ce premier incident qu'en passant), et choqués de la prodigalité de ces futiles dépenses, qui contrastaient cruellement avec l'aridité de nos bourses, nous ébréchions, nous autres cadets, nous mutilions même parfois, quelques-uns de ces meubles. Un jour, entre autres, nous fîmes voler en éclats, en nous renvoyant en guise de ballon le gros bourrelet d'une bergère, quatre ou cinq branches d'un des trois lustres du grand salon, et puis, vite un balai, vite un panier, l'on ramasse et l'on fait disparaître en un clin d'œil les débris chatoyants, et personne jamais ne s'aperçut de l'irrévérencieuse mutilation, tant les dimensions de ces lustres étaient gigantesques, et leurs formes confuses et compliquées.

Quant à notre frère aîné, tout en s'abstenant de prendre part à nos coupables espiègleries, il blâmait aussi bien que nous, mais *in petto*, cet étrange et coûteux en-

gouement pour les cristaux ; lorsqu'un jour notre père (on était à dîner et il y avait des convives à table), s'adressant à nous, comme pour demander un avis : « Quelle étoffe, s'écria-t-il, me conseillez-vous de choisir pour un habit ? — Une étoffe en cristal, mon père, » repartit mon frère aîné.

Mon père sourit en se mordant les lèvres, et l'affaire en resta là. Dieux ! si l'un de nous se fût avisé de lancer un pareil trait ! . . . . . .

Une circonstance qui me frappa dans le temps, et que rien n'effacera de ma pensée, peut donner une idée de cette tendresse excessive des pères siciliens pour l'aîné de la maison, de leur profonde indifférence (le mot n'est peut-être pas assez fort) pour leurs fils cadets.

Mon père, gisant sur son lit de mort, avait perdu toute connaissance ; il ne parlait plus, ses yeux restaient constamment fermés ; nous, ses fils cadets, frères et sœurs, nous avions beau nous approcher de lui, l'appeler des noms les plus chers, lui prodiguer nos soins et nos caresses, il demeurait toujours insensible, sans jamais donner aucun signe de vie ; notre frère, à son tour, faisait-il vibrer à ses oreilles le son de sa voix, de grosses larmes ruisselaient sur ses joues, et on le vit plus d'une fois soulever ses paupières, comme pour jeter un dernier regard sur le seul objet qui lui fît regretter le suprême départ ! . . . .

Oh! si l'on pouvait tout dire; mais un volume ne me suffirait pas.

On donnait à notre frère aîné vingt-six onces (326 francs) par mois, et il avait, en outre, cocher, domestique, voiture à part, tout cela payé. On poussait, d'un autre côté, la munificence à notre égard, jusqu'à nous accorder deux onces par mois (25 francs), avec quoi nous étions tenus d'être décemment vêtus, puis de nous divertir si nous en avions envie, d'acheter des billets de spectacle, de faire des cadeaux à nos maîtresses, de récompenser les domestiques de celles-ci, etc., etc., etc. Que ne pouvions-nous pas, d'après l'avis de nos parents, avec d'aussi merveilleux appointements! Si, du moins, à l'exemple de Jésus-Christ, comme il le fit avec des pains et des poissons, nous avions pu multiplier nos onces!

Mais vous parlez de spectacle et de maîtresses, dira-t-on; vous hantiez donc la société, et peut-être la meilleure! et, dans ce cas, expliquez-nous de grâce comment vous faisiez, avec de tels *appointements*, pour suffire aux dépenses qu'entraîne nécessairement l'habitude du beau monde? comment avoir, avec deux onces par mois, des beaux habits, du beau linge, etc., etc.?

Oui, Messieurs, nous fréquentions, comme vous le remarquez fort bien, la meilleure société, et la ré-

ponse à vos sages observations sera simple, vraie, et brève tout à la fois.

Nous avions effectivement des habits neufs, élégants, mais nous ne payions pas notre tailleur; nous étions parfaitement chaussés, mais nous ne payions pas nos cordonniers; nos chemises et nos cravates étaient de la plus belle et de la plus fine toile, mais nous ne payions pas notre lingère; nous nous abonnions toutes les années au spectacle, mais je ne pense pas qu'aucune des entreprises théâtrales de ce temps-là puisse se flatter d'avoir touché à un seul tarin de notre poche; nous étions membres du club qu'on appelait *le Café des nobles*, mais je défie tous les commissaires de ce club, à cette époque, de produire, dans leurs livres à partie simple ou double, le titre de paiement d'un seul mois d'abonnement de notre part; quant aux pique-niques et aux parties de plaisir, notre nom avait le privilége de rester en blanc; on le savait, c'était reçu et convenu, les cadets de famille ne payaient pas. Quant au reste, enfin, nous empruntions, nous faisions des dettes, et, chose singulière! ces mêmes grands seigneurs qui n'auraient pour rien au monde soulagé la détresse de leurs fils ou de leurs frères cadets, nous ouvraient gracieusement et généreusement leur bourse, à nous, qui leur présentions si peu de chances probables de restitution! Système de compensation, après tout, au-

rait dit Pangloss. Et, sachez-le bien, lorsque j'écris, *nous, notre,* ce n'est pas seulement de mes frères et de moi que j'entends parler, mais de presque tous les cadets de famille de mon pays : c'est ainsi, il y a vingt à trente ans, que se passaient les choses chez presque toute la noblesse sicilienne.

Il y avait dans ce temps-là à Palerme un cadet de bonne maison, appelé le comte J..., qui abusait étrangement de la convention tacite dont je viens de parler, celle de ne payer personne, aussi bien que de la louable habitude de recourir aux emprunts. Il dépensait à lui tout seul vingt fois plus que quarante autres jeunes gens ses égaux ; il jouait très-gros jeu, voyait des maîtresses, avait domestiques, chevaux, voiture, et *il* s'endettait en empruntant à proportion. Prévoyant les effets d'aussi folles dépenses (et ma prophétie ne tarda pas à s'accomplir), je lui dis un jour : « Mon cher, tu finiras par passer ta vie en prison. — Que tu es naïf ! repartit-il : puis-je aller à pied? pourrais-je ne pas avoir de beaux habits et du beau linge? J'aime *le jeu* et les femmes, puis-je ne pas jouer, et me faudra-t-il vivre dans la chasteté d'un anachorète ? » Comme on le voit, il prenait la question par les pieds. Cela devait être, voilà son raisonnement ; du comment, des conséquences de ce train de vie il ne s'en embarrassait guère.

Nous n'étions dans le fait que les miniatures de cet original : il empruntait et il s'endettait par milliers, nous par cinquante et par cent ; lui par goût et par vice, nous, pour ainsi dire, forcés par le besoin.

Mais les tailleurs, les cordonniers !.. Je comprends cette nouvelle objection, et je vais la résoudre.

La secousse qui en 89 ébranla le monde politique, produisit d'excellents résultats chez le peuple sicilien (1).

Courbé et les yeux fermés jusque-là, il leva enfin ses regards sur des questions qu'il n'avait jamais osé envisager : les idées de légalité et de justice se firent jour parmi les masses, et elles furent ainsi comme les précurseurs de la liberté (mot qui résonnait pour la première fois aux oreilles siciliennes, et dont elles ne devaient comprendre la portée que longtemps plus tard); et ces idées à leur tour furent favorables aux intérêts des cadets de famille.

Ces tailleurs et ces cordonniers, le plus grand nombre d'entre eux du moins, gémissaient déjà avec nous de la révoltante injustice qui accordait tout à l'un et rien ou presque rien aux autres. Persuadés d'autre

(1) Les tailleurs, les cordonniers, les lingères, et même mieux que cela, étaient compris dans ce que jadis on appelait peuple, en Sicile du moins.



part, par un reste de préjugés invétérés, qu'il nous serait impossible de hanter d'autres sociétés que celle de la caste à laquelle nous appartenions, ces braves gens s'apitoyaient sur notre sort ; et lorsque nous, au lieu de les payer, nous leur disions que nous n'avions pas d'argent, ils levaient les yeux au ciel, et ils nous répondaient en nous apportant de plus beaux habits, des bottes *fashionables*, des souliers plus parfaits, et des chemises plus fines et plus choisies : sauf à nous de changer de pratique en cas de tailleur récalcitrant, ou de bottier peu philanthrope.

Il est possible que l'allure des choses de ce côté-là fût la même dans les temps antérieurs aux miens, et que la peur qu'on avait en général de la noblesse tînt lieu de la sympathie dont je parle ; je ne veux m'occuper en rien de tout cela, je n'examine que mon époque.

Ajoutez aux raisons que je viens de donner, l'espoir que conservaient ces honnêtes artisans que nos riches parents se laisseraient fléchir et paieraient enfin pour nous ; très-honnêtes artisans, et très-obstinément honnêtes surtout, puisque les faits de tous les jours parlaient assez haut pour leur prouver combien cet espoir était peu fondé ! ajoutez encore la possibilité d'un changement dans notre fortune ; une place dans l'armée ou dans la diplomatie ; que sais-je ? change-

ment de fortune qui nous aurait mis en état de nous acquitter personnellement; ajoutez enfin la perspective presque assurée de nous voir, à la mort de nos parents, possesseurs de notre petite fortune; et vos doutes seront dissipés; vous trouverez un pourquoi à la patience angélique de ces braves gens, et j'aurai répondu, j'espère, d'une manière satisfaisante à toutes vos questions.

Quant à nous traduire devant les tribunaux, on n'y songeait seulement pas : il y aurait eu conscience à poursuivre de pauvres cadets de famille pour ces vétilles, et pour ma part, je ne me souviens pas d'avoir subi le plus petit désagrément de cette nature.

Que mes lecteurs soient soulagés pourtant du poids énorme de ces dettes, de celles qui m'étaient personnelles tout au moins. J'ai payé tout ce que je devais à cette époque; mais, hélas! vrai tonneau des Danaïdes, je ne me suis vidé que pour mieux me remplir..... de dettes : encore je ne suis pas bien sûr que le mot *tout* soit exact; enfin, *presque* tout; et six ans après la mort de mon père, à savoir six ans après la possession de ma légitime, je m'acquittais encore avec les créanciers de ma première jeunesse; bien entendu qu'en disant *j'ai payé toutes mes dettes*, je ne place point dans cette catégorie mes abonnements au spectacle et au club; quant à ces dettes-là, autant en emporte le vent.

A propos, connaissez-vous la manière dont se faisait le partage de l'héritage paternel dans les nobles maisons siciliennes? Ecoutez, et vous me direz si ce n'est point là l'histoire du lion de la fable.

On évaluait au préalable la totalité des biens : fonds de terre, châteaux, bijoux, argent comptant, etc., etc.; de ce tout le frère aîné prenait d'abord la moitié; de la moitié qui restait, on faisait ensuite autant de parts qu'il y avait d'enfants dans la famille, y compris ce *pauvre homme* d'aîné; et notez, s'il vous plaît, que la part des cadets dans ce temps-là, n'étant que viagère, revenait de droit, à leur mort, à l'aîné ou à son héritier.

Chez nous, par exemple, nous étions sept; on fit sept lots de la moitié restante; mon frère aîné en eut sa quote-part; il administra en outre celle de mon pauvre frère Ferdinand, dont vous connaîtrez bientôt le sort; il s'empara ensuite de celle de ma sœur religieuse par droit de concession paternelle. Je n'accuse point mon frère ici, il ne faisait qu'user de son droit : c'est la loi qui était mauvaise.

Comptons donc maintenant : sept parts du premier partage, trois autres du second : mon frère aîné eut pour lui dix quatorzièmes de l'héritage paternel, et nous partageâmes entre nous les quatre autres.

Le plus grave inconvénient de ce système de deux

poids et deux mesures, c'était d'entretenir les membres d'une même famille dans un état permanent d'hostilité, qui allait parfois jusqu'aux voies de fait, et à laquelle souvent le tombeau seul mettait un terme.

Ces frères aînés, devenus, à la mort du père, les chefs de leurs maisons, conservaient pour leurs frères cadets, et réciproquement, les sentiments haineux qu'on leur avait inspirés sous le régime paternel; mais l'animosité des premiers, riches et puissants, avait une bien autre portée que celle de leurs cadets dépourvus de crédit et d'argent. Eh! mon Dieu! que de chefs de famille ne pourrais-je pas nommer, menant grand train, donnant des repas somptueux, tandis que leurs frères cadets demandaient, à la lettre, l'aumône! Le duc C..., le prince de la P..., et cent autres n'étaient-ils pas de ce nombre? les meilleures gens du monde, du reste, polis, charitables, obligeant leurs amis, réservant pour leurs frères cadets seuls une impitoyable sécheresse: la mauvaise éducation avait perverti ou étouffé leur bon naturel de ce côté-là.

Une autre conséquence de ce système tout aussi grave que celle que je viens de signaler, était de porter ces aînés à se regarder comme maîtres absolus de tout dans la maison, et conséquemment à ne voir dans leurs cadets que des intrus, des usurpateurs, des voleurs, en un mot, de la petite légitime qui leur reve-

nait : *des sangsues*, telle était l'épithète la plus polie employée par les aînés en parlant de leurs frères : funeste préoccupation, qui à son tour entraînait les premiers à des actes qu'on pourrait sans plus de façon qualifier de crimes, n'était la parfaite sécurité de conscience de leurs auteurs.

J'explique ma pensée par des faits.

A la mort d'un de ces nobles seigneurs, qui, ses fonds de terre à part, laissait parfois aussi de l'argent comptant, la première démarche du fils aîné de la maison était souvent de s'emparer, par ruse ou par force, des espèces sonnantes contenues dans le coffre-fort, dans le but de priver ces intrus, ces sangsues, ces voleurs de l'imperceptible fraction qui leur échouerait en partage : au besoin, l'assistance de la veuve du défunt, ou celle des domestiques concourait à faciliter cette coupable soustraction : la veuve avait été élevée, elle aussi, dans l'adoration du droit d'aînesse ; les domestiques désiraient avant tout se concilier la faveur de leur nouveau maître.

En ma qualité d'ami intime des fils cadets du marquis de M..., j'ai assisté à tout ce qui s'est passé après sa mort. Des faits qui suivent, j'en ai été le témoin oculaire.

Le coffre-fort du marquis de M... consistait en une énorme caisse à deux serrures et à deux clefs de forme

différente ; et notez, s'il vous plaît, qu'attendu, d'une part, la distance entre les deux serrures, de l'autre, l'élasticité naturelle au bois, on aurait pu, au besoin, en faisant quelques efforts, un seul des côtés du couvercle restant fermé, soulever l'autre au point de livrer passage à des objets d'un certain volume, comme celui d'un sac d'argent, par exemple. Vous vous apercevrez plus tard de l'importance de ces observations ; car, quant à la caisse, que je vis par hasard quelques jours avant la mort de ce seigneur, elle était alors hermétiquement fermée des deux côtés, et en parfait état de santé.

La première de ces clefs était confiée à la marquise, sans la participation de laquelle on ne pouvait ouvrir cette caisse que d'un côté ; la dernière passait des mains du marquis, tantôt dans celles du fils aîné, tantôt dans celles d'un troisième individu, appelé D. Giovanni, moitié caissier, moitié teneur de livres ; je crois même qu'il y avait un double et peut-être un triple de cette seconde clef, mais je ne puis pas affirmer ce fait.

Ajoutons à ces détails préliminaires ceux relatifs à la fortune de ce seigneur.

Il passait, dans les dernières années de sa vie, pour un des plus forts capitalistes, si ce n'est pour le plus riche de Palerme : on parlait même de millions, mais c'était un bruit probablement exagéré, les millionnai-

res étant rares chez nous, où l'on n'évalue les fortunes que par onces, monnaie de la valeur d'à peu près treize francs.

Quoi qu'il en soit de l'exactitude de cette assertion, on ne pouvait pas cependant révoquer en doute la grande richesse du marquis, et ses fils cadets avaient été informés, de la manière la plus formelle, par les domestiques et par les porte-faix de la maison, chargés d'effectuer les transports d'argent, que cette caisse était comble au point qu'il en fallait absolument une nouvelle pour contenir les remises ultérieures : je crois même pouvoir assurer, si mes souvenirs ne m'abusent pas, que le marquis donna effectivement des ordres pour une autre caisse en tout pareille à la première. Et à quelle époque, s'il vous plaît, avait-on reçu ces informations? un mois ou deux au plus avant la mort du père.

Cette autre observation répondra d'avance aux objections de prêts de fonds opérés par ce riche gentilhomme, qui auraient naturellement occasionné du vide dans le coffre-fort. Le dernier de ces prêts, ainsi que le constatait sa date, était antérieur de deux années à son décès.

Sur ces entrefaites, le marquis mourut, et nous étions tous le lendemain rassemblés dans le grand salon, lorsqu'un des plus jeunes fils du défunt aperçut le

signor don Giovanni assis à côté de son frère aîné, lui parlant tout bas et vivement, et j'ajouterai, d'une manière qui lui parut suspecte.

Quoique bien près des interlocuteurs, l'extrême réserve qu'ils mettaient en causant lui dérobait une partie du dialogue ; il en entendit pourtant assez pour savoir parfaitement de quoi il s'agissait, et les paroles suivantes, prononcées par l'honnête caissier, frappèrent sur son tympan comme un marteau sur une porte cochère : « Eh ! n'avons-nous pas à notre disposition l'une des deux clefs ? Cela suffit, monsieur le marquis, croyez-moi... »

Il répondait probablement à une observation du frère aîné sur la nécessité de s'en ouvrir à sa mère pour l'exécution de leur projet.

Cette bonne mère n'aurait pas consenti, elle du moins, à la spoliation de ses enfants !

Cet entretien et ces paroles, mon jeune ami les reprocha quelques jours après à son frère aîné, non-seulement une fois et tête à tête, mais dix, en ma présence, en présence de plusieurs témoins et de ses autres frères ; et ce qui démontre combien peu il se trompait sur le sens qu'il y attachait, c'est l'attitude de son frère lorsqu'il lui adressait ces reproches : les yeux baissés, et tâchant toujours de couper court à des questions qui l'importunaient, il les confirmait par de lé-

gers signes de tête, tout en niant cependant qu'il eût mis à exécution les perfides suggestions de ce drôle : la suite vous apprendra combien il y avait de sincérité dans ces protestations.

Mon ami fit part le jour même à ses frères et sœurs et de ce qu'il venait d'entendre, et de ses soupçons. On parla vaguement de surveiller les démarches des deux interlocuteurs, et de tenir les yeux ouverts sur la caisse ; mais on fit observer en même temps qu'il était indécent de s'occuper d'intérêts pécuniaires dans un moment qui devait être exclusivement consacré à la douleur : cet avis prévalut ; on dit de fort belles choses sur l'éducation, la religion et la morale, et ce qui surprendra un peu, je pense, après les paroles qui venaient de *tinter* aux oreilles de mon ami, il fut des premiers à le soutenir : il est vrai que dans ce temps-là il se serait confié corps et âme aux mains de son frère aîné.

Quoique peu éloquent de sa nature, animé par la solennité de la circonstance, il parla cette fois comme Cicéron, et malheureusement cette tirade de don *Quichotte* exerça tant d'influence sur ses auditeurs, qu'ils se rangèrent tous de son opinion. On alla se coucher là-dessus, et l'on s'en rapporta entièrement à la probité reconnue du nouveau maître de la maison.

Le lendemain enfin il fallut procéder à un inventaire, et le coffre-fort reçut naturellement notre première

visite. Je dis *notre*, car, en ma qualité d'ami des parties intéressées, j'avais été mandé pour assister à cette visite.

Voici ce que nous vîmes tous en entrant.

Le côté droit, celui dont la clef était confiée à la marquise, demeurait seul fermé; quant à l'autre, la serrure en était ouverte, et l'angle du couvercle soulevé et recourbé en l'air, le fer qui l'encerclait ayant été tordu au point d'empêcher les effracteurs de remettre tout à sa place et de refermer la serrure : le temps leur avait probablement manqué, ou bien ils craignirent de réveiller les gens de la maison par les coups de marteau qu'aurait nécessités une semblable opération.

Aussitôt entrés, les frères cadets s'aperçurent tout de suite du résultat de leur stupide générosité, et à un regard de reproche de ses frères et sœurs qui parcourut toutes ses fibres, mon jeune ami se promit bien, mais un peu tard, de ne plus se fier aveuglément *à la probité reconnue de son frère aîné.*

Au même instant cependant, quoique combattu de mille sentiments différents, la honte, le dépit, la colère, la douleur, et les convenances que lui imposait la circonstance, il demanda à son frère l'explication de l'étrange spectacle qui s'offrait à sa vue. Il répondit, en hésitant à la vérité, et un peu déconcerté, *que la caisse avait toujours été dans le même état.* Quant à l'honnête don Giovanni, il confirma à son tour cette

assertion avec un front d'airain. On envoya alors demander sa clef à la marquise, qui, abreuvée de douleur et de larmes, ne voulut ni assister à l'inventaire, ni prendre part à rien de ce qui l'intéressait. Elle donna la clef, on ouvrit la caisse, et, ainsi qu'on s'y attendait, on ne trouva au fond que trois ou quatre petits sacs contenant quelques centaines d'écus, douze ou treize mille francs en tout.

Mais pourquoi, dira-t-on, aussitôt que les *cadets* s'aperçurent de l'effraction, ne firent-ils pas intervenir la justice? Pourquoi ne pas faire examiner les livres de caisse qui auraient constaté les valeurs possédées par leur père au moment de son décès?

Quant aux livres, il y a tout lieu de croire que le signor don Giovanni y avait mis bon ordre de manière ou d'autre, et quant à la justice, n'ayant pas voulu permettre, lorsqu'il en était encore temps, qu'on mît les scellés, j'ignore si ces jeunes gens avaient encore le droit de l'appeler à leur secours; et puis l'esclandre, les propos, la douleur de la mère qu'il fallait respecter; bref, on ne fit rien du tout.

Revenons aux partialités paternelles.

Jamais mon père ne voulut faire la moindre démarche dans le but de donner un état à ses fils cadets, et il allait encore plus loin.

Lorsque nous trouvions nous-mêmes le moyen de

nous placer d'une manière honorable, il faisait échouer nos projets et nos espérances, en nous refusant les fonds nécessaires, aussi peu considérables qu'ils fussent, à notre installation : et, à ne parler que de moi, j'avais demandé à servir dans la marine, mais il fallait avoir des armes, du linge, des uniformes, et mon père n'avait point d'argent à me donner pour acheter tout cela, et je ne fus point marin.

Une autre fois la duchesse de Floridia m'avait fait attacher à l'ambassade sicilienne à Vienne, sous le prince don Alvaro Ruffo *; j'étais allé moi-même parler au roi, et le roi m'avait accordé ma demande de la meilleure grâce du monde; mais il fallait se montrer convenablement dans une cour étrangère, et mon père n'entendait pas se ruiner pour l'amour de moi; et ainsi je ne fus pas plus diplomate que marin : je vous ai conté ailleurs que lorsque je fus attaché au service du prince de Salerne, ce fut aux bontés de ce prince et à celles de mes amis que je dus de pouvoir fournir aux dépenses nécessaires à mon nouvel état.

S'agissait-il au contraire de mon frère aîné, oh! alors c'était différent.

Mon frère aîné, ayant eu un jour la fantaisie de voyager sur le continent, partit mollement bercé dans une belle voiture anglaise, et muni d'une lettre de crédit illimité pour les principaux banquiers de l'Italie, de la

Suisse et de l'Allemagne (la France lui était interdite, ce voyage ayant eu lieu à l'époque du débarquement de Napoléon à Cannes). Eussions-nous désiré entreprendre, dans la Sicile même, une excursion de vingt lieues, on nous aurait refusé un denier, et l'on n'aurait pas permis qu'on dérangeât la plus mauvaise rosse de l'écurie. Mon père un jour me roua de coups pour avoir monté, pendant une demi-heure, une jument dont il ne se servait presque jamais.

Je ne parle ici que de moi, de mes frères, de ce qui arrivait dans ma famille, pour les raisons que j'ai données plus haut, et parce qu'on connaît mieux ses propres affaires que celles des autres; mais augmentez ou diminuez les fortunes, ajoutez ou retranchez quelques degrés, soit à la tendresse paternelle pour l'aîné de la maison, soit à la rigueur antipaternelle pour les cadets de cette maison, et vous vous formerez une idée à peu près exacte de ce qui se passait dans les familles nobles de la Sicile : les exceptions ne comptent pas.

C'est un fait certain, bien que difficile à croire : les pères siciliens n'avaient point d'entrailles pour leurs fils cadets.

Mais au milieu de ces avanies journalières, il en est une surtout, il y a un terrible *quel est l'insolent qui frappe ?* suivi d'un cruel dénoûment, qui me fait encore

ribrividire, toutes les fois que ce souvenir se retrace à mon esprit.

Ayant seuls, entre nos frères et sœurs, le courage d'élever quelquefois la voix l'un en faveur de l'autre, nous étions, mon frère Ferdinand et moi (il est le plus âgé de nous deux), plus particulièrement enbutte aux effets de ce que j'appellerai le caractère de fer de notre père.

Il exigeait que ses fils cadets fussent rentrés, pour souper, avant minuit; et, une fois rentrés, il nous était sévèrement défendu de sortir de nouveau : des ordres précis avaient été donnés à cet effet au portier. Quant à l'aîné, il n'est pas besoin de le dire, il sortait et rentrait quand bon lui semblait : c'est ce qu'il appelait son droit : et nous, de notre côté, dans le but de nous affranchir de cette choquante partialité (nous en endurions tant d'autres!), nous avions trouvé le moyen, en faisant de petits cadeaux au portier, de rendre illusoire la défense qui pesait sur nous...

Mais donnons avant tout la description topographique des lieux : elle est indispensable : prêtez attention, je vous prie.

Nous logions, à l'époque de la cruelle mésaventure dont je vais parler, dans l'une des deux plus belles rues de Palerme, la rue *Macqueda*, où nous occupions le magnifique hôtel qu'on appelle le palais Comitini.

Il n'y a qu'un étage dans cet hôtel, mais très-élevé,

l'escalier en marbre rouge par lequel on y monte ne contenant pas moins de cinquante marches. Une immense cour (et cela soit dit pour donner une idée de l'édifice), entourée de terrasses intérieurement soutenues par six superbes colonnes en marbre rouge aussi, précède cet escalier. La porte cochère enfin, qu'on dirait bâtie pour livrer passage à des géants, est surmontée, au dehors, par une longue suite de balcons spacieux donnant sur cette rue; balcons qui, n'étant séparés l'un de l'autre que par une barre de fer qu'on ôte et qu'on remet à volonté, forment, réunis, une autre terrasse, pour ainsi dire, à perte de vue : et les ouvertures de ces balcons étant d'une symétrie parfaite, les persiennes ou les carreaux qui ferment ces ouvertures en marquent seuls le nombre et la différence.

J'ajouterai à ces détails une remarque importante pour mon histoire : la chambre à coucher de mon père donnait sur un de ces balcons; celle de ma sœur Mariette, y attenante, communiquait avec le balcon à côté.

Je reprends mon récit.

Nous avions, disais-je, rendu illusoire la défense de sortir après minuit. Mais un soir, mon père, se doutant de nos manœuvres, descendit en personne après souper (nous étions déjà ressortis, Ferdinand et moi), fit fermer à double tour, sous ses yeux, la porte cochère, prit la clef et l'emporta.

Tendre sollicitude de nos parents, de quoi ne t'avises-tu pas !

C'était dans le mois de janvier, il faisait froid et extrêmement sombre, et nous rentrions chez nous, à trois heures après minuit, sans nous douter de rien, comptant réparer par un bon sommeil les fatigues d'une veille trop prolongée, espérant oublier dans le repos la perte irréparable de notre pauvre argent.

Nous arrivons, et nous frappons : doucement d'abord et comme à l'ordinaire, en augmentant progressivement ensuite la force et la vitesse de nos coups, sans ménagement enfin et à tour de bras.

Le plus profond silence répondait seul à notre impatience.

Transis de froid, pestant, criant, possédés par la colère, nous tâchions déjà, nouveaux Samsons, d'arracher de leurs gonds les lourds battants qui nous fermaient le passage, quand le concierge, avec une voix que l'épaisseur de la porte rendait sépulcrale, vient, en nous racontant le triste événement, nous exprimer ses regrets et son impuissance de nous secourir...

Nous ne voulions pas le croire. « Comment ! quelle indignité ! en plein hiver passer la nuit dehors ! Tu mens, misérable ; ouvre donc, etc., etc. » Que faire !

En proie au désespoir, au milieu de notre détresse,

nous avisons un maçon qui logeait à quelques pas de chez nous : nous y courons, nous frappons à cette autre porte, on nous ouvre. « Vite une longue échelle, disons-nous. On nous la donne, on nous aide à la porter et à l'appuyer contre le balcon que nous pensons être celui de notre sœur. « Elle nous ouvrira, notre sœur, » disions-nous encore; et nous montons.

J'étais le premier, mon frère me suivait de très-près, en me répétant sans cesse : « Prends garde de te tromper. —Sois tranquille, » lui répondais-je.

Nous arrivons enfin; et, à cheval sur un des gros barreaux de l'échelle, après avoir, en tâtonnant, cru reconnaître le balcon de ma sœur, je frappe, une, deux fois, en disant très-bas : « Mariette, Mariette, ouvre-nous. » Je retenais mon haleine, le cœur me battait avec force, et j'allais recommencer à appeler... lorsqu'au lieu d'entendre la douce voix de ma sœur, quelque chose de semblable au grondement d'un tonnerre lointain murmure ces mots : « Quel est l'insolent qui frappe? »

C'était la voix de mon père, il m'avait reconnu, et je m'étais trompé de balcon.

La foudre qui abat un arbre près de vous, le boulet de canon qui coupe en deux, sous vos yeux, le compagnon de vos dangers, ne sauraient donner une idée

de l'effet que produisit sur mon frère et sur moi cette voix terrible.

Immobiles en apparence, tous nos membres tremblaient, nos dents claquaient, nous avions de la peine à nous tenir d'aplomb; nous nous cramponnions, pour ne pas tomber dans la rue, aux épais barreaux de l'échelle : et bientôt, comme frappés par la même secousse électrique, nous nous mîmes à descendre d'un mouvement égal et spontané.

Mais les échelons se dérobaient sous mes pieds; je me pliais presque en deux; mon menton parfois se trouvait à la hauteur de mon genou; impossible de rencontrer l'appui que je cherchais : à droite ou à gauche de mon échelle, entre les vides de mes échelons, le bout ou le talon de mes souliers allait se poser le plus souvent sur le front, sur les yeux, sur la bouche de mon frère. Infortuné! il criait bien : « Tu me tues, tu m'assommes; » mais, tout aussi tremblant que moi, la peur lui refusait la force d'aller plus vite, pour éviter les coups que je lui portais.

Nous n'étions pas cependant au terme de nos angoisses : je l'ai dit, un événement cruel devait couronner cette nuit de malheurs.

La lenteur de nos mouvements donna à mon père le temps d'arriver; le balcon, en s'ouvrant, nous le montra comme le génie de la vengeance, et

les ténèbres de la nuit le grandissaient à nos yeux.

Il vint furieux, brandissant une canne, dont il me déchargea quelques coups, qui faillirent me faire perdre l'équilibre : je me soutins pourtant, tout en descendant plus vite ; mais mon frère Ferdinand, soit que je le poussasse trop violemment, soit qu'il fût encore plus épouvanté que moi par l'apparition *subite de* notre père, lâcha l'échelle et tomba, en se fracassant une jambe !...

On aurait tort de penser que cette catastrophe ne prouve rien contre le droit d'aînesse. Elle en est la condamnation la plus formelle, puisqu'elle ne fut amenée que par ce système de prédilection du père pour l'un de ses enfants, d'excessive rigueur pour *les* autres ; prédilection, rigueur, symptômes inséparables de cette fameuse institution ! car, si c'eût été l'aîné qui se fût présenté, en place des cadets, à ce même balcon, à la même heure, et dans les mêmes circonstances, nul doute que son père ne se fût empressé de le recevoir à bras ouverts : et qu'on se souvienne que la *porte* cochère s'ouvrait à deux battants pour le premier de ces frères, tandis qu'elle restait close pour les derniers.

Je n'ai pas tout dit.

Les événements de cette épouvantable nuit, joints à des traitements que la plume se refuse à décrire, à ce

spectacle de tous les jours et de toutes les heures, où les faveurs et les caresses étaient prodiguées à l'aîné, les privations et les déboires aux cadets, bouleversèrent tellement les facultés de cet infortuné Ferdinand, qu'il perdit complétement la raison, et devint furieux.

Pauvre jeune homme! beau comme un Antinoüs, à la fleur de l'âge, au milieu de ses succès dans la société, il a trop cruellement expié sa vive amitié pour moi, et l'appui qu'il voulait prêter à des frères plus jeunes que lui.

Il est là, estropié d'abord, puis fou, victime déchirante de la partialité paternelle, exemple parlant et terrible des résultats de la sublime institution du droit d'aînesse.

CHAPITRE IV.

La Quinta-Casa à Palerme. — Une fameuse expédition. — Le marquis et la marquesine Sessa. — Le président Paternó.

ARTICLE PREMIER.

Maintenant appelez-moi mauvais fils, si vous voulez. Eh! que m'importe! après avoir vu à qui reviennent la considération et les richesses, à qui la misère et le blâme (il est si agréable et en même temps si commode de se donner la réputation d'honnête homme en renchérissant sur le mal qu'on entend dire d'autrui)!

Farò come il villan, che posto in mezzo
Al garrir delle stridule cicale,
Tacito siegue sempre il suo lavoro.

La presque totalité de la société ne se compose que de sots qui, trouvant un thème tout fait de réprobation sur une action donnée, se ruent dessus et la condamnent en furibonds, sans se donner la peine d'examiner si le thème a raison, ou si l'individu qu'ils maudissent ne se trouve par hasard dans une position à rendre digne d'éloges l'action qu'ils couvrent de blâme. La société hésite d'abord, elle attend, pour se prononcer, que son oracle ait parlé, caillette, financier ou ministre, n'importe (c'en est ordinairement la personne la plus bornée ou la plus rusée, et toujours la plus intéressée à la question); mais aussitôt que cet oracle a lâché son *c'est affreux!* son *ah!* ou son *oh!* son lieu commun, en un mot, à l'appui d'un préjugé reçu (le fourbe parce qu'il y trouve son avantage, le sot parce qu'il ne connaît que des préjugés et des lieux communs), un déluge d'anathèmes fond aussitôt sur le malheureux, c'est à qui lui jettera sa pierre. Vienne alors un honnête homme d'un esprit supérieur qui ne veut pas se rendre complice ni de la fourberie ou de la sottise humaine, ni de son langage stupide ou calculé, et qui, sondant et mettant à nu l'absurdité du préjugé, présente la question sous son véritable point de vue, on ne le comprendra pas, ou bien on se cabrera, on sourira de pitié, ou l'on criera au scandale, on lèvera les épaules et l'on dira tout au plus : *Il a de l'esprit*.

mais il est paradoxal. Ajoutez à tout cela la sainte horreur qu'a ordinairement l'honnête homme calomnié pour les intrigues et les cancans, et combien par cela même il est sans défense contre les traits des fourbes et des niais, et vous vous formerez une idée à peu près exacte de l'agréable position d'un individu dont tout le crime n'est peut-être que d'avoir pris trop à cœur la cause des opprimés. Oh! humaine stupidité!!!!

Aussi un beau jour, je fis ma profonde révérence à la chère société, et je marmottai en la quittant : « A jamais, vilaine. »

Je ne sais, mais je n'avais pas la même opinion de la société d'autrefois : c'est que les membres en *étaient* plus nobles et les passions qui l'agitaient moins intéressées.

Soyez riche, cette qualité remplacera aujourd'hui toutes les autres; et si vous tenez absolument à un surcroît d'importance, ne répondez que par monosyllabes aux questions qu'on vous adresse, gardez sur le reste un imperturbable silence, et songez *surtout* à priser votre tabac avec gravité; ou bien, si votre langue vous démange, parlez alors avec enthousiasme des hommes en place : dans le premier cas vous jouirez de la réputation d'un personnage profond et d'une prudence consommée; dans le second, vous passerez pour un homme charmant et même pour un être ver-

tueux. Mais si, ainsi que moi, vous vous avisez de faire le don Quichotte, les sots s'acharneront sur vous, le pouvoir vous écrasera, et quant à ceux que vous avez voulu défendre, ils tomberont sur vous plus dru que les autres, en vous disant, comme la femme de Sganarelle : « Et moi je veux qu'on me batte. »

Continuons à nous occuper de *cosette*, ainsi que les appellent mes chers compatriotes.

Cosette tant qu'il vous plaira, mes bons amis; vous êtes, vous qui parlez, de consommés physiciens et de profonds mathématiciens; vous seriez au besoin d'habiles professeurs en chimie et en économie politique, et, je n'en doute pas, lorsque vous aurez publié vos laborieuses notes, vos brillantes découvertes et vos savants aperçus, vous m'enlèverez comme le tourbillon enlève la poussière; quant à moi, je l'avouerai, je ne connais ces sciences que superficiellement et en amateur, je les ai même en grande partie complétement oubliées; pourrais-je en parler convenablement? et quant à la politique, où vous m'êtes également supérieurs, pensez-vous qu'on en puisse causer? d'ailleurs, en la traitant à ma manière, je m'attirerais encore votre courroux, que je crains plus que le fer et le feu, plus que la prison et l'amende.

Mais n'est-ce donc rien, mes bons amis, d'écrire passablement dans une langue qui n'est pas la mienne?

Croyez-vous qu'il soit si facile de s'exprimer correctement en français? Savez-vous, mes chers compatriotes, que je reste dix heures et quelquefois douze les yeux collés sur mon papier? Vous douteriez-vous que pour quelques pages je recopie vingt fois un feuillet, afin de corriger mes locutions ou mes phrases presque toujours fausses ou défectueuses au premier jet de plume? Voyez mes lettres écrites en français, elles sont comme le paon, elles pèchent toutes par les pieds; c'est que je ne sais pas faire de brouillon moi, et qu'à la fin je perds patience : et après tout cela, vous imagineriez-vous que je n'aie pas besoin d'un ami complaisant qui de temps à autre veuille se donner la peine de polir mon informe travail?

Je prie les voyageurs qui se rendront à Palerme de visiter la *Quinta-Casa*. Vous la rencontrerez à votre gauche en sortant par *Porta San-Giorgio* sur le chemin du Môle.

C'est un spacieux bâtiment, dont le mot *quinta* désigne d'abord qu'il était autrefois la cinquième des grandes maisons (les plus magnifiques de la capitale) possédées par les Jésuites, qui en avaient six, et dont les épais grillages en fer qui garnissent les fenêtres indiquent aujourd'hui l'usage auquel on le destinait de mon temps. C'est dans ce bâtiment qu'on enfermait les voleurs et les voleuses qu'on punissait correctionnelle-

ment, les fils des voleurs dont on voulait faire de bons Siciliens, les mauvais sujets, les banqueroutiers, les enleveurs de femmes et les femmes qui se laissaient enlever; et puis encore, par grâce spéciale, on accordait aux pères mécontents de confier leurs enfants à la tendre surveillance du Père Geronimo, Capucin; leurs jeunes filles, à la maternelle sollicitude della signora donna Virginia. Tels étaient les noms des deux corpulents et athlétiques personnages, mâle et femelle, directeurs de cet établissement. Ils avaient un pouvoir sans bornes sur leurs prisonniers, excepté cependant celui de vie et de mort, et, pour le plus grand exemple de leurs brebis égarées, donna Virginia et le Père Geronimo vivaient maritalement.

Voici comment les choses se passaient.

Lorsqu'un père voulait affectueusement corriger son enfant d'une amourette, il commençait par le faire saisir et lier par des sbires, qui le menaient à la Quinta-Casa, où on l'enfermait sous les verrous, et où l'*auteur de ses jours* ne tardait pas à arriver. Là, il s'arrangeait avec le Père Geronimo pour faire administrer régulièrement à son fils chéri vingt, trente ou quarante coups de nerf de bœuf par semaine, sur une partie du corps que la pudeur m'empêche de nommer, coups dont la première volée avait ordinairement lieu sous les yeux paternels. Il est vrai de dire qu'il y avait

des pères dénaturés qui ne stipulaient que pour dix coups de férule par jour, et même pour dix par semaine, et qui, une fois le marché conclu, tournaient les talons et s'en rapportaient au Père Geronimo du soin de s'acquitter de sa tâche : des espèces d'anthropophages allaient même jusqu'à se contenter purement et simplement de la mise sous les verrous; mais, pour l'honneur des pères siciliens, ces monstres étaient rares. Il y en avait d'autres, en revanche, qu'on aurait pris pour des élèves de Locke ou de Jean-Jacques (tant leur système d'éducation était doux et raisonné), qui exigeaient que l'anodine correction des coups de nerf de bœuf fût personnellement administrée par le Capucin; et, en regardant le poignet du Père Geronimo, ému à votre tour, vous vous seriez écrié : « Dieu ! que de sensible prévoyance dans le cœur de cet honnête chef de famille ! » D'autres enfin, point encore satisfaits de la clause dont je viens de parler, semblables à ces sous-officiers allemands, qui, une canne à la main, suivent de l'œil la bastonnade tudesco-militaire, ne manquaient jamais d'arriver au jour convenu, et (touchante sollicitude de la tendresse paternelle !), dans le but de redoubler l'efficacité de la punition salutaire, ils faisaient pleuvoir sur leurs enfants un déluge de sottises et d'imprécations qui, en s'harmonisant admirablement avec les coups de nerf de bœuf et les cris du pa-

tient, produisaient un effet des plus *confortables*.

Ces choses-là, je les ai vues, et personne ne me dira : « Ce n'est pas vrai. »

Ce que je dis des pères par rapport à leurs fils, il faut l'entendre des pères et des mères relativement à leurs filles, avec cette différence cependant que le contrat se stipulait alors avec la signora donna Virginia, qui, ayant proportionnellement le poignet tout aussi ferme que le Capucin, était en état de s'acquitter avec la même énergie que le Père Geronimo, des conditions qu'aurait exigées la tendresse paternelle ou maternelle. C'est par ces moyens-là qu'on extirpait la passion ou l'amourette du cœur d'un enfant récalcitrant.

De mon temps, en Sicile, on regardait cet établissement comme un chef-d'œuvre de philanthropie ; et c'est dans ce lieu, que nous, les cadets de M. le marquis de Villalba, le dernier de mes frères excepté, nous avons tous été renfermés, mon pauvre frère Ferdinand pendant deux ans et demi, mon frère Vincent je ne me souviens plus pour combien de temps, moi quelques jours.

Qu'est-ce donc ? moi, si rieur autrefois ! moi, la personnification de la plus franche gaieté, je suis devenu âcre et morose ! je ne sais plus parler que le fiel sur les lèvres ! je n'exprime plus que le sarcasme ! Quelle honte ! se laisser abattre par le malheur ! Que

le diable m'emporte ! puisque je ne sais plus rire, je veux tâcher du moins de dérider les autres.

Je vous dirai plus tard comment je me tirai cette fois de la *Quintà-Casa*, je veux vous conter pour le moment de quelle manière je l'échappai une première fois.

Mon père, après l'écrou de mes frères aînés, Ferdinand et Vincent, songea naturellement au mien.

Asciutto come un osso, n'ayant pas le sou dans la poche, je loue un beau jour un mulet, je prends une besace avec moi, j'attache mon sabre à mon côté, et en route pour Villalba ! vingt-quatre lieues par un soleil du mois d'août, et en Sicile ! *che spasso !*

Arrivé à ma destination, je loue encore préalablement une vingtaine d'ânes et de mulets dans le pays même, et je me nomme chef de la caravane ; je monte ensuite au château, et là, en m'adressant au magasinier Nicoló, je tire enfin mon sabre et le menace de le pourfendre de la tête aux pieds, s'il ne remplit pas de blé à l'instant même les sacs et les besaces de tous ces ânes et ces mulets.

Nicoló était le meilleur des hommes, mais malicieux comme le sont les paysans ; il savait parfaitement que je n'aurais pas touché à un cheveu de sa tête ; cependant, soit à cause du respect sans bornes que ces gens-là ont chez nous pour le fils du maître, soit dans l'inten-

tion de constater aux yeux de mon père sa résistance par une scène de comédie, Nicoló se jette à mes pieds : « Ah ! monsieur, vous voulez donc ma ruine ! Comment ! dix salmes et demie de froment ! Mais vous connaissez monsieur votre père, monsieur ; il me chasserait, il me poursuivrait ; et ma femme et mes pauvres enfants ! que deviendrions-nous tous ? Tenez, monsieur, puisque vous voulez absolument me perdre, voici les clefs des magasins, achevez vous-même votre ouvrage. » Comme je viens de le faire pressentir, je n'avais pas certes dans la tête l'idée de faire la moindre égratignure à ce pauvre Nicoló ; mais que l'on me dise s'il existe dans le monde un cœur de bronze capable de ne pas se laisser ébranler par une scène pareille ; quant à moi, j'en fus attendri, je remis mon sabre dans le fourreau, et la scène changea de face : je devins le suppliant, et Nicoló, quoique toujours à genoux, me dictait la loi. « Allons, dis-je au conducteur, que les ânes s'en aillent, les mulets suffiront ; » et les dix ânes s'en allèrent ; puis, en me retournant vers mon tyran (j'avais de la peine à m'empêcher de pleurer) : « Allons, mon brave Nicoló, ne vous désespérez pas, je n'ai plus que mes mulets avec moi ; cinq salmes et demie, voilà tout. Vous me les donnerez, n'est-ce pas ? — Impossible, monsieur, vous voulez ma mort, monsieur votre père ne me le pardonnerait pas. — Remme-

nez cinq mulets, dis-je encore; allons, cinq mulets et le mien, six; trois salmes. — Prenez tout, monsieur, je ne le peux pas; je vais me faire voleur de grand chemin, il ne me reste plus que cela. » Le bourreau abusait de ma faiblesse. Bref, demeuré seul avec ma monture, Nicoló se lève, ouvre un de ces immenses greniers qui contenaient à peu près quatre mille salmes du plus beau froment que produise la Sicile, et remplit mon unique besace d'un huitième de salme; encore je n'acceptai qu'après avoir été assuré qu'il prenait cette liberté sur son bonnet, et qu'il ne serait ni chassé ni poursuivi par mon père; sans cette assurance, je serais retourné chez moi comme j'en étais parti.

Chargé de ma toison, je revins à l'endroit où j'avais loué mon mulet, à Caccamo; je la vendis, et le prix que j'en tirai suffit à peine à payer les frais de mon voyage. Voilà une fameuse expédition, j'espère!

Cet attentat inouï à sa propriété, ainsi s'exprimait mon père, demandait un exemple; il s'adressa en conséquence au président della Gran-Corte, le chevalier Paternó, qui avait la haute direction de ce délicieux purgatoire, la *Quinta-Casa*.....

Mais le nom de ce brave homme me rappelle sa charmante nièce, la *marchesina* Sessa. Elle n'est plus, la pauvre femme! Fille du duc de Montevago, elle était de plus la propre nièce d'un marin de Trafalgar,

de l'amiral Gravina, frère cadet de ce duc. Voici bien des raisons pour que je m'efface un instant, afin de la laisser passer avant moi : je ne suis pas étranger d'ailleurs à cette histoire.

La *marchesina* Sessa, *Térésina*, était une des plus belles femmes que l'on puisse voir, et sans aucun doute la plus propre de toutes. Je le sais, la propreté est une qualité inhérente aux femmes de la société, mais on n'a pas d'idée à quel excès ma belle Sicilienne portait la sienne : elle se plongeait deux fois par jour dans le bain, et elle y demeurait chaque fois aussi longtemps que l'Ingénu dans la rivière, le jour de son baptême ; elle avait en outre une trentaine de petites éponges odoriférantes qu'elle fourrait dans son nez et dans ses oreilles, et qu'elle conservait même dans son lit ; aussi sa peau diaphane sentait bon comme celle d'Alexandre.

La *marchesina* n'avait pas à la vérité ce qu'on appelle du génie, elle causait assez bien cependant ; elle était en outre bonne, douce, gracieuse, et, ce qui la relevait infiniment à mes yeux, elle avait de l'amitié pour moi, et paraissait beaucoup se plaire dans ma société. Quant à son mari, c'était la plus insupportable ganache qui fut jamais ; bourru, brutal, jaloux, quinteux ; en un mot, madame Sessa, femme de ce rustre, me représentait un ange marié à un diable ; et cet ange, un beau jour, fit une fausse couche.

J'appris tout de suite ce petit malheur; mais connaissant d'autre part les scènes épouvantables que lui attirait la sotte jalousie de son mari, je me faisais un devoir de ne pas aller lui rendre visite, lorsque je rencontrai son amie, la duchesse de Giampelieri.

« C'est très-aimable, me dit-elle, de votre part, de laisser toute seule la pauvre *Térésina*; elle compte ne plus vous saluer ni vous parler, elle vous garde rancune, je vous en préviens. — Mais, *duchessina*, vous savez, ce grossier mari..... — Ah! ah! je vois ce que c'est; vous avez peur du marquis! ah! ah! — Oh! pour cela, pas, je vous en réponds : je me moque de lui comme..... — Au fait, viendrez-vous, ou ne viendrez-vous pas? — J'irai, duchesse. — Eh bien! j'y serai, moi; » et elle roule avec sa voiture.

Je tins parole le soir même.

Je monte d'abord au palais Sessa, et je traverse un vestibule point éclairé, où il n'y avait pas un seul domestique; je passe ensuite dans une première antichambre, où il faisait tout aussi noir que dans le vestibule, et d'où je vois, dans la pièce qui suivait, une lumière sur une énorme table en noyer, et un homme assis devant, feuilletant de gros in-folio : arrivé enfin dans cette seconde antichambre, je m'aperçois que la lumière provenait d'un quinquet, et je reconnais dans l'homme qui lisait, qui pensez-vous? ma bête noire, le

cher marquis. « A tous les diables ! » murmurai-je. Ce n'est pas qu'il fût à craindre, mais, à dire vrai, n'aimant pas les scènes des halles, j'aurais autant aimé le savoir à cent lieues que là.

Cependant, le voyant très-préoccupé de sa lecture, et la pièce où nous étions étant fort spacieuse, « Voyons, me dis-je, s'il n'y a pas moyen de passer devant ses yeux sans être vu. » Et aussitôt, mettant cette pensée à exécution, je commence à arpenter le salon sans souffler mot et à pas de loup.

A chacune de mes enjambées, je m'écriais dans mon esprit : « Encore cinq ou six comme celle-là, et je serai de l'autre côté, et puis dans la chambre de l'aimable *Térésina*. » Mais je comptais sans mon hôte.

Semblable aux animaux malfaisants avec lesquels il avait plus d'un rapport, mon brutal avait l'ouïe malheureusement trop fine ; et, au moment où, me balançant sur la pointe des pieds, je levais une jambe pour faire un pas d'une demi-aune, je m'entends interpeller par le plus vexatoire des *Qui va là?* « Allons, en garde ! » me dis-je aussitôt, et m'armant tout à coup de fermeté : « C'est moi, marquis, repartis-je. — Toi, qui toi? — Palmieri, monsieur ; ne me remettez-vous pas (l'impertinent m'avait déjà reconnu) ? — Palmieri, qui Palmieri ? » (Je commençais à perdre patience ; mais il ne fallait pas se fâcher, la *marchesina*

était là indisposée.) « Michel, monsieur. — Ah! Michel! Eh! qu'êtes-vous venu faire ici? Que voulez-vous? — Rendre visite à madame, monsieur. — A ma femme? Mais ma femme ne reçoit pas, monsieur. — Si fait, monsieur, elle me recevra. — Je vous dis qu'elle ne reçoit pas. — Et moi, je vous assure du contraire. — Oh! c'est beaucoup trop fort, par exemple; vous pensez, monsieur, en savoir plus que moi, plus que le maître de la maison! — Oui, monsieur, et de ce pas je m'en vais rendre mes hommages à la *marchesina*. » En disant cela, je le plante là (le malhonnête était resté cloué tout le temps dans son fauteuil), et je m'achemine à grands pas vers le noir et grand salon qu'il me fallait encore traverser avant d'arriver jusqu'à la marquise.

« Elle ne reçoit pas, vous dis-je, criait sans cesse le marquis. — Elle me recevra, » répondais-je toujours, et toujours en allant. Enfin, dans l'espoir de me devancer et sans discontinuer de prononcer sa phrase chérie, il se saisit de son quinquet, et il prend sa *course*; moi, qui ne le perdais pas un instant de vue, je redouble mes pas, et j'entre dans la chambre à coucher quelques secondes avant lui.

Ces dames y étaient; elles venaient d'entendre le singulier dialogue, et je les trouvai pouffant d'un rire fou, et la duchesse priant son amie de se calmer, cet

excès d'hilarité pouvant avoir pour elle des suites fâcheuses.

Le marquis, son quinquet à la main, parut sur ces entrefaites, et la première phrase qu'il prononça fut celle-ci : « Mais je vous dis qu'elle ne reçoit pas. »

A ce point-là, vraiment, je tremblais pour les jours de la marquise ; la répétition de cette phrase, ce mari se présentant une chandelle à la main, une prédisposition déjà prononcée à la gaieté, toutes ces choses réunies ébranlèrent tellement le système nerveux de la malade, que je crus un instant qu'elle allait étouffer. La face appuyée contre son oreiller, elle se tordait dans son lit, et poussait de temps à autre des cris qu'on aurait très-bien pu prendre pour les angoisses de la mort ; quant à la duchesse, riant à gorge déployée et les larmes aux yeux, elle avait perdu la force de sermonner son amie. Je gardais en attendant le plus grand sérieux, lorsque le marquis, pensant, par la sévérité de sa mine, mettre un terme à la scandaleuse hilarité de ces dames, dit, en s'adressant à la marquise : « Madame, monsieur Palmieri prétend que vous lui avez fait dire de venir vous voir, est-ce vrai ? » La marquise ne répondait pas, elle ne le pouvait pas. Enfin, après s'être un peu remise, et après que le marquis eut répété trois ou quatre fois la même question, elle répondit, tout en pouffant de rire et en éludant la question : « Mais,

monsieur, M. Palmeri est là, prétendriez-vous le mettre dehors? » Alors se tournant vers moi : « C'est bien pour cette fois, et il ajouta en latin, *sed non transeat in exemplum* (mais que cette visite ne se renouvelle pas). » Et en disant cela, il retourna à ses in-folio, et nous laissa tranquilles.

Respiriamo alquanto.

—

ARTICLE II.

Il y a trente ans, je n'aurais pas osé publier les tableaux de mœurs, les scènes d'un autre pays et d'une autre époque que vous venez de lire : ces drôleries, ainsi que les aurait appelées Rabelais, auraient été trop personnelles pour supporter la clarté du jour. Mais aujourd'hui, où en parlant de moi je puis me faire illusion au point de croire que c'est l'histoire d'un autre individu que j'écris, je continue, sans m'embarrasser du qu'en dira-t-on.

Là ne s'arrêtèrent pas les relations entre les époux Sessa et moi. La scène originale que je viens de rapporter servit de prélude à une autre scène qui, malgré son

côté plaisant, devait aboutir à une séparation qui peut-être, hélas! contribua à son tour à la fin prématurée de l'infortunée *marchesina*.

Je ne rencontrais plus cette dame qu'au spectacle et quelquefois par hasard chez la duchesse; je ne mettais plus les pieds chez elle, et j'évitais soigneusement les occasions d'exciter les soupçons de son jaloux mari; mais, comme on le dit, lorsque le diable s'en mêle, les précautions deviennent inutiles.

J'étais un jour chez une marchande de modes française de mes amies, mangeant quelques friandises, je ne sais plus quoi, sur une assiette, lorsqu'un domestique en livrée vint annoncer M. et madame Sessa. Je me levai aussitôt, et la maîtresse de la maison elle-même, au fait de toutes mes fredaines, me conseilla de passer dans une chambre, qui, quoique à l'autre bout de l'appartement, était cependant en ligne avec le petit salon où nous nous trouvions. Voici, du reste, la description topographique des lieux.

C'était un petit corps de logis n'ayant aucune communication avec d'autres appartements supérieurs ou inférieurs; l'escalier n'aboutissait que là: ainsi, en me sauvant par cette issue, j'aurais inévitablement rencontré les personnes que je voulais éviter. A gauche du vestibule était une pièce servant de salle à manger, à droite le salon déjà cité. Il y avait ici, en face du petit

comptoir où se tenait la marchande de modes (en entrant, dans l'angle gauche en face et au fond), un autre grand comptoir destiné au déploiement et au débit des marchandises, qui (le comptoir c'est-à-dire), touchant d'un côté presque à la porte d'entrée du salon, se prolongeait de l'autre jusqu'au mur. C'est dans la première de ces pièces que j'allai me cacher, en emportant avec moi mon déjeuner improvisé, mais en oubliant malheureusement mon chapeau sur le grand comptoir, à l'endroit le plus rapproché du vestibule.

Je grignotais tranquillement les restes de mon repas, et je me tenais toujours coi, attendant la fin des emplettes et les essais de chapeaux; mais, comme de raison, les heures s'écoulaient, les chapeaux s'essayaient, et l'on ne s'en allait pas : enfin, perdant patience et saisi tout à coup d'une sotte idée d'amour-propre qui me faisait regarder comme indigne de moi la position où je me trouvais, j'ouvre brusquement la porte de ma prison, décidé, coûte que coûte, à aller chercher mon chapeau et à m'éloigner. Mais à peine avais-je levé les yeux vers le fond du salon en face, que je m'arrêtai à une idée d'une nature plus pacifique.

Madame Sessa regardait de mon côté, tandis que le marquis me tournait le dos. Voyons, pensai-je; mon chapeau étant tout près de la porte d'entrée, et le ja-

loux ayant l'air de ne pas bouger, ne serait-il pas beaucoup plus raisonnable de m'avancer doucement jusque-là, de m'emparer de mon couvre-chef, et de décamper sans tambour ni trompette, en évitant le scandale et les scènes désagréables? A peine avais-je fini de raisonner de la sorte (sot! un premier échec ne m'avait point dégoûté de ce genre d'expériences), qu'ainsi qu'au palais Sessa, je commence à m'avancer à pas de loup, en m'aidant de tous les appuis, portes, chaises ou mur.

Les choses allaient au mieux cependant, et je pensai un instant avoir réussi. Le mari ne changeait pas de posture; sa femme (à qui, en portant le doigt sur ma bouche, je ne discontinuais pas de recommander la prudence), tout en ayant l'air d'examiner ses chapeaux, me voyait faire et gardait son sang-froid; tandis que de mon côté, après avoir franchi le vestibule et dépassé la porte du salon, je m'étais emparé de mon chapeau. Je le tenais enfin, et tout en adressant à la *marchesina* un *fashionnable* et silencieux salut, comme pour lui dire adieu et au revoir, je tournais déjà les talons pour m'esquiver, lorsque un bruyant et *intempestivo* éclat de rire de la dame vint changer en un drame à la mode cette scène de comédie.

« Pourquoi riez-vous ainsi? » demanda le marquis à sa femme avec le ton d'un crocheteur à qui on arra-

cherait sa hotte de dessus le dos ; et puis, en se retournant tout à coup, il m'aperçoit, moi sa bête noire, pour le moins tout autant qu'il était la mienne : et ici commença une scène dont il me serait impossible d'esquisser la violence et la grossièreté, une scène qu'on ne rencontre ni dans l'*Auberge des Adrets*, ni dans *Robert-Macaire*.

Les yeux en feu, écumant de rage, et tirant à moitié de temps à autre, l'épée d'une canne qu'il portait à la main, il s'écriait : « Je te l'ai dit, misérable (il ne m'avait rien dit du tout), de ne jamais oser mettre les pieds dans les endroits où se trouve ma femme ; je ferai un jour une sottise, sache-le, j'en suis capable ; je te le répète pour la dernière fois, n'ose plus te présenter ni devant moi ni devant ma femme, etc. » En attendant, la *marchesina*, avec cette grâce que possédaient exclusivement les femmes de la société d'autrefois, me répétait : « De grâce, Palmieri, ne faites pas attention à ce qu'il dit, vous savez combien il est extravagant. » Mais ces paroles ne firent que *redoubler* la rage de ce forcené ; et aussitôt il prend brutalement sa femme par les épaules : « Sortez d'ici, madame. » Il la pousse hors du salon, et de là dans l'escalier, qu'il lui fit sauter plutôt que descendre.

Quant à moi, qui m'étais contenté de l'appeler *fou* durant cette étrange scène, je lui écrivis immédiate-

ment, sous les yeux de la maîtresse de la maison, une lettre tout aussi mesurée que ses récents procédés, et je lui fis remettre mon cartel par le major de la garde, M. Giorgio Corte. M. le marquis me répondit en me suppliant de l'excuser, en m'assurant qu'il était pénétré d'estime et de respect pour ma personne, que ce jour-là il se trouvait excessivement contrarié par des raisons étrangères à notre entrevue, qu'il était comme hors de lui, et qu'en me parlant, il avait cru s'adresser à un autre, etc., etc. Je donnai cette lettre à la *marchesina,* qui, immédiatement après être remontée en voiture, avait demandé à être conduite chez sa mère : elle y demeura toujours depuis et ne remit plus les pieds dans la maison conjugale. Bref, on se sépara. Mais cette séparation, la violence de cette scène, quelques autres désagréments de famille, avaient déjà porté une grave atteinte à la santé de cette dame, et une inflammation d'entrailles survenue coup sur coup l'enleva en vingt-quatre heures et à vingt-cinq ans.

Reposez en paix, pauvre *marchesina,* et puissiez-vous revenir au monde telle que je vous y ai vue, bonne, aimable et gracieuse, aussi belle et aussi fraîche que vous étiez ! En me voyant tel que je suis, vous vous écrieriez : « Dieux ! comme on change sur la terre ! »

ARTICLE III.

Ce que je vais raconter est de beaucoup antérieur au récit qui précède : je n'avais pas atteint ma vingt-troisième année et la *marchesina* n'était pas encore mariée.

Comme je vous le disais naguère, *ce grave attentat à sa propriété* décida mon père à me donner un logement à la Quinta-Casa, d'où je ne devais sortir, après deux ou trois ans de détention, que pour aller vivre à la campagne sa vie durant, car il ne voulait plus que je demeurasse chez lui, il ne voulait plus me voir : je connaissais ses intentions là-dessus, dont il avait fait part au président釘ternó, à qui, ainsi qu'il l'avait fait pour mes frères, il s'adressa encore cette fois; et le président donna aussitôt son autorisation, et signa l'ordre de mon arrestation, sans savoir seulement de quoi il était question, sans s'informer le *moins* du monde de quoi j'étais coupable : et cela, non pas certes par méchanceté, ce magistrat était tout au contraire un homme excellent, mais parce qu'il n'y avait pas d'exemples de refus en pareille circonstance, parce qu'il était établi et convenu de toujours obtempérer à la demande du père, sans le questionner sur les motifs

qui le déterminaient à exercer une si sévère punition. Tout allait, dans ce cas-là, comme une machine à la vapeur ; le père disait d'un côté : « Monsieur le président, je désire que mon fils soit écroué à la Quinta-Casa. » Le président répondait à son tour : « Demain votre fils sera écroué à la Quinta-Casa. » Puis on vous appréhendait au corps, on vous liait les mains, et l'on vous enfermait dans ce lieu de délices : l'ouvrage était alors complet et fini. L'ordre lancé contre mes frères n'avait pas été plus motivé que le mien ; mais mes frères, ainsi que tous les cadets de famille arrêtés pour des fredaines analogues à celle de ma course à Villalba, avaient manqué d'esprit en se laissant conduire bénévolement en prison, ils auraient échappé au *carcere duro* s'ils s'étaient conduits comme moi.

Je le répète, le président Paternó était non-seulement un très-brave homme, mais cadet de famille par-dessus le marché, circonstance de la plus grande importance dans ma situation.

Je le connaissais de réputation, et je n'ignorais pas en même temps que l'épée de Damoclès était suspendue sur ma tête. Il fallait donc se cacher d'abord, afin de se mettre à l'abri d'une surprise (car, une fois à la Quinta-Casa, tout était fini), sans toutefois perdre courage : c'est ce que je fis ; et, décidé à mon tour à aborder le président, je m'informai en attendant de l'heure

la plus propice pour lui parler sans témoins. Il me fut répondu : « Entre deux et trois heures vous le trouverez tout seul dans son salon, ayant déjà fini de dîner et faisant sa *siesta*. » Le lendemain, j'étais déjà chez lui, où, ainsi qu'on me l'avait dit, je le trouvai seul, à moitié endormi sur un de ces vieux et hauts *seggioloni* doublés en damas et à dossier élevé ; et j'ajouterai, assis de profil avec la porte d'entrée.

Le président Paternó était un homme très-âgé et très-petit, mais rond comme une boule, gros et gras comme une poularde du Mans, et n'ayant que peu ou point de cou. Faites bien attention, je vous prie, pour le moment, à la petitesse de sa taille : étendu comme il était sur son fauteuil et ses pieds touchant à terre, sa tête ne reposait que sur la partie inférieure et tout près de l'ouverture du dossier.

N'ayant pas trouvé plus de domestiques ici que chez le neveu de ce magistrat, circonstance qu'explique cette fois l'heure incongrue de ma visite, j'ouvre avec précaution la porte du salon et je m'avance avec les égards dus à un personnage tel que le chevalier Paternó, lorsqu'on sait surtout que ce personnage est livré au sommeil.

« Qui va là ? » disait le président, tandis que je continuais à m'avancer lentement et silencieusement ; et, tout en prononçant ces paroles, il tâchait de se tourner

vers moi : peines inutiles ! pas plus de cou que sur la main ; cette tête-là était tellement chevillée sur ses épaules, qu'ainsi que l'éléphant, il fallait absolument que M. Paternó donnât l'impulsion à tout son corps, pour que sa tête, en suivant ses mouvements, tournât avec lui. Le *qui va là?* les efforts que faisait le président pour voir qui c'était, n'aboutissaient à autre chose qu'à le faire descendre chaque fois de deux ou trois pouces plus bas ; et je vis l'instant où il allait dégringoler jusqu'à terre, à moins toutefois que sa tête (accident beaucoup plus fâcheux), en passant à travers l'ouverture du dossier, ne l'eût arrêté dans sa chute ; ce qui l'aurait infailliblement étranglé.

Dans ce moment-là (il n'y avait pas de temps à perdre) je fis un bond vers le président pour être à portée de le secourir. « Ah ça ! mon ami, me dit-il aussitôt qu'il m'eut aperçu, avant que je sache qui tu es, aide-moi un peu à me relever, car je sens que je vais tomber. » Comme vous vous en doutez, je ne me le fis pas dire deux fois. « Bon ! pensai-je, je commence par obliger mon juge, mon affaire prend déjà une bonne tournure. »

Animé par cette idée, vif et étourdi comme je l'étais dans ce temps-là, et voulant profiter de l'occasion pour lui donner une preuve non équivoque de ma tendre sympathie, j'ouvre les bras, je m'élance sur lui, et

sa tête, étant ce qu'il y avait de plus à ma portée, je la saisis par cette partie du corps où était marquée la place du cou, et en voulant soutenir le président, je l'étreins de manière à lui faire sortir les yeux de l'orbite. « Tu me tues, malheureux ! Malheureux, tu m'étrangles ! » se mit à crier le digne magistrat. Il faut dire aussi qu'il était horriblement lourd, et que je faillis étouffer : mais dévoué comme j'étais, je dissimulai mon petit malheur ; bien plus, je me perdis en excuses, et voyant le mauvais résultat de ma vive sollicitude, je me baisse aussitôt, je prends le président par les genoux, et en poussant vigoureusement de bas en haut, *houpe!* je le remets d'aplomb sur son siége ; et dans cette nouvelle posture sa tête arrivait jusqu'au tiers de la hauteur du dossier, et quant à ses pieds, ils avaient perdu toute espèce de communication avec la terre.

Cette opération, qui paraissait promettre moins de chances de succès que l'épreuve que je venais de tenter, s'effectua cependant en un clin d'œil, et quoiqu'en sens inverse, avec la même rapidité d'un char descendant les montagnes Beaujon. « Ah ça ! maintenant (se mit à dire le président aussitôt qu'il se vit solidement établi sur ses hanches), qui es-tu ?—Je suis, monsieur le président, un homme contre qui vous venez de lancer un mandat d'arrêt, je suis Palmieri, le fils du marquis de Villalba.—Ah ça ! jeune homme (sans toutefois s'ar-

mer de sévérité), mais on dit que tu es un fort mauvais sujet.—C'est possible, monsieur le président, mais enfin qu'ai-je fait ? quel est mon crime ? — Ton crime ! ma foi, je ne sais pas trop.—Ainsi, monsieur le président, vous me punissez, vous m'envoyez en prison, et dans une infâme prison, sans savoir seulement de quoi je suis coupable ! » Le pauvre président se sentait évidemment embarrassé, il était comme sur des charbons ardents. « Tu peux bien avoir raison, mon garçon, mais enfin il y a une présomption en faveur des pères, nous ne pouvons pas supposer qu'ils se décident à punir leurs enfants sans de fortes raisons, et nous ne pouvons nous refuser d'obtempérer à leurs demandes.—Ce que vous dites là est parfaitement juste, monsieur le président, mais il me paraît, lorsqu'il s'agit d'un cadet de famille (et j'appuyai fort sur cette partie de mon discours, sachant bien que je touchais à une corde dont il connaissait le son), et dans un pays où ces cadets sont regardés comme des intrus ou des sangsues, il me paraît, dis-je, qu'il faudrait tout au moins demander le pourquoi. Voulez-vous me permettre, monsieur le président, de vous exposer toute l'énormité de mon crime, la raison pour laquelle on veut m'enfermer à la Quinta-Casa ? — Parle, je t'écoute. » Et ici je lui fis l'historique de ma brillante expédition, tel que vous venez de le lire, en commençant par ces mots : « Mon père, qui

a dix chevaux dans son écurie, qui possède un bel hôtel, etc., etc., ne me donne que deux onces par mois, etc., etc. » Le bon président paraissait beaucoup s'intéresser à mon histoire; le récit de mes ânes et de mes mulets, ainsi que celui de mes exigences, s'évanouissant toujours de moitié, et se résumant, les premiers à une simple unité, les secondes à une fraction d'unité, l'égaya au dernier point, et lorsque j'eus fini de conter : « Ah bah! dit-il, n'est-ce que cela? —Voilà tout, monsieur le président.—Ah! par exemple, je ne permettrai pas qu'on t'emprisonne pour une pareille bêtise. » Il sonna; un domestique se montra à la porte. « Faites venir Gaudiano mon secrétaire; » et le *secrétaire* ne tarda pas à paraître. « Monsieur, révoquez à l'instant même l'ordre d'arrêter M. Palmieri; M. Palmieri n'est coupable que d'une espièglerie, et M. le marquis de Villalba n'a pas lu *Beccaria.* »

Puis, en se tournant vers moi : « Va-t'en, mon enfant, sois tranquille et viens me voir de temps à autre; je suis content de toi, et je te protégerai. »

Vous concevez si je respirai à l'aise en ce moment; mais je ne me contentai pas de ce triomphe; j'étais en veine de bonheur, je voulus en profiter.

Et, me rappelant tout à coup le projet de mon père de me chasser de la maison : « Mais, monsieur le président, repris-je, puisque mon père ne veut plus ni me

rencontrer, ni me permettre de demeurer chez lui, je ne demande pas mieux que d'aller vivre à la campagne, mais il est juste alors qu'il me donne un cheval ; on ne peut pas habiter la campagne sans un cheval de selle.

— Tu as raison, mon ami, et je te ferai donner un cheval de selle. « Gaudiano, dites de ma part à M. le marquis qu'il achète un cheval à son fils, dans le cas où il ne voudrait pas lui permettre de demeurer chez lui. »

— Ce n'est pas tout, monsieur le président, il faudrait que mon père me donnât de quoi vivre à la campagne ; je ne me nourris pas d'air, monsieur le président.

— C'est encore ma foi très-juste. « Gaudiano, dites à M. le marquis qu'il donne des appointements à son fils ; le pauvre garçon ne peut pas se nourrir d'air. »

— Et mon cheval, monsieur le président.

— Ah ! cela s'entend ; des appointements pour nourrir aussi son cheval ; le cheval, non plus, ne saurait vivre d'air.

— Mais, monsieur le président, je n'ai que des habits de ville, il me faudrait une mise campagnarde ; les habits de ville ne valent rien à la campagne.

— C'est juste. « Dites à M. le marquis..... »

— Et puis, monsieur le président, je n'ai ni chiens ni fusil ; faut-il que j'aille vivre à la campagne pour y

mourir d'ennui; ce n'est pas moi qui ai choisi le séjour de la campagne, on me force d'y aller.

— Ce que tu dis là est très-raisonnable. « Gaudiano, dites à M. le marquis qu'il donne aussi une centaine d'onces, afin que ce pauvre garçon puisse avoir des habits pour la campagne, et acheter des chiens et un fusil; les habits de ville ne valent rien pour la campagne; ce n'est pas lui qui veut séjourner à la campagne, et puisqu'on le force d'y aller, il ne faut pas qu'il y aille pour mourir d'ennui. »

Vous vous faites une idée, je pense, de la reconnaissance qu'exprimait ma figure pour cet écho fidèle de mes pensées et de mes paroles; mais je n'avais pas encore entièrement vidé mon sac; je réservais le bouquet pour la fin.

« Monsieur le président, ajoutai-je, permettez-moi de vous adresser une dernière prière, à laquelle je tiens beaucoup plus qu'à toutes les demandes que vous avez eu la bonté de m'accorder jusqu'ici. Vous concevez, monsieur le président, que ne recevant de mon père que deux onces par mois en tout, il m'aurait été impossible de vivre sans contracter quelques dettes. Que diront mes créanciers, en me voyant disparaître tout à coup? ils diront que je me suis sauvé pour ne pas les payer. »

Ici, le président me caressa affectueusement la fi-

gure, comme pour me dire : « Bravo, mon garçon, tu as de l'honneur ; » et puis :

« A combien se montent tes dettes?

— A cent quatre-vingt et quelques onces, monsieur le président.

— Peux-tu m'en faire la note?

— A l'instant même, monsieur le président. »

Je pris un morceau de papier, je rédigeai en un clin d'œil l'état de mon déficit et je le lui mis entre les mains.

« Gaudiano, dites à M. le marquis qu'il paie tout de suite cette note, en supposant toujours qu'il persiste à chasser son fils de chez lui, et à l'obliger de s'en aller à la campagne. Que diraient ses créanciers en le voyant disparaître tout à coup? ils diraient qu'il s'est sauvé pour ne pas les payer, et cela ne serait ni juste ni honorable. »

Je crois, à la vérité, que si j'avais poussé les choses plus loin, ce brave homme aurait ordonné que toute la fortune de mon père passât entre mes mains : il l'aurait pu, je crois, ou à peu près ; un président de la *Gran-Corte* de ce temps-là en Sicile, c'était le roi, c'était Dieu devant qui tout le monde s'agenouillait; mais j'en demeurai là, je remerciai, je fis ma profonde révérence, et m'en allai déchargé de tout souci, et triomphant comme un empereur romain.

Ainsi qu'on le pense bien, mon père ne fut point satisfait de mon entrevue avec le chevalier Paternó,

aussi il jeta les hauts cris ; mais les derniers ordres du président, tout en le faisant crier plus fort, le firent renoncer au projet de m'envoyer vivre à la campagne; et quant à moi, qui n'avais aucune envie d'aller m'y établir, et qui n'avais pas davantage la volonté ni les moyens de faire un procès à mon père pour l'obliger à tripler ou à quadrupler mes appointements, je demeurai provisoirement chez lui, mon père ne se doutant pas de ma présence ou feignant de l'ignorer; ignorance vraie ou supposée, qui donnait lieu parfois, lorsque par hasard il me rencontrait sur ses pas, à des scènes que je voudrais pouvoir oublier. Quant à mon dîner et à ma nourriture, ma pauvre mère me les envoyait en cachette; et quant au reste, enfin, *je continuai* à vivre comme par le passé, en empruntant d'un côté, et en ne payant personne de l'autre.

Cette situation, cependant, à laquelle (toute précaire et mauvaise qu'elle était) je me résignais de mon mieux, en me répétant sans cesse : « Tout, excepté la Quinta-Casa, » ne devait durer que deux ou trois années. Mon père tenait toujours à son projet chéri, et le bon président paya, dans ces entrefaites, son tribut à la nature. La perte d'un honnête homme est une calamité pour la société, elle en a si peu ! Accordez-moi le temps de donner quelques larmes au souvenir de ce galant homme.

CHAPITRE V.

Naples. — Des amnisties italiennes. — Du duc et de la duchesse de Modène.

Ah! ma foi, je suis fatigué de vous parler de moi et des miens; je vous conterai peut-être une autre fois les détails de ma détention à la Quinta-Casa; vous sentez bien que je ne suis pas pressé de m'y voir enfermé.

Fuyons l'air infect des prisons; allons respirer dans le beau climat de Naples; allons voir *San-Carlo, la Villa-Reale, il Palazzo-Reale* et sa superbe place; allons nous promener *a Chiaja, a Castello-a-Mare,*

alla Favorita, a Portici, a Camaldoli; rendons-nous aux *Studii* et à *Pompeja*, dans Naples et près de Naples ; examinons, admirons les richesses d'antiquité et d'art que renferment ces lieux ; plaçons-nous un instant sur le Vomero.

Au-dessous de vous et à droite, sont les restes du portique de l'école de Cicéron ; plus loin, Lucullus avait sa maison entourée d'orangers et de citronniers ; et c'est dans les caves de cette *villa* qu'étaient ces amphores remplies d'un falerne de vingt lustres.

Descendons maintenant à Posilipe.

Là, devant vous, est *la grotta di Pozzuolo*. Venez avec moi, prenez ma main, et ayez soin, en traversant cet antre, de vous tenir près des parois ; il est long, étroit, et il y fait noir comme dans un four ; ses voûtes répercutent avec un bruit assourdissant les sons et les paroles ; je crains qu'un *corribolo* allant ventre à terre, et même qu'une charrette traînée par des bœufs et allant au pas, ne vous écrasent ; vous perdrez là-dedans la vue et l'ouïe, je vous en préviens : entrons. *Ciel*, quel vacarme ! *qual rimbombo* causé par ce carrosse et par les pieds ferrés des chevaux ! Parlez plus haut ; criez avec toute la force de vos poumons ; je ne vous entends pas encore ; impossible de vous comprendre ; vous me direz cela plus tard.

Grâce au ciel, nous voilà dehors ! Regardez à

droite, à présent, c'est la ville de Pozzuolo avec son temple dédié à Mercure, et sa colline de soufre (*il Monte-Nuovo*) que vous avez devant les yeux ; plus loin, et se courbant gracieusement à gauche, est *Baja* et la *Piscina mirabile;* Baja, qui inspira Corinne; Baja, souvenir de délices et d'infamies! Ici, à gauche aussi, et près de la chaussée où nous roulons, sont les restes de ce pont de quatre mille pas de longueur, que l'empereur Claude fit jeter sur la mer, afin de réunir Baja à ce promontoire que nous venons de laisser derrière nous ; ce pont formait la plus immense des naumachies qui fussent au monde... Je bats la campagne, et je tâche de m'étourdir dans l'intention de secouer une idée qui m'obsède : vains efforts! elle m'entraîne avec un bras d'airain ; suivons-la. O libre arbitre de l'homme, où es-tu?

Je suis à demi athée en politique ; je ne crois pas au paradis, et je ris des modernes Pangloss, qui voient un progrès, un pas vers un meilleur ordre de choses dans des événements qui les font reculer de dix lustres. Hommes à pensées généreuses et aimant le bien, mais légers et ignorant leur siècle, ces optimistes oublient que, depuis que le monde existe, la justice et le bon droit ont été sacrifiés sur l'autel des intérêts individuels; ils oublient que les ravages de la matière corruptrice sont égaux, s'il est permis d'employer cette comparai-

son, à la vitesse progressive des corps durs tombant d'en haut; ils oublient conséquemment que dans une époque comme la nôtre, s'agît-il du bouleversement de la moitié de la terre, les seuls événements capables de remuer l'âme et d'émouvoir les esprits se passent dans les temples dédiés à Mercure ou à Plutus, où tout ce qui vit aspire à entrer.

Quant à l'enfer, c'est différent; j'ai la foi la plus entière dans son existence : je me sens grillé et rôti; je ne pousse pas mon scepticisme jusqu'à révoquer en doute les crânes brisés par le bras nerveux d'un assommeur aux gages de notre saint Père le pape, et je conçois parfaitement l'asphyxie mortelle qui frappe un honnête Modenois, lorsqu'il se voit plongé dans les cachots de Son Altesse, pêle-mêle avec des forçats libérés et des voleurs.

Fidèle à ce système, je ne me suis jamais fié aux amnisties; j'ai senti de loin le piége de ces fallacieuses promesses, et ma tête, grâce à Dieu, est toujours solidement fixée sur mes épaules.

Notez bien, je vous prie, que je parle des amnisties italiennes, et en aucune sorte de celles des autres parties de la terre. Vous pouvez espérer en celles-là, si bon vous semble, ce sont des matières de feu par le temps qui court; en parler ce serait se brûler les doigts, et je suis, à cet égard, de la coquetterie d'une

jolie femme : je tiens beaucoup à la beauté de ma main.

Parcourez les Etats des sept à huit souverains plus ou moins grands, plus ou moins petits, de la péninsule italienne, informez-vous sur les lieux des amnisties accordées par la presque totalité de ces princes à leurs sujets dans la dernière période de ces vingt ans; on vous répondra partout qu'elles ont été immédiatement et constamment suivies d'un nombre prodigieux d'arrestations, de proscriptions et de décapitations. Voilà pourquoi je m'écriais naguère: *Grâce à Dieu*, etc. Les trois pontifes qui ont régné pendant cette époque ont saintement octroyé quatre ou cinq de ces paternelles amnisties; les rois de Piémont, deux ou trois; ceux de Naples, six à sept. L'Autriche aussi menaça un jour les Lombards d'une amnistie; heureusement pour ces derniers, elle n'eut pas lieu.

Le duc de Modène, il faut le dire à son honneur, est à peu près le seul de ces souverains qui n'ait jamais accordé d'amnistie.

Ce noble type du plus pur absolutisme ne se plaît point à revenir sur ses pas; il court à son but sans se détourner : lorsque sa victime est solidement garrottée, il la frappe avec courage; ainsi que ce saint Barthélemi-Montesquiou, à la bataille de Jarnac, il crie à ses sicaires : « Tue, tue, la saignée est aussi bonne en été qu'en hiver. » Le duc de Modène aime le sang; il

lui faut du sang et beaucoup de sang, de ses ennemis ou de ses amis, ce lui est égal; il s'y plonge avec délices; il nage dedans, et il est heureux.

Au moment où j'écris, sur quatre cent cinquante mille habitants, population des possessions de ce prince, on compte trois mille réfugiés à l'étranger, *et un tiers* de ce nombre est en outre entassé dans les prisons, pour ce qu'on appelle improprement *délits politiques*: je dis *improprement*, car les tourments infligés à ces infortunés n'ont presque toujours d'autre source que le caprice et la peur soupçonneuse d'un maître lâche et cruel. Des femmes, des enfants, des juges, de ces êtres que ce duc appelait naguère *ses fidèles serviteurs*, les littérateurs les plus distingués du duché de Modène, languissent aujourd'hui dans les mêmes cachots qui abritent le crime.

Vous, heureux habitants de la France civilisée, vous vous indignez, n'est-ce pas, au récit de ces infamies; vous n'y croyez peut-être pas? elles ne sont pas moins flagrantes cependant.

Ne soyez pas surpris, de grâce, de la légèreté que je mets en racontant de pareils faits: nouveau Démocrite, je me raille aujourd'hui de tout; je me suis endurci au malheur; et, semblable aux fossoyeurs dans *Hamlet*, je plaisante avec des têtes de mort entre les mains. *io rido* comme l'*Aristodème* de la tragédie de Monti.

Le fait suivant, que peut-être on connaît, mais dont on ignore probablement les détails, vous dira si l'esquisse que je trace du duc de Modène est exagérée.

Quant au rôle que joue dans ce drame l'aînée des filles de Charles-Emmanuel, femme de ce prince, attribuez-le, je vous prie, ainsi que la chanson, à Voltaire et à Rousseau, à un excès de dévouement pour son mari, ou bien plutôt à la frayeur qu'il lui inspirait : cette princesse craignit probablement qu'ainsi que l'ogre, son mari ne la dévorât; que sais-je? Attribuez, en un mot, ce rôle à la cause qui vous plaira; mais, de grâce, ne dites point de mal de la duchesse de Modène. Quant à moi, je ne saurais ni mal penser ni mal parler d'une belle et noble dame.

Un beau jour de l'année 1832 le duc de Modène crut entendre un grand bruit..... Mais je cours trop vite; attendez, il faut d'abord remonter à 1821.

L'Italie brûlait par les deux bouts; les Deux-Siciles et le Piémont étaient en feu, et Charles-Emmanuel, très-brave homme d'ailleurs, quoique roi, ayant refusé de sanctionner la constitution qu'on présentait à sa signature, abdiquait et s'éloignait de Turin, emmenant avec lui sa femme et ses quatre filles, toutes nubiles à cette époque, dont l'une était cette même Marie-Béatrice qui devait devenir plus tard duchesse de Modène.

Charles-Emmanuel, n'ayant pas encore pris de parti définitif sur le lieu de sa retraite, errait dans ses ci-devant États, sans savoir où reposer sa tête, et craignant à chaque instant qu'un de ces événements par trop fréquents dans les révolutions politiques ne vînt compromettre les jours de ses chers enfants, lorsqu'on avisa le château de M. le marquis de Menafogli, noble Piémontais, sujet dévoué du monarque déchu, et, ainsi que lui, père, mais d'une fille unique, jolie, gracieuse, belle comme les amours.

Les augustes fugitifs furent reçus comme on devait l'attendre d'un bon gentilhomme de ce temps et de ce pays-là, pour qui son Dieu et son roi ne faisaient qu'un. Le château devint, pour ainsi dire, la propriété de la famille royale : M. de Menafogli et sa fille exécutaient les ordres de leurs hôtes avec le zèle des plus dévoués serviteurs. On se barricada, on prit d'autres mesures pour résister en cas d'attaque ; et enfin, soit que Marie-Béatrice fût touchée des soins de la jeune Menafogli, soit à cause de la conformité d'âge, soit par les grâces attrayantes de la jolie châtelaine, soit par toutes ces raisons réunies, une étroite et tendre liaison s'établit entre la fille du roi et celle du sujet, au point que la jeune archiduchesse demanda et obtint la permission de partager la couche de sa chère Henriette.

Mais le moment de la séparation ne tarda pas à ar-

river. Douloureuse séparation qui brisait des liens formés par la sympathie et la jeunesse, et que d'un côté l'obligeance et le dévouement, de l'autre le malheur et la reconnaissance avaient consolidée.

« Mais non, disait Marie-Béatrice, en sanglotant, à son amie éplorée qu'elle serrait dans ses bras, notre amitié ne finira qu'avec notre vie ; et, souviens-t'en, ma chère, si ma fortune change, demande-moi tout ce que tu voudras, jamais je ne te refuserai rien de ce qui sera en mon pouvoir de t'accorder ; ne l'oublie pas, ma bonne amie, je tiendrai parole. »

Là-dessus on se sépara.

L'archiduchesse, ainsi que je l'ai dit, devint plus tard femme de François IV de Modène ; mademoiselle Menafogli épousa un jeune et beau gentilhomme de ce duché, le marquis Ricci, garde d'honneur de son seigneur et maître, et de plus, très-avant dans sa faveur, qu'il possédait encore peu de jours avant de devenir sa victime.

Vous voyez donc bien que c'est d'un ami de ce prince qu'il s'agit ici, et non pas d'un ennemi.

Quoique marié et déjà père, Ricci était une espèce d'enfant gai, rieur, étourdi, incapable dès lors de tremper dans une conspiration, d'en imaginer, de la diriger encore moins, et très-susceptible cependant, par la même raison, de quelques-uns de ces mots lé-

gers qu'il débitait parfois sans y attacher une grande malice, mais qu'un prince de la trempe du duc de Modène traduisait en autant de traits acérés lancés contre sa manière de gouverner.

On sait comment Tibère (devant lequel, du reste, je me mets à genoux pour lui demander pardon de mon insolente comparaison), on sait comment Tibère punissait ce genre d'imprudences; ces mots et ces étourderies du marquis Ricci attirèrent sur lui la disgrâce de son terrible maître et lui devinrent funestes.

Voilà les particularités qu'il fallait connaître avant de parler d'un événement arrivé en 1832.

Un beau jour de cette année, le duc de Modène crut entendre un grand bruit dans les combles ou dans les caves de son palais; je ne saurais pas vous dire au juste si ce bruit venait d'en haut ou d'en bas. Le duc de Modène n'en savait pas plus que moi à cet égard : pourquoi d'ailleurs se serait-il arrêté à vérifier le fait?

Guidé par cette puissante dialectique et par cet instinct hyénique qui le distinguent, ce prince raisonna ainsi : « J'ai cru entendre un grand bruit aérien ou souterrain, sur ma tête ou au-dessous de mes pieds, à droite ou à gauche, n'importe : donc, bruit il y a, car mes oreilles ne tintent pas. Un bruit! Mais c'est donc un complot! On sait bien que je n'aime pas le bruit dans mes États.... Il n'y a pas le moindre doute, il

s'agit d'une conspiration, et d'une conspiration contre ma vie; car pourquoi conspirerait-on, si ce n'est pour attenter à mes jours? Il ne faut pas se le dissimuler, quoique le plus gracieux et le plus tendre des maîtres, mes ingrats sujets ne m'aiment pas!... Eh! qui serait l'auteur et le chef de cette conspiration? » Et en prononçant ces mots, le duc dirigea machinalement ses regards vers sa glace, qui réfléchissait en ce moment la figure du jeune Ricci, se promenant tranquillement dans la pièce d'attente. « Le voilà, s'écria-t-il; le voilà l'insolent frondeur de ma prétendue sévérité; c'est lui qui est le traître, lui le chef de cet infâme complot, j'en suis certain. Que le traître meure! »

Je n'en disconviens pas, tout ce que j'ai dit par rapport au bruit est seul vrai; la glace, la présence de Ricci dans cette antichambre, le monologue du duc peuvent être vrais aussi; mais dans le fait ils sont de mon invention : je ne les ai mis là, je n'ai prêté ces pensées au duc de Modène, que pour expliquer en quelque sorte, pour atténuer en quelque manière l'atrocité d'un meurtre qu'on ne pourrait ni concevoir ni excuser que par la monomanie frénétique de son auteur.

Du reste, comme Apollon et les neuf sœurs n'ont rien à faire ici, écoutez le récit des faits tels qu'on me les a racontés, et jugez.

Le duc courut s'enfermer dans un couvent de nonnes, où, ainsi qu'Alexandre au temple de Delphes, il força la grande-prêtresse du lieu à céder à ses volontés. « Vous n'ignorez pas, monseigneur, lui remontrait humblement la mère supérieure, que notre saint fondateur nous a imposé la clôture pour règle, et qu'il nous est sévèrement défendu d'abriter des hommes dans nos murs : Votre Altesse Sérénissime ne voudra pas, j'espère, porter atteinte à nos statuts. — Madame, repartit le prince, ces lois sont on ne peut plus saintes, et j'entends qu'elles soient religieusement observées, mais elles ne sont d'aucune valeur à mon égard ; je suis le maître ici, et, en ma qualité de défenseur vigilant de l'autel et du trône, je suis continuellement exposé à la pointe acérée du poignard des libéraux, race maudite qui pullule dans mes États. Je vous l'ordonne, madame, faites ouvrir vos portes, ou je les fais abattre. » La mère abbesse, vaincue par ce raisonnement, s'écria alors : « Seigneur, que votre volonté se fasse, » et le duc et sa famille furent installés dans le couvent.

Une fois en sûreté, monseigneur fit garrotter et jeter dans les cachots Ricci et quatre autres individus violemment soupçonnés de libéralisme, dont je ne cite pas les noms, et du sort desquels je ne m'occuperai pas davantage, afin de donner des bornes à mon récit; un forçat libéré et un autre homme tout aussi bien famé

qu'un forçat libéré furent également arrêtés et impliqués dans ce procès.

Cela fait, monseigneur nomma un conseil de guerre *ad hoc*, composé de sept honnêtes militaires, animés de la plus noble frénésie de délivrer sur sa parole leur auguste maître de tous ses ennemis....

Mais à quoi bon vous faire assister plus longtemps à l'agonie de ce malheureux jeune homme, dont vous avez déjà pressenti le sort? Vous connaissez d'ailleurs la manière d'agir du duc de Modène en ces sortes d'occasions. Il nomme d'abord lui-même les membres de ce qu'il appelle un tribunal, et il désigne immédiatement après par un décret, et avant que la sentence soit prononcée, le lieu où le prévenu doit être exécuté, comme pour dire à ses soi-disant juges : « Condamnez à mort, je vous l'ordonne. »

En deux mots, le duc fit grâce au forçat libéré et à son digne compagnon (seuls dénonciateurs d'un complot imaginaire), à cause, dit *la Voce della Verità*, non-seulement de la candeur de leurs dépositions et de la bonne foi qu'ils ont mise en avouant leur crime, mais aussi par rapport à leur profond et sincère repentir pour l'*enormissimo loro misfatto*. Les autres accusés, quoique protestant jusqu'au dernier moment de leur innocence, subirent leur condamnation, et le jeune Ricci fut exécuté.

Quant au duc de Modène, sa conscience est parfaitement tranquille, assure-t-il dans le même journal, attendu qu'en outre des dépositions *consciencieuses* des deux forçats libérés, Ricci lui a fait adresser, quelques instants avant son exécution, des propositions *extra-judiciaires* (à lui tout seul duc de Modène), dans le but de lui dévoiler toutes les trames du complot, pourvu qu'on laissât la vie sauve à lui et à ses complices.

Avec la permission de monseigneur, je ne crois pas à un mot de ce qu'il dit : il est trop passionné, il est trop intéressé à la question pour qu'on le croie sur parole; et puis quel est le nom de la personne chargée par Ricci de porter au duc ces propositions *extrajudiciaires?* il aurait fallu le faire connaître : le silence, en pareil cas, dans une affaire aussi grave, est une forte présomption de la fausseté de l'imputation. C'est un procédé par trop connu en politique : « Calomniez vos victimes après les avoir fait assassiner, elles ne protesteront pas. »

Mais ces propositions fussent-elles vraies, qu'est-ce que cela prouverait, après tout? Eh! quoi de moins étonnant qu'un homme possédant toutes les conditions pour chérir l'existence, aisance, naissance, jeunesse, une femme charmante, fasse un mensonge dans le but de sauver sa vie, ou seulement de la prolonger de quelques instants! Eh! ne voit-on pas tous les jours

le malheureux qui tombe dans un gouffre s'accrocher au plus chétif appui? Décidément, monseigneur ignore, ou il fait semblant d'ignorer la nature humaine.

Lisez, si vous en avez le courage, le supplément au n° 149 du 17 juillet 1832 de *la Voce della Verità*, que je viens de citer, de ce hideux pamphlet aux gages de ce nouveau Mexence au petit pied, qui, encore fumant du sang de ses victimes, hume l'encens de son lâche journal! J'ai beau le lire et le relire d'un bout à l'autre, je n'y trouve que des éloges qui font bondir le cœur d'indignation, des forçats libérés dénonciateurs, pas l'ombre d'un coupable, des assassins et point de juges.

Mais occupons-nous enfin de la jeune femme de Ricci, il en est temps.

Connaissant à fond et le caractère inoffensif de son mari et toutes ses pensées, elle ne fut d'abord que médiocrement affectée de son arrestation; mais lorsqu'elle vit le train que prenaient les affaires, lorsqu'elle sut qu'il s'agissait d'un conseil de guerre, lorsqu'elle apprit surtout la condamnation à mort de Ricci, et cela en peu de jours! en quelques heures! elle se sentit comme frappée de la foudre.

Une pensée d'espérance vint toutefois lui sourire et la rendre à la vie.

Elle se rappela en ce moment la promesse de sa chère amie, Marie-Béatrice, promesse d'ailleurs dont elle n'avait jamais fait aucun usage. « Je le sauverai! je le sauverai! » se mit-elle à crier. Et alors, quoique très-avancée dans sa grossesse, elle court, elle vole au palais ducal, et demande à parler à la duchesse; mais, hélas! un premier mécompte vient ébranler son naïf espoir : la duchesse refuse de la recevoir.

Décidée cependant à épuiser toutes les chances de succès, elle ne perd pas tout à fait courage, elle attend sa souveraine au passage, et aussitôt qu'elle la voit paraître, elle s'élance, elle tombe à ses pieds, elle embrasse ses genoux : « Grâce, madame! grâce pour mon malheureux et innocent mari! — Qui? votre mari? un conspirateur? — Ah! non, madame, il ne l'est pas. Souvenez-vous, madame, de votre parole au château Menafogli; je n'en ai pas abusé.... — Je n'ai point de parole pour la femme d'un traître. » Elle la repousse avec la main, elle se débarrasse de ses étreintes, et elle passe outre en la laissant étendue par terre.

En retournant chez elle, une explosion d'armes à feu apprit à madame Ricci qu'elle était veuve.

CHAPITRE VI.

Des nouvelles Vêpres siciliennes qui ont été près de s'accomplir en 1822 (1).

Il y a près d'un demi siècle, la noblesse de la Sicile, ignorante, généreuse, dévote, charitable, et *prepotente* tout à la fois, n'avait d'autres idées que celles de sa grandeur, ou celles qu'elle puisait dans les romans de

(1) Je donne ici ce chapitre tel qu'il parut dans le *National* du 7 septembre 1834. On conçoit bien qu'écrivant pour un tel journal, il me fallait renoncer à ma manière légère d'écrire, et adopter un style plus sévère et plus élevé.

Clarisse et de Tom-Jones ; elle s'endettait ; elle avait de beaux chevaux et de belles voitures, faisait d'abondantes aumônes, allait à confesse, en même temps qu'elle se battait en duel, et qu'elle frappait indistinctement les gens qu'elle considérait comme au-dessous d'elle ; et puis tout ce beau monde s'empressait de traverser la mer pour aller à Naples, à la cour, et au baise-main.

Quant au peuple sicilien, content à cette époque de la représentation éphémère qu'il croyait posséder (1), il se découvrait respectueusement à la vue d'un de ces êtres privilégiés ; parfois, il endurait ses coups en murmurant tout bas ; et le vassal, son chapeau ou son bonnet à la main, et le genou en terre, baisait la bottine de son seigneur en lui disant : *Servo di Vostra Eccellenza*.

Ce despotisme féodal a fait place à des pensées plus généreuses et plus élevées, et le peuple n'est pas resté en arrière de ce mouvement ascendant.

La révolution française, dont les événements de Naples en 99 ne furent que la conséquence, eut d'abord un grand retentissement en Sicile. Quelques no-

(1) Il y avait une sorte de constitution en Sicile dès le temps du Normand Roger. C'étaient les barons, les prélats et quelques individus de la grosse bourgeoisie qui composaient les trois bras (chambres) du parlement ; le peuple n'y avait aucune part. (Voyez la note (*d*) à la fin du volume.)

bles Siciliens sympathisèrent les premiers avec les idées enfantées par ce bouleversement social; peu à peu elles s'infiltrèrent dans les classes moyennes, et de là dans le peuple; le peuple les adopta; mais, à la vérité, d'une manière confuse, et sans en comprendre bien la portée. Bientôt après, l'arrivée et le séjour des Anglais servirent à dissiper ce qu'il y avait de vague et d'irréfléchi dans ces idées, et les Anglais en secondèrent les inspirations. Le sens des mots, qui appartiennent à la langue nouvelle des nations qui se réveillent avec des besoins de liberté et d'indépendance, fut déterminé, et l'on ne balbutia plus au hasard des théories jusqu'alors incomprises. En attendant, la constitution de 1812, obtenue sous les auspices de ces mêmes Anglais, la lutte entre la cour et le nouveau parlement, et, en 1817, l'abolition des fidéicommis ébranlaient cette nation, et remuaient tous les esprits. Plus tard enfin, le carbonarisme et la révolution de 1820, résultats de cette rapide progression politique, donnèrent à l'œuvre la dernière main, et ce peuple, naguère esclave et courbé, est aujourd'hui debout; il ronge son frein en frappant du pied, et malheur à qui s'aviserait de le pousser à outrance!

Mais, avant d'aller plus loin, il est nécessaire de donner une esquisse des lieux où se sont passés les événements que je vais raconter.

Après avoir visité Naples et ses sites enchanteurs; après avoir admiré la richesse des productions du Vésuve; après avoir atteint le faîte de ce mont, en assistant à l'une de ses éruptions, qui, rapides et instantanées comme le débordement d'une rivière, couvrent en un clin d'œil d'une lave enflammée les terres et les villages qu'elle réduit en cendres; après avoir humé l'air vaporeux et balsamique de la baie parthénopéenne, et avoir joui de sa brise de mer et de son ciel azuré et étoilé, embarquez-vous sur le *Francesco Primo* et abordez à Palerme et aux plages siciliennes.

Deux cent milles à peine, maximum de la distance, que vous franchissez en seize heures, séparent les bords des deux pays, et en mettant pied à terre, vous croirez avoir visité des contrées à des distances infinies.

Le ciel et l'air sont, à la vérité, les mêmes dans ces deux royaumes, et la brise de mer est vivifiante à Naples et à Reggio comme à Palerme et à Messine; mais, à cela près, hommes et choses, tout a changé de face. L'eau, les fruits, le poisson, la volaille, ont déjà ici meilleur goût; les champs, que vous avez laissés ensemencés de mauvais blé de Turquie, sont ici couverts de forêts d'épis grands comme des roseaux et produisant le plus beau froment de toute l'Italie, et une végétation incontestablement plus vigoureuse vous

annonce que vous ne foulez plus aux pieds *la terra dolce e molle* du poëte.

Mais, pour mieux comparer, transportez-vous à l'Etna : l'Etna ! avec ses quatre régions, *la Fruttifera, la Selvosa, la Nevosa, e del Fuoco !* J'ai parlé de la richesse des productions du Vésuve ; à l'Etna, la fécondité du sol est prodigieuse ; et c'est ici que croissent ces fruits magnifiques, les plus beaux et les plus exquis de la terre. J'ai comparé les éruptions du Vésuve au débordement d'une rivière ; ici c'est comme l'Océan. Une lave de deux à trois lieues de largeur, roulant vague sur vague (on dirait une montagne superposée à une montagne), s'avance majestueusement et avec lenteur, faisant craquer les arbres des forêts, et consumant tout ce qui est au-devant d'elle à deux cents pas de distance, bien que vous puissiez, à vingt ou trente à côté d'elle, contempler de vos yeux sa marche triomphale et dévastatrice.

Si des choses vous passez aux hommes, la différence entre les deux pays est encore plus marquée. Vous venez d'être étourdi par les clameurs et les gestes du peuple napolitain, et vous lui avez peut-être adressé intérieurement des reproches sur la trop bonne opinion qu'il a de lui-même, aussi bien que sur son penchant à l'exagération. A Palerme, peu de mots, ou un signe bref et expressif, sont toute la réponse qu'obtiendront

vos questions : le peuple sicilien se compte, et il ne s'arroge d'autre importance que celle qui lui revient numériquement en se comparant avec les autres peuples de l'Europe ; et c'est en Sicile qu'il faut se garder de raconter un fait qui sorte quelque peu de la vraisemblance : l'homme sans éducation vous rirait au nez, la personne bien élevée se tairait en se mordant les lèvres.

Les Français et la maison d'Anjou furent plus longtemps maîtres du royaume de Naples que de celui de Sicile, et les Espagnols, au contraire, possédèrent plus longtemps celui-ci que le premier. La durée de cette dernière occupation porta probablement ses fruits, et les graves Espagnols ont, je pense, communiqué leur taciturnité à la nation qu'ils ont dominée. De nos jours, les Français s'emparèrent de nouveau de leur ancienne conquête, qu'ils gardèrent pendant dix ans. En même temps, les Anglais occupaient le royaume de l'autre côté du Phare. Le contact de ces derniers a peut-être donné quelque dignité à cette taciturnité castillane du peuple sicilien, en dépit de son ignorance et de sa rudesse (vices qu'engendre toujours un long servage étayé par la présence des moines), et, s'il m'est permis de hasarder un avis sur cette question, il me paraît que le caractère des Napolitains a quelques rapports avec celui de ses anciens et nouveaux conquérants, tandis

que celui des Siciliens est le résumé de la domination qu'ils ont subie, aussi bien que des influences qui ont agi sur eux pendant une durée plus ou moins longue, et quelquefois simultanément.

Cette sobriété de paroles, cependant, et ce stoïcisme apparent, couvrent des âmes de feu. Je citerai brièvement un exemple, entre beaucoup d'autres, à l'appui de cette assertion.

Un certain Castrone, espion en chef de Marie-Caroline, Napolitain et colonel, avait épousé une femme très-belle, donna Ferdinanda, et donna Ferdinanda ignorait, au moment de son mariage, que ce fût à un être aussi vil qu'elle liait son existence.

Nous détestions ces gens-là en Sicile, nous leur donnions la chasse, et parfois nous les battions, en dépit de la protection de la reine ; malgré les dangers attachés à ces actes, peuple, bourgeois, noblesse, nous étions tous d'accord là-dessus, et la belle Castrone, en bonne Sicilienne, était, comme nous, animée d'une sainte horreur des espions. Or, elle venait à peine de signer au contrat, que la vérité lui apparut dans toute sa hideuse nudité.

Désolée de cette cruelle découverte, elle employa d'abord les prières et les larmes pour décider son mari à renoncer à son méprisable métier : les larmes et les prières demeurèrent sans succès. Des querelles vives,

terribles parfois, succédèrent bientôt à ces stériles tentatives. Un beau jour enfin, donna Ferdinanda, grosse de sept mois, en proie à une colère que je tâcherais en vain de peindre, adressa à son mari les plus épouvantables injures; elle l'appela lâche, espion, misérable, en ajoutant qu'elle ne voulait point donner le jour au fils d'un homme infâme; et aussitôt, les poings fermés, elle commença à se frapper avec fureur, et si longtemps, qu'elle tomba morte avec l'enfant qu'elle venait de tuer.

C'est en Sicile, chez ce peuple à passions ardentes, ennemi de l'exagération, et sachant garder le silence, que s'est passé le fait suivant. Il y a un demi-siècle, on ne s'insurgeait à Palerme que pour la mauvaise qualité du pain et de la farine; comme je l'ai dit plus haut, tout a changé de face aujourd'hui dans ce pays, et lorsque ce peuple se lève, ce n'est plus pour avoir des vivres à bon marché.

On n'a pas oublié les événements politiques arrivés à Naples en juillet 1820, et l'on doit se souvenir que, dès le commencement de l'année suivante, à la suite de la lutte engagée entre les Napolitains et les Autrichiens, ceux-ci envahirent ce beau pays en y rétablissant Ferdinand IV de Bourbon dans sa qualité de roi légitime et absolu.

La Sicile proprement dite, qui s'était insurgée à la nouvelle de la révolution de ses frères de l'autre côté

du Phare, dut subir, elle aussi, les conséquences de leurs désastres : elle fut envahie à son tour, et le général Walmoden l'occupa à la tête de quatorze ou quinze mille hommes, dont huit à dix mille furent casernés à Palerme, et les autres cinq ou six mille dans les places de Messine, Syracuse et Trapani. J'ajouterai que le prince Cutó et le marquis delle Favare étaient, à cette époque, l'un vice-roi de ce royaume, l'autre préfet de police à Palerme.

Voilà les circonstances principales qu'il faut se rappeler pour bien comprendre le récit d'un événement dont personne en France n'a jamais soupçonné la gravité, et dont moi-même, tout Sicilien que je suis, je n'ai connu l'importance que bien tard. Mais on peut se fier aux détails qu'on va lire ; je les tiens de première source.

Je rendrai auparavant toute justice à nos ennemis. Le général Walmoden, soit qu'il se fût aperçu de la mauvaise disposition des esprits à l'égard de ses troupes, soit par des sentiments de loyauté et de justice qu'on rencontre quelquefois dans les hommes choisis comme instruments d'oppression, le général Walmoden s'était toujours conduit avec modération et impartialité dans les nombreuses collisions entre les siens et les habitants de Palerme. Sa conduite fut surtout remarquable dans la circonstance que je vais rappeler.

Les drabants de quelques officiers autrichiens, hôtes *non conviés* (1) de la princesse de Santa-Flavia, s'étant un jour pris de querelle, je ne sais plus à quel sujet, avec les domestiques de la maîtresse du logis, l'un d'eux frappa rudement un cocher de cette dame. La querelle prit bientôt le caractère d'une rixe; les maîtres accoururent, et la princesse elle-même fut maltraitée. Alors, l'exaspération se communiqua à l'extérieur : le peuple intervenait déjà d'un côté, tandis que les Autrichiens arrivaient de l'autre; la cour de l'hôtel retentissait des cris menaçants de la foule qui l'encombrait; une lutte sanglante et désespérée paraissait inévitable, quand le général Walmoden parut. Il se fit écouter, et ayant donné sa parole que justice serait rendue, il calma les esprits, l'émeute se dissipa, et le drabant cause des désordres fut le lendemain passé par les armes.

Le général Walmoden, cependant, n'avait pas le don de l'ubiquité, et sa conduite, toute loyale qu'elle fût, ne pouvait empêcher ni les mille brutalités exercées par ses subordonnés sur les Siciliens, ni les conflits partiels qui avaient journellement lieu entre les individus des deux nations. Aux duels succédaient les duels entre nobles siciliens et officiers autrichiens; le peuple ripostait de temps à autre, par quelques coups

(1) Oreste. *Non invitato all' empie nozze vengo.* (ALFIERI.—*Oreste.*)

de poignard, aux coups de bâton et de sabre qu'on lui prodiguait; il savait d'ailleurs que les étrangers qui l'opprimaient, parlant un langage qu'il ne comprenait pas, étaient ces mêmes Teutons, impitoyables tyrans de ses frères d'Italie.

Qu'on pèse tous ces griefs, et que l'on juge à quel degré était portée l'exaspération de la nation sicilienne, au moment où quelques hommes courageux, sans s'arrêter aux dangers auxquels ils allaient s'exposer, conçurent le projet de délivrer leur patrie du joug avilissant de ses oppresseurs. J'écris leur *patrie*, et non pas la Sicile, car qui peut dire quelles auraient été les conséquences de ce vaste projet, s'il eût réussi? qui peut assurer que ses bienfaisants résultats ne se fussent étendus sur toute la Péninsule?

Les journaux français du temps firent connaître, à la vérité, le nom de M. Salvatore Meccio, jeune avocat de vingt-huit ans, exécuté à Palerme au commencement de 1822; ils parlèrent même de la conspiration dite Meccio, mais vaguement, sans en indiquer le but ni la portée, sans donner aucun détail sur cette catastrophe. Je suppléerai à leur silence.

C'est effectivement ce jeune avocat qui fut le grand moteur de cette conspiration, dont les ramifications s'étendirent bientôt sur toute la surface de la Sicile. Dix-neuf sections, comprenant ensemble de vingt à

trente mille conjurés, s'organisèrent en un clin d'œil; chacune eut son chef résidant dans la capitale, seul être visible, seul connu, seul saisissable de la section qu'il représentait. L'objet du complot était de faire main-basse sur toute la garnison autrichienne à Palerme. Celle-ci égorgée, on aurait eu bon marché des garnisons de Syracuse, Trapani et Messine. Le jour fut fixé au 12 janvier, anniversaire de la naissance du roi régnant, l'heure à dix heures du soir.

Ce 12 janvier étant un jour de gala et de grand spectacle, tous les officiers supérieurs de l'armée d'occupation se seraient naturellement donné rendez-vous, ce soir-là, au Théâtre-Royal, et ce fut pour les avoir tous sous la main que ce jour et cette heure avaient été préférés.

Le *baron Landolina*; Minelli, médecin; Ignazio Batolo, fils du procureur-général du roi; A. M.....; le comte Amari; un boulanger surnommé *Sei-Dita* à cause des six doigts qui garnissaient une de ses mains; un certain Leverde, perruquier (1), avec douze autres chefs de sections dont le nom m'échappe, tous jeunes

(1) Avec un brin de bois qu'il trouva dans son cachot et dans la nuit qui précéda son exécution, ce jeune homme s'ouvrit une veine, et il écrivit sur le mur de sa prison un ou deux sonnets, dont il m'a été impossible de me procurer la copie : au moment fatal, quoique exténué par la perte de son sang, il reçut la mort sans sourciller.

gens de vingt-deux à trente ans, presque tous mariés et pères de famille ; tels sont les individus qui, avec Meccio à leur tête, figurèrent en première ligne dans ce drame sanglant.

Quant à l'abbé Villa, respectable vieillard de soixante-douze ans, fusillé, ou, pour parler plus exactement, assassiné à propos de cette conspiration, je ne saurais le citer comme acteur et encore moins comme chef. Voici brièvement le précis historique de son atroce condamnation :

Autrefois précepteur de Meccio, plus tard l'ami de son élève, l'abbé Villa était, à l'époque dont je parle, curé d'une petite église paroissiale, lorsque celui-ci le pria de lui accorder le local de la sacristie de sa paroisse, sous prétexte d'y venir souper avec quelques connaissances. Le bon abbé n'eut garde de refuser ; et, comme on s'en doute, cette sacristie devint dès ce moment le rendez-vous des chefs de section ; mais le pauvre Villa n'assista pas à une seule de leurs séances, il en ignorait le but ; que dis-je ? il était convaincu en son âme et conscience qu'elles n'avaient d'autre objet que la bonne chère.

Conduit devant ses juges, ce respectable vieillard leur exposa tous ces faits, avec ce ton de vérité qui frappe de conviction les hommes exempts de partialité ; mais à Palerme comme ailleurs, il y a des juges

qui rendent des services et non des arrêts ; et bien que tous les prévenus, loin de l'accuser, fussent d'accord pour constater l'exactitude de sa déposition, l'abbé Villa fut condamné, et, comme je viens de le dire, impitoyablement fusillé.

S'il y eut dans cette conspiration des chefs invisibles et puissants, qui aidèrent les autres soit de leur bourse soit de leurs conseils, j'imiterai la discrétion de ces derniers ; la plupart d'entre eux ont emporté leur secret dans la tombe, les survivants l'ont gardé fidèlement.

Mais qu'on ne s'attende pas à d'autres réticences de ma part, qu'on ne pense pas qu'un amour-propre national mal entendu ou la crainte de ces reproches vulgaires qu'on adresse aux Italiens, et que les niais seuls répètent aujourd'hui, me fassent reculer devant l'aveu de la circonstance la plus importante de cette conspiration. C'est avec intention que j'ai signalé un boulanger entre les chefs des conjurés. Oui, leur projet allait jusqu'à empoisonner les soldats autrichiens avec leur pain de munition, et les passer ensuite au fil de l'épée. Oui, celui qui pétrissait tous les jours ce pain de munition, et qui devait confectionner celui du 12 janvier, renfermant l'agonie ou la mort, était ce même boulanger que j'ai désigné plus haut.

L'infortuné boulanger paya de sa vie son projet d'affranchir sa patrie du joug de l'étranger.

On était au 10 janvier, c'est-à-dire quarante-huit heures seulement avant le jour fixé pour l'explosion du complot. Toutes les mesures étaient arrêtées; on avait assigné à chaque section la caserne qu'elle devait attaquer, une d'elles étant spécialement chargée d'assaillir le Théâtre-Royal et d'y tenir enfermés les officiers supérieurs autrichiens. Les conjurés, fermes et résolus, avaient gardé pendant quatre mois le plus profond silence. Pour ne pas exciter de soupçon, ils avaient ordre de se rendre par fractions dans la capitale, et une partie d'entre eux était déjà dans ses murs. Meccio, infatigable, intelligent, courageux, présidait à tout et dirigeait ces mouvements. Le marquis delle Favare, le général Walmoden, le général Nunziante, officier napolitain, mais Autrichien par les sentiments, d'autres officiers supérieurs autrichiens, dînaient paisiblement, ce jour-là, chez le vice-roi prince Cutó. Tout enfin paraissait promettre le plus facile résultat, lorsqu'un lâche, un traître, le baron Landolina, une longue barbe postiche au menton, un capuchon sur la tête, affublé en capucin en un mot, se présente à l'hôtel du vice-roi, pendant que ces messieurs étaient à table, et dévoila le complot. . . . .

Le trouble causé par cette dénonciation ne peut se décrire : le dîner fut interrompu, les généraux coururent à leurs corps, les colonels à leurs régiments,

toute l'armée fut sous les armes ; les canons furent braqués, les mèches allumées, et les arrestations des chefs conjurés ne tardèrent pas à suivre ces démonstrations militaires.

Heureusement, quelques-uns d'entre eux conservaient des relations avec l'intérieur même du palais du vice-roi. Avertis à temps, ils purent se cacher et se sauver plus tard ; Batolo et A.M.... furent de ce nombre, Meccio également : le premier se réfugia en Amérique ; je dois taire le sort du second ; mais la destinée de Meccio devait s'accomplir. Plus heureusement encore, le misérable Landolina ne put dénoncer que les dix-huit chefs avec lesquels il avait siégé ; les autres conjurés lui étaient inconnus. Dieu sait où se serait arrêtée cette boucherie !

Un conseil de guerre fut institué pour juger sur-le-champ tous les chefs arrêtés, et le lieutenant-colonel d'artillerie Polizzi présida ce tribunal, qui rappela les scènes de 99 à Naples. M. de La Touche, dans sa *Fragoletta,* a rapporté une formule en usage dans ces tribunaux d'horrible mémoire, où siégeaient Guidobaldi, Vanni, Fabrizio-Ruffo et Speciale. « Passez à gauche, » disaient sans cesse ces buveurs de sang aux accusés amenés devant eux. *Passez à gauche* voulait dire la mort. Ce souvenir de *Fragoletta* est de la dernière exactitude, et le conseil de guerre présidé par Polizzi

fut jaloux de remettre en honneur cette formule. Neuf individus *passèrent à gauche* le même jour, en y comprenant le boulanger, le docteur Minelli et l'abbé Villa; cinq autres y passèrent plus tard; c'est dire que quatorze de ces infortunés furent fusillés dans quatre fois vingt-quatre heures. Le comte Amari et deux autres furent condamnés aux galères pour la vie, et quant à l'infâme Landolina, qu'on voulait mettre à l'abri des représailles de ceux qu'il avait trahis, on le condamna pour la forme à dix ans de prison, dont il obtint la remise quelques mois plus tard.

Mais j'ai promis de parler de la catastrophe qui termina la vie du jeune Salvatore Meccio, de cet homme courageux que ses qualités privées rendirent cher à tous ses amis, et dont les sentiments élevés inspiraient l'estime et le respect. Avocat distingué et d'une loyauté éprouvée, ami sûr et dévoué, et de plus très-bel homme, Meccio était le mari le plus tendre et le plus aimé d'une des plus intéressantes femmes de la Sicile.

Averti à temps, comme je l'ai dit, que tout était découvert, Meccio ne se laissa intimider ni par cette nouvelle, ni par le déploiement imposant des forces ennemies. Il courut aux armes en y appelant les siens, et, suivi de A. M..., de Minelli, de Batolo et de quelques autres, il espéra ressaisir, par un coup de main hardi, le résultat de longs travaux que la lâcheté d'un

traître venait de compromettre. Mais cette dénonciation, connue à l'instant même par tous les conjurés, aussi bien que l'arrestation de leurs chefs et les démonstrations hostiles des Autrichiens, avaient glacé tous les cœurs et frappé d'épouvante les amis de Meccio ; peu d'entre eux se joignirent à lui, et Minelli, resté prisonnier entre les mains de ses bourreaux, fut le fruit amer qu'on recueillit de cette échauffourée.

Meccio, cependant, se déroba encore aux poursuites dirigées contre lui, et il alla se cacher à la Grazia, village situé sur une petite montagne à une lieue de Palerme, où des amis sûrs parvinrent à le soustraire à tous les regards, tandis que sa jeune femme, en proie à des angoisses inexprimables, ignorait le sort de son mari et appréhendait même qu'il ne fût demeuré victime de cette courte levée de boucliers. Meccio, de son côté, prévoyait ces angoisses, et ce fut ce sentiment d'affection mutuelle qui les perdit tous deux.

Un mois s'était écoulé depuis la fusillade des quatorze compagnons de Salvatore, lorsque celui-ci, tourmenté par le souvenir de sa femme et de son enfant, se décida à quitter sa retraite et à se rendre de nuit à Palerme : il résista aux pressantes sollicitations de ses amis, et, poussé à bout par ceux-ci, qui tâchaient de lui ouvrir les yeux sur les dangers qui l'entouraient :

« Eh bien ! repartit-il, il vaut mieux périr que de laisser mourir ma femme de chagrin. »

Ce que ses amis avaient prévu arriva : la police le guettait, et Meccio n'avait pas franchi le seuil de sa porte, qu'il était lié, garrotté, conduit en prison, et le lendemain décapité. Il marcha au supplice sans démentir un seul instant ce courage et cette fermeté dont il avait donné des preuves si énergiques pendant la dernière période de sa vie ; et, d'un sang-froid imperturbable, il répétait ces mots aux nombreuses connaissances qu'il rencontrait sur son passage : « Je n'ai pas réussi. » Heureusement Meccio ne pouvait ni voir ce qui se passait derrière lui, ni entendre les cris déchirants de sa malheureuse femme : ce spectacle aurait pu troubler cette tranquillité stoïque qui ne le quitta pas un instant.

On ne saurait peindre le désespoir de l'infortunée pendant qu'on menait son mari à la mort. Ses longs cheveux noirs flottant en désordre, elle marchait derrière l'épais cordon de soldats autrichiens qui entourait Meccio, suppliant, embrassant leurs genoux, pour qu'on lui permît de le voir une dernière fois ; par moments, elle s'élançait, comme hors d'elle-même, à travers les rangs de ces cohortes, en criant qu'elle le reverrait. Repoussée brutalement par ces hommes du Nord, qui ne comprenaient ni ses larmes ni son lan-

gage, elle tomba plusieurs fois à la renverse et s'évanouit ; et, revenue à elle-même, sa douleur et ses supplications ne purent fléchir les bourreaux.

Comme Meccio l'avait dit, elle mourut de chagrin vingt jours après la fin sanglante de son ami.

RÉFLEXIONS.

Je répéterai ici ce que d'autres ont dit avant moi. Donnez-moi dans un peuple un puissant moteur, une forte pensée, une passion quelconque, celle de l'avarice exceptée, qui, au contraire des autres, rétrécit l'âme et l'esprit et rend les hommes timides, dissimulés et égoïstes, et je dirai de cette idée ce qu'Archimède disait de sa grue, je remuerai le monde.

Les Siciliens, qui au XIII[e] et au XIV[e] siècle faisaient d'abord les Vêpres et luttaient seuls ensuite, et pendant soixante-sept ans, contre les forces de la maison d'Anjou, très-souvent réunies à celles de la France et des Guelfes d'Italie, et parfois aussi à celles des royaumes unis de la Catalogne, de Valence et de l'Aragon (car en 1299, Jacques d'Aragon, à la tête de sa flotte et de

celle de la maison d'Anjou, livra bataille en personne à son frère Frédéric, roi de Sicile); les Siciliens, qui, attaqués partout et à tout moment, accouraient aussi partout pour repousser ces agressions ou pour attaquer à leur tour leurs adversaires (1); les Siciliens, qui triomphèrent enfin dans cette lutte longue et inégale (puisque la maison d'Anjou, persuadée de l'inutilité de ses efforts, finit par reconnaître en 1348 la famille aragonaise pour légitime souverain de la Sicile); les Siciliens, en un mot, qui faisaient alors de grandes et belles choses, et qui réussissaient, échouent aujourd'hui. C'est que les Normands d'abord, la maison de Souabe ensuite, et plus tard les princes aragonais leur avaient donné, non pas certes la liberté, telle du moins que nous l'entendons de nos jours, mais un esprit de nationalité fortement et universellement senti ; ils étaient à eux, ils avaient un roi demeurant chez eux, ils formaient un peuple et ils faisaient des prodiges : ils

(1) Notez bien, s'il vous plaît, qu'il ne s'agissait pas alors en Sicile uniquement d'armées féodales ; la maison régnante aurait été écrasée si elle n'avait eu pour faire tête à l'orage que les milices de ses barons, et les Siciliens seraient bientôt retombés sous le joug odieux des Français : non, les populations entières désertaient leurs villes pour défendre leur roi et leur pays : dans cette même année de 1299, toute la population de Palerme sortit en masse et prit part à la célèbre bataille de la Falconara, où le prince Philippe de Valois, qui commandait en chef l'armée ennemie, fut défait et pris.

échouent aujourd'hui pour beaucoup d'autres raisons qu'il serait trop long d'examiner ici, mais principalement parce que le puissant moteur dont je parlais tout à l'heure n'existe plus chez eux; s'il y a de fortes convictions, elles ne sont qu'individuelles; une pensée énergique n'anime plus tous les Siciliens également, l'anarchie d'abord, les mauvais gouvernements ensuite, l'état de province enfin auquel on a réduit ce pays, ont étouffé dans ce peuple cet esprit de nationalité sicilienne (pensée absurde d'ailleurs dans la situation actuelle de l'Europe), sans qu'un autre sentiment aussi fort et aussi général soit venu le remplacer; *et les Siciliens* sont tombés aujourd'hui dans cette apathie politique qu'ils partagent avec d'autres peuples de notre continent.

Cependant le siècle marche, dit-on; la *société* est en progrès. Où? demanderai-je; dans la Grande-Bretagne? c'est possible; et encore ne vous y trompez pas; ce n'est point au peuple anglais, qui n'est en tout ceci qu'un prête-nom, que ce progrès est dû, *mais* à la classe aisée de la nation, qui en est en même temps la plus éclairée, et qui, exempte de servilisme et aimant également la justice et la patrie, marche d'un pas ferme vers la réforme, détruit les abus, et finira peut-être un jour par communiquer à ce peuple les sentiments dont elle est elle-même animée : voilà le véri-

table et puissant adversaire des fiers barons de la Grande-Bretagne, car quant au peuple, le duc de Wellington l'aurait bientôt mis à la raison avec le sabre de ses dragons, et il serait ainsi venu à bout de ses projets liberticides et ultrà-aristocratiques. Donnez, si vous voulez, un autre ressort aux actions de cette classe, dites qu'elle n'est animée que du désir de se substituer à cette noblesse, et que tout cela n'aboutira qu'à la parodie qu'on joue actuellement en France, j'accorde tout ; la seule chose que je ne puisse pas admettre, c'est de croire que ce soit au peuple anglais, tel qu'il est aujourd'hui, que ces améliorations sont dues. Il y a progrès ! y en a-t-il en Italie, en Allemagne, en Pologne, en Russie ? y a-t-il progrès pour Carthage, qui fut cependant autrefois un grand peuple ? Faites-vous consister ce progrès dans les algarades et les vociférations de quelques étudiants ou de quelques ouvriers, ou le voyez-vous dans la levée de boucliers de quelques jeunes fous ? Seraient-ce donc enfin les révolutions accomplies de 1789 et de 1830 qui constituent ce progrès ? et en partant de là, voudriez-vous conclure, ainsi que les émissaires du parti tory en Italie (1814, 1821 et 1831), que les peuples qui échouent ne sont pas mûrs pour la liberté ? Je vous répondrais alors ainsi qu'autrefois à ces messieurs, tout en vous demandant pardon de la trivialité de ma ré-

ponse : Les peuples ne sont pas des fruits à mettre en compote ou à l'eau-de-vie (1) : les révolutions, accomplies ou non, ne prouvent rien, selon moi, à cet égard.

Des révolutions ont réussi à toutes les époques ; je n'en citerai que deux ou trois prises au hasard, afin d'éviter l'inconvénient d'un cours d'histoire révolutionnaire : celle des Vêpres-Siciliennes d'abord (et ne vous étonnez pas de m'entendre nommer la Sicile ici, car ce royaume, qui ne jouit aujourd'hui d'aucune considération politique en Europe, en avait une très-grande à l'époque dont je parle), celle de la Hollande ensuite sous Philippe II, puis enfin celle de la Grande-Bretagne du temps de Charles Ier : la conséquence naturelle à déduire de ces faits combinés avec vos doc-

(1) Le mot auquel je réponds est un lieu-commun d'une date bien ancienne, et il paraît qu'on l'employait autrefois avec encore plus de justesse que de nos jours. Dans la troisième année de la 92e olympiade (410 ans av. J.-C.), Annibal, premier magistrat de Carthage (*Suffeto*), voulant venger la mémoire de son grand-père, qui avait été défait et tué en Sicile sous les murs d'Imère, partit d'Afrique à la tête, quelques historiens disent de cent mille, d'autres de deux cent mille hommes, et vint mettre le siége devant Selinunte, ville point fortifiée, et par cela même n'ayant aucun espoir de tenir contre des forces aussi formidables. Les Selinuntins cependant, loin de perdre courage, soutinrent un siége mémorable, auquel on ne pourrait comparer aujourd'hui que celui de Sarragosse. On se battit pendant onze jours dans les rues de la ville avec un acharnement sans exemple ; les assaillants n'avançaient que pas à pas et en escaladant les corps des combattants, Africains ou Siciliens,

trines sur la maturité des peuples, c'est que la maturité de la France n'est venue qu'à peu près un siècle après la maturité anglaise, environ deux siècles après la maturité hollandaise, et cinq cents ans après la maturité des Siciliens.

Trois conditions sont nécessaires à un peuple pour qu'une révolution, en renversant tous les obstacles, éclate et réussisse par ses propres forces ; deux suffisent quelquefois, une rarement : en premier lieu, l'énergie de caractère qui, en doublant la force de la passion qu'on éprouve, assure le secret des complots qui précèdent ordinairement les révolutions ; et en cela les peuples à demi civilisés, et les sauvages encore plus, valent bien mieux que les peuples les plus avancés en civilisation : là où les jouissances de la vie sont

et en attendant, les femmes et les enfants des Selinuntins, bravant les milliers de pierres et de flèches des machines de guerre, faisaient pleuvoir sur la tête de leurs adversaires des tuiles, des meubles, bref, tout ce qui leur tombait sous la main. Le soir enfin du onzième jour de ce carnage, la ville étant complétement démantelée, une poignée de Selinuntins, les seuls qui restassent en armes, se rendit sur la grande place et y périt jusqu'au dernier en combattant ; et enfin, lorsqu'il n'y eut plus une seule tuile à lancer ni un seul homme debout, Annibal s'empara des décombres de la ville. Seize mille Selinuntins demeurèrent sur le champ de bataille, et les Syracusains, qui ne s'étaient décidés à leur porter secours que lorsqu'il n'en était plus temps, demandèrent au vainqueur de rendre la liberté aux survivants ; Annibal leur fit répondre que « les Selinuntins, n'ayant su défendre leur liberté, étaient indignes de la posséder. »

peu ou point connues, l'âme est aussi fortement trempée que le corps; en second lieu, ce que j'appelais naguère un *puissant moteur*, un principe religieux par exemple, le plus entraînant de tous les moteurs, qui seul, du temps de Luther, révolutionna la moitié de l'Allemagne, tandis que d'un côté il contribuait à l'émancipation de la Hollande, et que d'un autre il *aidait* Cromwell à se substituer aux Stuarts; enfin, des maux portés à l'excès profondément et universellement sentis, condition qui parfois tient lieu de la seconde, et qui, de concert avec le regret d'une nationalité perdue, fit éclater les Vêpres-Siciliennes, et aurait également, à cinq siècles et demi d'intervalle, assuré le succès de l'explosion de la Pologne, n'était la situation politique de l'Europe de nos jours; conditions auxquelles il faut ajouter des hommes habiles et entreprenants pour tout diriger, sans quoi on échoue le plus souvent à moitié chemin.

Lorsque ces données manquent, encore une fois, les révolutions ne s'accomplissent que par l'ineptie ou la faiblesse de ceux qui gouvernent.

Citez-moi un peuple qui, sans les conditions dont je parle, ait réussi à donner à une insurrection son dernier degré de développement sous un chef au bras d'airain ou sous un prince habile : une salutaire prudence s'empare aussitôt du cœur des hommes, peut-

être moins gênée ici dans son langage, mais plus générale, plus profonde et en même temps plus logiquement soupçonneuse, car la force qui crie *gare* n'attaque que de front, et parfois elle oublie, souvent même elle pardonne; tandis que la ruse qui frappe à l'improviste et de biais ne perd jamais de vue sa victime et ne pardonne jamais.

Or, que je sache, aucune de ces conditions n'existait chez le peuple français de 1789. Et d'abord, il était déjà à cette époque à la tête de la civilisation européenne, de celle de l'Europe continentale tout au moins, impossible par là qu'il possédât l'énergie de caractère dont il s'agit. Et, une fois pour toutes, qu'on ne s'y méprenne pas: l'esprit militaire est une chose tout à fait distincte de la force d'âme dont je parle ici; une nation dépourvue de courage civil peut très-bien être une pépinière de bons soldats: les légions de César et de Pompée étaient toujours les plus vaillantes troupes de leur époque, mais l'amour sacré de la patrie ne faisait plus bondir le cœur de ces guerriers, ils ne se battaient plus que pour des individus et non pour Rome. En second lieu aucun puissant moteur n'agissait sur le peuple français de 1789. Avait-il par hasard perdu sa nationalité? non; il était comme aujourd'hui réuni en grand corps de nation, et comme aujourd'hui aussi ses frontières touchaient d'un côté aux Alpes et

au Rhin, et de l'autre à l'Océan, aux Pyrénées, à la Méditerranée. Est-ce donc l'excès de ses maux qui poussait ce peuple au désespoir? je ne puis pas le penser; il était sans contredit beaucoup moins malheureux que sous aucun autre des précédents régimes; et de plus la vanité de la France avait lieu d'être satisfaite cette fois: elle venait de porter un rude coup à sa rivale, qu'elle humiliait en même temps, en lui faisant perdre la plus importante de ses colonies. Aucun principe religieux non plus n'entraînait ce peuple à la révolte, ou, si l'on veut à toute force qu'il y eût quelque chose de pareil, ce ne pouvait être qu'un sentiment négatif ou d'improbation pour la trop grande influence des prêtres dans l'État; mais une grande partie de la France ne partageait point ce sentiment, qui, par cela même qu'il était négatif, ne pouvait pas être d'une grande efficacité. Quoi donc enfin? Est-ce par un besoin irrésistible de liberté ou d'égalité que ce peuple s'ébranlait? pas davantage, à mon avis: le paradis à part, que chacun a voulu conquérir à sa manière et pour la possession duquel il a été versé tant de sang, on ne désire ardemment que ce que l'on connaît, et à l'exception de quelques philosophes dont les écrits ne circulaient qu'avec difficulté entre les mains d'une bien faible partie de la nation, à l'exception encore de quelques milliers de soldats envoyés en Amérique, qui

pouvaient avoir acquis des notions théoriques sur ces matières, la grande masse du peuple français aurait été bien embarrassée, je crois, d'attacher un sens déterminé à ces mots; et je dis *théorique*, car, au moment où un ennemi puissant les harcelait sans cesse, les Américains avaient trop de besogne pour songer à la pratique de la liberté ou de l'égalité, et les Français de leur côté ne pouvaient conséquemment qu'entendre causer de ces choses tout en courant au combat : et d'ailleurs de nos jours, à savoir, un demi-siècle plus tard, on confond continuellement l'égalité avec la liberté, et l'on vous dit après qu'on est dix mille fois plus libre en France qu'en Angleterre.

Un sentiment de convenance pour des princes malheureux me fait sauter à pieds joints sur les événements de 1830; et je reviens vite à 1789 pour dire à haute et intelligible voix que je serais désolé que l'on pensât qu'un esprit malveillant pour un peuple que j'aime au contraire, et dont j'apprécie les excellentes qualités, m'ait poussé à exprimer des idées qui, je le sens, sont en opposition avec l'opinion qu'on a généralement en France sur les révolutions, et plus particulièrement sur celle de 1789, et qui de plus sembleraient nuire aux intérêts des personnes dont, à ces opinions près, je partage les principes, n'étaient les explications données à ce sujet à l'art. 1er du chap. 2.

Si j'ai donné la préférence dans cette discussion à la révolution de 1789, c'est qu'elle m'a toujours été présentée comme le plus fort argument contre mes opinions à cet égard ; et tout ce que je désire en publiant ces observations, c'est de dessiller les yeux de ceux que je regarde comme aveugles en politique. Qu'ils jettent maintenant un coup d'œil sur la situation de l'Europe, qu'ils se rendent compte du degré d'énergie des peuples de cette contrée, de la force de leurs passions ou de leurs convictions ; qu'ils examinent en même temps et d'autre part le caractère et la portée des princes ou des hommes d'Etat qui gouvernent ces peuples, quel est l'esprit qui anime ces princes, de quel côté sont tournées toutes leurs vues ; que les personnes auxquelles je m'adresse consultent surtout leur raison avant de me répondre, et point leur susceptibilité ou des passions individuelles, et qu'elles me disent ensuite quelles chances il y a aujourd'hui pour un prompt et meilleur avenir.

Ces réflexions, du reste, sont parfaitement conformes à des écrits que j'ai publiés en 1831, et il serait injuste de les mettre en opposition avec quelques passages des *Pensées et Souvenirs*.

Au moment où j'écrivais une partie de ce livre, à l'époque où je le publiais (juillet et août 1830), nous étions, mes amis et moi, sur le pré et en garde contre

nos adversaires; il fallait avant tout ébranler leur courage : leur révéler de pareilles vérités ç'aurait été de ma part ou une insigne maladresse, ou un acte de félonie; et d'ailleurs les événements de cette époque, n'importe la cause qui les a enfantés, étaient de nature à faire concevoir les plus belles espérances, car, encore une fois, l'*éclat de l'étincelle électrique* est toujours d'un effet prodigieux; mais aujourd'hui où ces rêves de bonheur sont allés où vont toutes choses ici-bas, dans la tombe, aujourd'hui où il n'y a plus d'inconvénient, selon moi, à promulguer ces observations, je les publie, en criant avec le poëte : *Durate, et vosmet rebus servate secundis*; heureux, si quelques-uns de ces amis seulement trouvent que j'ai raison, d'avoir contribué à la conservation de leurs jours, ou tout au moins de leur tranquillité.

Je le sens cependant, cette protestation, toute consciencieuse qu'elle est, ne suffira pas probablement pour neutraliser le mauvais effet de cette attaque de front contre des idées reçues. Le moyen de réussir est pourtant bien simple. Abondez dans le sens des opinions en vogue dans le pays où vous vivez, louez tout sans restriction, extasiez-vous sur tout ce qui existe dans ce pays, sur les hommes aussi bien que sur les choses, assaisonnez tout cela de sarcasmes et de quolibets sur les peuples voisins, et votre succès est assuré;

quant à moi, je préfère exprimer franchement ma pensée à l'avantage d'acheter la bienveillance à un tel prix.

Revenons au progrès, au progrès indéfini, tel qu'on l'entend, mot tombé comme par hasard sous ma plume, mot qui a donné naissance à cette longue digression.

Oui, les sciences et les arts sont en progrès à la suite d'une ou de plusieurs révolutions, mais ce même progrès, en créant de nouveaux besoins auxquels on n'a pas toujours le moyen de faire face, met d'abord les hommes en opposition avec leurs devoirs, ils transigent ensuite avec leur conscience, et ils deviennent à la fin égoïstes et dépravés. C'est à de telles conditions qu'existe l'humanité; bornée en tout, elle ne peut avancer d'un côté sans reculer de l'autre. Je le sais, ce sont des lieux communs que je débite ici, mais les vérités sont toujours bonnes à répéter. Hélas! ainsi que l'homme, les nations ne se meuvent toujours que dans le même cercle, elles s'élèvent, puis elles s'abaissent, et le commencement de leur décadence est marqué par l'apogée de leur puissance : le génie seul des peuples met de la différence dans la durée de ces phases; les uns emploient plusieurs siècles à les parcourir, d'autres quelques années; mais à cela près, la loi est égale pour tous; il en est ainsi dans ce monde pour l'âge des hom-

mes, pour les arts, pour tout. Il y a progrès ! oui comme dans la mode, où l'on en revient aux hideux meubles des XVIe et XVIIe siècles, et à la coiffure de la reine Berthe (1).

(1) Le mot de *développement* serait plus exact que celui de *progrès* en parlant de sciences et d'arts dans les siècles qu'on nomme civilisés, où l'on ne fait que tirer les conséquences des grandes découvertes des siècles qui précèdent. Quant aux génies primitifs, ou créateurs de ces découvertes, ils n'arrivent ordinairement qu'aux siècles où la société a toute sa sève, lorsqu'elle est dans toute la force de sa croissance, lorsque, pour ainsi dire, elle se trouve à moitié chemin entre son point de départ et la barrière infranchissable qu'elle ne peut atteindre qu'à la condition de revenir sur ses pas : telle a été l'époque des Raphaël, des Galilée, des Shakespeare, des Newton, des Molière.

CHAPITRE VII.

Du duc de Calabre (François I[er]) et de Marie-Isabelle sa seconde femme; d'un fait à l'appui de ce qui a été avancé au commencement du chapitre V et du brigand Gaetano Vardarelli.

ARTICLE PREMIER.

Saints du ciel, comment m'y prendre? Je devrais, je m'en souviens, donner une preuve à l'appui de ce que j'avançais au commencement du cinquième chapitre, sur ceux qui ont été assez fous pour se fier jusqu'ici aux amnisties italiennes, ce chapitre étant demeuré inachevé. C'est qu'il fallait, en puisant cette preuve dans les récents événements de mon pays, dont je connais mieux l'histoire que celle du reste de l'Italie, en-

trer dans des détails peu honorables pour le gouvernement de ma patrie ; cette pensée m'arrêta. Mais, hélas ! je le sens, il faut à toute force en venir à cette démonstration, sous peine de passer pour calomniateur..... Saints du ciel, pourquoi m'avez-vous fait historien?

D'un autre côté, je me trouve en quelque sorte engagé, après avoir longuement parlé de Ferdinand de Bourbon, à esquisser le portrait de son fils et successeur, le duc de Calabre, tâche qui n'est point agréable pour moi. Je ne veux plus, comme dit le poëte, verser

> Le fiel de la satire
> Sur la tombe où respire
> La majesté des rois.

Je n'ai pas en politique, je l'avoue, la foi robuste de mes amis et confrères. Ce n'est peut-être, après tout, qu'une question d'optique entre nous ; mes amis et confrères voient la société marcher en avant, moi je la vois rétrograder ; mais, en attendant, la fièvre brûlante que m'avaient causée les journées de juillet s'est dissipée ; je n'ai plus de paroxisme, et je voudrais, à mon tour, crier : « Vive le roi quand même ! »

Or, comment accomplir ce vœu si logique de mon âme ? et comment concilier avec ce vœu l'impartialité historique à laquelle je suis tenu en dessinant les traits de François Ier ?

Oh! que n'ai-je à m'occuper exclusivement du frère puîné de ce souverain! combien alors mon cœur respirerait à l'aise; je n'aurais, pour ainsi dire, qu'à compter les jours de l'existence du prince Léopold de Salerne, doubler le nombre de ses bienfaits, et son histoire serait faite; mais c'est de l'aîné et non du frère cadet qu'il faut parler... Saints du ciel, pourquoi m'avez-vous fait contracter de tels engagements?

Si je m'abuse, du reste, mes bienheureux saints; si ce n'est point vous qui m'avez inspiré jusqu'ici, mais l'esprit malin qui m'a fait avancer au point qu'il m'est impossible de reculer, ne me refusez pas votre assistance, aujourd'hui que je l'invoque; éloignez de mes écrits sur François Ier le blâme et le sarcasme, animez-moi d'un esprit chrétien, afin que j'atténue ses fautes, si je ne puis les passer sous silence.

Ma prière n'est point inadmissible, radieux soutiens de la foi. Je l'ai dit, il est vrai, l'événement que j'ai à raconter n'est point honorable pour le gouvernement napolitain, mais il ne s'ensuit pas qu'il faille l'imputer à ce prince ou même à ses ministres (tant d'individus composent un gouvernement!), et vous savez d'ailleurs que je ne rappelle ce fait que pour l'acquis de ma conscience, pour prouver que de manière ou d'autre les amnisties italiennes ressemblent au fameux cheval de bois de l'antiquité: *Timeo Danaos et dona ferentes;*

j'ai peur des amnisties, glorieux habitants de l'Empirée, que puis-je y faire? J'ai aussi, j'en conviens encore, augustes immortels, mal parlé du duc de Calabre dans les *Pensées et Souvenirs*, mais cette raison non plus ne doit vous détourner de la protection que j'implore; je viens, quoique sans le désigner, de passer condamnation sur ce malheureux livre, écrit sous le coup d'un des paroxismes dont je parlais tout à l'heure; et, d'autre part, je suis un modeste auteur, et les Français sont légers, ô vous qui résidez au céleste séjour! ils ne m'ont point lu, ou bien ils ont oublié tout ce que j'ai écrit à ce sujet; vous les entendez! ils me demandent déjà quel est ce duc de Calabre, qui ce François Ier! ils ont même perdu le souvenir d'avoir vu ce monarque à Paris, deux ou trois mois avant les journées de juillet.

Une dernière et humble observation, ne vous en déplaise. Si le duc de Calabre était un simple particulier, je me tairais sur son compte, et je paierais par mon silence, quoique faiblement, ma dette de reconnaissance envers son auguste frère, le prince de Salerne; mais, vous le savez, l'histoire des rois sert d'enseignement aux souverains et aux peuples. Moi, historien, dois-je, puis-je me taire?... Saints du ciel, venez à mon secours.

François Ier, qui ne régna que près de six ans, du 4 janvier 1825 à la fin de 1830, était d'une taille au-

dessus de l'ordinaire, et assez bel homme ; tel je l'ai connu jusqu'à l'âge d'environ trente-cinq ans ; mais par l'effet du poison, dit-on, qui lui fut administré en 1813 (les uns prétendent par sa mère, les autres, et je suis du nombre, par les amis de Marie-Caroline, parmi lesquels figurait le fameux Castelcicala), par l'effet de ce poison, qui lui labourait les entrailles, les cheveux du prince tombèrent tout à coup, et sa moelle épinière ayant été presque paralysée, et s'étant affaissée, son corps se courba, et sa tête, penchée vers la terre, demeura sans mouvement ; et cette nouvelle posture à son tour, d'accord avec l'état de souffrance presque habituel du duc de Calabre, obligeant ce souverain à rouler continuellement les yeux de bas en haut, et tantôt de droite à gauche, tantôt de gauche à droite, donna à son regard quelque chose de triste, d'inquiet et même de farouche tout à la fois (je dirai bientôt les raisons sur lesquelles s'appuient les soupçons de cet empoisonnement). Voilà pour le physique.

Quant au moral de ce prince, il faut l'envisager sous deux points de vue.

En sa qualité d'homme privé, le duc de Calabre était un bon père de famille et un excellent mari ; il avait épousé, en premières noces et en 1797, Marie-Clémentine, fille de l'empereur François, et il fut pour elle un bon époux. Il épousa plus tard Marie-Isabelle,

soeur de Ferdinand VII d'Espagne, et il lui fut toujours fidèle; l'impartialité historique me force cependant à ajouter que son excessive jalousie, pour la dernière de ses femmes, le portait parfois à employer avec elle des moyens en désaccord avec son éducation et sa naissance; circonstance, du reste, qui ne se renouvela plus dès que ce prince eut le dos voûté.

Depuis ce moment, le duc ne marchant plus qu'avec difficulté, la duchesse, malgré son obésité, devint beaucoup plus ingambe que son mari; elle connaissait d'ailleurs les habitudes peu royales de sa jalousie, et lorsqu'elle le voyait de mauvaise humeur, elle prenait la sage précaution de se tenir à une respectueuse distance de son maître. Il avait beau l'appeler alors, et l'engager à s'approcher, elle s'en gardait; et si l'un avançait d'un côté, l'autre, en reculant de quelques pas, se mettait aussitôt hors de portée. La nuit venue enfin, la paix était signée en présence de *donna Caterina di Simone*, première femme de chambre de la duchesse, d'une part; de l'autre, par-devant *i signori Greco, Colangioli e Villa*, médecin, confesseur et valet de chambre du prince. La duchesse ne consentait à partager la couche nuptiale qu'à la condition que son mari donnât sa parole d'honneur de ne pas toucher à un seul de ses cheveux; le duc, de son côté, prenait à témoin Dieu et les hommes qu'il se serait abstenu de la maltraiter, et

là-dessus on allait se coucher pour recommencer le lendemain.

Cette anecdote rappelle beaucoup Philippe V et l'infante de Parme, avec cette différence cependant, que la femme du petit-fils de Louis XIV, par ses refus calculés, arrachait à son faible mari le pouvoir de régenter l'Espagne comme elle l'entendait, tandis que Marie-Isabelle de Naples, sans jamais songer aux affaires d'Etat, ne pactisait avec le sien que pour se mettre à l'abri des mauvais traitements. Excellente femme, complétement dépourvue d'ambition, quoique ne manquant pas d'esprit, et la meilleure, je pense, de toutes celles à qui un trône soit échu; car, à quelques fredaines près, qu'exagérait probablement l'humeur jalouse de son mari, cette princesse n'a jamais causé de chagrin à personne, et a constamment fait tout le bien qui lui a été possible. Revenons à François Ier, et reprenons les choses de plus haut, afin d'examiner le moral de ce prince sous le point de vue politique.

Constamment éloigné des affaires par la jalousie gouvernementale de sa mère, dont il improuvait, quoique silencieusement, les emportements et les violences, le duc de Calabre s'entoura de professeurs, il se voua entièrement à l'instruction et aux sciences, et, doué d'une grande pénétration d'esprit, il y fit de tels progrès, qu'on peut le citer comme un des plus instruits,

si ce n'est comme le plus instruit des souverains de nos jours. Ce prince, les langues mortes à part, qu'il connaissait également, possédait à fond cinq de nos langues vivantes (l'italien, le français, le castillan, l'anglais et l'allemand); il les écrivait toutes correctement, et, parlant avec facilité, il s'exprimait dans ces idiomes purement, et même avec élégance, mérite du reste qui lui était commun avec son frère puîné, l'excellent prince Léopold de Salerne, que je viens de nommer.

Les connaissances scientifiques du duc de Calabre n'étaient ni moins étendues ni moins solides; et c'est ici le cas de rappeler l'observation que je faisais naguère en parlant de politique, à savoir de la distance entre la connaissance d'une chose et sa mise en pratique. Ce prince, entre autres, possédait parfaitement l'économie politique, il savait sur le bout des doigts tout ce qu'avaient écrit à ce sujet Young, Smith, Say; il professait surtout une grande admiration pour les deux derniers de ces écrivains, et, lors de sa nomination au vicariat-général en Sicile, dans les questions sur cette science au conseil, il parlait avec une supériorité incontestable, et de manière à s'attirer l'admiration des assistants. Malgré cela, le duc de Calabre étant monté sur le trône, laissa subsister tous les abus et les monopoles qui existaient avant lui, et il ne mit en pratique aucun des principes dont il était un si fervent admirateur. Pour qui connaît

les hommes, y a-t-il lieu de s'étonner de ces inconséquences?

Ce fut cependant cette passion pour l'étude, quoique d'une manière indirecte, qui, d'accord avec d'autres circonstances, dont je parlerai tout à l'heure, développa le caractère politique de ce prince. Dans les fréquentes relations avec ses professeurs, le duc de Calabre s'attacha particulièrement à son instituteur en physique, le commandeur Poli, homme doux à la vérité, et d'un mérite incontestable dans sa spécialité, mais timide à l'excès. Cet homme, qui, de son côté, affectionnait beaucoup son élève, continuellement dominé par la crainte de le voir éclater contre la terrible Marie-Caroline, lui donnait toujours des conseils dictés par sa pusillanimité; il l'accoutuma ainsi à plier au lieu de rompre, à cacher son chagrin, et à faire bonne mine à mauvais jeu. Il y a plus.

Tout jeune encore, ce prince venait à peine de contracter son premier mariage, lorsque la famille des Bourbons fut chassée du royaume de Naples. La perte de cette importante partie de l'apanage de sa maison, causée, pensait-il, par la politique passionnée de sa mère, en lui inspirant de sérieuses réflexions, contribua aussi à rendre son esprit souple et adroit. Et pour tout récapituler enfin, Marie-Caroline d'une part, qui défendait sévèrement à son fils de s'immiscer dans les

affaires de l'Etat; de l'autre, Poli et sa prudence, d'accord avec l'événement que je viens de citer, décidèrent du caractère politique du duc de Calabre; il tourna les obstacles au lieu de les surmonter, et il sut, en louvoyant, faire tête à l'orage; bref, il devint un prince habile, et même très-habile. Qui pourrait s'en étonner! ces mêmes causes agissant sur l'âme la plus franche, l'auraient peut-être façonnée à l'instar de celle de François Ier. Ce sont les circonstances qui font les hommes, et très-rarement les hommes font les circonstances.

Quoi qu'il en soit de cette question, laissons maintenant parler les faits, et, afin de ne pas vous laisser égarer par ma manière papillonnante de les présenter, ainsi qu'à la grotte de Pozzuolo, prenez ma main, suivez-moi, et sachez que nous nous trouvons en 1810.

A cette époque la cour de Naples, qui, chassée d'abord, puis réintégrée, venait de perdre une seconde fois ce royaume, habitait de nouveau la Sicile, et les Siciliens, de leur côté, fatigués également, et des continuels empiétements de la cour sur leur antique constitution (1), et du ton ridiculement conquérant de quelques courtisans napolitains, qui prétendaient gouverner en pays conquis cette terre hospitalière, songèrent sérieusement, en se donnant des institutions plus

(1) Voyez ce qui a été dit à ce sujet à la note (*d*) de ce volume.

larges et de meilleures garanties, à mettre des bornes au joug qu'on voulait leur faire subir.

On commença à agir dans ce sens. Le prince Belmonte di Ventimiglia se mit à la tête de ce mouvement, que lord W. Bentinck appuyait de son côté au nom de la Grande-Bretagne ; et, en attendant, le duc de Calabre, que ces menées (résultat, selon lui, des imprudences habituelles de sa mère) avaient effrayé au point de lui faire craindre la perte de cet autre royaume, et qui d'ailleurs n'était point fâché peut-être de tâter un peu du pouvoir, se liait sous main d'une étroite amitié avec les chefs du parti constitutionnel, et il déplorait avec eux les droits méconnus des Siciliens, tout en censurant la conduite de ses augustes parents.

Enfin, ce qui était prévu arriva : après deux ans d'une lutte acharnée, pendant laquelle on opposa le courage aux fers et la persévérance aux persécutions, nos vœux furent comblés, la nouvelle Charte fut proclamée ; Ferdinand et Marie-Caroline ne se mêlèrent plus, directement du moins, de nos affaires ; et lord W. Bentinck et le prince di Ventimiglia, en tenant compte à leur nouvel ami de ses bons sentiments pendant le conflit, le firent nommer, par un dernier décret du roi démissionnaire, prince-vicaire-général du royaume.

Notez, je vous prie, que je parle de démission et

non pas d'abdication. Cette dernière mesure était cependant demandée, exigée même par le prince di Ventimiglia; il la regardait comme la seule efficace pour cicatriser les blessures politiques de la Sicile; mais le duc de Calabre intercéda pour son père, il dit qu'il fallait épargner à ses cheveux blancs l'humiliation d'une abdication, et que d'ailleurs sa démission parait à tous les inconvénients, puisque lui, duc de Calabre, restant au timon des affaires, lui, dont on ne pouvait suspecter la vive sympathie pour le nouvel ordre de choses, donnait sa parole d'honneur de ne jamais permettre à ses père et mère d'y prendre part. Ces mots entraînèrent la conviction de lord W. Bentinck, et Ferdinand n'abdiqua pas.

Je consigne exprès ce fait ici pour justifier le duc de Calabre de l'imputation de sa mère, qui l'accusait de vouloir détrôner le roi son père, et qui l'appelait déjà monstre et fils dénaturé : rien n'était plus injuste. Si le duc de Calabre avait eu cette pensée, il lui était bien aisé de la mettre à exécution : en appuyant l'avis du prince di Ventimiglia, il devenait roi; mais le duc de Calabre, bon père et bon mari, n'était point un méchant fils : encore une fois, cette pensée ne lui vint jamais à l'esprit. D'accord après cela sur les autres considérations qui le portèrent probablement à cette opposition pour l'abdication de son père.

Ainsi que tous les princes dans le malheur, le duc de Calabre ne regardait que comme transitoire l'ordre des choses existant sur notre continent, et la France, s'ébranlant déjà à cette époque pour la guerre contre la Russie (guerre qui fit sourire d'espérance les souverains opprimés de l'Europe), venait de changer en certitude morale ce vague sentiment. Le duc de Calabre prévoyait déjà, ou à peu près, ce qui arriva deux ans plus tard, la restauration des Bourbons dans le royaume de Naples, et, comme conséquence de cette restauration, l'abolition de la Charte sicilienne. Dans cette prévoyance, c'eût été de sa part la plus grande des inconséquences que de placer sur sa tête la couronne de Sicile : le cas échéant, son père, sa mère surtout, lui auraient fait payer cher cet acte de témérité ; ils l'auraient tout au moins déshérité du royaume de Naples, et sa chance la plus favorable eût été la couronne constitutionnelle de la Sicile. Or, d'un côté, le duc de Calabre tenait beaucoup aux possessions au delà du Phare, et de l'autre il n'était pas plus que ses augustes parents chaud partisan des constitutions ; sa conduite, pendant sa courte royauté de six ans, prouve de reste cette nouvelle assertion.

Aussi le prince-vicaire-général, en se mettant à la tête des affaires en Sicile, ne voulut que louvoyer en attendant le beau temps ; les intérêts de ses père et

mère étaient les siens, il ne se proposait d'autre but que celui qu'eux-mêmes voulaient atteindre ; il s'effrayait seulement de la brusquerie de leur course, il improuvait le chemin qu'ils suivaient, et s'il prenait en main les rênes de l'Etat, ce n'était que pour mieux en assurer la possession à Ferdinand et à Marie-Caroline ; et maintenant, puisque c'est à cette partie de mon histoire que se rattachent les indices d'empoisonnement dont j'ai promis de parler, les voici.

Par les données qui précèdent, il est facile de s'apercevoir que la marche à suivre par le vicaire-général dans ces circonstances était semée *d'épines ;* une adresse ordinaire ne suffisait pas pour éviter leur *piqûre.* Il fallait d'abord se tenir en bonne réputation de libéralisme avec les chefs du parti constitutionnel, et en même temps modérer leur zèle, et ajourner indéfiniment leurs prétentions et leurs espérances : et heureusement, de ce côté, la difficulté n'était pas grande. Le prince leur donnait, d'une part, force protestations en faveur de la liberté des Siciliens ; il mettait, d'une autre, entraves sur entraves à leur affranchissement, et ces braves gens étaient contents : mais il aurait fallu ensuite, afin de conjurer la colère redoutée de sa mère, et tout en ne troublant point le paisible sommeil des libéraux, que le prince dévoilât à ses augustes parents le fond de sa pensée, les raisons qui le déci-

daient à se saisir du timon de l'Etat : voilà l'écueil.

Et d'abord ces révélations étaient de leur nature outrageantes pour le roi et pour la reine, car, tout en arrangeant la phrase de la manière la plus convenable, le sens en aurait toujours été : « Je me crois plus habile que vous, laissez-moi faire. » En second lieu, à qui fallait-il que le vicaire-général adressât ces révélations? A sa mère? Mais l'indiscrétion de Marie-Caroline était proverbiale, et, encore une fois, le prince avait le plus grand intérêt à ce que la chose ne s'ébruitât pas; et dailleurs, Dieu sait de quelle étrange manière la reine aurait qualifié les prudents projets de son fils! Au milieu de ses grands défauts, cette femme avait d'excellentes qualités; elle professait le plus souverain mépris pour les voies détournées; si elle était despote, elle ne l'était point à demi : rompre en visière, casser, briser, voilà sa politique. Fallait-il donc que le prince révélât ses projets à son père, qui probablement aurait répondu par de bruyants éclats de rire, tout en admirant la profonde sagesse de son fils? Mais il valait tout autant les confier à sa mère; depuis longtemps Ferdinand avait perdu l'habitude d'avoir des secrets d'Etat pour sa femme. . . . .

Dans la perplexité où devaient le jeter ces insurmontables obstacles, le vicaire-général se décida à garder le silence, s'en rapportant à Dieu de la pureté de ses

intentions à l'égard de ses augustes parents; mais voilà l'écueil, comme je le disais naguère.

Le prince joua si finement sa partie, que Marie-Caroline et ses affidés, s'en tenant exclusivement à ses professions de patriotisme, le crurent hostile aux intérêts des Bourbons.

On mit alors provisoirement sur le tapis un projet dans le but de le déshériter, et de placer la couronne sur la tête du prince de Salerne, tout en tâchant de décider le roi à y donner son consentement; et, en attendant, comme Ferdinand paraissait répugner à cette mesure, on pensa probablement qu'une prompte vengeance devenait indispensable; on avisa probablement aussi que le crime du vicaire-général étant double, il fallait en même temps punir le fils dénaturé et le sujet rebelle : le prince di Ventimiglia, autre sujet rebelle, ne fut pas non plus oublié dans ces projets de vengeance.

Quoi qu'il en soit de ces probabilités, voici des faits.

Le prince di Belmonte-Ventimiglia et le prince-vicaire-général furent assaillis en même temps d'une inflammation d'entrailles qui les conduisit graduellement au tombeau. Double assassinat, en le supposant vrai, que j'ai attribué à ses courtisans et non pas à Marie-Caroline, car cette reine, toute Frédégonde qu'on veuille l'appeler, était dans le fait une tendre mère; tandis qu'il y avait de l'autre côté des hommes

exécrables, bien plus royalistes que le roi, et bien plus capables qu'elle d'imaginer et d'exécuter un pareil projet.

Mais revenons au duc de Calabre.

Sur ces entrefaites, Marie-Caroline étant déjà partie pour Vienne, où elle mourut peu de temps après, nous entrâmes dans l'année 1814; le colosse français venait de crouler, et l'Angleterre, ne croyant plus qu'il fût de son intérêt de continuer à accorder son assistance aux Siciliens, les abandonnait presque à leur sort.

Il paraît cependant que, par un reste de pudeur, elle ne consentait à ce que Ferdinand reprît les rênes du gouvernement qu'à la condition que le conseil du prince-vicaire-général donnât la main à cette mesure et le prince di Ventimiglia refusait toujours d'y accéder, en disant au duc de Calabre : « Si le roi votre père remonte sur le trône, adieu la liberté, adieu la constitution, adieu nous qui y avons pris part. » Le vicaire-général répondait à son tour : « Ne le pensez pas, mon cher prince; le roi n'acceptera pas. Comment voulez-vous qu'un homme comme lui, accoutumé depuis plus de cinquante ans à gouverner despotiquement, puisse marcher avec le nouvel ordre des choses? J'en suis certain, il n'acceptera pas; c'est pourquoi j'insiste : et, à tout prendre, s'avisât-il d'accepter et de faire des sottises, raison de plus pour le rappeler au

pouvoir ; il se compromettrait alors, et nous le chasserions une seconde fois, pour ne plus lui permettre de se mêler de nos affaires (1). » Le prince di Ventimiglia se laissa persuader à la fin ; il donna son vote qui entraîna celui des autres membres du conseil ; Ferdinand reprit le lendemain les rênes du gouvernement, et l'on n'entendit plus parler de la Charte sicilienne.

Quelques jours plus tard, un gentilhomme de la chambre de mes amis, le prince Pantellaria, étant de garde au château, entendit le roi adresser quelques reproches à son fils aîné, touchant son libéralisme et la conduite qu'il avait tenue pendant les deux années précédentes. Certes, le duc de Calabre n'avait garde de dire toute sa pensée devant un témoin ; aussi ce ne sont pas ses propres paroles que je reproduis ici, mais la traduction de sa réponse au roi par mon ami le chambellan : « Mais, sire, c'est dans vos intérêts, qui sont les miens, que je suis libéral ; de cette manière on ne se méfie point de moi, et, tout naturellement, on me met à la tête des affaires, lorsque vous *n'êtes plus* là pour les diriger. C'est ainsi qu'il m'a *été* permis de

(1) Il y a lieu de croire que le duc de Calabre, instruit *sotto voce* par le ministre anglais résidant alors à Palerme, savait que son conseil accédant à la réintégration de Ferdinand, la Grande-Bretagne ne se mêlerait plus de nos affaires : cette circonstance était ignorée du prince di Ventimiglia.

les mener dans le sens le moins désastreux pour nous; c'est ainsi que j'ai pu entraver les mesures qui auraient compromis vos droits et votre puissance. Eh ! sire, ne me suis-je pas toujours conformé à vos ordres autant que je l'ai pu sans me compromettre? Eh ! n'est-ce pas moi, sire, qui ai décidé Ventimiglia à vous faire remonter sur le trône? Si j'avais exclusivement agi pour mon propre compte, sire, me serais-je opposé, ainsi que je l'ai fait, à votre abdication? » Et puis il ajouta ces propres mots : « Est-ce donc pour une telle conduite, sire, qu'on parle de me frustrer de la couronne? » Comme on le pense bien, Ferdinand ne pouvait que céder à l'évidence d'un tel raisonnement; aussi il lui répondit avec un ton de bienveillance marquée : « Sois tranquille, mon fils, il ne te sera jamais fait aucun tort. »

ARTICLE II.

La conduite du duc de Calabre à Naples fut exactement calquée sur celle qu'il venait de tenir en Sicile : la même sagacité et la même sollicitude pour les intérêts de sa famille qui l'avaient guidé à Palerme en 1812, réglèrent ses pas, lors des événements de Naples en 1820. A l'empoisonnement près, l'essai lui avait réussi; il en renouvela l'expérience avec un succès d'autant plus assuré, qu'il était cette fois bien plus

libre de ses mouvements. Marie-Caroline n'existait déjà plus, et ses dangereux affidés étaient les uns sans crédit, les autres en mission à l'étranger. Le prince n'avait donc plus à craindre ni les indiscrétions ou les violences de sa mère, ni de breuvage amer à redouter; et, quant à son père qui le connaissait désormais, le patriotisme de l'héritier de la couronne ne l'effrayait plus.

Deux autres causes contribuèrent également à rendre la besogne du duc de Calabre beaucoup plus facile à Naples qu'en Sicile; en premier lieu, les fautes sans nombre des Napolitains (carbonari, *militaires* ou députés au parlement), qui, ivres de leur succès momentané, ne marchèrent que d'école en école sans jamais rien prévoir de ce qui devait arriver; fautes dont le duc de Calabre et ses affidés surent habilement tirer parti, en désorganisant tout, et en aplanissant ainsi le chemin des Autrichiens. Aussi, à leur entrée dans le royaume, Naples était le chaos; soldats ou généraux, employés ou ministres, personne ne savait plus ni à qui commander ni à qui obéir.

Les Napolitains, dans le but de répudier l'affront de s'être laissés mystifier par ce prince (bévue d'autant plus grande qu'ils connaissaient le rôle qu'il venait de jouer en Sicile), attribuent sa conduite à Naples aux conseils d'un certain Juif, agent secret des cours du

Nord. Je ne nie pas que ces conseils aient été donnés, mais ils étaient parfaitement inutiles. Le duc de Calabre avait déjà donné chez nous la mesure de son savoir-faire à cet égard.

La seconde des causes qui aidèrent cette fois à la conduite du prince, était le complet changement de la physionomie politique de l'Europe.

En 1812, en Sicile, la cour n'avait de secours à espérer de personne ; la France l'abhorrait, l'Angleterre était pour nous, et, quant aux autres souverains du continent, le soin de leur propre conservation les occupait assez pour qu'ils songeassent à porter leurs regards jusqu'au delà du Phare ; et d'ailleurs, à cette époque, on ne pouvait avoir tout au plus que de vagues pressentiments des événements qui survinrent deux ans plus tard.

Il n'en était plus ainsi en 1820. L'empire français avait croulé, et un Bourbon régnait en France ; l'Europe des rois, affranchie de tout souci et debout, prenait naturellement fait et cause pour les intérêts des rois absolus, et la même politique qui avait fait de la Grande-Bretagne l'ennemie jurée de Napoléon et l'instigatrice des événements en Sicile, la rendait aujourd'hui solidaire des actes de la sainte-alliance, fautrice du redressement des torts de la maison des Bourbons.

Cette assistance, qui, d'après le langage et les me-

nées de ces puissances, n'était point douteuse, le dénoûment prévu de la pièce qui se jouait à Naples, exercèrent eux aussi une influence morale sur l'esprit du duc de Calabre, et contribuèrent à rendre ses mouvements plus dégagés.

Cependant, au milieu de ces circonstances qui rendaient sa position comparativement plus facile, une grave difficulté pour un prince de la maison des Bourbons, héritier présomptif en même temps de la couronne, vint éprouver le courage du vicaire-général. Il n'en était plus ici comme en Sicile, où il n'avait eu de relations qu'avec des nobles; il fallait cette fois s'*encanailler* pour se populariser. Le duc de Calabre n'hésita pas, il visita les *Vendite*, et donna et reçut le baiser fraternel : pour le coup, le jeu valait bien la chandelle.

Et maintenant permettez-moi de laisser un instant ce prince de côté, afin d'ajouter un coup de pinceau au portrait du roi son père. C'est un trait que me rappellent le sujet et l'époque dont je m'occupe en ce moment, et que d'ailleurs des raisons, qui vous seront connues plus tard, me décident à placer en cet endroit, de préférence à tout autre.

Vous le savez déjà. Ainsi qu'en Sicile, le roi Ferdinand avait donné à Naples sa démission, et nommé le duc de Calabre prince-vicaire-général du royaume :

recueillez après cela vos souvenirs, et reportez-les vers le congrès de Laybach, convoqué alors, principalement pour aviser aux moyens d'étouffer à sa naissance la nouvelle liberté des Napolitains, éventuellement pour prévenir ses effets contagieux sur le reste de la péninsule italienne.

Le meilleur cependant restait à faire ; il fallait, avant d'en venir aux mesures coërcitives, tirer *le Nestor des rois* (c'est ainsi que les souverains désignaient Ferdinand à Laybach) des mains des carbonari, besogne scabreuse à ce qu'il paraissait.

Par je ne sais quel article de la Charte espagnole de 1812, en vigueur à cette époque dans les Deux-Siciles, le roi ne pouvait s'éloigner de son royaume, sans avoir obtenu, au préalable, la permission des représentants de la nation au parlement : or, de quel front des souverains, animés de sentiments hostiles pour la révolution napolitaine, et au moment même où ils allaient s'assembler à Laybach, auraient-ils demandé la délivrance d'un prince dont on connaissait les antécédents politiques, à des députés, la plupart jeunes et carbonari, et tous pleins de ferveur pour le nouvel ordre de choses !

Il restait, il est vrai, une autre voie de salut pour Ferdinand. Une petite porte secrète; porte célèbre, qui a vu bien des souverainetés déchues s'incliner sous ses

voûtes! puisque, sans parler des temps écoulés, c'est par cette porte que s'étaient deux fois esquivés les Bourbons à l'approche des armées françaises; c'est encore sous cette porte, si je ne me trompe pas, que Murat baissa ce front qui avait si chevaleresquement brillé sur cent champs de bataille (1); et, quelques jours plus tard, cette porte livrait également passage à cette noble femme, à la reine Caroline Murat, femme de ce guerrier, pour lui permettre d'aller se réfugier à bord du vaisseau d'un commodore anglais, emportant avec elle son caractère et sa beauté pour toute indemnité de sa grandeur passée.

Il restait donc, disais-je, cette porte qui, communiquant du palais à la *Darsena*, et par la *Darsena* à la mer, aurait permis au roi de se sauver, et d'aller rejoindre ses amis de Laybach; et Ferdinand eut effectivement la pensée d'essayer de cette voie de salut; mais, par malheur, l'officier commandant la *Darsena*, le colonel Capeceladro, espèce de jacobite du temps de Cromwel, avait donné ordre aux officiers de garde de tirer sans distinction sur tout individu qui se présenterait à cette porte, et, plus malheureusement encore, l'officier de garde, le jour où l'on voulut tenter quelques pourparlers touchant cette évasion, était un cer-

(1) Voyez l'éclaircissement à la fin du volume.

tain Palombo, autre puritain, très-capable de mettre à exécution les ordres de son supérieur.

Tout espoir de salut s'étant évanoui de ce côté-là, les souverains alliés, tout en faisant filer des troupes du côté de Naples, s'avisèrent d'un *mezzo termine* qui leur réussit parfaitement.

Ils écrivirent à Ferdinand cette fameuse lettre datée de Troppau, que vous connaissez déjà, et dans laquelle ils lui disaient, qu'animés du vif désir de s'occuper du bonheur de l'Europe et de l'Italie principalement, et plus particulièrement encore de celui du royaume de Naples, ils le priaient de se rendre immédiatement à Laybach, en lui faisant remarquer en même temps qu'il leur serait impossible de donner commencement à ce bonheur, dans l'absence de Sa Majesté au congrès.... Ma foi, je n'ai point la lettre sous les yeux, allez la compulser si vous êtes curieux.

Toutes ces menées étaient des frimes, comme dirait mon ami Desnoyers, et le dénoûment de la pièce prévu. Ferdinand fit part de cette lettre au parlement napolitain, et ces farouches carbonari, qui croquaient trois têtes couronnées à leur déjeuner et six à leur dîner, se trouvèrent être les gens de la meilleure composition du monde : ils s'escrimèrent à qui mieux mieux pour accorder à leur souverain la permission demandée, et

le roi partit. C'est à ce départ que se rattache le coup de pinceau en question.

Le roi partit, il est vrai, mais point par terre : il lui aurait fallu traverser, pour se rendre à son poste, des haies de carbonari que, malgré le service qu'ils venaient de lui rendre, ce souverain n'aimait pas à rencontrer sur son chemin ; et il y a plus, les carbonari en question étaient militaires, plus friands encore que les autres de la chair des rois : bref, Ferdinand ne sympathisait pas avec eux. Il partit, mais par mer, à bord du vaisseau anglais *le Vengeur*, vouant à tous les diables les carbonari, la carbonerie, *la liberté* et les constitutions, et adressant en même temps des vœux fervents au Ciel pour qu'une brise favorable le mît au plus tôt hors de leur portée.

Il paraît cependant que les prières royales s'attardèrent en chemin, car le vent étant contraire, la mer orageuse, et l'obscurité de la nuit épaisse, le navire qui portait le roi abordant une frégate, anglaise elle aussi, se vit bientôt forcée de relâcher à Baja, à deux pas de *Naples* : ce qui ayant été su par le parlement, il s'empressa de députer à Sa Majesté, afin de lui adresser des compliments de condoléance sur la contrariété qu'elle venait d'éprouver.

Ferdinand, en attendant, était toujours à Baja, pestant contre les éléments et les sombres nuits, lorsqu'on

lui annonça l'arrivée de la députation qui sollicitait l'honneur d'être admise auprès de sa personne : *Oh! mmalora,* s'écria-t-il aussitôt, *sti figli di puttana mi vengono a rompere u culo nfino a cca!* littéralement : (Oh! malheur! ces fils de p... viennent me rompre le c... jusqu'ici). Cela dit, il laissa passer les députés, et il se montra à ces messieurs portant à la boutonnière le ruban tricolore de la carbonerie (circonstance qui ferait présumer que ce souverain avait profité à l'école de son fils) ; il les remercia, leur sourit, les congédia, et aussitôt qu'ils se furent retirés, leur tournant le dos à son tour, il reprit ainsi tout bas, en les désignant à ses courtisans : *Chiavatemi con tanta di faccia, signori miei stimatissimi!* (Donnez-moi du nez dans le d..., mes très-estimés seigneurs). Faites bon voyage, ô le plus facétieux des rois! et laissez-moi m'occuper de nouveau de votre auguste fils.

Ainsi que je crois l'avoir fait sentir, la seule envie de conter ne m'a point déterminé à relater les incidents qui précédèrent le voyage de Ferdinand à Laybach ; il fallait vous faire connaître le terrain avant de vous parler des faits à l'appui de ce que j'avançais au commencement de cet article.

Quant à son père, qui le connaissait déjà, disais-je naguère, *le patriotisme de l'héritier de la couronne ne l'effrayait plus*. Or, ce n'est pas tout d'affirmer que

le roi n'avait plus peur du libéralisme du duc de Calabre, il fallait ajouter qu'il avait appris à estimer son fils.

Depuis la réintégration des Bourbons dans le royaume de Naples, les ministres Medici et Tomasi, jaloux de l'influence de ce prince sur le roi, en incriminant sur nouveaux frais sa conduite en Sicile, et le crédit de la duchesse de Floridia aidant, parvinrent, il est vrai, à le tenir éloigné du conseil; tandis que Ferdinand de son côté, pour l'amour de sa tranquillité et de ses plaisirs, avait, comme à l'ordinaire, l'air de croire à ces imputations. Mais, dès que les *événements* de 1820 eurent obligé ces ministres *à se retirer*, ce souverain, abandonné à ses propres inspirations, et connaissant par expérience que, dans la situation difficile où il se trouvait engagé, il fallait un homme de la trempe de son fils pour le tirer du mauvais pas, ne tarda pas à lui rendre justice, l'appela près de sa personne, et il ne se conduisit désormais que d'après ses conseils. Et ici une réflexion en passant, afin de constater cette vérité, « que rien n'est nouveau *sous* le soleil. » Bientôt un autre fait justifiera cet adage.

On s'étonna beaucoup, à la mort de l'empereur François, de ce que M. de Metternich demeurât premier ministre et ministre favori et tout-puissant du successeur de ce monarque, bien qu'il l'eût poursuivi du vivant de son père jusqu'à mettre en question son droit

de succession à l'empire germanique. Dans un cadre plus restreint, précisément le même fait avait eu lieu quelques années plus tôt.

Medici et Tomasi, qui, en improuvant hautement la conduite du duc de Calabre en Sicile, avaient été les principaux auteurs du projet qui le frustrait de la couronne; Medici et Tomasi, qui avaient de plus desservi ce prince dans l'esprit de Ferdinand depuis 1815 à 1820; Medici et Tomasi, le premier surtout, demeurèrent, à la mort du père, ministres omnipotents de François Ier.

C'est après qu'on eut reconstitué, dans toute sa pureté, le pouvoir absolu du Nestor des rois, que s'opéra la réconciliation entre le duc de Calabre et ces deux hommes d'Etat. Ferdinand ayant probablement à la fin dessillé les yeux à ses ombrageux ministres, ceux-ci, à leur tour, dirent probablement aussi au prince, tout en se frappant la poitrine, qu'ils n'avaient agi hostilement à son égard que dans son propre intérêt, dans celui de ses augustes parents avec lesquels ils le supposaient en opposition. Le roi d'ailleurs était vieux, et ces fins renards sentaient que le moment approchait où il leur fallait compter avec le nouveau souverain; ils jurèrent alors de se dévouer à son service, ils s'humilièrent, ils pleurèrent peut-être; leurs larmes *sincères*, leur dévouement *désintéressé*, leur profession de foi *spontanée*, furent agréés, et la paix fut signée.

Les preuves de la confiance sans bornes qu'eut désormais Ferdinand pour les conseils de son fils abondent; je n'en citerai que deux : elles suffiront pour faire juger du reste.

Vous ne l'ignorez pas, ce fut à l'aurore du 2 juillet de l'année 1820, et dans les vallées qui environnent la route de Nola à Avellino, que retentit pour la première fois le cri de : « Vive la constitution d'Espagne de 1812. » Le lieutenant Morelli, à la tête de cent trente-sept individus (sous-officiers, soldats ou bourgeois, et tous carbonari), poussa ce cri que répétèrent à l'envi les échos du royaume des *Deux-Siciles*, et la révolution marcha au galop. Ce petit peloton, sorti de Nola, et commandé naguère par un jeune lieutenant, grossi au point de mériter le titre de *petite armée*, et sous les ordres du général Guglielmo Pepe, était maintenant retranché sur les hauteurs de Monteforte, et menaçait de marcher sur Naples.

D'un autre côté, les généraux de Ferdinand avançaient bien peu la besogne de leur maître. Le général Carascosa, à qui on avait accordé beaucoup de pouvoir et pas un soldat, négociait avec les chefs de la secte, sans obtenir de résultat; le prince Campana, après avoir échangé quelques coups de fusils avec la troupe de Morelli, faisait volte-face jusqu'à Salerne; et le général Nunziante, créature de Ferdinand, qui s'était

flatté de donner une bonne leçon aux carbonari, après avoir vu les deux tiers de ses soldats passer du côté de ses adversaires, écrivait au roi dans ce sens : « Sire, votre peuple à l'unanimité demande la constitution; je prie Votre Majesté de la lui accorder; nous ne sommes plus en mesure de la lui refuser. » Tout, en un mot, allait au pis pour la cour, et cependant Ferdinand, qu'effrayait la rapidité des événements, tout en voyant la justesse de ces conseils, gémissait, mais ne les mettait point à exécution; rien ne pouvait vaincre sa répugnance pour cette odieuse constitution.

Sur ces entrefaites, parut le 6 juillet. Ce jour-là, la ville de Naples était en proie à la plus vive agitation; des groupes nombreux parcouraient les rues en criant: « Vive la constitution d'Espagne, ou la mort » lorsque le marquis de Circello, ministre des affaires étrangères, et le plus vieux des amis du roi, se jette à ses pieds, et lui dit, les larmes aux yeux : « Sire, jurez cette maudite constitution, surmontez le danger actuel; le moment ne tardera pas à arriver où il vous sera permis de tirer raison de ce peuple déloyal; Dieu, qui est juste, viendra, n'en doutez pas, au secours d'un prince pieux et innocent (1).

(1) Le général Colletta, dans son *Histoire du royaume de Naples*, en rapportant ces paroles du marquis de Circello au roi, lui fait commencer ainsi son discours: *Io amo Vostra Maestà come padre ama figlio, etc.*

Le roi alors faisant un pénible effort sur lui, promit une vague constitution, qu'il aurait octroyée, disait le décret, dans le plus bref délai, changea de ministère, ordonna en même temps que tout le monde rentrât chez lui; après quoi il donna sa démission, et nomma son fils prince-vicaire-général du royaume, en disant qu'il était malade.

On taxa dans le temps (et je dis cela en passant, cette réflexion n'ayant aucun rapport avec ce que j'ai à prouver), on taxa cette maladie de prétexte : quant à moi, je taxe à mon tour de calomnie cette imputation; promettre une constitution, prononcer simplement ce mot, il y

Et d'abord, je suis bien certain que ce ne sont pas là les paroles précises de ce diplomate, qui probablement n'avait jamais ouvert le dictionnaire *della Crusca*; en second lieu, il aurait été bien plus simple et beaucoup plus élégant tout à la fois de dire: *Sire, io ho per voi l'amor di un padre*, ou bien encore : *Sire, io vi amo qual figlio*, la langue italienne se prêtant à ce genre d'abréviation; mais nos puristes, ou, pour mieux dire, nos pédants, dont le joug a toujours pesé sur les écrivains de ma patrie, même sur les plus distingués, professent une sainte horreur pour tout ce qui est concis ou naturel, et déclinent tout un verbe là où il suffirait de cinq à six mots pour exprimer la pensée. Ces messieurs ont en revanche une prédilection marquée pour les phrases *entortillées* aussi bien que pour les mots des XIIIe, XIVe et XVe siècles, que la langue a rejetés loin d'elle comme barbares, ignobles ou peu expressifs, tout en leur en substituant d'autres plus sonores, plus nobles ou plus clairs : on laisse ceux-ci de côté (ce serait par trop commun de s'en servir), on exhume les autres, et la plus harmonieuse, la plus belle et la plus parfaite des langues, deviendra bientôt, ces messieurs aidant, une espèce de langue africaine, la plus inintelligible et la plus insupportable de l'univers.

avait là de quoi briser, anéantir le roi Ferdinand; et on aurait pu à cette occasion rétorquer avec plus de raison sur ce souverain son mot au prince de Butera relativement à l'incompatibilité de l'eau avec le feu; Ferdinand et une constitution étaient bien plus antipathiques que ne le sont ces deux éléments : allez révoquer en doute, après cela, une maladie telle qu'une attaque de nerfs, ou une inflammation d'entrailles! Rentrons dans notre sujet.

Il était réservé au prince-vicaire-général de vaincre la sainte horreur de son père pour la constitution d'Espagne.

Dans l'après-midi de ce même jour, l'agitation croissant, il convoqua à la hâte un conseil, auquel assistèrent quelques généraux, de vieux conseillers d'État et les nouveaux ministres. Le prince leur avait écrit à tous : « Arrivez à l'instant, habillés ou non. » Il prononça alors une éloquente harangue, protesta de son amour et de celui du roi pour la liberté, et justifia l'un et l'autre du retard apporté à l'accomplissement des vœux du peuple napolitain : cela dit, il insista, engageant ces messieurs à émettre franchement leur avis, dans le but de conjurer l'orage qui grondait. On se regarda quelque temps dans les yeux, on hésitait, à cause, probablement, du peu de confiance qu'inspiraient ces protestations et ces justifications. Mais enfin

un des assistants, en prenant la parole, dessina vivement la situation du moment, et prouva d'une manière évidente que la concession de la Charte espagnole était l'unique remède dans la circonstance actuelle.

C'est ici que le duc de Calabre, interrompant tout à coup l'orateur, l'interpella par cette phrase dont l'*écho*, en y changeant quelques mots, mais sans en altérer le sens, est devenu célèbre depuis. « Pensez-vous, mon-» sieur, que la constitution des Cortès convienne au » peuple napolitain ?— Ce n'est pas d'une telle question » qu'il s'agit, monseigneur, » repartit l'orateur, *etc.*, *etc.* Les conseillers qui prirent la parole à *leur tour* parlèrent tous dans le sens de cet orateur : le prince, en attendant, allait et venait, rapportant, disait-il, à son père les discours de ces messieurs ; mais ses absences étaient si courtes qu'elles donnaient à penser que le roi était à portée de tout entendre ; et persuadé à la fin de l'inutilité d'une plus longue opposition, il entra une dernière fois chez Ferdinand, le conjura, lui dit que la nécessité l'exigeait, et le *monarque l'autorisa* à proclamer la Charte espagnole comme loi du royaume.

Ces détails, que je connaissais en grande partie, et longtemps avant d'être publiés, se trouvent consignés dans l'Histoire déjà citée du général Colletta ; je les reproduis ici, primo, parce qu'ils viennent à l'appui

de ma thèse ; en second lieu, parce qu'il est probable que tout le monde en France n'a pa lu cet ouvrage italien.

Franchissez maintenant avec moi cinq mois de la révolution napolitaine, afin de reparler de la lettre de Troppau.

Ce n'est pas tout que de l'avoir reçue ; ainsi que je l'ai dit, il fallait encore la communiquer aux députés au parlement, afin qu'ils accordassent la permission du départ, et vous savez de quelles étranges couleurs on habillait ces gens-là à la cour ; on pensait qu'ils se seraient élevés comme des énergumènes contre cette proposition. Dans cette perplexité, on assembla encore ici un conseil, auquel furent priés d'intervenir les trois ministres des souverains du congrès. Sur la donnée qu'il fallait absolument faire cette démarche, la question à résoudre était celle-ci : « Que faire pour vaincre les obstacles certains qu'opposeront les députés ? »

On délibérait là-dessus, lorsqu'un de ces trois messieurs (le comte de Stakelberg, je crois) dit que le meilleur moyen était d'agir avec fermeté, qu'il fallait tout simplement faire part de la missive des souverains, en déclarant en même temps qu'on allait se mettre en route, et ajouter qu'on emploierait la force au besoin : cet ambassadeur était persuadé que le nom d'aussi grands potentats, réuni à l'idée des forces dont ils disposaient,

aurait frappé d'épouvante le parlement et le peuple. Le prince-vicaire-général ne partagea point cette opinion; il repartit qu'il fallait procéder avec plus de façons et de prudence, et accompagner cette communication de la promesse « que Sa Majesté n'allait au congrès que pour soutenir l'indépendance et la liberté des Napolitains. » Cet avis prévalut, et le roi, à qui appartenait d'opter entre ces deux manières d'envisager la question, se rangeant du sentiment de son fils, le laissa libre d'agir comme il l'entendait.

Aussi le prince-vicaire-général justifia pleinement cette entière confiance. Tous les obstacles tombèrent devant lui comme par enchantement, et si Ferdinand partit enfin pour Laybach, c'est à l'habileté du duc de Calabre que fut dû ce prodige.

Il parla ou fit parler par ses ministres, et dans la nuit de ce même jour, aux députés les plus marquants, et il y en eut quarante qui promirent d'appuyer le message pour le départ du roi. Mais cela n'était rien encore, et vous allez comprendre pourquoi je me sers du mot *prodige*.

Les difficultés relatives au parlement aplanies, le plus scabreux restait à faire. A peine avait-on ébruité l'arrivée de cette lettre et soupçonné la volonté du roi à cet égard, que les carbonari furieux poussèrent des cris d'alarme. *L'alta Vendita* de la capitale, après

s'être constituée en permanence pendant le temps que durerait le danger, invita les autres *Vendite* du royaume à en faire autant; elle expédia en même temps des courriers et des ordres par milliers dans les provinces, enjoignant aux bons-cousins (c'est le nom de ces sectaires) de se rendre de leur côté à Naples, promptement et en armes. Les bons-cousins répondirent à l'appel, et le 7 décembre, jour destiné à ce message, l'aspect de cette cité était effrayant.

Des groupes nombreux de carbonari, leurs insignes sur la poitrine et leur poignard à la ceinture, parcouraient les rues, proférant des menaces de mort contre les députés qui autoriseraient ce départ : et ces braves gens à leur tour, quelques-uns d'entre eux du moins, croyant que leur dernière heure était arrivée, allèrent à confesse, communièrent, et poussèrent les précautions jusqu'à signer leur testament. Ils se rendirent cependant tous au parlement; mais ici une scène plus terrible les attendait.

Ils ne pouvaient pénétrer jusqu'à leur poste que pressé entre deux haies de carbonari, qui, leur mettant sous les yeux la pointe acérée de leur stylet, leur disaient : « Voyez donc s'il n'est pas bien aiguisé? il fera bientôt connaissance avec vos entrailles si vous vous avisez de souscrire à ce départ. » Les tribunes de l'enceinte parlementaire retentissaient des mêmes

cris et des mêmes menaces, au point que le message reçu, il fallut ajourner la discussion. En un mot, tout espoir de succès paraissait perdu; mais le prince-vicaire-général, qui les avait prévues, avait trouvé moyen de mettre un terme à ces scènes.

Tout en faisant circuler des bruits sur les graves mésintelligences politiques qui existaient entre le père et le fils (moyen du reste qui n'était pas nouveau, puisque ce prince l'avait déjà employé avec succès en Sicile), l'héritier de la couronne avait eu la sage précaution de faire affilier à la carbonerie beaucoup de ses affidés et d'agents de police auxquels on avait fait la leçon. La circonstance arrivée, ces émissaires commencèrent à vociférer dans les *Vendite* que le roi était leur ennemi, celui de la constitution et de la liberté napolitaine, et au besoin ils ne lui épargnaient pas les épithètes; qu'il fallait par conséquent le laisser partir. « *Al nemico che fugge un ponte d'oro* (faites un pont d'or à l'ennemi qui se sauve), ajoutaient-ils; de cette manière le prince-vicaire-général nous restera, le prince-vicaire-général vrai patriote, notre ami, ami de notre liberté, et nous serons heureux. »

Ces manœuvres eurent un plein succès, la fougue des carbonari s'apaisa, et le prince, comme pour mieux couronner son œuvre, décida le roi à adresser au parlement une lettre (à laquelle le temps donnera

peut-être aussi de la célébrité) où il jurait de soutenir avec chaleur au congrès de Laybach les droits des Napolitains pour la constitution des Cortès, et ajoutait que si ses paroles étaient impuissantes, il donnait sa parole de revenir à Naples assez à temps pour se mettre à la tête de son armée, afin de combattre les ennemis de la liberté des Napolitains.

Les choses réduites en ces termes, il fut aisé de reprendre la discussion relative au départ de Ferdinand, et le roi partit..... Vous savez le reste, cette histoire date d'hier.

Et maintenant que vous voilà instruits du vrai caractère du duc de Calabre, accordez-moi, je vous prie, un instant, afin d'adresser avec la pensée de très-humbles grâces aux saints du ciel pour l'assistance qu'ils ont eu la bonté de m'accorder pendant la besogne que je viens de terminer. J'entamerai immédiatement après avec vous l'article des amnisties napolitaines, en vous faisant observer, au préalable, qu'exilé de ma patrie depuis le commencement de 1821, je n'étais point à Modène lors des événements rapportés au chapitre V, ni à Naples du temps de ceux que je vais raconter.

La conséquence de cette observation est tout naturellement que je n'ai été, ou que je ne serai en tout cela que l'écho des récits qu'on m'a faits. Quant aux

circonstances principales de ces faits, il n'y a pas le moindre doute, elles sont de la dernière exactitude, puisqu'elles s'appuient sur des documents qu'on a mis sous mes yeux; mais quant aux détails secondaires, quoique les croyant également vrais, je ne puis pas les prendre sous ma responsabilité.

Voilà, ainsi que je le faisais remarquer sur le chapitre *du droit d'aînesse*, un autre avantage du *moi* sur les récits de ricochet; et voilà pourquoi on éprouve tant de charme en lisant des Mémoires, et si peu dans l'étude de l'histoire. L'auteur des premiers vous dit presque toujours : « J'ai vu de mes yeux, j'ai entendu de mes oreilles, j'y étais; » et s'il est connu, si l'on sait qu'il est vrai, vous assistez personnellement à ce qu'il raconte : ainsi qu'au spectacle, l'événement se passe sous vos yeux; tandis que l'historien des temps écoulés ne vous rapporte que ce qu'il tient d'un autre, et cet autre d'un autre encore. Eh! si parmi tous ces *autres* il s'en trouve qui ont ou menti, ou altéré les faits! on répète alors ce mot célèbre du prédicateur : « Dieu sait si tout cela est vrai! »

—

ARTICLE III.

On était au commencement de l'année 1823. Le roi Ferdinand, qui venait d'assister aux congrès de Laybach et de Vérone, demeurait toujours à Vienne. Le duc de Calabre, ainsi que je l'ai dit plus haut, sous le titre de prince-vicaire-général, régentait les affaires, et un certain De Mattei, homme que vous connaîtrez bientôt au physique aussi bien qu'au moral, était intendant (préfet) de la Calabre citérieure, dont Catanzaro et Cosenza sont les villes principales.

La tranquillité la plus profonde régnait dans les Deux-Siciles. Les carbonari, vaincus et dispersés, fusillés ou pendus, dans les bagnes ou dans l'exil, n'avaient ni l'idée ni la possibilité de remuer, cinquante à soixante mille Autrichiens étant là pour rappeler au besoin, à ceux qu'avaient épargnés les désastres de 1821, qu'il fallait être sage.

Peu nombreux d'ailleurs, dépourvus d'influence, connus et surveillés par le gouvernement, ces restes d'un parti décimé ne pouvaient présenter l'ombre d'un danger.

Le gouvernement napolitain, en attendant, comme pour mieux consolider la paix publique, comme pour

prêcher d'exemple l'oubli du passé, faisait publier amnistie sur amnistie, et des amnisties pleines et entières : il y en eut trois ou quatre d'octroyées de 1821 à 1822. Mais, chose étrange ! on accordait d'une main ces gages d'union et de concorde, et on ordonnait de l'autre la déportation d'une foule d'individus que ces amnisties étaient censées avoir absous. Une amnistie aujourd'hui, une liste de quarante à cinquante déportés demain, voilà en résumé le système gouvernemental du conseil du duc de Calabre.

Enfin, soit qu'on eût senti la défiance que devait naturellement inspirer un système ainsi fait, soit, pour me servir d'une phrase consacrée, dans l'intention d'écraser définitivement l'hydre de l'anarchie, on fit promulguer dans le mois d'octobre 1822 une dernière amnistie, plus pleine et plus entière que les précédentes, *senza eccezione veruna* : c'était la bonne et la véritable, l'amnistie par excellence. Les autorités civiles et militaires lui donnèrent la plus grande publicité, les évêques et les curés l'annoncèrent dans leurs prônes.

Certes, l'intention d'un coup monté admise, la mesure avait été adroitement calculée.

Des promesses aussi solennelles firent renaître la confiance, et tous les compromis politiques, exilés ou cachés dans les forêts de la Calabre, répondirent à l'appel et rentrèrent dans leurs foyers; les capitaines

De Jesse et Lo Monaco, le lieutenant Di Pasquale (les trois victimes de cette histoire), furent de ce nombre.

Lions maintenant connaissance, avant d'aller plus loin, avec le personnage le plus important, j'allais dire avec le bourreau de ce drame. D'un aspect repoussant, hideux à voir, De Mattei est, dit-on, la personnification du crime, et sa figure est à son tour le miroir fidèle où se reflète la noirceur de son âme. Fourbe, dévoré d'ambition, implacable dans sa vengeance ; au su de tout le monde, protecteur des assassins de la contrée ; passionné, dans le but de parvenir, pour les expédients violents et sanguinaires : voilà l'homme à qui le gouvernement napolitain accordait sa confiance et un pouvoir sans bornes.

C'est une observation que j'ai eu souvent lieu de faire, et à laquelle, moi du moins, je n'ai jamais trouvé d'exceptions. Dans les gouvernements monarchiques, absolus ou non, ayez, ou faites seulement semblant d'avoir un fanatisme exalté pour les intérêts du maître, ainsi que le dirait mon ami Altaroche ; cette attaque permanente d'épilepsie monarchique sera un puissant sauf-conduit, à l'aide duquel passeront sans encombre votre médiocrité, vos vices et même vos crimes ; bref, une nullité constatée, et des antécédents ou infâmes ou peu honorables.

De Mattei, pénétré probablement, lui aussi, de la

justesse de cette remarque, et fatigué en même temps de ne briller que dans la capitale d'une province, dans le but de rendre les chances de son élévation moins douteuses, imagina un complot, à la tête duquel il fit figurer en première ligne les trois malheureux carbonari que je viens de nommer. — Mais pourquoi ceux-là, dira-t-on, et point d'autres, pouvant choisir dans le nombre? — C'est là une question que je ne résoudrai que par des probabilités, et à laquelle des personnes mieux instruites ne répondront peut-être que tout aussi vaguement que moi, les replis de cette épouvantable affaire n'ayant jamais été bien connus. Voici cependant tout ce qu'il y a à dire à ce sujet.

D'après ce que l'on m'assure, il manquerait un trait à la parfaite ressemblance de cet honnête intendant, trait d'un intérêt majeur dans le nœud de cette histoire, je veux parler de son penchant indomptable pour le beau sexe; et malheur à la femme qui osait lui résister! celle du capitaine De Jesse avait allumé ses désirs, et madame De Jesse s'était montrée *inébranlable* dans ses refus.

Or voici le raisonnement qui me paraît découler de cette donnée :

De Mattei ayant fixé dans son esprit qu'un complot était nécessaire à son élévation, et un complot ne pou-

vant pas se bâtir sans victimes, le mari de la femme qui lui avait résisté dut naturellement figurer le premier au sacrifice ; et, quant au capitaine Lo Monaco et au lieutenant Di Pasquale, il est naturel aussi de penser que l'amitié qui les liait au capitaine De Jesse leur mérita à leur tour la préférence d'être enveloppés dans l'acte d'accusation. Ne me blâmez pas, du reste, de m'être servi du verbe *bâtir*, en parlant de ce complot ; la suite de cette histoire vous convaincra de la justesse de cette expression. Revenons à madame De Jesse.

Il n'y eut sorte de moyens que De Mattei ne mît en œuvre pour parvenir à ses fins ; les promesses, les menaces, la violence parfois, furent tour à tour employées par lui, et toujours sans résultat. Cette jeune et belle dame, en attendant, qui, afin de mieux déjouer la surveillance des agents de police de son persécuteur, résidait tantôt à Catanzaro, et tantôt à Cosenza, allait courant depuis un an, pendant la durée des plus sombres nuits, de l'une de ces villes aux entrailles de la terre, où se tenait caché l'objet de sa tendresse conjugale.

Sa courageuse persévérance fut couronnée de succès : sa vertu ne reçut point d'atteinte, et la retraite de son mari fut toujours un mystère pour De Mattei ; mais ce double triomphe avait porté au comble l'exaspération de son dangereux ennemi.

Les choses en étaient là, lorsque la dernière amnistie, mettant un terme aux angoisses de tous, permit à nos trois carbonari de rentrer chez eux, et à De Jesse, en particulier, de voir sa femme au grand jour. Bonheur de courte durée, hélas! car ce fut, comme je viens de le dire, au commencement de l'année 1823, au milieu de la paix la plus profonde, et quatre mois seulement après la promulgation de cette amnistie, qu'eurent lieu les événements dont je reprends ici le récit.

D'après les personnes qui m'ont fourni ces derniers détails, il paraîtrait que De Mattei, tout en voulant aplanir les voies pour arriver au ministère, et tout en songeant à se venger, ne perdait point de vue l'objet chéri de ses désirs, ou, pour mieux dire, il voulait que sa vengeance lui servît comme d'un échelon pour les assouvir; ainsi que le prescrit Horace, il voulait *miscere utile dulci*. « J'envelopperai dans ce complot, se serait-il dit, le mari de cette insolente, qui viendra peut-être un jour me supplier à genoux pour la vie de mon rival; elle s'estimera heureuse ce jour-là de me voir accepter ce qu'elle m'a refusé jusqu'ici avec orgueil. Moi, je lui accorderai mes faveurs, tout en faisant trancher la tête à son mari. A tout prendre, aurait-il ajouté, dût ce complot entièrement échouer, dût-on soupçonner, vérifier même que j'en suis exclusivement le père, que c'est mon imagination qui l'a

engendré, eh bien, je le couvrirai, dans ce cas-là, de l'exaltation de mon royalisme, je le nommerai une aberration de mon zèle monarchique. Les princes sont presque toujours indulgents pour les fautes auxquelles on donne une pareille origine, souvent même ils les récompensent généreusement, et j'aurai tout au moins atteint la moitié de mon but, j'aurai satisfait mon ambition. » Tel fut le plan, toujours d'après les mêmes autorités, conçu par De Mattei, et si par hasard je ne cite pas textuellement ses paroles, j'en exprime assez exactement la pensée.

Quoi qu'il en soit de l'ensemble ou d'une partie de ces détails, aussi bien que de la justesse ou du peu de justesse de mes observations, le fait certain, indubitable, c'est que De Mattei écrivit au prince et aux ministres qu'il venait de découvrir un terrible complot, *parfaitement organisé*, dont il connaissait toutes les trames : « Laissez-moi sauver l'Etat, leur disait-il, » et le prince et les ministres répondirent : « Sauvez l'Etat, et faites ce que vous voulez. » Certes, je ne veux pas dire par là que le duc de Calabre ou MM. Medici et Tomasi fussent les complices de De Mattei ; tout au contraire, ils furent probablement ses dupes : mais, encore une fois, ils eurent le tort grave, impardonnable, d'avoir confié le sort de toute une grande province aux mains d'un *malvagio*.

Les effets de cette réponse ne se firent pas longtemps attendre.

Bientôt, à Catanzaro et à Cosenza, les lieux publics, et plus particulièrement les maisons des nouveaux amnistiés, furent tout à coup cernées et envahies par une soldatesque brutale et par des nuées d'agents de police qui tiraient des coups de fusil, pour ainsi dire, au hasard, et qui menaçaient de tout incendier en cas de résistance.

Des femmes, des enfants, tués ou blessés, demeurèrent couchés sur le carreau; environ sept cents personnes, avec les capitaines De Jesse et Lo Monaco, *et le lieutenant* Di Pasquale à leur tête, furent arrêtées, et un procès monstre, avec des catégories pour les différents inculpés, commença à s'instruire.

Mais ce misérable De Mattei m'ennuie; je le laisse là pour le moment. Je veux, avant de vous rendre compte des particularités de ce procès, vous raconter une histoire de brigands, histoire atroce (et ce n'est pas du côté des brigands que vient l'atrocité), sur laquelle j'ai déjà dit quelques mots au troisième chapitre de mon premier ouvrage. Les détails en sont intéressants, je pense; je les puise en partie dans l'Histoire de M. Colletta, en partie dans mes propres souvenirs, et ils ne sont pas sans liaison avec le sujet que je traite.

HISTOIRE DE GAETANO VARDARELLI ET DE SA BANDE.

D'abord, il ne faut point mettre sur la même ligne ce chef de brigands et les exécrables assassins de l'année 1799, les compagnons d'armes du cardinal Ruffo, Fra-Diavolo et le meunier Gaetano Mammone, dont les actes, ceux du dernier surtout, font frémir l'humanité, et auxquels Ferdinand et Marie-Caroline écrivaient : *Mon général et mon ami.*

Gaetano Vardarelli, quoique doué des mêmes facultés qui font les conquérants, quoique animé de ce vif désir de renommée qui, attendu la différence des circonstances et des lieux, pousse les uns à envahir des empires, les autres à exploiter tout simplement les grands chemins, — je parle entièrement à mon aise et des uns et des autres, n'ayant jamais été ni conquérant ni bandit, et j'en rends grâces au ciel, — Gaetano Vardarelli, que j'ai connu sergent dans les gardes en Sicile, grand, bel homme, et il fallait bien l'être pour être admis dans ce corps, adroit, robuste, brave comme un des héros d'Homère, Gaetano Vardarelli, quoique punissant par la mort la lâcheté dans les siens, ne mérita jamais qu'on l'appelât un homme sanguinaire ; et, pour tout dire enfin, des pensées politiques animaient le brigandage de cet homme. Je donnerai bien-

tôt la clef de cette dernière phrase. Aussi ce chef de bandits, généreux et prodigue envers le peuple et les gens peu fortunés, était avide à l'excès avec les riches, et il leur imposait de fortes amendes pour prix de leur liberté. Malheur ensuite aux personnes attachées à la cour qui lui tombaient entre les mains! tout en respectant leur vie, il les pressurait comme il pouvait, il leur arrachait la peau.

Mais la politique, dira-t-on, entrait également dans le brigandage de Fra-Diavolo et de Gaetano Mammone; ils se battaient contre la république parthénopéenne, et pour les intérêts des Bourbons, leurs souverains légitimes. — Oui, sans doute, avec cette différence cependant, qu'ici le dévouement au roi n'était que le moyen ou, pour mieux dire, le prétexte; le pillage et le meurtre en étaient le véritable but; tandis que la politique fut le principal moteur des actions de Vardarelli. Après cela, comme l'appétit vient en mangeant, Gaetano Vardarelli, que les idées de liberté, d'accord avec un désir immodéré de réputation, avaient seules d'abord jeté sur les grands chemins, ayant pris, par la suite, du goût pour l'appropriation du bien d'autrui, devint et fut un fameux bandit, rien que pour les seuls agréments du métier. D'accord : je ne le défends point; du reste, encore une fois, tout cela va s'éclaircir.

L'ouvrage de M. Colletta laisse beaucoup à désirer à ce sujet. Gaetano Vardarelli, quoique brigand, signa un traité de paix, comme de puissance à puissance, avec Ferdinand de Bourbon et les plénipotentiaires de ce souverain, les célèbres ministres Médici et Tomasi, traité qui porte la date du 6 juillet 1817; j'en rapporterai bientôt les articles. L'histoire de ce *fuoruscito* n'est donc point une histoire de voleurs ordinaires; elle mérite d'être connue avec toutes les circonstances qui s'y rattachent : je serai l'historien de Gaetano Vardarelli et de sa bande... Mais je crois m'apercevoir qu'on est fatigué aujourd'hui de m'entendre babiller : soyez tranquilles, mes amis, je n'ai pas, certes, l'intention de vous ennuyer; à plus tard les détails.

ARTICLE IV.

Le peuple napolitain est toujours, ainsi que je l'ai dit, *gai, gros rieur, philosophe pratique, l'image, en un mot, de son défunt souverain;* cependant, il faut le dire, les contre-coups de la révolution française, tels que Naples royaume transformé en république parthénopéenne, et la domination décennale de la dy-

nastie de Napoléon dans ce pays, produisirent quelques changements dans le caractère et les idées de ce peuple. Ce peuple n'est plus exactement ce qu'il était avant 1799. A-t-il gagné? a-t-il perdu? c'est ce que nous allons voir; et en attendant, afin de mieux éclaircir la question, reculez avec moi, je vous prie, jusqu'à l'*appendice* du premier chapitre de ce volume, et tout en n'oubliant pas l'anéantissement de cette république par l'armée du cardinal Ruffo, attachez vos yeux sur ces malheureux patriotes napolitains entassés sur des bâtiments prêts à mettre à la voile, et arrêtés, faits prisonniers tout à coup par l'arrivée malencontreuse de lord Nelson. Le fait qui se rattache à cette circonstance, mieux que la plus profonde des dissertations philosophiques, donnera la mesure du degré de civilisation du peuple napolitain à cette époque; et maintenant écoutez:

Sachez tout d'abord qu'à l'exemple de la *France* de ce temps-là, deux importantes lois furent promulguées par les nouveaux républicains de Parthénope, la première regardant les titres de noblesse, qui furent mis à l'index (l'*eccellenza* conséquemment fut enterrée la première et regardée comme morte à tout jamais); ils furent remplacés par un écriteau en lettres capitales apposé sur la porte d'entrée, contenant ces mots: *Qui si onoriamo del titolo di cittadino*. (Ici, on s'honore d'être appelé citoyen.) La seconde de ces lois abolis-

sait les impôts (*gabelle*) qui pesaient le plus directement sur le peuple, tels que ceux sur le sel, la farine, le poisson, etc.; lois dictées par la plus pure philanthropie, et qui d'ailleurs paraissaient de nature à réconcilier ce peuple avec la république. Il aurait dû se mettre à genoux devant la dernière qui soulageait sa misère, et rendre de très-humbles grâces à la première qui, en nivelant les rangs, le faisait monter à la hauteur des classes les plus élevées.

Cependant, dès qu'on eut mis l'embargo sur ces bâtiments, des milliers de lazzari, se relayant sans cesse de la nuit au jour, allaient continuellement, entouraient ces navires, et adressaient aux infortunés prisonniers les plus sanglantes injures, en leur chantant des chansons faisant allusion au *chiappitiello* (lacet), qui devait leur serrer le cou. Passe encore jusque-là : le peu de respect des patriotes pour saint Janvier, leur haine prononcée pour le roi Ferdinand, idole de ce peuple, peuvent donner l'explication de ces injures; mais ce qui me paraît inconcevable, extraordinairement incompréhensible, et je douterais du fait si on pouvait le révoquer en doute, ce sont les paroles suivantes adressées par ces mêmes lazzari à ces mêmes républicains : *Cci avite levata a'gabella du ssale*, leur criaient-ils du fond de leurs bateaux, *e nui, zitto! Cci avite levata a gabella d'a farina, e nui, zitto! Cci avite le-*

vata a gabella du ppesce, e nui, zitto ! Ma mmallora! chilla povera eccellenza che v'aviva fatto ? (Vous nous avez ôté l'impôt sur le sel, et nous, motus ! Puis vous nous avez ôté l'impôt sur la farine, et nous toujours motus ! Vous nous avez encore ôté l'impôt sur le poisson, et, cette fois non plus, nous n'avons pas ouvert la bouche ; mais morbleu ! pourquoi abolir aussi cette pauvre *excellence ?* Que vous avait-il donc fait ce malheureux titre pour mériter, lui également, votre courroux?) Vous n'y comprenez encore rien peut-être, et je conçois votre étourdissement en voulant vous expliquer le sens de ces mots, qui n'en ont d'autre que de résumer le *nec plus ultra* de l'abrutissement *humain :* je vais les traduire, afin de ramener le calme dans votre esprit.

Ce peuple regardait comme autant de graves outrages personnels l'abolition de tous ces impôts par les libéraux, et cependant il avait su l'endurer sans se plaindre, disait-il ; mais quant à l'autre, l'abolition de cette pauvre *eccellenza*, qui était une infâme trahison, un vrai guet-apens, dont le *chiappitiello* allait faire justice, oh ! quant à celui-là, il n'y avait point de miséricorde à espérer; le lazzaro, généreux jusque-là, éclatait à la fin : il avait tout pardonné, cet outrage-là était irrémissible.

Accordez après cela, si vous pouvez, ce renverse-

ment de toute raison humaine avec l'esprit naturel de ce peuple, car il en a.... Oui, cela se peut, mais il faudrait examiner sur nouveaux frais le régime gouvernemental qui pesa sur Naples avant cette époque, et je n'ai pas le temps nécessaire pour me livrer de nouveau à cet examen ; c'est là qu'on trouvera la clef de ce phénomène, je vous l'indique.

Cependant, qu'on ne s'y trompe pas : comme tout a des bornes ici-bas, ce fait même marquait le commencement d'un développement politique dans l'esprit des lazzari, et cette république parthénopéenne, qu'ils apprécièrent d'abord d'une si étrange manière, renfermait dans son sein des enseignements qui, d'accord avec les idées nouvelles qu'on a toujours sucées depuis, pourrait-on dire, avec l'air qu'on aspire, auraient produit les meilleurs résultats, n'était la trop courte durée du régime républicain.

Joseph Napoléon et Joachim Murat contribuèrent, eux aussi, à la vérité, à abattre les idoles de ce peuple, à le délivrer de ses préjugés. Mais, presque tout aussi despotiques que les Bourbons, ils détruisirent en même temps son patriotisme (aveugle, peu raisonné, tout ce que vous voulez), sans rien créer à sa place : le temps leur manqua peut-être ; et ces lazzari, qui, dans leur fanatisme, se battaient vaillamment en 1799, et qui tenaient trois jours en échec Championnet et son

armée, afin de défendre leurs foyers, leur saint patron et leur roi Ferdinand, ne feraient plus aujourd'hui un seul pas pour l'amour de saint Janvier; le souvenir même de leur cher *Nasone* ne les ébranlerait plus maintenant. Vous venez de voir quels sentiments éclatèrent en Sicile à la première et seule apparition des Autrichiens dans ce pays; ces mêmes Autrichiens ont été rendre de fréquentes et longues visites aux Napolitains, sans qu'un seul bras se soit levé contre eux, sans qu'une pensée de secouer le joug honteux de l'étranger ait remué l'âme d'un individu.

Les Napolitains, en un mot, rient toujours et sont philosophes pratiques comme au premier temps de Ferdinand. Mais le fanatisme parfois leur mettait alors les armes à la main; plus éclairés aujourd'hui, ils ne reprocheraient certes plus aux libéraux l'abolition des impôts, et encore moins la mise à l'index de cette pauvre *eccellenza*; mais en revanche, il y a peu de chances que le cas de se battre se présente à leurs yeux: maintenant Bourbons ou Murat, république ou constitution, tout cela remue bien faiblement l'âme du *lazzaro*: *lascia fà*, c'est son mot.

Encore une fois, a-t-il gagné? a-t-il perdu? Je vous laisse le soin de décider la question.

Cependant cet état de choses, mixte ou bâtard, moitié civilisation et moitié insouciance politique, produi-

sit dans l'esprit de ce peuple un effet qu'on ne pourrait comparer qu'à la situation d'un homme qui, en religion, croit tout et doute de tout en même temps ; il était agité, et, quoique ne sentant plus de passion pour ce qui l'avait tant ému autrefois, il n'aimait rien toutefois de ce qui existait. Dans ce moment, la carbonerie parut, et le peuple napolitain s'y précipita en masse. C'est dans la mollesse et dans l'immoralité de ses sectaires, dans leur manque de foi politique, qu'il faut chercher les causes de ses désastres en 1821.

Voilà tout ce qu'il fallait vous dire pour arriver aux carbonari, et de là à notre héros, Gaetano Vardarelli.

Ayez la bonté d'attendre encore un instant, mon cher brigand ; je dois dire un mot de la carbonerie, votre amie, avant de m'occuper de vous.

Cette institution, pure d'abord et peu nombreuse, mais composée exclusivement d'honnêtes gens, dont le but unique et saint était de rendre l'Italie une et libre, subit plus tard des changements notables dans son organisation. Bientôt le patriotisme et un caractère éprouvés ne furent plus nécessaires pour être admis dans son sein ; des hommes de morale et d'opinions douteuses en firent partie, et bientôt encore, et principalement dans le quatrième lustre de ce siècle, en partant de l'absurde principe que les hommes qu'agi[illegible] crime sont aussi ce que nous appelons en politique

hommes du mouvement, bientôt encore, ai-je dit, la carbonerie devint une pépinière de tout ce qu'il y avait de plus abject et de plus dégoûtant dans la société, un refuge assuré pour les plus vils voleurs et les plus lâches assassins (dans la partie méridionale de la Péninsule tout au moins). J'ai siégé à côté et pêle-mêle avec ces *braves gens*, et ce souvenir me donne toujours des haut-le-cœur.

Murat protégea d'abord cette institution, et, j'en demande pardon à M. Colletta qui blâme à ce sujet et ce prince et son ministre, Murat fit bien.

Si, comme on n'en doute pas, l'intention de ce souverain était de se rendre maître de toute l'Italie, en se mettant à la tête de cette institution, en transigeant avec les chefs et n'accordant que la moitié de leurs prétentions, en la bien dirigeant, en empêchant surtout que ces rebuts de la société en fissent partie, la carbonerie aurait pu devenir dans ses mains un puissant levier pour l'accomplissement de ses projets; et comme je ne veux point faire un mystère de mes intentions à cet égard, je saisirai cette occasion pour déclarer que je donne de grand cœur ma voix au premier qui mettra à effet rien que cette moitié des prétentions des carbonari, l'unité de l'Italie : fût-il Lucifer, fût-il même le duc de Modène, je lui baiserais la griffe. Revenons à Joachim.

Cependant, Murat, au bras d'Achille, mais dont la tête était incapable de diriger et de conduire au port une conception aussi sage, changea bientôt de rôle, et de protecteur devint persécuteur de la carbonerie. Les carbonari alors se fourvoyèrent à leur tour ; ils s'imaginèrent que les nouvelles institutions données à la Sicile étaient le fait d'un mouvement spontané de la cour, et, tout en faisant ce beau rêve, ils se jetèrent dans ses bras et ils lui promirent de l'assister. La cour sicilienne, de son côté, n'eut garde de les détromper : elle joua le libéralisme jusqu'à l'exaltation, leur promit monts et merveilles, constitution ou même république, à condition cependant qu'ils l'aideraient à chasser Murat, et que les Bourbons seraient les souverains de cette république. Le traité fut conclu au grand contentement des deux parties. Murat, à la vérité, au moment de sa chute, changea une autre fois de rôle et voulut renouer avec la carbonerie, mais il était trop tard ; et, d'ailleurs, quoique extraordinairement nombreuse à cette époque, ayant déjà atteint la dernière des périodes tracées plus haut, elle ne lui aurait prêté que le même appui qu'elle donna plus tard à la constitution des cortès. Et quant aux Bourbons enfin, qui avaient jusque-là protégé cette secte, une fois remontés sur le trône de Naples, ils la persécutèrent à outrance, persécution qui, d'accord avec d'autres circonstances

qu'il est inutile de développer ici, amena les événements de 1820, qui vous sont tout aussi bien connus qu'à moi.

En traçant cette courte esquisse de la carbonerie, j'ai fait l'historique des phases parcourues par Gaetano Vardarelli, dans sa vie moitié soldat, *moitié brigand.*

Vous sentez bien qu'au milieu de cette masse de sectaires, corrompus ou lâches, intrigants ou scélérats, que contenait cette institution, il s'y trouvait, lors de sa première apparition dans le royaume de Naples surtout, de braves et zélés patriotes. Vardarelli, dont vous connaissez déjà le courage et le caractère, en était un. Très-jeune encore, il se fit recevoir des premiers carbonaro, et il le fut de cœur jusqu'à l'exaltation et au fanatisme; aussi, étant engagé en même temps au service de Murat, il le servit fidèlement tant que ce prince fut le protecteur des bons-cousins; mais, dès qu'il eut tourné le dos à la carbonerie, Vardarelli n'hésita pas : il déserta les rangs de l'armée, en appela une à lui sous ses drapeaux (où figurèrent deux de ses frères et vingt à trente autres bandits), courut s'enfoncer dans les bois, et, comme pressentant déjà qu'il lui était réservé le sort de signer un jour un traité avec une tête couronnée, il fit la guerre au roi Murat comme de souverain à souverain; et cette fois, sans le

moindre projet arrêté de s'approprier le bien d'autrui, mais de dépit, de colère, dans le but de punir ce déloyal Murat d'avoir forfait à l'honneur, d'avoir trahi sa mère, son idole, la sainte carbonerie ; voilà le premier sentiment qui précipita ce zélé carbonaro dans le crime. Bientôt après, encore une fois, cet homme, sentant probablement qu'il y avait de l'étoffe dans son individu, et endurant impatiemment que l'aveugle déesse prodiguât ses faveurs à des gens qui, à son avis, valaient moins que lui, exploita le métier en grand ; mais tout cela se rapporte à la seconde période de sa vie de brigand. Parlons de la première (1).

Battu, ou battant les détachements français ou napolitains envoyés par le gouvernement contre lui, Vardarelli mérita d'être admiré par ses propres ennemis ; il les surprenait quand ils s'y attendaient le moins, il leur disputait la victoire à forces égales, et parfois il l'emportait ; puis il disparaissait à l'instar d'un songe, au milieu des nombreux bataillons qui pensaient le tenir comme sous clef.

Dans une de ces rencontres, un des siens s'étant montré mollement, Gaetano le fit fusiller immédiate-

(1) Il fallait vivre cependant, et tout ce que je viens de dire ici n'empêcha pas que Vardarelli ne fût voleur en même temps ; je veux seulement faire sentir que le vol ne fut que l'accessoire dans la première période de la vie de ce brigand.

ment après l'action. On le regardait, en un mot, et tout à la fois, comme le tyran, le père, l'âme et le soutien de cette bande. Mais, acculé à la fin, dans ses derniers retranchements, et la paix de la carbonerie avec la cour sicilienne étant déjà signée, Vardarelli, qui partageait à cet égard les erreurs de ses frères *les bons-cousins*, traversa la mer et alla se réfugier, une première fois, de l'autre côté du Phare, où il fut admis dans la milice. Il revint guerroyer dans le royaume de Naples pour les intérêts de ses nouveaux maîtres; puis il retourna encore en Sicile, où il fut admis dans la garde avec le grade de sergent. C'est *alors que je l'ai* connu, et c'est avec ce grade qu'en 1815 il rentra dans son pays natal à la suite des Bourbons, pensant toujours que Ferdinand allait tenir sa parole et mettre à effet les promesses données aux carbonari.

Ses yeux se dessillèrent à la fin : il s'aperçut, quoique un peu tard, que lui et la carbonerie avaient été les dupes de ce prince. Il fit alors avec ce souverain ce qu'il avait fait avec le roi Joachim; il rappela son armée, composée cette fois d'une cinquantaine d'individus, fit sonner le boute-selle, car ils étaient tous à cheval et très-bien montés par-dessus le marché; il se mit en état de guerre avec les Bourbons, et nous verrons bientôt qui l'emportera des deux parties.

C'est ici plus particulièrement que Vardarelli com-

mença à mettre en pratique cette grande maxime de Sylla, dont des souverains tout aussi habiles que notre bandit ont toujours tiré un si bon parti, *faire le plus de bien à ses amis et le plus de mal possible à ses ennemis*. Le bas peuple était pauvre comme lui, il lui prodigua les bienfaits; et quant aux riches, ses ennemis naturels, quant à ceux surtout qui tenaient pour la partie adverse, il pillait leurs biens et leurs châteaux; et, la circonstance étant propice, il s'emparait de leurs personnes ou de celles de leurs proches; et puis il les taxait selon son bon plaisir, en invoquant cette fameuse loi, tout aussi ancienne que le monde, et que le temps ni les rois n'ont jamais abrogée, la loi du plus fort. Bientôt j'esquisserai une petite scène touchant les exploits de ce *fuorbandito*.

C'est ici également que commence l'époque la plus brillante de ce chef de brigands, non pas seulement à cause du succès constant qui s'attacha à ses nombreux combats, soit contre les troupes autrichiennes, soit contre les napolitaines, mais parce que la mollesse du gouvernement des Bourbons (comparativement parlant avec le règne de Joachim), en lui permettant de tirer un plus ample parti de ses relations avec la secte, le mit à même de jouer une foule de tours aux détachements envoyés à sa poursuite.

Du temps du roi Murat, le bras de plomb du géné-

ral Manhes, chargé en même temps de la poursuite des carbonari, s'était tellement appesanti et sur les brigands et sur les individus qui n'étaient même que faiblement suspectés de conserver des relations avec eux, qu'on n'osait pas, qu'on tremblait de leur porter, directement ou indirectement, le moindre secours, de les avertir, par exemple, de la marche et du nombre des troupes.

Le général Manhes, dit M. Collètta, ayant reçu du roi la commission de détruire, coûte que coûte, le brigandage, prit les mesures nécessaires au succès de son entreprise, et laissa arriver la *fin* de l'automne dans le but de priver les brigands des secours alimentaires, feuilles ou fruits, que la campagne fournit dans cette saison; puis il publia les listes de ces bandits, ordonnant à tous de leur courir sus et de les tuer, ou bien de les arrêter et de les consigner dans ses mains. Cela fait, il promulgua peine de mort contre quiconque serait surpris emportant à la campagne la moindre nourriture, etc., etc.; et le général Manhes tint parole.

Onze individus de la ville de Stilo, femmes ou enfants (puisque toute personne en état de porter les armes était à la poursuite des brigands), allant un jour à une ferme éloignée dans le but de cueillir des olives, furent fusillés du premier au dernier ; en fouillant

dans leur poche, on les avait trouvés nantis d'un peu de pain, destiné à leur propre nourriture.

Dans un bois près de Cosenza, un vieillard cassé et à cheveux blancs fut surpris donnant à manger à un jeune homme qui, quoique armé, n'avait que la peau sur les os et paraissait exténué par la faim; ce jeune homme était un brigand, et le vieillard était le père de ce brigand; le père et le fils furent fusillés, et le père après le fils.

Dans une forêt près de Saint-Biaze, la femme d'un brigand, qui venait de donner le jour à un enfant, voulant suivre son mari, et craignant que les vagissements de leur fils ne servissent à indiquer le lieu de leur retraite, confia sa créature aux soins d'une de ses connaissances, et courut se réfugier dans la forêt. Le général Manhes l'ayant su, prit l'enfant sous sa protection, en faisant en même temps fusiller la femme qui s'était chargée de le nourrir.

Qu'on ne pense point qu'en relatant ces faits rapportés par M. Colletta, j'ai l'intention de blâmer la conduite du général Manhes. Tout au contraire. Le brigandage de cette époque à Naples était tellement nombreux et son organisation tellement inextricable qu'il aurait fallu mieux que le fil d'Ariane pour se tirer de ce dangereux labyrinthe. Toute la Calabre était un coupe-gorge : les communications étaient in-

terceptées, et le pillage et le meurtre à l'ordre du jour; des millions d'individus souffraient de cet état de choses. Le roi Joachim lui-même, ayant conduit son armée près du détroit, dans le but d'envahir la Sicile, on avait pillé les bagages de cette armée, et des soldats isolés avaient été assassinés. Il fallait donc à tout prix mettre un terme à cette peste, en extirper et en détruire les racines, et puisque les moyens employés jusque-là n'avaient abouti qu'à multiplier et étendre ses ravages, il ne restait plus au général Manhes que l'emploi des mesures extrêmes; il les adopta, réussit, et fit bien. A-t-on jamais *blâmé* un chirurgien qui ampute un membre gangrené en sauvant l'individu (1)?

En citant ces faits, je n'ai voulu que faire sentir la sainte terreur qu'inspirait aux brigands et à leurs partisans le nom du général Manhes, sainte terreur dont le contre-coup allait vibrer dans le cœur des carbonari; et il n'en était plus ainsi du temps des Bourbons.

Canosa, en persécutant les carbonari à outrance, avait protégé les brigands, qu'il regardait toujours comme les soutiens naturels de cette dynastie; et d'ailleurs Canosa ne resta que peu de temps au ministère; et quant à Medici et Tomasi, qui poursuivaient Var-

(1) *Voy.* la note (e) à la fin du volume.

darelli en tant que brigand, en laissant d'un autre côté vivre tranquille la secte à laquelle il était associé, ils le mettaient à même de profiter de ses relations avec elle. Aussi les tours que ce brigand joua à ses adversaires furent et nombreux et piquants. Je n'en raconterai qu'un, arrivé dans le temps que j'habitais Naples; il faisait le sujet de toutes les conversations de cette capitale.

Un bataillon tout entier avait été envoyé cette fois à la poursuite de Vardarelli, et le commandant de ce bataillon s'était vanté de mener en triomphe par la rue de Tolède toute la bande et son chef avec elle, les mains liées derrière le dos. Notre bandit, ayant eu connaissance de cette gasconnade, fit donner de fausses indications sur les lieux où il était, dans le but d'engager le commandant et son bataillon dans une gorge par où il fallait passer pour arriver jusqu'à lui. On donna en plein dans le panneau; on avance avec confiance, sachant bien que les brigands sont à quatre lieues de là, ne doutant nullement qu'on va les surprendre, et puis quand tout le monde se trouve enfermé comme dans une souricière, aux cris : « A bas » les armes, ou vous êtes morts ! » on lève les yeux, et l'on aperçoit la terrible bande couchant en joue le bataillon et postée sur des rochers dignes de servir d'aire à des aigles. On avale alors la coupe jusqu'à la lie, et on obéit ponctuellement aux ordres d'en haut.

On dit aux soldats de mettre leurs armes en faisceaux, et les soldats font le faisceau d'armes; puis on leur commande de laisser là leurs fusils et de s'éloigner jusqu'à un endroit qu'on leur indique, on courbe également la tête et l'on se rend au lieu désigné. Tout cela exécuté, l'omnipotent Vardarelli, en prenant les précautions nécessaires, et en laissant quelques-uns des siens l'escopette en arrêt, descend dans la plaine, jette un regard de satisfaction sur les signes non équivoques de son triomphe, et puis ordonne à ses brigands d'humecter les fusils de ces guerriers, sans se servir de l'eau de fontaine ou de puits, ni de celle des ruisseaux ou des étangs, sans recourir à la mer, aux lacs, ou aux rivières, sans employer non plus l'eau de source ni l'eau de citerne : ce qu'il prescrit est fait; et quant au fourreau du sabre du commandant, dont le cuir était un peu roide probablement, Vardarelli, comme pour prouver aux siens que, dans quelque situation que ce soit, il ne faut jamais oublier les égards dus aux supérieurs, se chargea personnellement de lui rendre l'élasticité nécessaire. Ensuite de quoi tout le monde reprit ses armes, qui, pour le moment du moins, n'étaient point en état de mal faire, et l'on envoya chez eux, sains et saufs, bataillon, officiers et commandant, Vardarelli ayant seulement soufflé tout bas à l'oreille de ce dernier : « Monsieur, je vous

» conseille d'être une autre fois plus prudent. »

Ce fait, humiliant d'un côté, est un chef-d'œuvre de bon aloi, de hardiesse et de sang-froid de l'autre; et, je vous l'avoue, devant y jouer un rôle, j'aurais choisi de figurer parmi les brigands.

Vardarelli, en un mot, était toujours et si bien renseigné sur les moindres mouvements des détachements envoyés à sa poursuite, qu'on ne le rencontrait que lorsqu'il le voulait bien : c'est ce qui explique ses succès constants dans la seconde période de sa vie.

M. Colletta dit à ce propos : *Vardarelli davasi vanto di esser carbonaro, e forse lo era* (il se vantait d'être carbonaro, et peut-être il l'était) : le carbonarisme de Vardarelli est un fait évident.

Passons maintenant à cette scène touchant les exploits d'un autre genre de ce brigand; la voici; mes vagues souvenirs à cet égard ont été rectifiés, *ravvivati* par mon ami Giannone, acteur lui-même dans cette petite échauffourée :

C'était dans la ville de Bari, province de Bari dans la Pouille.... Mais voici le docteur Galati, qui, un verre à la main où s'agitent six vilains reptiles, m'ordonne de me coucher; il veut me les appliquer sur la gorge, prétendant qu'elle est enflammée : le docteur a raison, ma voix est enrouée, attendons que l'application des sangsues la fasse revenir. Je vous recommande, en atten-

dant, le docteur Galati mon ami, qui cumule en fait de mérite; il est en même temps un parfait honnête homme, et un homme, quoique jeune, des plus instruits et des plus habiles (1).

ARTICLE V.

Le général prince de Leporano, commandant de cette province, voulant un jour chasser *le sanglier* dans une forêt peu éloignée de la ville, invita à cette partie le colonel Calcedonio Casella, le major Dalponte, tous les deux du régiment Royal-Samnite en garnison à Bari, quelques autres officiers du même régiment, et M. Giannone, hôte de M. Casella. On monte à cheval, chacun s'empare de sa lance, et l'on court à la poursuite du gibier... Égarons-nous à notre tour, mes amis. Vous ne m'en voulez pas, n'est-ce *pas?*

(1) Le docteur Galati est également un homme modeste, et en tout l'opposé de ce charlatan qui, abusant de la complaisance d'estimables écrivains, a fait pompeusement annoncer dans les journaux qu'il venait d'extraire le sucre de la figue d'Inde; ce misérable n'a rien extrait que son opprobre; il a mystifié bien du monde, et moi tout le premier; je tais son nom, il souillerait ces pages.

je suis ainsi fait, un nom tombé de la plume, le plus petit incident, me font perdre de vue le sujet principal, et je vais à droite et à gauche, en parlant du tiers et du quart; mais au bout du compte, je reviens à ma besogne, je renoue le fil de mon histoire, et l'on n'aura rien perdu pour attendre.

Donnez-moi, si vous pouvez, la solution du problème que voici.

Ce colonel Casella, qui était d'ailleurs un de ces hommes magnifiques dont on voit un si grand nombre à Naples (cinq pieds six pouces, et des traits à servir de modèle), était en même temps d'un courage éprouvé; il avait commandé en Espagne le régiment des *veliti* de la haute Italie, régiment qui jouissait dans l'armée française d'une réputation méritée de bravoure, et le colonel Casella s'était fait admirer par ces braves; cependant, cet homme intrépide dans les combats était sujet, dans les heures surtout où le soleil n'éclairait plus l'horison, à des paniques capables de rendre ridicule un enfant : l'obscurité arrivée, il voyait partout des ombres et des fantômes menaçant de l'égorger.

« Le vois-tu? le vois-tu? disait-il un soir à son compagnon de voyage, en lui désignant de la main un moulin près duquel ils passaient. — Qui donc? répondait son ami. — Qui? ce scélérat qui s'avance pour m'assassiner. » Et, vrai don Quichotte, il mettait

l'épée à la main et chargeait son ennemi.... les ailes d'un moulin à vent. Une nuit, dans cette même ville de Bari, où il était en garnison, on entend des cris affreux partir de la pièce où il couchait, on accourt et l'on aperçoit le colonel sur son lit, vociférant des sons inarticulés, les traits décomposés, la figure blême, la lèvre inférieure tremblante, et les yeux fixes, grandement ouverts et presque hors de l'orbite. « Qu'est-ce donc, colonel ? que vous est-il arrivé ? » lui demande-t-on de toutes parts. Il ne répond point, il n'en a pas la force ; puis, reprenant petit à petit ses esprits : « L'a-t-on arrêté ? — Qui, colonel ? — *Qui ?* *mon assassin* et son poignard ; il a voulu me l'enfoncer *là*. » Et en disant *là*, il posait la main sur le cœur. On eut toutes les peines du monde à le tranquilliser et à lui faire comprendre qu'il venait de faire un mauvais rêve. Dieu sait quel mystère cachaient et ce moulin et ces paniques. Revenons à nos chasseurs.

On s'était enfoncé dans la forêt, et la journée était des plus heureuses, lorsqu'on entend crier par les traqueurs ce mot : « Vardarelli ! » mot terrible, qui alors à Naples faisait battre le cœur aux plus intrépides. C'était Vardarelli en effet ; et les cors de chasse et les arbres de la forêt, comme faisant écho à la frayeur de tous, semblèrent résonner à l'envi : « Vardarelli ! sauve qui peut ! »

Vous pouvez vous l'imaginer : on enfonce les éperons dans le ventre des chevaux, et ventre à terre; mais l'infortuné major Dalponte, soit qu'il fût moins bien monté que les autres, soit pour tout autre motif, demeura prisonnier de l'heureux brigand ; je dis infortuné, parce que M. Dalponte, ne possédant que son sabre pour tout héritage paternel, demeura longtemps entre les mains de son ravisseur, et ce fut à la fin au gouvernement napolitain à payer son *riscatto* : mille ducats, pas davantage. Ainsi voilà déjà établie une première transaction de puissance à puissance entre ce bandit et sa partie adverse. Le bandit, par un coup de main, s'empare d'un officier au service du roi ; et Sa Majesté paie sa rançon, et reconnaît par le fait la souveraineté du brigand.

En vous racontant ce simple exploit de la vie de Vardarelli, je vous les ai fait presque tous connaître. Ainsi que de la marche des troupes, instruit à point nommé de tous les pas que faisaient les personnes qu'il jugeait dignes de son attention, il les attendait au passage; ou bien il fondait sur elles à l'improviste, et les mettait en charte privée, d'où elles ne sortaient que moyennant écus. Ici l'objet principal de son apparition avait été le prince de Leporano, subsidiairement le colonel Casella, et quant au major, qui n'était qu'un pis-aller, étant lui aussi au service de la puissance à

laquelle il faisait la guerre, il fut de bonne prise; quant enfin à mon ami Giannone, qui malheureusement n'est point riche, et dont ni le roi de Naples, ni son redouté seigneur le duc de Modène n'auraient certainement pas payé la rançon, le cœur ne me trembla point pour lui en cette occasion; en chantant ses beaux vers, il aurait attendri des cœurs bien plus farouches que ceux de la bande de Vardarelli.

Enfin ce fameux bandit en fit tant, et il était si constamment heureux en guerre, que le gouvernement de Ferdinand, dans le but de se défaire par la ruse de ce qu'il ne pouvait point abattre par la *force*, fit au brigand des propositions de paix, qui furent acceptées, et un traité s'ensuivit, commençant, comme tous les traités entre souverains, par ces mots: « Au nom de la très-sainte Trinité. » Je le rapporte ici, et maintenant je ne ferai pour ainsi dire que transcrire les pages de M. Colletta.

« Art. Ier.—Les crimes et les méfaits des frères Var» darelli et de leur bande sont pardonnés et *oubliés*.

» Art. II. — Cette bande sera désormais un corps » de gendarmerie.

» Art. III. — Il sera alloué au chef de ce corps, » Gaetano Vardarelli, la paie de quatre-vingt-dix du» cats par mois, et celle de quarante-cinq à ses trois

» sous-chefs; et quant aux gens d'armes, ils toucheront » trente ducats par mois, chaque mois payé d'avance.

» Art IV et dernier. — Ce corps jurera, en présence » d'un commissaire royal, d'être fidèle au roi, obéira » aux ordres des généraux commandant les provinces, » et il sera tenu de poursuivre les malfaiteurs et les » brigands dans toutes les parties du royaume. »

Ici les signatures des ministres et celles des frères Vardarelli.

Naples, 6 juillet 1817.

Les frères Vardarelli tinrent religieusement ce qu'ils avaient juré : des brigands infestaient la province de Capitanata, ils les détruisirent ou les firent prisonniers; ils étaient en même temps exacts aux revues, mais én rase campagne; et lorsqu'on voulait les inspecter dans des villes, soupçonnant la trahison, ils refusaient d'obéir; et ce n'est pas là seulement que se bornaient leurs précautions, ils changeaient en outre continuellement de domicile, et toujours, lorsqu'une partie de la bande s'abandonnait au repos, l'autre partie restait debout sur le *qui-vive*, et en armes.

Leurs soupçons n'étaient que trop fondés, car le gouvernement, honteux de sa paix ignominieuse, leur

préparait toujours de nouvelles embûches où ils devaient forcément tomber tôt ou tard, d'autant plus (et c'est moi qui fais cette observation) que ce revirement de bord, ce traité avec le gouvernement, avait éloigné de Gaetano ses puissants appuis, les carbonari.

La continuelle et soupçonneuse vigilance des Vardarelli ne les empêchait pas cependant de se rendre souvent et sans défiance à Ururi, petit village de la Pouille, rassurés qu'ils étaient par le nombre de leurs amis et parents qui en composaient presque en entier la population. Cette sécurité les perdit, car ce fut parmi ces derniers que le gouvernement rencontra *les hommes* qu'il cherchait; et un beau jour enfin, tandis que le nouveau corps de gendarmerie stationnait nonchalamment sur la place du village, une décharge d'armes à feu, partie des lieux environnants, étend roides-morts Gaetano, ses deux frères et six de leurs amis (1); les autres se sauvèrent; et c'est ici qu'un des assassins, à qui Gaetano avait enlevé sa sœur, s'adressant à son cadavre, plonge ses mains dans le sang de sa *victime, il*

(1) Ici il y a probablement erreur de la part du général Colletta : mon ami Giannone m'assure qu'un des frères Vardarelli (don Simone, je crois) avait été tué par un lieutenant au service du roi Ferdinand, aux environs de Bari. Ce même auteur se trompe également, je pense, sur le nombre d'individus qui composaient la bande des Vardarelli; plus loin j'examinerai cette autre question.

s'en barbouille horriblement la figure et s'écrie : « J'ai lavé mon injure. »

Le gouvernement alors jeta feu et flammes, et le général Amato, qui commandait dans la Pouille, comme pour mieux colorer cette sainte indignation, expédia un message aux fugitifs (qui, malgré la perte de leurs chefs, conservaient le nom de Vardarelli), en leur écrivant que les scélérats auteurs de cet infâme guet-apens allaient être punis avec toute la sévérité des lois, et que le traité du 6 juillet demeurant sacré, il les engageait à se choisir d'autres chefs; et puis, craignant qu'on ne se méfiât de ses paroles, il fit jeter en prison quelques-uns de ces assassins, tout en chargeant les cent voix de la renommée de promulguer les détails du grand procès qui s'instruisait à leur charge.

Cela fait, le général Amato expédia un second message aux Vardarelli, les invitant à une revue dans la ville de Foggia : « Il était nécessaire, disait la lettre, qu'ils fussent réunis sous ses yeux, afin que le gouvernement reconnût officiellement les nouveaux chefs qu'ils se donneraient; » et ces malheureux, à qui ces machiavéliques démonstrations avaient rendu la confiance, se rendirent au lieu indiqué. Il en restait trente-neuf, huit seulement refusèrent d'obéir, tous les autres donnèrent en plein dans le panneau.

C'était jour de fête, et une foule immense de curieux

encombrait la place où les Vardarelli vinrent se ranger, couverts de leurs plus beaux habits, portant des armes étincelantes de richesse et de propreté, et criant : « Vive le roi ; » après quoi ils mirent pied à terre, et ils se tinrent debout à côté de leurs chevaux.

Le général Amato, en attendant, leur souriait du haut de son balcon, en même temps que le colonel Sivo, qui les inspectait, tout en méditant le dénouement de ce terrible drame, et tout en parcourant lentement leurs rangs, causait familièrement avec eux, admirait ici les belles formes d'un coursier, là la bonne tenue et les beaux traits d'un cavalier, plus loin le fin travail d'une armure ; faisait des questions à perte de vue, prenait des notes, et gagnait ainsi le temps nécessaire pour l'arrivée des troupes.

Deux heures suffirent.

Silencieux et inaperçus, les soldats napolitains s'étaient glissés jusqu'à la place, ils l'entouraient déjà, et le colonel Sivo disparut ; et dans cet instant, le général Amato, qui échangeait encore des signes de sympathie avec les Vardarelli, ayant ôté son bonnet (c'était le signal convenu), les troupes se précipitèrent sur eux en leur criant de se rendre.

Sauter à cheval et armer leurs fusils fut le premier mouvement des Vardarelli ; mais, surpris et prévenus, neuf mordirent la poussière à la première décharge de

leurs ennemis; les autres abandonnèrent leurs chevaux et coururent se cacher dans un château en ruine près de la ville; deux seulement, confiant dans la vitesse de leurs coursiers, parvinrent à se frayer un passage à travers les rangs des soldats. Et quant au général Amato, au fait probablement de cette pensée de César : « que rien n'est fait si quelque chose resté à faire, » il se hâta, de son côté, d'aller investir le vieux manoir, et les perquisitions commencèrent.

On procédait, il est vrai, lentement, la renommée de bravoure de ces brigands inspirant encore une sage prudence; mais cependant il fallait à la fin rencontrer leurs vestiges, et rien ne se découvrait, lorsqu'un coup de feu, parti du fond d'une cave, indiqua la retraite des Vardarelli.

On y jeta alors, et pendant longtemps, des matières enflammées à pleines mains; des tourbillons de feu et de fumée sortaient de cet enfer, sans toutefois que plaintes ou soupirs fussent proférés. Et alors deux autres coups de feu simultanés firent résonner les voûtes du souterrain : deux frères, ainsi qu'on le sut depuis, voulant éviter l'ignominie de tomber vivants entre les mains de leurs ennemis, s'étaient embrassés et réciproquement donné la mort. Un troisième bandit expirait, en attendant, dans les tourments d'un auto-da-fé ; et les autres, à la fin, près de subir le même

sort, demandèrent à se rendre, et furent faits prisonniers : ils étaient dix-sept.

Les ménagements étant désormais inutiles, le gouvernement, informé de ce qui venait de se passer, nomma une commission militaire et ordonna que les prisonniers fussent mis en jugement comme coupables d'avoir enfreint le traité du 6 juillet : et en effet ils furent tous, et dans le même jour (mai 1818), jugés, condamnés et exécutés. Quant aux survivants (les deux échappés au massacre de Foggia, et les huit qui l'avaient prévu), ils furent graduellement mis à mort d'une manière ou d'une autre ; et quant enfin aux individus emprisonnés, pour la forme, à Ururi, ils furent relâchés tout aussitôt.

Ainsi périt la méchante race des Vardarelli, non pas en bonne guerre, où elle eut si souvent le dessus, non pas par des moyens que ne réprouve point la morale, mais par la trahison et la ruse : ce qui fait que le peuple, qui rappelle et admire les faits et gestes de ces bandits, déplore toujours leur fin cruelle. Les méfaits des Vardarelli furent punis par d'autres *méfaits*, et il ne revint au gouvernement que blâme et déshonneur ; car la trahison, frappât-elle le criminel, vient retomber avec plus de force sur les lieux d'où elle est partie.

Ici se termine la légende du général Colletta ; et

c'est ici également que moi, après avoir signalé une erreur de cet écrivain, je renouerai le fil de mon histoire sur les amnisties napolitaines.

En additionnant le nombre des Vardarelli selon le livre de cet historien, on a un compte de quarante-huit individus; neuf tués à Ururi, neuf autres à Foggia, plus un brûlé dans la cave, plus deux frères se donnant mutuellement la mort, encore dix-sept prisonniers livrés ensuite au bourreau, et enfin dix fugitifs qui subissent plus tôt ou plus tard le même sort que leurs compagnons : en tout quarante-huit.

Or il était de notoriété publique à Naples, et je ne pense pas que mes souvenirs m'abusent, que la bande de Gaetano se composait pour le moins de cinquante individus au moment où il signa son fameux traité avec les ministres de Ferdinand; et certes les avantages pécuniaires stipulés par cette convention en faveur des brigands n'étaient point de nature à diminuer leur nombre. Le général Colletta se trompe donc en les faisant mourir jusqu'au dernier; il y en eut qui survécurent, un entre autres, nommé d'Alessandro, vivant paisiblement à Cosenza, sous l'égide protectrice de M. l'intendant De Mattei, qui se servait de lui dans ce qu'il appelait ses coups de vigueur. Dans le procès dont il s'agit, cet honnête magistrat, après avoir nommé lui-même les juges, investit le

sieur d'Alessandro de la charge de procureur du roi.

D'Alessandro et De Mattei fournissaient les pièces du procès, ils les cachetaient, les décachetaient, les ajoutaient au dossier ou les faisaient disparaître à volonté. Ce n'est pas tout.

Afin de donner à ce procès quelque apparence de légalité, on ramassa de gré ou de force cent vingt témoins à charge, qui, une partie du moins, répugnaient à affirmer des faits qu'ils ignoraient, ou dont ils connaissaient les détails, mais d'une manière diamétralement opposée à la déposition exigée. Les deux honnêtes fonctionnaires publics s'avisèrent alors d'un expédient péremptoire pour vaincre les scrupules de ces récalcitrants ; expédient unique dans son genre et dont les annales du moyen âge ne fournissent peut-être point d'exemple.

L'on fit attacher...... aux jambes de ces témoins des cordes de violon à nœud coulant, dont les suppôts de la police de De Mattei tenaient le bout par derrière : à la moindre hésitation, les cordes étaient tirées avec force, et ces malheureux avouaient alors tout ce qu'on voulait, vaincus par les tourments de ces tiraillements.

Il se trouve actuellement à Paris des personnes qui ont assisté à un tel spectacle. En voici le résultat final.

Les capitaines De Jesse et Lo Monaco eurent la tête

tranchée, et quant au lieutenant Di Pasquale, le gouvernement napolitain eut l'extrême bonté de lui octroyer la grâce d'être pendu (ce sont les propres mots du décret : *gli si accorda la grazia di morire impiccato*), et il fut *impiccato* : quant, enfin, au reste des sept cents prévenus, une bonne partie fut condamnée aux fers au premier, deuxième et troisième degré.

Il faut cependant tout dire.

Des magistrats intègres ayant suivi de loin l'étrange instruction de ce procès, en dévoilèrent l'iniquité à la cour, et la cour, à la vérité, expédia immédiatement des ordres à Cosenza dans le but de faire suspendre au jugement. Mais l'intendant, se doutant du contenu de ces dépêches, s'empressa à son tour de faire mettre à mort les victimes; il ouvrit ensuite la missive et écrivit aux ministres qu'elle était arrivée trop tard. Et d'ailleurs là se bornèrent cette fois les bonnes intentions du gouvernement. De Mattei continua pendant sept à huit autres années à administrer sa province, et fit même, dit-on, poignarder quelques-uns des témoins qui voulurent faire des révélations.

On ne pouvait pas cependant les poignarder tous; il y en eut qui parlèrent, la vérité commença à se faire jour (Ferdinand était mort en attendant, et François Ier régnait à sa place), et à la fin il fut généralement reconnu que le grand complot, ainsi que je l'ai

dit plus haut, n'avait existé que dans le cerveau de De Mattei, et le digne magistrat fut à son tour arrêté et mis en jugement.

L'intendant osa tout avouer devant ses juges; il revendiqua même l'honneur d'avoir exclusivement conçu, ourdi, et porté à fin cette grande pensée de dévouement monarchique; le roi, ajoutait-il, au lieu de le punir, lui devait des remercîments et des récompenses, l'ayant délivré de ses plus mortels ennemis. Ses juges, toutefois, n'ayant pas trouvé ce raisonnement tout à fait concluant, le condamnèrent, cinq à la peine de mort, six aux galères pour la vie : mais le rusé De Mattei avait exactement calculé : la reconnaissance royale ne lui fit pas faute.

François I[er] venait aussi de mourir, et son successeur, m'a-t-on assuré (j'ai cependant de la peine à le croire), après avoir fait grâce à De Mattei, le réintégra dans sa place.

Grâce, m'écrierai-je à mon tour, mes amis; que cet échantillon vous suffise : avouez seulement que je n'avais point tort en disant que je suis à demi athée *en politique*, et que je ne crois ni au paradis ni aux amnisties?

P. S. On me demande ce qu'est devenue madame De Jesse? Cette belle veuve se porte très-bien, s'étant

confiée aux mains du temps, le premier médecin du monde dans les maladies de l'âme. Mais ayant été informé, quoique un peu tard, que j'avais été mal renseigné relativement au rôle de cette dame dans ce drame, je l'ai priée très-poliment de se retirer de la scène : ce qu'elle a fait de la meilleure grâce du monde.

CHAPITRE VIII.

Éclaircissements sur la mort du roi Murat.

J'entrai un soir chez mon ami Lablache, à l'instant où l'on était en train de terminer la lecture *d'un feuilleton de journal*. On me fit signe de demeurer tranquille, et j'obéis; je gardai le silence et prêtai la plus grande attention, ignorant également en ce moment et le sujet de l'article et le nom de l'auteur.

Petit à petit la première partie de mes doutes commença à se dissiper; je savais déjà que la scène était

au *Pizzo* (1), et qu'il s'agissait de la mort du roi Murat.

Il y avait, il est vrai, au milieu de ce récit, un personnage mystérieux nommé *Luidgi* (qui, soit dit en passant, devrait s'écrire Luigi), entrant et sortant par une porte du château du Pizzo, et emportant un objet ensanglanté enveloppé dans un mouchoir ! ce personnage m'embarrassait fort, je ne le connaissais point, et je n'avais jamais entendu parler de lui ; le mouchoir et l'objet ensanglanté étaient également des énigmes pour moi : mais tout cela va s'éclaircir, me disais-je à part moi ; lorsque les mots suivants frappèrent mes oreilles : « *A la mort du roi Ferdinand, on retrouva dans une armoire secrète de sa chambre à coucher cette tête* (celle de Murat) *conservée dans de l'esprit-de-vin.* »

Le dirai-je ? ici je partis d'un éclat de rire inextinguible ; et puis, dès que l'excès de ma bruyante hilarité me l'eut permis, j'ajoutai : « Quel est le farceur qui débite de pareilles lubies ? »

Je ne tardai pas à regretter et ces paroles et ce fou rire ; mais ce n'est point de cela qu'il s'agit pour le moment ; il faut, avant d'aller plus loin, que je vous

(1) On sait bien que c'est dans la ville de Pizzo, en Calabre, que Murat fut pris et fusillé.

explique les raisons de ce ricanement et de ce propos; explication qui, à son tour, m'entraînera dans des détails que le soin de ma justification peut seul faire pardonner.

J'étais à Naples, à l'époque de la mort du roi Murat, une espèce de personnage. Je rencontrais journellement tous les ministres, étrangers ou non, chez la duchesse de Floridia; même j'en voyais souvent quelques-uns intimement chez eux, et j'avais pour ainsi dire joué un tout petit rôle (passez-moi cette phrase vaniteuse) dans cet horrible drame; vous le saurez bientôt. Et ne pensez pas que je vous en impose en disant que j'étais *un petit personnage ;* je vais encore laisser le discours en suspens afin d'établir ce fait de la manière la plus évidente ; je vais entrer dans des circonstances minutieuses, non pas qu'elles aient du rapport avec l'histoire en question, encore moins pour tirer vanité de mon importance (importance de ricochet qui ne s'appuyait sur aucun mérite personnel), mais parce que les détails donnent aux choses le cachet de *la vérité*; et ces détails d'ailleurs se rattachent, d'une manière directe, au sujet de ce livre : *Les mœurs, etc.*

L'amitié, ou pour mieux dire la bonté toute particulière de la duchesse Floridia pour moi, m'avait rendu la coqueluche de toutes les vieilles dames napolitaines : elles avaient servi fidèlement Murat, elles

voulaient maintenant se dévouer loyalement à Ferdinand, et elles s'adressaient à moi afin que je les présentasse à la duchesse qui, à son tour, leur aurait aplani le chemin jusqu'au roi. Il n'aurait tenu qu'à moi de faire un hôtel de ministre de mes deux petites pièces au *Vico Nardones;* les solliciteuses auraient attendu dans la première qu'il plût à Son Excellence de les recevoir; et ici il faut que je rende justice aux jeunes femmes de la société napolitaine; quoique en relation d'amitié avec plusieurs d'entre elles, aucune ne me fit de propositions à ce sujet: l'ambition est une vieille Mégère. Revenons à nos douairières.

Ne pouvant pas les contenter toutes, mon parti fut bientôt pris. Je choisis la plus maigre et la plus grasse, les autres devant se trouver comprises dans ces extrêmes.

La première était la princesse de Belmonte Pignatelli, vrai squelette, digne de prendre place de son vivant, dans un musée d'histoire naturelle, et sur la poitrine de laquelle, les côtes figurant comme les cordes d'un instrument, on aurait pu très-bien pincer de la guitare. Elle voulait, la noble dame, non-seulement être présentée à la duchesse et par elle à Sa Majesté, mais en même temps faire hommage au roi d'un ouvrage de ses mains; un tableau. Dieux! quelle

croûte ! je n'en ai jamais vu de plus détestable.

Le sujet était en tout digne du pinceau. Une âme s'envolait vers les cieux, et l'on voyait au bas du tableau la dépouille mortelle de cette âme, ou bien une personne évanouie, mais de plaisir et la figure riante ; je ne sais pas positivement laquelle de ces choses : malgré l'explication minutieuse de l'auteur, je ne compris qu'imparfaitement le sujet de sa composition. L'âme était celle de la princesse qui s'élançait vers le Créateur pour lui annoncer l'heureuse nouvelle de la restauration de Ferdinand ; *la personne* en bas du tableau était le corps, aussi de la princesse, mort, évanoui ou endormi, je ne sais pas trop.

Ma commission était double conséquemment, épineuse même ! on savait au château que ma douairière avait été dame de la cour du roi Murat, et que ce prince l'avait en outre comblée de bontés et de pensions : mais j'avais agi en fin diplomate, j'avais surmonté tous les obstacles, et la princesse m'étant venue chercher dans son carrosse, je montai *dedans, et fouette* cocher.

Chose bizarre ! J'allais obliger cette dame, j'avais tout fait pour réussir, et cependant, tout le long du trajet, je ne fis qu'explorer avec mes jambes les sinuosités de la voiture, espérant rencontrer l'œuvre du Xeuxis femelle : je voulais lui administrer un bon

coup de pied et l'enfoncer, me doutant bien que Sa Majesté ne m'aurait pas su mauvais gré de cette profanation : mais la princesse avait mis le tableau à l'abri de tout danger, en l'appuyant contre la portière, du côté opposé au mien : elle le couvrait même en partie avec ce qu'elle appelait ses jambes, et j'en fus pour ma peine. — Quelle contradiction ! direz-vous. — Eh bien ! oui ; je suis ainsi fait ; je voulais rendre service parce que je l'avais promis, et j'avais promis n'ayant pas eu le courage de refuser ; mais j'obligeais comme forcé ; et quant à cette impertinente croûte, j'aurais voulu la voir à tous les diables.

Sur ces entrefaites nous voici arrivés au château et bientôt chez la duchesse. Elle reçoit à merveille la douairière (c'était chose convenue entre la duchesse et moi) ; ces dames réunies passent ensuite chez le roi, qui agrée également, et de la meilleure grâce, et la croûte et son auteur ; et puis nous voilà partis. La princesse était aux anges ; elle voulait, disait-elle, me faire élever une statue.

Quant à la seconde de ces dames, que cette fois je désirais vivement obliger, et sur laquelle vous me permettrez de garder l'anonyme, quoique l'ayant aussi présentée chez la duchesse, j'échouai complétement sur le reste ; échec d'autant plus désagréable pour elle, que cette dame, attachée de cœur et d'âme

à la dynastie déchue, ne s'était décidée à cette démarche qu'à la sollicitation de ses parents, à celle principalement de son mari, vieux courtisan de tous les régimes.

J'ai encore devant les yeux ce maigre et interminable corps de cinq pieds huit pouces, et sa mine de pénitent.

C'était le jour de Sainte-Lucie; la duchesse occupait au château un entresol dont les plafonds étaient fort bas, et les portes à l'avenant (il y a un pourquoi à cette observation), et le roi, les princes, les princesses allaient et venaient, apportant à madame de Floridia des bouquets, des compliments et des cadeaux; tandis que moi, qui ne me doutais seulement pas que ce fût là le jour anniversaire de la maîtresse du logis, étant en bottes à revers, j'échappais miraculeusement aux réprimandes de Sa Majesté, qui, pour le dire en passant, n'étaient point propres à une bonne digestion; et en attendant, notre courtisan, couvert de son habit de chambellan (étant ce jour-là de service auprès de la duchesse) se tenait le corps droit comme un if, appuyé contre le chambranle de la porte, et ses épaules touchant à l'angle supérieur de son appui : posture qui, à son tour, l'obligeait à courber tout à fait la tête, qui dépassait de toute sa hauteur l'architrave de la porte. C'était là sa place, je le sais; cependant il avait l'air de se plaire dans cette posture humiliante, et pa-

raissait, avec sa mine contrite, demander grâce au roi, aux princes, à la duchesse, *à tutti quanti*, de ses rapports avec le prince déchu. Tout cela ne lui profita guère, Ferdinand ne l'ayant jamais reçu qu'avec des manières glacées.

Revenons à la femme de ce seigneur.

Je l'avoue, mon premier succès, par rapport à la princesse de Belmonte Pignatelli, m'ayant rendu confiant, j'avais négligé, ainsi qu'à la première fois, de faire mes conditions; or, que ce fût cet oubli, ou les relations intimes qui existaient entre la famille de cette dame et le beau-frère de Napoléon, le fait est que la duchesse la reçut très-froidement, et que le roi ne voulut pas la voir. J'étais en attendant, pendant la durée de cette visite, sur des épines; je me mettais en quatre, tâchant d'animer la conversation, tout en donnant des petits coups de coude à la duchesse, comme pour lui dire : « Parlez donc, madame, soyez aimable; » mais tous mes efforts demeurèrent sans succès; on avait fait la leçon à madame Floridia, et il ne me fut guère possible de la faire changer de ton : j'offris alors mon bras et nous sortîmes.

Mon importance à Naples, à l'époque de la mort du malheureux Murat, ainsi solidement établie, passons maintenant à ce que j'appelais naguère *mon tout petit rôle*.

Oui, messieurs, moi chétif, je me trouvais dans son

salon et tête à tête avec la duchesse (c'était le 9 ou le 10 octobre et entre huit et neuf heures du soir), au moment où le prince Canosa, qui sortait du conseil de chez le roi, vint rendre compte à cette dame de ses instructions à cet égard. Je m'éloignai, il est vrai, et ils se parlèrent bas et à l'oreille; mais le prince sorti, je ne tardai pas à être au fait de ces instructions, qui, du reste, cadraient parfaitement avec l'idée que je m'en étais formée : l'ordre de faire exécuter le prisonnier à l'instant, et selon les lois militaires; et au besoin en se passant de ces lois.

Faisant alors allusion à l'homme qu'on allait immoler, j'adressai ces propres paroles à la duchesse : « Faut-il donc absolument le tuer? » Mais, faible d'esprit, et pensant qu'en sa qualité de quasi-reine il fallait qu'elle sût envisager sans sourciller le sang d'un rival, elle me répondit de manière à m'ôter l'envie de revenir à la charge; elle me dit, entre autres choses, que je ne connaissais rien en politique; reproche d'ailleurs que beaucoup d'autres personnes m'ont adressé depuis.

Encore deux anecdotes à ce propos, dans lesquelles j'ai été ou interlocuteur, ou témoin, et puis je reprendrai mon discours au point où je l'ai laissé au commencement du chapitre.

Ce même jour, en sortant de chez la duchesse, je me rendis à un bal chez la dame dont je parlais plus

haut, la princesse de Belmonte Pignatelli. On n'y parlait, comme de raison, que de l'événement qui, de manière ou d'autre, remuait tous les esprits, lorsque la maîtresse du logis, repentante probablement de ses torts envers Joachim et comme pour suspendre le cours de la balle qui allait le frapper, hasarda timidement ces paroles : « Mais il me paraît du moins qu'il faudrait le questionner avant tout (Murat), et ne pas tant se hâter de l'exécuter » (on parlait français, la société se composant en grande partie d'étrangers) ; à quoi son fils, le duc de la Cerenza, répondit le plus brutalement du monde, et de l'air le plus dégagé : « Oui, madame, il faut le fusiller d'abord et le questionner après. »

Ce personnage étant au service de Russie, on lui fit épouser une princesse de...., qui le rendait père et mari tout à la fois. On lui donna en même temps beaucoup d'argent, à condition toutefois qu'il n'approcherait de sa femme que lorsqu'elle le voudrait bien : le brave homme accepta tout, et le voici aujourd'hui jouant adroitement le rôle d'un zélé courtisan auprès de son roi légitime : il n'y en a pas qui réussissent dans ce métier mieux que ces gens-là.

A la dernière anecdote maintenant.

Je rencontrai à *Chaja*, le jour où l'on apprit à Naples que Joachim venait d'être fusillé, un des plus

influents des ministres étrangers, celui-là précisément que je voyais le plus fréquemment chez lui : j'étais à cheval et le ministre à pied, ou bien c'était lui qui chevauchait et moi qui me promenais (je ne me souviens pas précisément de notre situation respective), lorsque le diplomate, faisant allusion à Napoléon : « Il est heureux, me dit-il, ce coquin-là ; si, ainsi que de son beau-frère, on se fût emparé de lui sur le territoire français, nul doute qu'il aurait subi le même sort. — Mais, repartis-je.... » Je tais ma réponse, elle dévoilerait l'anonyme de cet ambassadeur. « C'est que nous sommes des fous, » fut sa dernière réponse.

Or, vous sentez bien que toute cette *lamentable* histoire s'étant développée, pourrait-on dire, sous mes yeux, mon amour-propre ministériel dut se trouver froissé qu'on vînt m'apprendre, plus de vingt ans après, des particularités sur un fait que je croyais connaître dans tous ses replis.

Ce n'est pas tout.

Comment se fait-il qu'aucun auteur de ceux qui ont parlé de cet événement n'ait point dit le moindre mot touchant cette tête tranchée conservée dans de l'esprit-de-vin? le comte Orloff entre autres, par exemple, qui se trouvait à Naples lors de l'exécution de l'infortuné Murat! le comte Orloff, que sa position sociale mettait à même de connaître les secrets les plus cachés de la

politique, et dont le livre n'est pas certes un monument en faveur des Bourbons !

Mais il y a plus, beaucoup, immensément plus..

Comment M. Colletta, dont l'ouvrage, quoique s'appuyant sur des faits irrécusables, n'est autre qu'un amer libelle contre la dernière partie du règne de Ferdinand, comment M. Colletta, ami dévoué du roi Joachim, et si bien renseigné sur les affaires napolitaines, ne fait-il pas la moindre allusion à ce fait, que certes il n'aurait eu garde de passer sous silence s'il l'avait connu? il l'ignorait donc? mais une révolution radicale avait passé là-dessus, et il y a peu de secrets d'Etat que ce genre de crises ne mette à découvert. Le général Colletta, en attendant, que son influence dans le gouvernement napolitain mettait en mesure de tout savoir, était ministre de la guerre : il entrait et sortait par les *penetralia* du château, ouvert, d'ailleurs à cette époque, au dernier carbonaro. Qu'avait-il fait, Ferdinand, de son gracieux souvenir? l'avait-il emporté dans sa poche à Laybach?

Je n'entre pas dans l'examen des raisons qui auraient décidé ce souverain à commettre cet acte inutile d'anthropophagie; je craindrais de tomber dans le sarcasme et la raillerie, et certes je n'ai pas la moindre intention d'offenser M. Alexandre Dumas, auteur, comme je le sus plus tard, de cet article : je n'ai d'autre but

que la recherche de la vérité. Jetons cependant un simple coup d'œil sur un seul de ces motifs, sur celui qui a le plus de cours parmi les gens qui croient tout, sans se donner la peine d'examiner la possibilité ou l'impossibilité des choses. « Le roi Ferdinand, dit-on, craignant qu'on ne fusillât un autre individu en place de Murat, voulut avoir sa tête, afin de la comparer avec les portraits de ce prince qui existaient au château, et s'assurer ainsi par ses yeux que son ennemi n'existait plus. » Mais c'est se moquer. Comment? Canosa et Nunziante étaient là, et Nasone aurait douté de l'exécution de ses ordres! Canosa! vous savez qui est Canosa! et quant à Nunziante, qui, du reste, se conduisit dans cette occasion avec tous les égards dus au malheur, Nunziante, le plus zélé des séides de Ferdinand, se serait laissé amputer bras et jambes plutôt que de ne pas observer strictement les ordres de son maître. Ces portraits, d'ailleurs, dès la restauration des Bourbons, avaient été relégués, enfouis dans les endroits les plus reculés et les plus obscurs du château, avec toutes les vieilleries et les meubles inutiles : la vue d'un de ces tableaux aurait fait tomber à la renverse et le roi et sa cour. Et Dieu sait le châtiment réservé au maladroit qui aurait montré aux yeux de Sa Majesté un objet aussi redouté que la figure du roi Murat! Et puis il aurait fait beau voir Ferdinand,

son bocal à la main, et précédé de son chambellan ou de son valet de chambre, parcourir les corridors, et monter ou descendre les escaliers de son palais.

Il aurait fallu cependant que la chose se passât ainsi ; ou bien que le roi fît exhumer et apporter dans sa chambre à coucher un de ces portraits. Aucune des personnes de son intimité n'ayant jamais vu Murat de son vivant, le roi ne pouvait point appeler secrètement auprès de lui, soit Circello, soit Ascoli, soit Médici, pour le questionner sur la ressemblance du défunt avec les traits de la tête dans le bocal : il fallait donc, encore une fois, aller chercher ou faire apporter le portrait ; et dans l'un aussi bien que dans l'autre cas, ç'aurait été un événement, dont le château et tout Naples auraient retenti le lendemain.

Or, vous le sentez bien, toutes ces raisons, réunies au sentiment de mon importance personnelle, se précipitèrent en foule dans mon esprit en entendant la lecture de la phrase soulignée au commencement de ce chapitre : *inde iræ ;* de là cette malencontreuse exclamation : « Quel est le farceur, etc. » Mais imaginez ma surprise et en même temps mon regret d'avoir prononcé ces mots, dès qu'on m'eut appris que le nom de M. Alexandre Dumas figurait au bas du feuilleton en question ! « M. Alexandre Dumas ! » m'écriai-je à trois reprises ; et alors, sentant le malaise de ma position en

demeurant plus longtemps devant les témoins de mon imprudente sortie, je pris mon chapeau et sortis, ayant demandé au préalable (ce qui me fut accordé) la permission d'emporter le journal.

Cela fait, je rentrai chez moi, je me déshabillai, j'entrai dans mon lit, et, placé sur mon séant, je me mis à lire *funditus* le feuilleton, ayant sous les yeux le vol. IV de la *Storia del reame di Napoli* de M. Colletta, ouvert à la page 28 et suivantes; et ici je commençai à marmotter entre mes dents les réflexions qui suivent, tout en m'agitant comme un possédé; le nom de l'auteur, que je connaissais déjà, ne contribuant pas peu cette fois à doubler la brusquerie de mes mouvements.

« Qui est donc, me disais-je tout d'abord, ce *Luidgi* apportant en Corse des lettres au roi Joachim, *dans le but de l'engager à débarquer à Salerne, où le roi Ferdinand avait rassemblé trois mille hommes de troupes autrichiennes?* » Mais M. Colletta, qui nomme cet émissaire du gouvernement napolitain, Carabelli et non pas *Luidgi*, dit positivement le *contraire*, et son raisonnement est tout à la fois et plus logique et plus vrai : effectivement Carabelli ne fut envoyé en Corse qu'avec la mission de détourner le prince français de ses projets d'invasion : le nom de Murat faisait trembler au château, j'en sais quelque chose, et le

courage ne fut jamais le côté brillant de Ferdinand. Je ne sache pas au surplus que ce Carabelli ait jamais été assassiné, et quant au sieur Luidgi, poignardé selon l'assertion de M. Dumas, à la bonne heure, voilà un méchant homme de moins : quant au reste, enfin, voici les propres mots de M. Colletta : « Joachim, sachant qu'il y avait à Salerne trois mille des siens oisifs, et mécontents en même temps du gouvernement des Bourbons, se décida à débarquer à Salerne, etc., etc. »

Je passe sous silence de nombreuses attaques de nerfs que j'éprouvai pendant cette lecture, mais à l'endroit suivant je bondis comme un chevreuil.

Murat déjà enfermé dans le château du Pizzo, et près d'être jugé, le capitaine Stratti entre dans son cachot, et lui demande entre autres : « Sire, ne voulez-vous pas connaître la liste de vos juges? — Si fait, monsieur, si fait, ce doit être chose curieuse : lisez, je vous écoute. » Le capitaine Stratti lit : « Giuseppe Fasculo, adjudant commandant et chef de l'état-major, président; Raffaello Scalfaro, chef de la légion de la Calabre inférieure; *Lateréo Natati*, lieutenant-colonel de la marine royale; Gennaro Lanzetta, lieutenant-colonel du corps du génie; Matteo Camelli, capitaine d'artillerie; François de Vengé, *idem*; Francesco *Martellari*, lieutenant d'artillerie; François Frojo, lieutenant au troisième régiment; Giovanni della Camera,

procureur-général au tribunal criminel de la Calabre inférieure; Francesco Papavassi, greffier. » Murat, dit M. Alexandre Dumas, entendit ces noms avec un sourire dédaigneux. « Ah! continua-t-il, il paraît que toutes les précautions sont prises. — Comment cela, Sire? — Oui, *ne savez-vous pas que tous ces hommes*, à l'exception du rapporteur Francesco Frojo, *me doivent leurs grades;* ils auront peur d'être accusés de reconnaissance, et, moins une voix peut-être, l'arrêt sera unanime. » Or l'auteur déjà cité dit positivement, page 35, 4e vol., que trois seulement, des sept juges donnés à Murat, avaient servi sous lui; *et mes souvenirs*, à cet égard, sont parfaitement conformes aux paroles de M. Colletta; Joachim aurait donc été absurde en prononçant les mots que lui prête M. Alexandre Dumas; mais laissons de côté le général Colletta, et citons d'autres faits à l'appui de l'impossibilité de ce propos.

Ce Francesco Mortellaro et non point *Martellari*, fils du baron Mortellaro de Palerme, et mon camarade au collége, avait été dès sa première jeunesse au service de la cour de Sicile. Il n'alla à Naples qu'avec les Bourbons, et il n'avait connu Murat pas même de vue : et en voilà d'un, comme dirait Odry. Quant ensuite à *Latereo Natati*, qui n'est autre que le chevalier Litterio Natoli, il était mon intime ami, et

l'ami intime de toute ma famille ; à Palerme, il n'avait d'autre table que la nôtre, et son frère aîné devait épouser ma sœur. Engagé, dès son enfance, dans la marine sicilienne, il n'avait jamais servi, pas plus que M. Mortellaro, sous Joachim : or, encore une fois, comment Murat aurait-il dit que tous ces gens lui devaient leurs épaulettes ! Ici finirent mes observations, et ici une autre anecdote.

Ce chevalier Natoli était de station à Messine, lorsqu'il fut mandé pour se rendre, à l'instant même, au *Pizzo*, sans qu'on lui dît ni pourquoi ni comment. Il obéit, et revenu chez lui (Lablache était alors à Messine et présent à cette scène), on le questionne sur l'objet de sa mission, on veut savoir le pourquoi de ce prompt départ et de cette si courte absence. Mais ce jeune homme, les traits décomposés, et en proie à la plus vive douleur, garde le plus obstiné silence ; et enfin, ce morne désespoir engageant de plus en plus ses amis à le presser de s'expliquer, il fond en un torrent de larmes, et dit : « Je viens de condamner Murat à être fusillé ; c'est pour cela qu'on me demandait ! »

Je comprends également et cette émotion et ce vote de mort. Il était impossible d'une part qu'un honnête homme ne se sentît pas l'esprit et le cœur bouleversés, émus, en signant la condamnation du brave des braves ; et de l'autre, il faut en tomber d'accord,

si, à notre tour, nous faisons taire le regret que nous cause un tel souvenir, il était du devoir d'un officier au service des Bourbons de souscrire à cette sentence. Le sort de ce prince infortuné me fait abstenir de tout développement à cet égard.

A cette petite anecdote près, encore une fois ces observations ne cessèrent pas un instant de me rouler dans la tête tout le temps que dura ma lecture, et dès que j'eus fini, je mets de côté livre et journal, j'éteins la lumière, et je veux dormir. Impossible de fermer les yeux : d'autres réflexions sans suite, et comme en bondissant, agitèrent de nouveau mon esprit : *je vais* les transcrire avec le même désordre qu'elles furent conçues.

Que s'est-il proposé, M. Alexandre Dumas, dans cet écrit? déverser la haine sur Ferdinand, ou exciter l'intérêt sur Murat?.... Mais, quant au premier, ce serait un excès de prodigalité de sa part ; et quant à Joachim!... mais il fallait le prendre à Eylau, à Iéna, sur les mille champs de bataille où il étonna le monde par sa fabuleuse valeur, et non point dans *cette délirante* expédition... Je répondrai à M. Alexandre Dunom... Oh! par exemple, oui!.., l'écolier en révolte contre le maître! il m'écraserait du poids de son nom... Et puis, quel serait l'objet de ma réponse? Suis-je donc jaloux à tel point de la réputation de

Ferdinand? Non, mais l'amour de la vérité!... Et ici, ainsi que ces deux gaz à la galerie Colbert, qui, mis en contact, font jaillir des milliers de petits jets flamboyants, deux idées, en s'entrechoquant dans ma tête, en firent naître une multitude d'autres, paraissant et disparaissant comme des feux follets.

Je n'ignorais point d'une part, ce qui du reste est su de tout le monde, la mise au ban des mariages princiers des enfants de Louis-Philippe par les rois alliés, et que, par suite de cette détermination de haut lieu, l'épouse que la tendresse paternelle du roi des Français destinait à l'aîné de sa race, avait été cédée au roi de Naples. Je savais d'autre part (et je ne fais point cette observation dans le but de blâmer la conduite de M. Alexandre Dumas, ayant déjà dit *que je voudrais à mon tour crier « Vive le roi quand même, »* mais uniquement dans l'intérêt de mon raisonnement), je savais d'autre part que cet écrivain, d'abord secrétaire intime de monseigneur le duc d'Orléans, et puis radical, était de nouveau rentré en grâce auprès de son Mécène : voilà les deux idées mères ; voici leurs filles. Quoi donc! m'écriais-je, ce feuilleton renfermerait-il une vengeance officielle et indirecte, destinée à flétrir le petit-fils en attaquant le grand-père!... Dieux! quelle vengeance pour un prince français!.. Ah! bast! M. Alexandre Dumas a trop d'esprit, et monseigneur

le duc d'Orléans le cœur trop haut placé !.. De plus, l'un aussi bien que l'autre savent très-bien que ces avanies sont le résultat inévitable, prévu, de la conduite tout *évangélique* (1) du gouvernement français à l'égard des puissances alliées, et non point du manque de mérite du noble prétendant, qui en a de quoi en revendre à tous ses rivaux... Et d'ailleurs M. Alexandre Dumas n'est pas certes une de ces plumes mercenaires qui débitent tout, pourvu qu'on les paye; il n'a pas

(1) Le roi Louis-Philippe s'était trouvé, à l'époque de son avénement au trône, dans la situation du Mirza-Rustan du *conte de Voltaire Le Blanc et Le Noir*, ou, ce qui me paraît plus exact, dans celle de *Ercole al Bivio* du Metastase. « Avancez, lui disaient les uns, et vous serez un grand prince. Vous n'êtes point un roi légitime, vous n'êtes que le roi des barricades et vous devez être aussi inflexible qu'un pavé; vous n'êtes roi que par le peuple, et vous devez chercher votre appui dans les peuples et non point parmi les têtes couronnées, qui ne pardonneront jamais son origine à votre royauté; avancez, et tout ce qui a bras et vie en Europe sera pour vous; montrez les dents, tandis qu'il en est temps, à vos naturels ennemis, et ils seront à vos pieds. Si vous n'avancez pas, vous êtes perdu, les puissances alliées vous feront tôt ou tard la guerre, ou tout au moins elles vous abreuveront d'humiliations et de dégoûts; et souvenez-vous du proverbe italien : *Chi pecora si fa il Lupo se la maniga.* — N'avancez pas, lui criaient les autres, ou bien même, *reculez; n'écoutez* pas ces anarchistes, leur langage sent le bouleversement; ils ne visent qu'à devenir vos ministres dans l'intention de vous conduire à leur gré et vous perdre. Si vous n'êtes point roi légitime, vous êtes roi quasi-légitime (et ici, en se partageant en deux catégories, les uns vociféraient parce que, les autres quoique). Vous êtes de plus le roi très-chrétien, et en cette qualité, vous devez vous conduire d'après l'Evangile, qui inculque la mansuétude aux princes de la terre; baillez-nous des portefeuilles, et vous serez riche et puissant; baillez-nous des portefeuilles, et, à un prix

besoin non plus de grossir sa voix ou d'enfler ses joues pour qu'on l'écoute, il a sa belle réputation toute faite, et il sent sa dignité!.. Mais enfin, encore une fois, que signifient et cette tête tranchée, et ce bocal, et cet esprit-de-vin? pourquoi ce conte?...

Et en prononçant ce mot, une de ces inspirations qu'on dirait émanées du ciel, et auxquelles on croit plus qu'à la réalité, vint me frapper tout à coup (je ne saurais pas assurer que je ne me fusse point assoupi). Un rayon de lumière brilla devant mes yeux, et une voix flûtée fit tinter ces deux mots à mon oreille : «Un roman.»

Ah! c'est un roman! m'écriai-je aussitôt; c'est un roman historique et contemporain que M. Alexandre Dumas a voulu faire! un roman tel qu'il en a déjà fait! les *Souvenirs d'Antony*, entre autres, très-joli petit morceau que j'ai lu!

ou à un autre, nous obtiendrons la paix, et vous serez l'idole des rois.» Or, Louis-Philippe ayant suivi en tout point les conseils de ces derniers, je me suis servi du mot *évangélique* pour désigner la conduite de son gouvernement.

Certes il ne m'appartient pas de me prononcer sur la politique extérieure du roi des Français; cependant, si l'on demandait mon avis, je répondrais que je l'approuve entièrement, et que je la regarde comme un chef-d'œuvre d'abnégation apostolique, le salut éternel étant une large compensation de nos petits échecs d'amour-propre ici-bas; et d'ailleurs, un véritable Hercule venait de parcourir le chemin indiqué par les hommes du mouvement, et il fallait être tout au moins un Thésée pour y figurer avec honneur.

Cette voix, cette lumière, rendirent le calme à mon esprit. Je serai, ajoutai-je, le Fauconpret du Walter-Scott français. Et en parlant ainsi, je m'endormis paisiblement, et le lendemain, je me mis à tracer tout ce que vous venez de lire; assuré cette fois qu'on ne m'accuserait pas d'excès d'ambition, en me bornant au modeste rôle de commentateur.

Prévoyons cependant tous les cas : supposons que l'apparition et la voix fussent mensongères; eh bien! M. Alexandre Dumas, j'espère, ne saura pas mauvais gré à un homme en état de connaître toute cette histoire *intus et in cute*, qu'il lui dise qu'il a été très-mal renseigné.

A mes amis de Palerme, touchant l'article
DU DROIT D'AINESSE.

Vous rencontrerez peut-être, mes amis, quelques inexactitudes à la fin de cet article : ne m'en veuillez pas ; j'ai dû les adopter pour ne pas divulguer des détails que je devais passer sous silence. Cet avis ne regardant que vous exclusivement, je me crois dispensé d'autres explications.

Paris, 1er décembre 1836.

NOTES.

(*a*)

Après avoir écrit cet article, j'ai su que deux autres routes viennent d'être achevées en Sicile : l'une allant de la capitale à Messine, l'autre de cette même capitale à Trapani. Ces faits prouvent que le roi actuel n'est point doué de la même faim dévorante de ses augustes aïeux Ferdinand et Marie-Caroline ; mais je répéterai toujours que *les routes et les canaux sans la population, le commerce et l'industrie, sont l'habit sans la doublure.* Ce malheureux pays est si étrangement administré, que la plus profonde misère plane sans exception sur l'entière population. Cette riche et puissante noblesse sicilienne, citée par sa bienfaisance et son hospitalité, a entièrement disparu, sans qu'aucune autre classe soit venue la remplacer ; et ses magnifiques hôtels de *Toledo,* de la rue *Macqueda* et de *la Marina,* sont actuellement occupés

par des savetiers, des tailleurs et des marchands de blé, où ils sont le domaine des rats et des souris. Un million et quelque cent mille habitants payent en Sicile un million et huit cent mille onces (près de vingt-cinq millions de francs); et pour vous donner une idée du gaspillage que l'on fait des deniers de mon infortunée patrie, je ne citerai que le fait suivant.

Les vingt-cinq millions à part déjà cités, il était alloué ostensiblement au prince de Syracuse, en sa qualité de vice-roi de ce royaume, trente mille ducats par an (135,000 fr.); il en touchait soixante-dix mille (315,000 fr.). Ce prince, du reste, ne manque point d'*esprit*, dit-on, et l'on m'assure que les Siciliens se louent de son administration; aussi j'aurais passé sous silence cette petite supercherie, n'*était son* importance dans l'ensemble des preuves au sujet que je traite. Ce fait, d'ailleurs, me servira comme d'échelon afin d'attirer votre attention sur *l'impartialité* gouvernementale des Napolitains à l'égard de la Sicile.

A l'époque de la réintégration des Bourbons dans le royaume de Naples, on répartit de la manière qui suit les frais occasionnés par cette réintégration (auxquels on ajouta je ne sais *quelle autre dette contractée* par le gouvernement déchu); le royaume de Naples *fut taxé* pour en solder les deux tiers, la Sicile le tiers qui restait. En supposant que je me trompe un peu sur la quotité; en admettant, c'est-à-dire, que Naples paie trois, tandis que la Sicile ne paierait qu'un quart, cette autre répartition serait encore loin d'être juste; en premier lieu, parce que la Sicile ne figure que pour un cinquième dans la population du royaume des Deux-Siciles; en second lieu, parce que la Sicile n'a jamais subi de domination française. Ne chicanons pas cependant sur des bagatelles : que les Siciliens payent..... s'ils peuvent. Mais voici un fait qui est, je crois, sans exemple dans l'histoire moderne des peuples.

Lors de cette même restauration, la cour de Sicile, ayant trouvé à Naples un grand-livre établi par le gouvernement français, fit honneur à cette autre dette, laissa subsister le grand-livre, et *aujourd'hui* même on escompte exactement aux rentiers sur l'État l'intérêt de leurs créances. Quant aux énormes dettes contractées lors de sa résidence en Sicile, et avec des Siciliens, par cette même cour, elles n'ont jamais été liquidées, jamais payées, et probablement elles ne le seront jamais. Ces dettes s'élèvent jusqu'à la somme d'un million et demi d'onces (vingt-trois millions de francs); elles sont représentées par des *boni* sur demi-feuille de papier timbré, que la cour délivrait en les contractant : il

est porté sur ces *boni* les peines les plus sévères contre les personnes qui refuseraient de les recevoir pour la somme qu'ils représentent, et il est ordonné en ce cas aux magistrats de prêter main-forte contre les récalcitrants ; et en attendant, les magistrats, d'un côté, ne se soucient en aucune manière de faire exécuter des ordres si étranges, et, de l'autre, personne ne veut escompter ces titres d'un crédit illusoire : mais ce qu'il y a de plus inouï, de plus inconcevable, de plus ébouriffant dans l'histoire de ces *boni*, c'est que le même gouvernement qui les a créés, écrits et signés, ne veut en aucune manière les recevoir en paiement. Tout cela est si vrai, le discrédit de ces *boni* était tel à l'époque de l'arrivée du prince de Syracuse en sa qualité de vice-roi de Sicile, qu'ils perdaient quatre-vingt-quinze à quatre-vingt-seize pour cent ; c'est-à-dire qu'on délivrait un coupon de cent onces pour n'en toucher que quatre ou cinq. Ce prince alors acheta de ces *boni* à toutes mains, autant du moins que le permettaient ses moyens, ce qui les fit monter jusqu'à trente-cinq ou trente-six ; mais, au départ du vice-roi, ils retombèrent dans le même discrédit qu'auparavant ; et c'est dans cette situation que se trouve actuellement le crédit des *boni* siciliens. Oh ! si le roi le savait !

Encore une fois, nous devons le triste tableau que je viens de tracer à la tendre sollicitude gouvernementale des Napolitains (et j'ai déjà dit quelque part, qu'aussi haut que je veuille lever les yeux, je ne trouve point d'exception à cet égard), qui, pour avoir le noble plaisir de nous éternellement monopoliser, pressurer, gruger et traiter en esclaves, disent, à qui veut les entendre, *que la Sicile sans Naples ne jouirait d'aucune importance politique en Europe.* « Eh ! quelle est l'importance qui lui revient par sa réunion à Naples ? répondais-je un jour à un de ces messieurs : il n'en est point ici comme en littérature, où deux négations équivalent à une affirmation ; deux faiblesses en politique ne font qu'une plus grande faiblesse. » La Sicile réunie à l'Italie ! oh ! alors la question changerait entièrement de face. Si du moins ces messieurs en agissaient avec nous ainsi que les Anglais à l'égard de l'Irlande, nous les chéririons comme des frères, mais malheureusement la civilisation napolitaine est à cent lieues de celle de la Grande-Bretagne.

(*b*)

J'ai dit que *le grand drame avait été longuement calculé.* Effectivement les Vêpres Siciliennes furent élaborées pendant trois ans, la pre-

mière entrevue de Procida avec les principaux conjurés ayant eu lieu dans l'année 1278. Il paraît, cependant, que la circonstance rapportée par Niccolo Speciale mit, comme on dit, le feu aux poudres, et fit éclater le complot quelques heures plus tôt; il est donc probable que c'est à l'entrée ou pendant la nuit de ce même jour de Pâques que l'explosion devait avoir lieu. Et à ce propos je dirai, tout en exprimant mes regrets pour la vérité historique de la belle tragédie de M. Casimir Delavigne, qu'il est incontestable que Giovanni di Procida n'habitait ni Palerme ni aucune autre partie de la Sicile, lors de cette célèbre explosion; préciser les lieux de sa demeure en ce moment, n'est pas chose facile. Les auteurs contemporains, quoique tous d'accord sur l'absence de Procida des plages siciliennes, diffèrent d'avis quant à cette autre question : les uns prétendent qu'il était à Barcelone, les autres disent auprès du saint Père, d'autres enfin le font voguer pour la troisième ou quatrième fois vers le Pont-Euxin.

Effectivement cet infatigable et héroïque conspirateur, courant incessamment du Bosphore aux bords du Tibre, et du Tibre à la mer de Catalogne, raffermissait ici le courage chancelant de *Pierre* d'Aragon, et, en flattant son ambition, le décidait à aider les Siciliens dans leur entreprise, et à poser sur sa tête la couronne de Charles d'Anjou; à Rome, il sondait d'abord les intentions du souverain pontife, et puis, en exagérant les torts du prince français envers l'Eglise, il indisposait le protecteur contre le protégé; à Constantinople enfin, en montrant à l'empereur grec les formidables armements du roi des Deux-Siciles prêts à fondre sur l'Orient, il l'alarmait sur la sûreté de ses Etats, et obtenait de ce prince de nombreux secours en argent pour la grande œuvre à laquelle il travaillait; et au milieu de tout cela, il faisait encore de fréquents voyages à l'île de Malte, où se tenaient les conciliabules entre les principaux conjurés, Procida d'abord, et puis Alaimo di Leutini, Gualtieri di Caltagirone, et Palmieri-Abbate di Trapani, trois des plus puissants barons de la Sicile. Quelques années après les Vêpres, le premier des trois, en revenant de Barcelone, fut jeté à la mer par ordre d'Alphonse d'Aragon, l'aîné des fils de Pierre; le second fut exécuté dans sa ville de Caltagirone sous Jacques, deuxième frère d'Alphonse.

Séduits soit par l'or de Charles d'Anjou, soit poussés par une ambition sans mesure, ces deux seigneurs, après avoir réussi à délivrer leur patrie du joug français, conspiraient de nouveau pour l'y remettre, et

ils furent punis comme traîtres : quant à Palmieri-Abbate (famille éteinte depuis trois siècles), il mourut à Catane de ses blessures au combat naval de Ponza, où, sous les ordres de Conrad Doria, il soutenait la maison régnante d'Aragon contre le célèbre amiral Ruggieri di Lauria, naguère son confrère et son ami, qui, de son côté, tenait maintenant pour le parti d'Anjou. Entre les modernes historiens, Giannone, d'après l'impression qu'il m'a laissée lorsque je l'ai lu, est le seul qui, par la manière de présenter ce fait, puisse faire conjecturer l'assistance personnelle de Procida aux Vêpres ; mais cet auteur affirmât-il cette circonstance, son assertion ne serait d'aucune valeur contre l'unanimité des contemporains à cet égard. Quoique premier auteur de ce fameux complot, Procida n'en était dans le fait que l'agent diplomatique : quant aux acteurs dirigeants, je viens de les nommer; c'est sous leurs yeux et sous leur direction que les Vêpres éclatèrent.

(c)

Trop d'auteurs ont parlé de la mort de la San-Felice, son histoire est trop connue pour qu'elle trouve place dans le corps de cet ouvrage. Cependant, comme il peut se trouver à tout hasard des personnes qui ont oublié les circonstances qui accompagnèrent cette mort, ou même qui les ignorent entièrement, voici en peu de mots cet épisode, un des plus horribles de cette sanglante réaction de 1799, à Naples.

Sachez tout d'abord qu'il existait, depuis l'avénement de la maison des Bourbons au trône des Deux-Siciles, une étiquette, un usage, si vous voulez, auquel il n'avait jamais été dérogé : au premier mâle que mettait au monde la femme du prince héréditaire, la nouvelle accouchée, lorsque le roi allait lui rendre visite, demandait trois grâces qui lui étaient accordées : sachez également que, durant les cinq ou six mois que dura la république Parthénopéenne, il s'était établi devant le golfe une croisière anglaise (dont parfois faisaient partie quelques bâtiments siciliens) qui surveillait la côte, et avec laquelle (la croisière) les partisans de la cour demeurés à Naples avaient de fréquentes relations.

Les plus actifs d'entre eux, les frères Baker, négociants suisses, quoique domiciliés à Naples depuis longues années, étaient convenus avec les principaux officiers de cette flotte qu'à un jour donné on lancerait des bombes sur cette capitale, opération qui, en appelant tout naturellement les troupes aux châteaux forts et aux batteries du port,

aurait offert aux conjurés l'occasion de se lever en masse pour courir sus aux patriotes et les égorger.

Les dispositions ainsi prises, ces bons Bourbonnistes, afin que leurs amis ne se méprissent pas sur les maisons qu'il fallait assaillir ou celles qu'il fallait respecter, marquèrent d'un signe convenu les lieux habités par leurs adversaires.

Ce système égorgeur assez bien imaginé portait cependant avec lui des inconvénients qu'il fallait éviter. Dans la même maison, et souvent aussi dans la même famille, il y avait des individus des deux partis; on voulait exterminer les uns en épargnant en même temps les autres. Que faire? Dans cette perplexité on avisa à un sauf-conduit, à des espèces de cartes de sûreté, qu'on distribua aux justes; ils devaient, l'heure arrivée, les présenter aux assassins comme pour leur dire : « Baissez vos poignards. » Honnêtes conspirateurs qui s'avisaient d'avoir des scrupules! Aussi ce fut cette délicatesse de conscience qui les perdit.

Le plus jeune des frères Baker était épris de la belle Louisa San-Felice, qui, de son côté, aimait éperdument le jeune Ferri, officier de la garde nationale et chaud patriote, et M. Baker mit entre les mains de la reine de ses pensées un de ces sauf-conduits, en lui en expliquant l'usage, en lui disant le pourquoi et le comment, et en lui recommandant le plus rigoureux silence. Mais cette femme généreuse, peu soucieuse de son existence et tremblant uniquement pour les jours de son amant, donna sa carte à Ferri, en lui expliquant à son tour la manière de s'en servir, et en lui recommandant le secret; quant au jeune Ferri, il n'eut rien de plus pressé que d'aller tout dévoiler au gouvernement, et les frères Baker avec quelques autres payèrent de leur tête le pieux projet de donner à Naples un second acte de la Saint-Barthélemy.

Avoir empêché à son insu que cet épouvantable massacre ne s'accomplît pas, voilà le crime irrémissible pour lequel la Restauration, arrivée deux ou trois mois après, et les dignes juges de cette *Restauration*, condamnèrent Louisa San-Felice à perdre la tête.

Cependant, madame San-Felice étant enceinte, et ayant demandé un ajournement à son exécution afin de donner le jour à son enfant, on ordonna à Palerme une consultation des médecins de Naples les plus dévoués à la cour pour constater la grossesse de cette dame, et le rapport de cette commission lui fut unanimement favorable; mais cela ne suffit pas, on soupçonna la bonne foi des Esculapes napolitains; on craignit que, trop sensibles à la beauté et à la jeunesse, ils n'eussent prévariqué,

et peu s'en fallut que les médecins ne fussent livrés à leur tour à la *Gianta-di-Stato* pour être jugés comme jacobins. Une nouvelle ordonnance prescrivit que madame San-Felice, transportée dans les cachots palermitains, fût examinée par une nouvelle commission présidée par le docteur don Domenico Greco ; et cette autre commission, ainsi que la première, confirma pleinement l'assertion de madame San-Felice. Il fut décidé alors qu'elle ne serait exécutée qu'après sa délivrance.

Sur ces entrefaites, on était entré dans l'année 1800, et sept à huit mois s'étaient écoulés depuis l'arrestation de madame San-Felice. Ce laps de temps aurait dû, pensait-on, modérer l'intensité des haines politiques de Marie-Caroline ; et en attendant, madame San-Felice, qui captait la bienveillance de tous ceux qu'elle voyait, par sa grâce, sa jeunesse, sa beauté et sa douceur, avait vivement intéressé en sa faveur les membres les plus influents de la famille royale elle-même. On comptait donc avec raison tout au moins sur une commutation de peine pour cette infortunée, lorsque, par un bonheur inattendu, Marie-Clémentine, fille de l'empereur François, et première femme du prince héréditaire des Deux-Siciles, parvenue elle-même à son terme, donna le jour à un garçon, le premier qu'elle mît au monde, Ferdinand, mort quelque temps après.

A ce point-là les espérances se tournèrent en certitude ; on ne douta plus de la grâce de madame San-Felice, et Marie-Clémentine, dans sa pieuse sollicitude, afin de mieux assurer le succès de sa demande, voulut qu'elle fût étayée par une espèce de coup de théâtre, par une de ces scènes fantasmagoriques qui ont tant de pouvoir sur les hommes. Sachant que le roi ne tarderait pas à lui faire visite, elle enveloppa la pétition dans les langes de son enfant, de manière à ce que la moitié restât dehors et en évidence.

Effectivement le roi parut aussitôt, gai, riant et plaisantant la mère sur son heureux accouchement ; il l'embrassa et embrassa l'enfant, et puis il ajouta : « Eh bien ! ma fille, qu'y a-t-il pour votre service ? » La princesse prend l'enfant dans ses bras, le présente à Ferdinand, et dit : « Sire, je pourrais, je le sais, vous prier de trois grâces, que certainement vous auriez la bonté de m'octroyer ; le fils et la mère ne vous en demandent en revanche qu'une, mais ils tiennent beaucoup à ce qu'elle leur soit accordée. — Qu'est-ce donc ? » reprend le roi en prenant à son tour l'enfant dans ses bras, et en l'embrassant de nouveau. Il tire le placet, lit, et dès que le nom de madame San-Felice frappe sa vue, ses

traits prennent l'expression de la colère, il jette sur le lit de sa bru l'enfant et le place, tourne le dos et s'en va.

Un mois plus tard, madame San-Felice était livrée au bourreau de Naples, et exécutée.

Je tire en partie ces détails de l'histoire de M. Colletta, et si mes propres souvenirs ne m'abusent pas, ils sont de la dernière exactitude.

(*d*)

Oubliant à mon ordinaire tout ce que je lis, j'ai publié un fait erroné qui, quoique conforme à des traditions populaires et à d'obscures chroniques, mérite d'être rectifié. Il n'est point exact de dire que ce soit du premier Roger (le comte Roger, frère puîné de Robert-Guiscard) que date la constitution sicilienne; il n'est point exact non plus de croire que ce soient les Normands qui la lui aient octroyée. Quant à ce premier Roger, ainsi que son frère dans le duché de Pouglie, ainsi qu'il se pratiquait en Europe par tous les conquérants du XIe siècle, il ne dota la Sicile que d'un gouvernement purement *féodal*; les premiers barons et les prélats avaient seuls le droit d'assister aux *grands* conseils. Quant au roi Roger, fils du précédent, il y appela aussi, il est vrai, dans quelques grandes occasions, des hommes marquants soit par leurs vertus civiques, soit par la connaissance des lois; des notables, en un mot. Il donna la première fois cet exemple dans les deux assemblées générales de Salerne et de Palerme, à l'occasion de son couronnement dans cette capitale; mais ce prince, homme supérieur d'ailleurs pour son époque, n'alla pas plus loin. Guillaume le Mauvais, Guillaume le Bon, Tancrède, autres souverains normands, suivirent exactement, et tant mal que bien, les traces de leur prédécesseur à cet égard. Ce fut Frédéric, de la maison de Souabe, qui le premier accorda aux notables (*sindaci della Università*) le droit d'assister aux parlements. Ces assemblées générales toutefois ne se réunissaient qu'à des *temps indéterminés*, selon le bon plaisir du prince, et tantôt dans une ville, tantôt dans une autre; elles ne s'occupaient non plus que des questions sur lesquelles il plaisait au souverain de les consulter. Avec le progrès du temps, et plus particulièrement sous les princes aragonais, ces assemblées acquirent le droit de faire au souverain des remontrances sur toutes les questions de l'État, et le prince prenait en considération, accordait, amendait ou refusait. Quant aux finances, on suivait une manière de

procéder tout opposée : le souverain faisait connaître au parlement les sommes dont le prince et l'Etat avaient besoin, et le parlement à son tour accordait, amendait, ou refusait ; mais presque toujours il accordait. A la fin, ces parlements se réunirent régulièrement tous les trois ans à Palerme, et cela jusqu'à 1815, époque de la cessation de leur existence. Voyez à cet égard *Considerazioni sopra la storia di Sicilia dà tempi Normanni sino à presenti* del canonico Gregorio.

(•)

Lettre adressée au rédacteur en chef du Moniteur universel.

Paris, le 5 *décembre* 1835.

Monsieur,

L'*Histoire du royaume de Naples*, par le général Pierre Colletta, traduite tout récemment en français par MM. Lefebvre et L. B..., dont plusieurs journaux ont annoncé la publication et la vente, est mise à l'index par tous les souverains de l'Italie ; motif, sans doute, très-attrayant pour qu'elle soit prônée et recherchée dans tous les pays où la presse laisse le champ libre aux bons comme aux mauvais livres !... Je ne dirai point si c'est à tort ou à raison que cet ouvrage posthume a été prohibé en Italie ; mais je prends ici l'engagement de prouver que le règne de Joachim-Napoléon Murat est présenté, dans cette compilation, sous les couleurs les plus fausses et les plus injustes pour ce prince aussi valeureux qu'infortuné !...

Quant à ce qui me regarde dans cette histoire, je donne le démenti le plus formel au général Colletta ; ce qu'il raconte sur la destruction du brigandage et autres faits qui me concernent est controuvé et de la plus insigne fausseté !... Je n'en citerai que quelques exemples :

Le chef des assassins Benincasa, qui désola pendant plusieurs années, sous le règne des Bourbons comme sous celui de Murat, les environs de Nicastro et les bois de Sainte-Euphémie, était né à San-Biasio, village de la Calabre-Ultérieure, et n'a jamais paru à Cosenza, capitale de la Calabre-Citérieure, où le véridique historien Colletta le fait mourir d'une manière si fantasmagorique, pour donner, sans doute, quelque ombre de vraisemblance à son infâme calomnie !... On n'a pas d'expression assez forte pour qualifier dignement un prétendu historien qui prête de pareilles atrocités à un homme d'honneur !... Les in-

venter est tout aussi criminel que les commettre, et c'est là pourtant ce que fait Colletta !...

Benincasa fut tué dans le fleuve de l'Angitola ou de l'Amato par les gardes nationales calabroises, *guardie-civiche.* (Voir le récit de sa mort rapporté dans une Chronique du dix-huitième siècle, par le bibliophile Jacob, intitulée *le Couvent de Baiano*, page 238, imprimée à Paris, en 1829, chez H. Fournier jeune, libraire, rue de Seine, n° 14.)

La mort de ce chef de bandits, couvert des crimes les plus atroces, est connue dans toutes les Calabres, et le général Colletta, plus que tout autre, ne pouvait l'ignorer, puisque c'est presque sous ses yeux que cet événement s'est passé, à quelques milles de Monteleone, chef-lieu de la province dont il était alors l'intendant civil ou préfet !... C'est donc sciemment et méchamment qu'il en a imposé !...

L'arrestation de Capobianco, d'Altilia, son jugement et son exécution à Cosenza, dont il est question (page 237 du tome 3e), est un roman absurde que la fantaisie de Colletta a prêté au général Janelli. Celui-ci n'eut connaissance de l'arrestation de Capobianco qu'après qu'elle eut été effectuée. Voici le fait positif: « *Capobianco*, l'un des » chefs des carbonari de la Calabre-Citérieure, âgé d'à peu près cin- » quante ans, était un homme des plus ordinaires ; maréchal ferrant » dans son village, il avait été amnistié pour plusieurs délits étrangers » à la politique, avant qu'il fût nommé officier des gardes civiques.... » Homme courageux, il fut mis en avant par ses sectaires, qui l'aban- » donnèrent au moment de l'apparition du général Manhès en Calabre- » Citérieure.

» Il avait levé l'étendard de la révolte, attaqué même Cosenza, in- » tercepté les communications avec Naples, assassiné plusieurs gen- » darmes, brûlé les registres des contributions, enlevé un convoi de » poudres : il fut mis et déclaré hors la loi par les autorités judiciaires, » civiles et militaires de la province de Cosenza, et ce ne fut qu'après » cela qu'il fut arrêté, *au milieu des siens*, par des officiers *des gardes* » civiques, ses camarades, et dont l'un était frère du vicaire général » de Nicastro !... » Voilà celui que Colletta transforme en jeune homme hardi, influent, et dont la terre et le château chimérique dominaient sans doute la misérable boutique du forgeron !..... Colletta n'a garde de dire que la malheureuse et nombreuse famille de Capobianco fut, après sa mort, secourue et protégée par le général Manhès contre ses compatriotes qui voulaient s'emparer de sa maison, et qu'après mon

départ des Calabres, le vénérable vicaire général de Nicastro fut barbarement et traîtreusement assassiné sur la porte de son église, par les partisans de ce brigand, qui se vengèrent ainsi du frère qu'ils n'avaient pu atteindre.

Tous ces faits sont patents et connus dans les Calabres, et il n'y a que Colletta qui puisse mentir et inventer avec une pareille impudence.

En 1812, lorsque l'armée française, composée des divisions Partouneaux, Lamarque et Pactod, sous les ordres du lieutenant-général Grenier, fut rappelée des Calabres pour des causes qu'il est inutile et qu'il serait trop long de mentionner ici, ce fut au lieutenant-général Manhès que fut confié le difficile et important commandement du corps napolitain qui remplaça, sur le canal de Messine, devant l'armée anglaise commandée par lord William Bentinck, une des valeureuses divisions françaises que je viens de citer plus haut.

Les généraux Zenardi et Arcovito, les colonels Carafa, Ambrosio, Rossarol, Montemajor, Duvernois, etc., etc., etc., étaient employés sous mes ordres dans ce corps d'armée napolitain.

Pendant les années 1812, 1813 et une partie de 1814, dans plusieurs attaques de l'armée anglo-sicilienne, toutes les tentatives de l'ennemi contre les Calabres furent repoussées, et les régiments napolitains, composés de soldats de nouvelles levées, firent avec succès leurs premières armes sous le général Manhès!... Colletta ne dit pas un mot des faits militaires de ces années, tous glorieux pour l'armée napolitaine, et où le commandant d'un régiment écossais, officier d'un grand mérite, appelé Stuart, fut tué dans un débarquement à la marine des Pietre-Nere, dans le golfe de Gioja... Pourquoi?.... Parce que le général qui la commandait était français, et que, pour cela, il devait encourir la haine et la basse jalousie que ce méchant compilateur porta toujours aux Français. Mais qu'était-il à cette époque, le fameux Colletta? Il avait quitté l'épée d'officier pour la place d'intendant civil de Monteleone. Plus tard, lorsque la fortune l'eut élevé à un plus haut grade, il eut occasion d'assouvir son animadversion contre les officiers français. Chargé de traiter avec le général autrichien Bianchi à Casa-Lanza, il n'y eut pas un seul article du traité où il fût question des Français employés au service de Naples, et qui y avaient rendu de si éminents services..... Ils furent tous livrés à sa discrétion. Cependant, pour rendre hommage à la vérité, je dirai que l'ennemi les traita avec

humanité et générosité, tout en les envoyant prisonniers de guerre en Autriche; tandis que Colletta, dans le même traité, conservait aux Napolitains grades, honneurs, appointements, etc., etc., etc. Pourquoi ne dirais-je pas, puisque Colletta a soin de le passer sous silence, que c'est moi qui, dans ces tristes circonstances, ai eu le bonheur de sauver le roi Joachim, en l'embarquant miraculeusement dans les eaux d'Ischia, et presque sous le canon de la flotte anglaise qui croisait devant Gaëta? (Voir la *Notice historique* sur le général Manhès, par M. de G., imprimée à Paris, en 1817, chez Dentu, libraire, rue des Petits-Augustins, nº 5, à Paris, notice dont je garantis l'authenticité en ce qui touche le départ du roi de Naples, le 29 mai 1815, jusqu'à son débarquement à Cannes le 29 du même mois.)

En 1815, lors de la trop fatale expédition du roi Joachim sur l'Italie, le général Colletta me fait commander une 4ᵉ division que je n'ai jamais commandée, et me fait battre par le général autrichien Nugent; je déclare faux et absurde le rôle qu'il me fait jouer dans ce dernier et triste épisode de l'armée napolitaine sur les bords du Liri; j'étais à cette époque commandant supérieur de Naples, et *ne fus envoyé sur les frontières romaines* que lorsque la reine eut appris les désastres *de l'armée*, et que tout était désespéré. Elle convoqua un conseil de guerre, où furent appelés, avec les ministres, les généraux Macdonald, Parisi, Pepe et moi; c'est dans ce conseil qu'il fut décidé que je quitterais momentanément Naples, et que je me rendrais en *toute hâte* dans la 4ᵉ division territoriale, commandée par le lieutenant-général Cattaneo, et que, muni de pleins pouvoirs, j'y prendrais toutes les mesures nécessaires pour arrêter la marche du corps commandé par le général Nugent. Je ne peux, dans un si bref aperçu, raconter tout ce que je fis et ordonnai; mais j'affirme que je ne me retirai de devant Frosinone, petite ville des Etats romains, que d'après les ordres pressants et formels de la reine, qui me furent transmis, par écrit et de vive voix, par M. Dumarteau, officier d'ordonnance, et que je fus remplacé, *peu de jours* après, par le général Macdonald, ministre de la guerre, qui m'apporta une lettre de la reine qui me rappelait à mon commandement de Naples, où ma présence, m'écrivait-elle, était nécessaire pour assurer la tranquillité de la capitale, menacée par l'apparition de la flotte anglaise...

Quant au jugement que cet impertinent écrivain porte, à cette occasion, sur mes talents militaires et sur ma bravoure personnelle, j'at-

tendrai, pour m'en inquiéter, qu'on lui fait connaître au monde les hauts faits d'armes du grand capitaine Colletta!... Il lui sied bien à lui, qui s'est toujours plus occupé de police que de guerre, de juger des généraux éprouvés qui ont versé plus de fois leur sang pour leur patrie qu'il n'a fait de pamphlets, quoiqu'il en ait fait beaucoup!...

Les lettres de la reine, que je conserve, celles des généraux Roche et Franceschetti, qui furent employés, à cette époque, sous mes ordres, et qui ont été imprimées et publiées, auraient dû retenir la plume aventurière et calomnieuse de Colletta, et ne point me forcer à rompre un silence que de grandes infortunes m'obligeaient de garder!... Mais il est un terme que tout honnête homme ne peut laisser dépasser sans compromettre son honneur et sa réputation... Je prie donc instamment ceux qui liront l'histoire de Colletta de suspendre leur jugement sur la plus grande partie des événements rapportés sur le règne du brave et infortuné Murat, et sur ceux où il est question de moi.

Je m'occupe à réunir les matériaux nécessaires pour faire paraître une histoire du règne de Joachim-Napoléon, roi des Deux-Siciles!... Je promets la verité!... la vérité tout entière!... pour tous et sur tous!... Tant pis pour ceux qui n'ont point su respecter les motifs qui, jusque aujourd'hui, m'ont forcé à me taire!...

J'invoquerai le haut témoignage des lieutenants-généraux Campredon et Tugny, de l'intendant général comte d'Aure, qui furent, sous le règne de Murat, ministres de la guerre, de la marine et de la police générale; ministères et ministres dont Colletta ne parle point et ne cite même pas les noms. Cependant de grands travaux, de grandes améliorations furent accomplis par eux et sous leurs ministères!... Mais ils sont Français!... *indè iræ!...* et un oubli coupable. Colletta aurait-il la prétention de faire passer inaperçus des hommes et des services que le royaume de Naples saura toujours apprécier?.... Il se trompe grossièrement!... Son histoire, si toutefois elle passe à la postérité, sera jugée comme elle le mérite.

J'invoquerai aussi le témoignage non moins impartial du général marquis Oudinot (dans son dernier imprimé sur les forces militaires en Italie, publié en 1835, pages 75 et 76). De pareils témoignages valent, je pense, un peu mieux que les assertions calomnieuses d'un homme rempli de fiel et mu par le plus détestable esprit de parti.

J'ajouterai en finissant que Colletta ne fut jamais ministre ni sous Murat ni sous Ferdinand!... Il le fut seulement quelques instants en

1821, lorsqu'il n'existait à Naples d'autre autorité que celle du parlement. Les louanges qu'il se donne lui-même (page 275, tome 4) à son avénement au ministère de la guerre font vraiment pitié... Au résumé, d'après l'auteur de cette histoire, il n'y eut, pendant le règne de Joachim, que le fameux Colletta qui remplit bien ses devoirs, et à peu près tous les autres y manquèrent de courage, de talent et de résolution..... *Risum teneatis, amici!...*

J'ai l'honneur d'être, monsieur le rédacteur, avec les sentiments de la plus haute considération, votre très-humble serviteur,

Le lieutenant-général comte Manhès,
Aide-de-camp du roi de Naples jusqu'en mai 1815.

Voici maintenant en quels termes s'exprime à ce même propos M. Annet, alors secrétaire général de la police du royaume de Naples, en répondant au général Manhès.

Paris, 16 août *1836.*

Général,

J'ai mis un peu de retard dans ma réponse à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 10 du mois dernier, parce que je voulais satisfaire en même temps aux deux questions qu'elle renferme.

L'une porte sur un fait trop présent à ma mémoire pour s'en être effacé : je veux parler de la mission qui vous fut confiée de délivrer le royaume de l'horrible fléau du brigandage qui en désolait alors toutes les provinces. Des monstres de cruauté tels que les Bizzaro, les Benincasa, les Urso, les Lungo, les Basso-Romeo, les Parafante, et cet autre chef que ses émules de crime avaient surnommé le Bourreau (*il Boja*), portaient la dévastation et le ravage jusqu'au sein des villes. Cette mission, vous l'avez remplie avec une activité et un succès qui dépassèrent toutes les espérances. Mais, ainsi qu'il arrive toujours après l'emploi d'une répression sévère, les familles dont les chefs odieux avaient reçu le châtiment de leurs forfaits firent entendre des plaintes qui, d'échos en échos, parvinrent jusqu'à Naples.

Ces plaintes me trouvèrent peu disposé à les écouter, moi qui, chaque jour, avais sous les yeux la correspondance des généraux comman-

dant les provinces, des colonels des gardes nationales et des officiers de gendarmerie, et qui n'ignorais aucun des excès auxquels les brigands s'étaient livrés.

Ce fut donc plutôt pour m'affermir dans l'horreur qu'ils m'avaient inspirée que pour dissiper des doutes qui n'existaient pas dans mon esprit, qu'au retour d'une mission de l'adjudant-général duc de Laviano dans les Calabres, je voulus connaître le sentiment des populations touchant les mesures que vous aviez prescrites et fait exécuter dans les provinces. Voici, me dit-il, ce qui m'a été répondu : « Ce n'est pas le roi, c'est Dieu qui, fatigué de nous voir souffrir, nous a envoyé le général Manhès, etc., etc. »

Le comte d'Orloff, dans ses *Mémoires sur le royaume de Naples*, le général marquis Oudinot, dans son ouvrage *De l'Italie et de ses forces militaires*, font écho aux sentiments exprimés par la lettre que je viens de citer. Voici les propres paroles du dernier de ces auteurs à propos du corps de la gendarmerie à Naples : « La bonne organisation de cette troupe remonte à l'époque de la domination française ; elle est due particulièrement au comte Manhès, à ce général qui, par des mesures aussi justes qu'énergiques, était parvenu à purger les contrées calabroises du brigandage, et dont nous n'avons entendu prononcer le nom qu'avec respect dans les lieux témoins d'une sévérité qui lui était commandée par un devoir impérieux. »

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN.

ERRATA.

Pag. 355, ligne 4, *il aurait fallu*, lisez *il fallait.*

362, à la note, ligne 14, *se la maniga*, lisez *se la mangia.*



NOUVELLES PUBLICATIONS

A LA MÊME LIBRAIRIE.

La Pierre de Touche,

PAR L'AUTEUR DE VALIDA, OU LA RÉPUTATION D'UNE FEMME.

2 vol. in-8. — 15 fr.

VIEILLES ET NOUVELLES

HISTOIRES,

PAR MM. GUÉRIN LÉON ET BOHER.

2 vol. in-8. — 15 fr.

L'ITALIE

IL Y A CENT ANS,

OU

LETTRES ÉCRITES D'ITALIE A QUELQUES AMIS EN 1739 ET 1740;

PAR CHARLES DE BROSSES.

Publiées pour la première fois sur les manuscrits autographes PAR M. R. COLOMB.

2 vol. in-8. — 15 fr.





Paris. Decourchant, imprimeur, rue d'Erfurth, 1.